



3 1761 07837722 3







DE L'ORME.

II.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON ,
RUE SAINT-GERMVIN-DES-PRÉS, N^o 9.

DE L'ORME,

HISTOIRE DU TEMPS DE LOUIS XIII.

George Payne Rainsford

PAR M. JAMES,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR M. A.-J.-B. DEFAUCONPRET.

II.

162558.

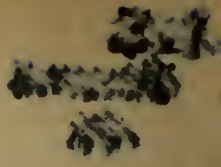
1.6.21.

PARIS,

EUGÈNE RENDUEL,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9.

1833.



PS
 2109
 J45D414
 V.2

222041

.15.1.1

DE L'ORME.

XXVIII.

LA plus humiliante de toutes les souffrances de l'homme est sans contredit le mal de mer. Je passerai donc sur tout ce que j'éprouvai pendant ma traversée de Barcelone à Marseille. Je crois pourtant que l'excès de mes maux physiques ne fut pas sans quelque avantage pour moi; car ils servirent à effacer de ma mémoire, du moins momentanément, le souvenir pénible de tout ce qui m'était arrivé depuis un certain temps. Si l'on pouvait supposer l'âme dans un état d'ivresse, je dirais que la mienne s'y était trouvée depuis ce jour, et l'exaltation de mon esprit

venant à se calmer pendant le désœuvrement d'un voyage sur mer, mon imagination aurait été cruellement occupée, si les horreurs du mal de mer n'eussent employé les forces du corps au point de paralyser celles de l'esprit.

Nous débarquâmes à Marseille après une traversée heureuse, et je me préparai à partir pour Lyon sans délai; car j'espérais que, si j'étais le premier à porter au cardinal de Richelieu des nouvelles que je prévoyais devoir lui être très-agréables, ce serait le moyen d'écarter du moins une partie des dangers et des difficultés que j'avais à craindre, et que j'osais à peine envisager.

Mon père, quoique très-loin de manquer de courage personnel, n'avait pas, comme je l'ai déjà dit, ce courage moral qui porte un homme à faire face hardiment à tout ce qui peut lui être désagréable ou pénible. Il allait jusqu'à chercher à éviter toute réflexion sur la moindre bagatelle qui le contrariait, et j'avais hérité assez de son caractère pour ne pas être fâché de détourner mes yeux des circonstances fâcheuses dans lesquelles je me trouvais.

Il me restait à peine assez d'argent pour me rendre à Paris; je n'avais aucune ressource, et la seule idée d'écrire au lieu dont le souvenir m'était encore si cher, ou d'en recevoir

des nouvelles, me faisait frémir avec un degré d'horreur qu'il me serait impossible d'exprimer. Que pouvais-je y écrire, sans être forcé d'entrer dans des détails auxquels je ne pouvais songer sans être à la torture? Que pouvais-je en attendre, si ce n'était des reproches, que je ne savais trop si je méritais ou non, ou des expressions de tendresse qui me seraient encore plus difficiles à supporter? Comme l'autruche de la fable, je n'avais d'autre ressource que de fermer les yeux aux maux qui me poursuivaient, et de marcher en avant le plus rapidement possible, remplissant le vide de chaque instant par tout ce qui pourrait m'être moins pénible que mes propres pensées, et laissant au temps et au hasard, — les deux grands protecteurs des infortunés, — le soin d'aplanir mes difficultés, et de pourvoir à mes besoins.

Je me logeai à Marseille dans une auberge, et dès que mon petit Achille eut recouvré le moyen de se tenir sur ses jambes, — car le mal de mer avait produit un tel effet sur lui, qu'il semblait sentir encore le roulis du navire, et que, pendant plusieurs heures, il ne put marcher qu'en zigzag, — il étala à mes yeux les emplettes qu'il avait faites pour moi à Barcelone. Je ne saurais peindre quel fut mon étonnement quand il me montra un habit complet du drap

le plus fin galonné en argent, un chapeau noir orné de plumes blanches, une épée et un poignard, dont les poignées en or étaient d'un travail exquis; objets qui, au plus bas prix, me parurent valoir au moins cent cinquante louis. Je me regardai comme complètement ruiné; mais ma surprise et mes craintes augmentèrent encore quand, ouvrant une autre valise, il en tira successivement un habit complet de cour en soie blanche, brodé en or; une épée dont la poignée était enrichie de pierres précieuses; un chapeau et un panache qui auraient pu servir à un prince, deux collets de dentelle de Flandre, des gants brodés en or, et des souliers de Cordoue.

Si cette valise eût été pleine de serpens, je ne les en aurais pas vus sortir avec plus d'effroi, que chaque objet qu'en tirait successivement le petit acteur, en me disant à chaque instant : — Voyez ! — voyez ! — avec autant de satisfaction de lui-même que j'éprouvais de consternation. — Quel Alexandre-le-Grand j'aurais fait avec ce costume blanc ! jamais acteur n'a manqué une si belle occasion pour se procurer un assortiment de costumes ! mais je n'ai pu me résoudre à me séparer des petites pièces jaunes que j'ai dans ma poche, et je me suis borné à acheter ce qui était nécessaire à votre seigneurie.

— Et où croyez-vous que ma seigneurie trouvera de l'argent pour payer tout cela? lui demandai-je assez brusquement. Pourquoi avez-vous dépensé plus que je ne vous avais donné? comment avez-vous pu obtenir crédit?

— Crédit! — dépensé plus que vous ne m'aviez donné! — Point du tout, répondit-il avec un air de surprise; j'ai eu tout cela pour sept louis.

— En ce cas, ce sont des effets volés, m'écriai-je.

— A coup-sûr, répondit-il avec la simplicité la plus naïve du monde; bien certainement. Comment les aurais-je eus pour ce prix autrement?

Quoique je ne fusse pas dans une humeur de gaieté, le ton, l'air, et la naïveté du petit acteur déconcertèrent ma gravité, et je ne pus m'empêcher de rire, tout en lui demandant à qui ces effets avaient appartenu, avant d'arriver en sa possession par une voix si honnête.

— Comment le saurais-je? répondit-il; mais si vous voulez savoir de quelle manière je les ai achetés, cela sera bientôt dit. Après que vous m'eûtes ordonné, en partant pour le conseil, de vous acheter un habit de voyage, je sortis avec Giacomo, comme on l'appelle en ce pays, le cuisinier français du corrégidor. Tandis que nous cherchions une boutique de fripier, nous

passâmes devant l'Arsenal, ou nous avons été emprisonnés vous et moi, et où j'ai tué ce coquin de soldat, ajouta-t-il en se redressant comme s'il eût eu six pieds. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. — L'Arsenal n'est plus qu'un monceau de ruines à présent; car le canon en a renversé quelques murs, et il paraît qu'on a fait sauter avec de la poudre une bonne partie du bâtiment. Comme nous examinions ce désastre, nous vîmes sortir du milieu des débris un paysan qui portait sur son dos un sac bien rempli, et ces deux valises sous ses bras. Giacomo l'arrêta; et d'abord il eut l'air effrayé, mais il se rassura bientôt, et lui raconta une longue histoire que Giacomo m'expliqua ensuite. Il était arrivé à Barcelone trop tard pour pouvoir profiter du grand pillage de la veille, et, étant entré dans la partie de l'Arsenal qui n'était pas détruite, il y avait ramassé tout ce qu'il emportait; ajoutant que, si nous voulions y aller, nous en trouverions encore vingt fois autant. Mais ce n'était pas là le compte de Giacomo. Il le menaça de le conduire devant le conseil, et l'obligea à nous ouvrir les deux valises. Quand je vis ce qui y était contenu, il me sembla que je ne pouvais rien acheter qui vous convînt davantage, et je dis à Giacomo de lui en offrir sept louis. Giacomo me dit que j'étais fou, et que si je le laissais faire, il l'effraierait de telle sorte

que j'aurais le tout pour rien. Mais, sachant fort bien que vous ne voudriez pas porter ces habits sans qu'ils eussent été payés, j'insistai pour qu'il fit l'offre, et le paysan s'en alla fort content avec les sept louis, et offrit même d'ouvrir son sac pour que je visse s'il contenait quelque chose qui pût me convenir.

Ce récit satisfit ma conscience, et d'ailleurs la restitution était, sous tous les rapports, impossible. Sept louis n'avaient jamais été plus avantageusement dépensés, et jamais nouveau costume ne m'avait été plus nécessaire; car mon voyage à travers les Pyrénées et mes aventures en Espagne avaient mis mes vêtemens dans un tel état, qu'ils m'auraient donné droit à une place distinguée parmi ces pauvres chevaliers qu'on voit placés dans le coin d'humbles auberges, attendant patiemment que quelque voyageur solitaire les invitent à partager son repas, pour trouver à qui parler.

Mon premier soin fut alors d'essayer les habits. Ils m'allaient parfaitement quant à la longueur, mais je vis qu'il fallait nécessairement l'intervention d'une paire de ciseaux pour les adapter à ma circonférence. On me procura bientôt un tailleur qui avait la pratique du maître de l'auberge, et l'ayant établi dans un coin de mon appartement, je ne lui permis d'en sortir

que lorsqu'il eut réduit mes nouveaux vêtemens à une dimension convenable.

Je passai assez tranquillement la nuit qui suivit mon arrivée à Marseille; mais non sans que mon repos fût troublé par mille fantômes nés du souvenir des événemens des journées précédentes. Mais, le lendemain, je me trouvai dans un nouvel embarras; car, en m'informant de l'heure du départ de la barque pour Lyon, j'appris non-seulement qu'elle ne partirait que le jour suivant, mais qu'elle mettrait tant de temps pour arriver en cette ville, que je devais renoncer à tout espoir d'être le premier à porter à Paris la nouvelle du soulèvement de la Catalogne, si je prenais une manière de voyager si lente. Je me déterminai donc à partir à cheval, afin d'y arriver plus promptement; et comme il était impossible qu'Achille fit ainsi un si long voyage, il fut décidé qu'il attendrait le départ de la barque, et qu'il irait ensuite de Lyon à Paris de telle manière qu'il l'aviserait.

Etant alors en France, et ayant la poche bien garnie d'argent, mon petit Achille n'était pas à beaucoup près dans le même embarras où il se serait trouvé en Espagne. Cependant il ne se sépara de moi qu'avec grand regret, et il pleura comme un enfant en me voyant partir. Je crois qu'il avait rarement trouvé quelqu'un qui eût

des bontés pour lui, et c'était un joyau qui lui paraissait d'autant plus précieux qu'il était rare; il me fit une demande avant mon départ, et quoiqu'elle ne me fût pas très-agréable, je ne pus la refuser. Mes scrupules de conscience relativement aux diamans qu'il s'était appropriés pendant le pillage de la maison du marquis de Villafranca, avaient éveillé les siens, et il avait pris la résolution héroïque de lui en faire la restitution, si jamais il en trouvait l'occasion; — sous la réserve cependant d'en disposer d'une partie, si ses besoins ou les miens l'exigeaient. Mais en attendant, il mourait de peur qu'on ne les lui volât pendant son voyage à Paris; et il me supplia, tant comme étant le plus vaillant des deux, que comme devant être moins long-temps en route, de me charger du paquet dans lequel il les avait enveloppés.

J'y consentis, quoique j'eusse préféré m'en dispenser; et le, laissant verser de tendres larmes sur notre séparation, je montai sur le cheval de poste qu'on m'avait amené, et je partis pour Paris.

Je courus de Marseille à Lyon sans m'arrêter, et, m'étant reposé une nuit en cette ville, je ne fis de halte jusqu'à Paris que pour changer de cheval. Nulle part on ne me fit attendre. Un seul mot annonçant que j'étais porteur de dépêches pour

le premier ministre, faisait ouvrir les portes des écuries et galopper les chevaux, mieux que tous les talismans des contes de fées.

Enfin je commençai à voir les villages se rapprocher les uns des autres et devenir plus considérables, et s'élever de jolies maisons de campagne.

Quelque temps après je vis la route couverte d'une foule de paysans revenant du marché de quelque grande ville, comme l'annonçaient leurs charrettes vides, leurs chevaux et leurs ânes, déchargés des fardeaux qu'ils y avaient portés. En un mot, tout m'annonçait le voisinage d'une métropole, et bientôt le son d'une multitude de cloches, que le vent portait de mon côté, m'apprit que j'y arrivais au moment de quelques grandes réjouissances publiques. Je ne chercherai pas à expliquer pourquoi ce son m'inspira de la mélancolie, mais tel en fut l'effet; et plus je vis de marques de gaité publique en entrant dans les faubourgs, plus cette mélancolie augmenta.

Le jour commençait à tomber quand j'entrai dans Paris; et, dirigeant mon cheval vers le quartier Saint-Eustache, je descendis dans une petite auberge que mon hôte de Marseille m'avait recommandée comme la meilleure de Paris. M'étant chargé moi-même de mon bagage, et

ayant payé mon postillon, j'entrai dans la petite cour, et j'y cherchai quelqu'un pour demander un appartement. Quelque temps se passa sans que j'y visse personne; mais enfin j'y trouvai une vieille femme, la bisaïeule de l'hôte, je crois, qui me dit que tout le monde était allé à la fête, et que, si je voulais entrer dans la salle à manger, je pourrais y attendre qu'on en fût revenu.

Il me sembla que je recevais un pauvre accueil dans la meilleure auberge de Paris; mais je fus forcé de m'en contenter; car il était trop tard pour chercher un autre gîte, et d'ailleurs j'avais dit à Achille qu'il m'y trouverait. La vieille femme qui était toute ma compagnie, ne m'aida guère à passer le temps; car elle était si sourde, qu'elle n'entendait rien de ce que je lui disais, et à chaque question que je lui adressais, elle me répétait que tout le monde était à la fête et qu'il fallait que j'attendisse, comme si ces mots eussent été les seuls qu'elle eût appris à prononcer.

Une heure s'écoula ainsi; mais alors la face des affaires changea. L'aubergiste, à figure aussi rubiconde qu'il en fut jamais, arriva avec sa femme, sa sœur et son beau-frère, tous endimanchés, tous paraissant à demi ivres de plaisir. On me conduisit dans une chambre fort petite, mais assez propre; et l'on me dit que dans une

heure le souper, à table d'hôte, serait servi. J'attendis avec patience, et les diverses odeurs qui montaient de la cuisine semblaient m'être envoyées tout exprès pour m'informer des progrès que faisaient les préparatifs du repas.

Seul à Paris, n'y connaissant personne, et ayant une heure à passer dans le désœuvrement, comment aurais-je pu éviter plus long-temps cette compagne souvent importune, la réflexion ? Je me promenai quelques instans dans ma petite chambre, dont les vieux meubles qui ne consistaient qu'en ce qui est indispensablement nécessaire à un voyageur, me rappelèrent l'ameublement antique, mais splendide, des appartemens du château de l'Orme.

Où étaient, me demandais-je à moi-même, tous ces objets familiers à mes yeux, et que l'habitude m'avait rendus chers ; — toutes ces petites bagatelles qui conservent leur place dans la mémoire, même quand le temps en a effacé des choses bien plus importantes ? — ces montagnes imposantes dont les masses sublimes se seraient dessinées sur le ciel, dans le crépuscule, devant mes fenêtres ; — cet air frais dont chaque souffle apportait la santé ? — Où étaient les yeux dont chaque regard était pour moi un rayon du soleil, les voix dont le son était pour mon oreille la plus douce mélodie, et les cœurs

dont le bonheur se concentrait en moi seul ? Et qu'avais-je alors en remplacement ? Une petite chambre dans une petite auberge ; — l'atmosphère infecte d'une rue étroite dans le cœur d'une grande cité ; — mille cris différens faisant sous mes fenêtres un tapage qui aurait étourdi les cyclopes ; — tandis que les chagrins et les souffrances, la cabale et la trahison, les vices et les crimes, habitaient les milliers de cellules de cette grande ruche infernale. Tel était le tableau que mon imagination opposait à la scène calme et pleine de douceur que me retraçait ma mémoire, et ce rapprochement m'arracha des larmes, qu'on trouvera peut-être indignes d'un homme, mais qui n'étaient pas sans douceur.

Tandis que j'étais livré à ces idées, assis devant une petite table, et le front appuyé sur mes mains, j'entendis du bruit dans la chambre, et levant la tête, je vis un homme dont les yeux étaient fixés sur ma valise, d'un air qui me parut suspect, et qui s'était avancé près de la chaise sur laquelle je l'avais placée.

— Qui diable êtes-vous, et que faites-vous ici ? m'écriai-je.

— Je suis le garçon de l'auberge, monsieur, me répondit-il, et je...

— Eh bien, monsieur le garçon d'auberge, lui dis-je, si vous êtes curieux de savoir ce que

contient cette valise, je vous dirai qu'elle ne contient que les effets à mon usage et des dépêches pour son éminence le cardinal de Richelieu; et si quelqu'un s'avise seulement d'y toucher sans mon ordre, il paiera cher cette insolence.

Le nom du cardinal fit reculer le garçon comme s'il eût aperçu une vipère, il prit sur-le-champ l'air le plus humble; me monseigneurisa, et ajouta qu'il était venu pour m'informer que le souper était servi et qu'on allait se mettre à table.

Je le suivis dans la salle à manger, où je trouvai une dizaine de personnes. La table était couverte de mets, non-seulement en abondance, mais appétissants; les convives y prirent place, et firent preuve d'un appétit digne de loups affamés.

Le silence régna complètement pendant tout le premier service; mais vers la fin du second, deux ou trois des convives, d'humeur plus bavarde que les autres, ou ayant plus tôt satisfait leur appétit, entamèrent la conversation, et se donnèrent des airs d'importance.

L'un d'eux, dont la barbe était longue, noire et épaisse, parla des batailles auxquelles il avait assisté, des exploits qu'il avait faits, et se montra un vrai César, du moins en paroles.

Un autre nous fit confidence de ses intrigues

amoureuses, et raconta les tours qu'il avait joués à des maris jaloux, à des tuteurs vigilans. Nulle femme, à ce qu'il prétendait, n'avait jamais pu lui résister, ce qui me parut d'autant plus extraordinaire que je n'avais jamais vu un homme plus laid : il avait pourtant la bonne foi d'en convenir jusqu'à un certain point ; jurant modestement qu'il ne savait pas ce que ces pauvres folles trouvaient à tant aimer en lui.

Un troisième était un grand politique, et il raconta toutes les nouvelles du jour. Il avait vu dans la matinée, nous dit-il, un homme de la première importance dans l'Etat, qu'il serait dangereux de nommer, et il avait appris de lui, sous le secret, une nouvelle que personne ne savait encore, et qu'il pourrait dire s'il le voulait ; — mais il craindrait quelque indiscretion. — Cependant il était bien sûr qu'il n'était entouré que de personnes discrètes, pourquoi donc ne la leur dirait-il pas ? — C'était une nouvelle indubitable ; il pouvait les en assurer, il la tenait de la première main. — Il baissa la voix, et ajouta d'un air de mystère : — Voici quelle est cette nouvelle : — Le Portugal est retombé sous la domination de l'Espagne. Le vice-roi de Catalogne a envoyé vingt mille hommes à Lisbonne par Gibraltar ; ils ont détrôné le duc de Bragance, et fait proclamer de nouveau le roi

Philippe. En récompense de ce service, le roi d'Espagne a nommé le vice-roi de Catalogne son premier ministre.

Comme je pouvais juger mieux que personne de la vérité de cette nouvelle, je sus comment je devais apprécier la sagacité du politique, et je crus que je ne risquais pas beaucoup de me tromper en le regardant comme un échantillon d'après lequel je pouvais me faire une idée du reste de la compagnie. Je conclus donc que les traits de l'amoureux des onze mille vierges rendaient un compte plus fidèle que sa langue, de ses exploits en amour, et que la barbe du soldat était probablement la partie la plus remarquable de sa valeur.

Pendant tout ce temps je gardai le silence, ainsi que plusieurs autres convives, et je n'ouvris la bouche à la fin du souper, que pour demander à un de mes voisins, qui avait été aussi silencieux que moi, si je pourrais trouver un guide pour me conduire ce soir même dans un quartier de la ville où je désirais aller. Cette question fut entendue par le militaire, qui avait souvent les yeux fixés sur ma fraise de dentelle, qu'il semblait admirer comme un chat regarde des poissons dorés dans un vase d'eau, et il me proposa sur-le-champ, avec un air de suffisance, de me servir de guide lui-même. Je suis

maître de mon temps, me dit-il; votre physionomie me plaît, et je serai charmé de vous être utile. Vous ne connaissez point Paris; vous pouvez y faire quelque mauvaise rencontre, et ma présence sera une protection pour vous.

Je lui répondis que je n'avais pas besoin de protection, étant accoutumé à me protéger moi-même, mais que je le remerciais de son offre, et que je l'acceptais avec plaisir.

Etant remonté dans ma chambre pour prendre mes dépêches de Barcelone, et en ayant fermé la porte avec soin, je rentrai dans la salle à manger, et j'en sortis avec le militaire. Quand nous fûmes dans la rue, je lui dis que c'était au Palais-Cardinal que j'avais besoin de me rendre. Il fit un mouvement de surprise; mais il me dit qu'il allait m'y conduire. Je le suivis, et pendant plus d'un quart d'heure, il me fit marcher de rue en rue, tournant brusquement à droite et à gauche, comme un lièvre poursuivi par les chiens. Je commençai enfin à penser que mon respectable guide n'avait rien moins qu'envie de me conduire au Palais-Cardinal, car je savais qu'il n'était pas à un quart de lieue du quartier Saint-Eustache. Chemin faisant, mon honnête compagnon me racontait diverses aventures dans lesquelles il avait figuré en véritable Hercule, et il ne se rebutait pas,

quoiqu'il fit lui seul tous les frais de la conversation.

Dieu sait ce qu'il voulait faire de moi ; mais, ennuyé de me promener ainsi dans les rues, j'entrai brusquement dans une boutique d'épicier qui était encore ouverte, et dont le maître, que j'aperçus derrière son comptoir, avait l'air respectable, en disant à mon digne conducteur que j'avais besoin d'acheter du poivre.

— Du poivre ! s'écria-t-il en me suivant ; — et que diable avez-vous besoin de poivre ?

— Je vous le dirai quand j'aurai fait une question à cet honnête marchand, lui répondis-je. Et me tournant vers le maître de la maison, j'ajoutai : — Dites-moi, je vous prie, Monsieur, si je suis encore bien loin du Palais-Cardinal. Je viens de la rue des Prouvaires, quartier Saint-Eustache ; Monsieur m'a offert de me servir de guide, et voilà près d'une demi-heure que nous nous promenons dans les rues.

— Il vous a conduit à l'autre extrémité de la ville, Monsieur, répondit l'épicier. Vous êtes maintenant dans la rue des Prêtres-Saint-Paul.

— Sur ma vie ! s'écria l'homme à barbe noire, je croyais vous conduire par le bon chemin. Sur mon honneur ! C'est une étrange méprise.

— Si étrange, lui dis-je, que si vous ne tournez les talons à l'instant, je serai vivement tenté

de prendre un de ces manches à balai pour vous en caresser les épaules.

—Morbleu! s'écria le fanfaron en mettant la main sur la garde de son épée. Mais ayant entendu l'épicier dire à son garçon d'aller chercher la garde du guet, le grand capitaine pensa qu'il consulterait mieux son honneur en battant en retraite qu'en disputant le terrain, et prenant ses jambes à son cou, il disparut.

XXIX.

— CET homme est un des plus grands coquins de Paris, Monsieur, me dit l'épicier ; il a déjà passé sept ans aux galères, et suivant toutes les probabilités, il ne leur a pas fait ses adieux pour toujours. Je ne comprends pas comment vous avez pu vous trouver avec un pareil drôle.

Je lui expliquai les circonstances, et quand je lui nommai l'auberge où j'étais descendu, il secoua la tête, et me dit : — Elle n'a pas une bonne réputation ; et quant à être la première de Paris, nous aurions tout lieu de rougir, nous autres Parisiens, si cela était vrai. Quoi qu'il en

soit, Monsieur, si vous avez besoin d'aller au Palais-Cardinal, mon garçon va vous y conduire. — Je ne voudrais faire tort à la réputation de personne; mais je vous engage à être sur vos gardes dans votre auberge. Il y a plus d'un moyen de piller un étranger dans cette bonne ville de Paris. Au surplus, si vous avez besoin d'assistance, faites-moi avertir. — J'ai peut-être tort de vous parler ainsi, car un homme comme vous doit avoir bien des connaissances dans cette ville. Mais je sais certaines choses sur le compte des bonnes gens chez qui vous logez, et je puis en venir à bout plus facilement qu'un autre.

Je le remerciai très-sincèrement de son obligeance; car, quoique je fusse peut-être un peu trop accoutumé à compter sur moi-même, j'éprouvais dans cette grande ville un tel sentiment d'isolement, que je me trouvai soulagé en songeant que j'y avais rencontré quelqu'un qui paraissait prendre de l'intérêt à moi, et à qui je pourrais m'adresser, si j'avais besoin d'avis ou d'assistance.

Après avoir pris l'adresse de mon nouvel ami, je suivis son garçon de boutique, qui me conduisit au Palais-Cardinal, et je reconnus quelques unes des rues par où mon premier guide m'avait fait passer. Pendant tout le chemin, il

donna à sa langue une activité vraiment parisienne, me racontant mille histoires curieuses et horribles de l'homme aussi grand que cruel que j'allais voir, et les anecdotes qui couraient sur sa politique sombre et mystérieuse.

— Personne ne sait, me dit le jeune homme, pourquoi il fait une chose, ni comment il la fait. Rien que la semaine dernière, il arriva la chose la plus étrange du monde. Vous avez entendu parler du grand bois de Marly, Monsieur? Eh bien, un des domestiques du cardinal reçut ordre, jeudi dernier, de conduire dans ce bois un âne chargé d'or, et d'y avancer jusqu'à ce qu'il rencontrât un homme qui lui demandât si le soleil brillait à minuit; et alors de lui remettre en main la bride de l'âne, et de s'en aller. Le domestique partit, et après avoir fait deux ou trois milles, il rencontra un grand et bel homme, quoique ayant le teint un peu noir, qui lui demanda : — Le soleil brille-t-il à minuit? Sans lui rien répondre, le domestique lui présenta la bride de l'âne. L'étranger compta les sacs d'or qui étaient sur le dos de l'animal, et ne fut pas content. Il dit au domestique de s'en retourner avec l'âne, et de dire à celui qui l'avait envoyé, qu'il avait bien compté et examiné les sacs, et que le soleil ne brillait pas encore à minuit. Le domestique rendit compte au cardinal

de ce qui lui était arrivé, et son éminence ayant mis deux sacs de plus sur le dos de l'âne, lui ordonna de retourner dans le bois de Marly. Le domestique y rencontra encore l'homme au teint noir, et les choses se passèrent comme la première fois. Mais, après avoir compté les sacs, l'étranger s'écria : — Ah ! le soleil brille à minuit maintenant ! — Et sautant sur le dos de l'âne, il lui donna avec les talons un coup qui le fit galopper comme le meilleur cheval, et le domestique le perdit de vue en un instant. — Cela n'est-il pas bien étrange, Monsieur ? Or, on assure que cet étranger était le diable, et que le cardinal avait fait un marché avec lui pour en obtenir autant d'esprit qu'il voudrait, à condition de lui donner son âme au bout de vingt ans. Or les vingt ans étant écoulés, et le cardinal désirant avoir encore quelques années de répit, il avait été obligé de faire un nouveau marché avec le diable, et de lui payer une bonne somme d'argent, par forme d'indemnité.

La fin de cette histoire nous conduisit dans la rue Saint-Honoré, et mon nouveau guide me montra bientôt la façade du Palais-Cardinal. Lui ayant donné une couronne pour le récompenser, et l'ayant renvoyé fort satisfait, j'examinai cet édifice splendide, et l'obscurité qui le couvrait me le fit paraître aussi sombre que les

murs d'une prison. Cependant j'étais sûr que les nouvelles que j'apportais seraient bien accueillies, et je continuai à avancer. J'étais près de la porte quand une sentinelle m'arrêta. Je lui dis que j'étais porteur de dépêches pour le cardinal, et je le priai de m'indiquer quelqu'un qui pût m'introduire en sa présence. Il me fit entrer dans le corps-de-garde; un autre soldat me fit traverser la cour, et, frappant à une porte, me déposa comme une balle de marchandises, entre les mains du portier. Celui-ci me fit passer à son tour entre les mains d'un officier subalterne de la maison du cardinal, qui me demanda quelle affaire j'avais avec son éminence.

— Une affaire qui ne vous concerne pas, mon cher ami, lui répondis-je.

— Le cardinal est occupé, et vous ne pouvez le voir, ajouta-t-il.

— J'attendrai qu'il soit visible, dis-je; car je viens pour affaire importante.

— Suivez-moi, me dit-il après un moment de réflexion. Il me conduisit dans une cour où je vis un carrosse prêt à partir, et quatre laquais à cheval, portant des torches. — M. Desnoyers, secrétaire-d'état, va monter en voiture, ajouta-t-il, vous pourrez lui parler quand il passera.

— C'est à son éminence le cardinal que j'ai

affaire, répliquai-je, et c'est à lui seul que je dois parler.

— Eh bien ! eh bien ! venez par ici, me dit-il, mais prenez-y bien garde, car si votre affaire n'est pas véritablement importante, vous n'en serez pas le bon marchand. Je vais parler au chambellan de son éminence.

Il me fit entrer dans une antichambre, et ensuite dans un petit cabinet très-bien meublé, mais qui n'était éclairé que par une seule lampe d'argent. Il m'invita à m'asseoir et m'y laissa. Au bout de quelques minutes, une porte s'ouvrit à l'autre extrémité du cabinet, et je vis entrer un homme de grande taille, pâle, maigre, mais ayant des yeux extrêmement brillans et de beaux traits. Il avait la barbe courte et taillée en pointe ; le visage ovale, et quoiqu'il eût la taille un peu voûtée, comme si le temps ou quelque maladie eussent affaibli ses forces, il n'en perdait rien de son air de dignité. Il parut surpris de voir quelqu'un dans ce cabinet, mais il s'avança vers moi, me regarda un instant avec des yeux qui semblaient en état de lire dans le fond de mon âme, et me dit : — Qui êtes-vous ? Que demandez-vous ? Quel est ce papier que vous tenez à la main ?

— Je me nomme Louis, comte de l'Orme, répondis-je. Je demande à parler à son éminence

le cardinal de Richelieu ; et ce paquet contient des dépêches que je suis chargé de lui remettre en mains propres.

— Remettez-le-moi, dit-il en avançant la main pour le recevoir.

— Pardon, lui répondis-je ; mais je ne puis le remettre qu'au cardinal lui-même.

— Il sera en sûreté entre mes mains, répliqua-t-il d'un ton sévère ; remettez-le-moi, vous dis-je.

Il parlait avec un ton d'autorité qui fut sur le point de me décider à lui obéir ; mais je songeai au caractère du premier ministre, et je pensai qu'il pourrait punir avec rigueur une simple erreur de jugement. Je persistai donc dans ma première détermination, et je répondis : — Je dois vous répéter que je ne puis remettre ce paquet qu'à son éminence, à moins d'un ordre exprès de sa part.

— Oui-dà ! s'écria-t-il presque en souriant ; et s'asseyant devant une table sur laquelle il y avait papier, plume et encre, il écrivit quelques mots sur une feuille de papier, me la remit, et j'y lus ce qui suit :

« Remettez vos dépêches au porteur.

» RICHELIEU. »

Apprenant de cette manière que j'étais en

présence du cardinal, je le saluai avec respect, et lui remis le paquet. Il l'ouvrit sur-le-champ, et en parcourut le contenu avec ce coup-d'œil rapide qui caractérise le génie. Pendant ce temps j'examinai sa physionomie, et parmi les lignes nombreuses que les années et les réflexions y avaient tracées, je cherchais à distinguer quelque indice de ce caractère despotique, austère et vindicatif que le monde lui attribuait, et que sa conduite ne démentait nullement; mais je n'en remarquai aucune trace sur ses traits, tout y était calme et tranquille.

Pendant que je faisais cet examen, il leva tout à coup les yeux sur moi; et en les rencontrant, les miens se baissèrent involontairement.

— Ah, ah! s'écria-t-il, mais avec un ton de douceur; vous me regardiez avec bien de l'attention! êtes-vous physionomiste, jeune homme?

— Pas le moins du monde, monseigneur, répondis-je; je ne faisais que prendre une leçon pour apprendre à reconnaître un grand homme, s'il m'arrive une autre fois d'en voir un.

— Cette réponse ferait la fortune d'un courtisan, dit-il, et, quoique je sache l'apprécier, elle ne nuira pas à la votre. Souvenez-vous que la flatterie n'est jamais perdue à la cour; — pas plus que près d'une femme, car si elle la trouve

excessive ; elle peut en retrancher une partie , comme elle essuie son rouge quand elle en a trop mis : mais elle a soin de ne pas tout enlever.

La flatterie a quelque chose de si dégradant quand elle est reconnue , que le sang me monta au visage de honte. Le cardinal s'en aperçut , et sourit. — J'ai besoin de sortir pour une demi-heure , ajouta-t-il ; à mon retour je pourrai avoir quelques questions à vous faire ; vous voudrez donc bien rester ici. Vous y trouverez de la nourriture pour l'esprit , — continua-t-il en me montrant une petite bibliothèque , — et à tout autre égard on aura soin que vous ne manquiez de rien. Je ne vous recommande pas la discrétion ; vous avez prouvé que vous possédez cette qualité , et je ne l'oublie pas.

Il se retira en prononçant ces mots , et je restai quelques instans plongé dans ce chaos d'idées confuses qu'une telle entrevue était faite pour présenter à l'imagination d'un jeune homme. C'était donc là ce grand ministre , cet homme extraordinaire , qui tenait entre ses mains en ce moment le destin de la moitié de l'Europe ; — dont l'esprit vaste pouvait , comme Niorder , dieu des tempêtes des anciens Gaulois , susciter les ouragans et les orages , les diriger et les maîtriser , et triompher au milieu du tonnerre

continuel de la guerre et des tourbillons des intrigues politiques.

Au bout de quelques minutes, deux domestiques interrompirent mes réflexions en apportant une petite table de lapis lazuli, sur laquelle ils placèrent des fruits rares, du vin, et une tasse de porcelaine de la Chine avec un vase que je supposai contenir du café, breuvage dont j'avais souvent entendu parler au père François, qui en avait goûté en Orient, mais que je n'avais jamais vu servir jusqu'alors. Tout cela fut fait dans le plus profond silence, sans le moindre bruit, et à pas furtifs dont il me parut que les valets n'avaient pu prendre l'habitude que dans les prisons de l'inquisition.

L'un d'eux m'invita pourtant, au nom de son maître, à prendre quelques rafraîchissemens, et tous deux me saluant se retirèrent avec autant de promptitude que s'ils eussent craint que je ne voulusse faire une réponse.

Lorsqu'ils furent sortis, je ne pus m'empêcher de me demander à moi-même à quel système de terreur on avait dû avoir recours pour accoutumer des Français à un genre de service si silencieux.

Je m'approchai pourtant de la table, et je me servis une tasse de café, que je trouvai délicieux. J'examinai ensuite la bibliothèque, j'y lus les

titres d'histoires, de tragédies, d'essais, de traités, et je pris enfin les Métamorphoses d'Ovide, par suite de cet instinct qui fait que l'esprit, quand il veut se soustraire à la triste réalité des misères humaines, préfère les ouvrages d'imagination à ceux qui ne contiennent que des faits positifs.

J'étais encore occupé de ma lecture, et je jouissais des charmantes fictions du poète, quand, la porte s'ouvrant, je vis rentrer le ministre. Je fermai mon livre sur-le-champ, et le mettant sur la table, je me levai. Le cardinal me montra une chaise, et me dit de m'asseoir. Prenant ensuite le livre, il en feuilleta quelques pages, pendant qu'un domestique lui servait une tasse de café et un biscuit.

— Aimez-vous Ovide ? me dit-il enfin. Et sans me donner le temps de lui répondre, il ajouta : — C'est mon auteur favori : je le lis plus souvent qu'aucun autre.

Le ton dont il me parlait était celui d'une conversation familière entre deux personnes parfaitement égales en rang.

— Ovide, lui répondis-je, est certainement un des auteurs que je préfère ; mais je n'ose le lire aussi souvent que je le voudrais, parce que ses écrits me paraissent avoir une tendance à la mollesse, et pouvoir efféminer l'esprit.

— C'est précisément pour cette raison que je

le lis , reprit le ministre ; je le prends quand je désire me relâcher l'esprit. Après avoir donné une longue journée aux affaires, Ovide est pour mon esprit fatigué comme un lit de roses sur lequel il peut se reposer , et reprendre toute son activité pour les travaux du lendemain.

Ce n'était certainement pas le genre de conversation que j'attendais du ministre , et je gardai le silence, convaincu qu'il ne tarderait pas à me parler de l'affaire importante sur laquelle je pouvais lui donner les meilleures et les plus récentes informations. Mais, à ma grande surprise, quand il reprit la parole, il était encore occupé d'Ovide.

— Il y a dans le cœur humain, dit-il, une lutte constante entre le sentiment et la raison. Dans la jeunesse, le sentiment a l'ascendant, et il règne en monarque, ayant pour ministre l'imagination, quoique, soit dit en passant, — ajouta-t-il avec une sorte de sourire, — le ministre ait souvent plus d'activité que le monarque. Dans les années suivantes, quand le sentiment a fait pour l'homme tout ce qu'il était destiné à faire, et qu'il l'a porté à mille folies, qui peuvent être quelquefois heureuses pour lui et pour la race humaine, la raison le remplace sur le trône pour finir ce qu'il n'a pu accomplir, et pour remédier aux bévues qu'il a pu commettre.

Vous êtes dans l'âge du sentiment , et je suis dans celui de la raison ; et il en résulte qu'en lisant tous deux un auteur comme Ovide , ce que nous y recueillons est aussi différent que la cire et le miel que l'abeille tire de la même fleur. Ce qui vous plaît en lui , c'est l'esprit , le brillant des pensées , l'harmonie de la poésie , les tableaux animés et voluptueux qu'il présente à votre imagination ; et tout cela a peu d'attraits pour moi , tandis que dans mille allégories brillantes , je vois des vérités sublimes que la poésie couvre d'un riche vêtement. Où trouver un portrait plus fidèle d'un ministre ambitieux et entreprenant , que dans Ixion embrassant la nue ? — Et en parlant ainsi , il me regarda en face , avec un sourire presque mélancolique , auquel je ne sus trop comment répondre.

— Je n'avais jamais envisagé Ovide sous ce point de vue ; lui dis-je , et j'ai à remercier votre éminence du plaisir que je goûterai sans doute à chercher le sens de ces allégories.

— Ce n'est pas à moi que vous en aurez l'obligation , reprit le ministre. Un homme d'état anglais a fait un ouvrage sur ce sujet il y a près d'un siècle , et il a prouvé sa propre sagesse en faisant ressortir celle des anciens. Le règne de la raison est plus fortement établi en Angleterre que parmi nous , quoiqu'on puisse

considérer cette nation comme étant plus jeune.

— Votre éminence croit donc, dis-je, que le changement du sentiment en raison suit les progrès de l'âge dans les nations, comme dans les individus ?

— En thèse générale, je le crois, répondit le cardinal. — Les nations sont d'abord hardies, généreuses et impétueuses ; au lieu de céder à la réflexion, elles se laissent entraîner par l'impulsion ; il est aisé alors de les conduire, mais difficile de les gouverner. Avec le temps elles deviennent politiques et soigneuses ; elles veulent ajouter à ce qu'elles possèdent ; puis elles deviennent indolentes, et enfin elles retombent en enfance de même que les hommes. — Mais le monde est trop jeune pour qu'on parle de l'histoire des nations. Tout ce que nous savons, c'est qu'elles ont leur caractère comme les hommes, et de même les unes conservent leur vigueur plus long-temps que les autres, quelques unes périssent de mort violente, et il en est qui périssent lentement d'une maladie de langueur. Dans cent mille ans, les hommes pourront savoir ce que sont les nations et ce qu'elles deviendront ; quant à présent, il nous suffit de connaître nos contemporains. — Maintenant, monsieur le comte de l'Orme, je vous souhaite une bonne nuit. Vous êtes sans doute descendu dans une

auberge; quand vous aurez pris un logement, laissez ici votre adresse, et vous aurez de mes nouvelles. En attendant, recevez mes adieux.

Je me levai, et, saluant son éminence, je sortis du Palais-Cardinal. — Quoi ! pourra-t-on me demander; sans un mot sur l'importante nouvelle que vous aviez apportée? — Sans un seul mot. Le nom de la Catalogne ne fut pas prononcé; et cependant, dès le lendemain, des corps nombreux de troupes se mirent en marche vers le Roussillon. La flotte de la Méditerranée ne tarda pas à faire voile pour Barcelone; et, dans un espace de temps incroyablement court, la Catalogne reçut tout ce qui lui était nécessaire pour une guerre longue et active.

XXX.

ON peut croire aisément que l'étrange entrevue que je viens de rapporter, donna assez d'occupation à mes pensées. — Était-il bien vrai, était-il possible que j'eusse passé près d'une heure à converser avec le plus grand homme d'état de l'Europe moderne? Et à converser sur quoi? Sur Ovide! sur un auteur qui est entre les mains de chaque écolier dans les classes inférieures! Et tandis que j'aurais pu lui donner les renseignemens les plus détaillés sur des événemens dont dépendait le destin des nations.

Pouvait-il avoir reçu des informations anté-

rieures? Impossible! Nous avons fait voile avec le vent le plus favorable, et notre traversée avait été si courte, que tous les marins en avaient été surpris. Je n'avais pas perdu un instant en route, et il était impossible, — physiquement impossible, qu'il eût reçu plus promptement des nouvelles de Catalogne, à moins que le diable, comme le bas peuple ne se faisait pas scrupule de le dire, ne lui envoyât des courriers de tous les pays du monde.

Une chose est pourtant certaine. En allant au Palais-Cardinal, j'étais un personnage très-important, du moins dans mon opinion; mais quand j'en sortis, cette importance était cruellement diminuée.

Mes réflexions se dirigèrent ensuite sur le costume du cardinal, qui n'avait rien d'ecclésiastique, et je m'épuisai en conjectures sur les motifs qui avaient pu lui faire prendre un tel déguisement, car c'en était un évidemment. Il est tout simple que je ne pus les deviner, et je fus obligé de finir par supposer, comme me l'avait dit le garçon épicier qui m'avait servi de guide, que personne ne savait ni pourquoi, ni comment, il agissait en quoi que ce fût.

J'avais remarqué les rues par où nous avions passé, et je trouvai aisément le chemin de mon auberge. Je me couchai en y arrivant, et je rêvai

toute la nuit de cours et de ministres. Je devais pourtant avoir une compagnie moins agréable dans la matinée, car à peine y avait-il une heure que j'étais levé, quand mon digne hôte entra précipitamment dans ma chambre avec un air de terreur, et me demandant mille pardons de m'interrompre, me dit que si j'avais dans mon bagage quelque chose que je désirasse cacher, je l'en retirasse sans perdre un instant, attendu que des officiers de justice venaient d'arriver dans l'auberge, et qu'il les avait entendus demander une personne dont le signalement ne pouvait ressembler qu'à moi.

Je ne fis que rire de cet avis; mais mon hôte avait à peine fini de me le donner, quand je vis entrer dans ma chambre deux sergens et un commissaire, portant la robe noire, costume de leur profession. Un des sergens se posta à la porte pour la garder; le second s'avança entre la fenêtre et moi, et le commissaire me somma de me rendre, au nom du roi.

Je lui répondis que je n'avais nulle envie de faire résistance, mais que, n'ayant pas été à Paris assez long-temps pour enfreindre aucune loi, il y avait sûrement quelque méprise.

— Il n'y en a aucune, monsieur, répondit le commissaire. Les gens habitués à enfreindre les lois, le font aussi vite que je pourrais manger

des huitres. En un mot, monsieur, vous êtes accusé de vol. Un honnête citoyen, Jonas Echi-millia, de la race persécutée d'Abraham, vous accuse d'être entré hier dans sa maison, où il loge d'anciens serviteurs renvoyés par des maîtres ingrats, sous prétexte d'y louer une chambre, et d'avoir dérobé dans sa boutique un habit complet en soie blanche, brodé en or. Ouvrez-nous donc vos malles, monsieur, afin que nous puissions voir s'il s'y trouve un habit de cette sorte.

Pendant que l'honnête commissaire me parlait ainsi, je me rappelai ce que mon bon ami l'épicier m'avait dit de cette auberge. Le son de la voix de ce respectable officier public n'était pas naturel, et il semblait chercher à la déguiser. Je soupçonnai donc que toute cette scène n'était qu'un complot pour m'extorquer de l'argent. Cependant comment avaient-ils pu savoir que j'avais dans ma valise un habit en soie blanche, brodé en or? Quoi qu'il en soit, je feignis de prendre l'alarme, et pour m'assurer de leurs intentions, je demandai s'il n'y aurait pas quelques moyens d'arranger cette affaire à l'amiable.

— Non! s'écria le commissaire; non! quand même vous m'offririez cent pistoles!

— Allons, allons, digne commissaire, dit

l'hôte qui était resté dans la chambre ; ne soyez pas trop sévère à l'égard d'un jeune étranger qui n'est arrivé qu'hier à Paris. Jacob Echimillia est un brave homme, et je répons qu'il ne voudra pas pousser les choses à l'extrémité. Acceptez cent pistoles, et que l'affaire n'aille pas plus loin.

Le commissaire commença à montrer des symptômes d'indulgence ; il parla de la bonté de son cœur, et de la pitié que lui inspirait un jeune homme sans expérience. Ma gravité ne put y tenir, et, me laissant tomber sur une chaise, je partis d'un grand éclat de rire. Le commissaire et un des sergens eurent l'air confus, et ne surent quelle figure faire ; mais la même envie de rire s'empara de l'autre sergent, et il fut obligé de s'enfoncer le visage dans la manche de sa robe pour ne pas éclater. Quant à l'hôte, il ne put s'empêcher de céder à la contagion, et il rit à son tour à s'en tenir les côtés. Mais le commissaire affecta une fureur, qui produisit bientôt son effet sur moi, quoique d'une manière différente qu'il ne s'y attendait.

Je me levai tout à coup, et le saisissant au collet, je lui arrachai son bonnet et son rabat, et je reconnus sur-le-champ les traits du vaillant César qui m'avait servi de guide la soirée précédente, quoiqu'il eût changé sa physionomie en

taillant sa barbe en pointe, et en diminuant l'épaisseur de ses moustaches. — Misérable ! m'écriai-je en le secouant fortement ; comment diable avez-vous pu croire que vous m'en imposeriez par un tour si ridicule et si absurde ?

— Parce que vous avez dîné à table d'hôte avec une fraise en dentelles de Flandre, répondit le sergent rieur, qui semblait s'amuser de l'infortune de son compagnon.

— Allons, allons, jeune homme, dit l'autre sergent, lâchez-le, s'il vous plaît, quoique vous ayez tout découvert. Et tout en parlant ainsi, il ouvrit sa robe comme pour prendre un sabre qu'il portait en dessous.

Pendant ce temps, mon brave militaire tremblait de tous ses membres. Cependant quand il vit qu'un de ses compagnons paraissait vouloir prendre sa défense, il crut pouvoir sans danger se permettre une rodomontade. — Lâchez-moi ! s'écria-t-il, ou par l'âme de mon père, je vous réduis en atomes !

Il était près de la fenêtre qui était ouverte ; elle donnait sur la cour, et elle était à environ douze pieds du sol, mais il y avait en dessous un énorme tas de fumier. Je saisis mon fanfaron par une jambe et par une épaule, et je le fis passer sans cérémonie par la croisée. Tirant alors mon épée, je me retournai pour faire

face à celui de ces fripons qui avait montré quelque disposition à m'attaquer; mais j'étais alors seul dans ma chambre. L'hôte et les deux prétendus sergens avaient déjà descendu l'escalier avec précipitation. J'ouvris une autre croisée qui donnait sur la rue, et je criai aux passans d'arrêter deux filous déguisés en sergens.

Celui qui était sorti le premier de ma chambre, avec mon aide, et par le chemin le plus court, soit qu'il fût habitué à de pareils sauts périlleux, soit que le tas de fumier eût été pour lui un lit de duvet, s'était relevé sur-le-champ, et avait gagné la rue avant que mes cris eussent attiré l'attention. Il en était de même du sergent rieur, qui s'était enfui dès qu'il m'avait vu faire justice sommaire d'un de ses compagnons. Mais le troisième, qui avait montré quelque envie de faire résistance, fut poursuivi à l'instant où il venait de sortir de l'auberge. Je n'aurais pas été fâché de livrer de pareils bandits à la justice; mais tandis qu'un porteur et un marchand de vinaigre le ramenaient à l'auberge, il leur laissa tout à coup entre les mains sa robe de sergent, et leur échappa avec une adresse et une rapidité qui faisaient honneur à ses talens pour la course.

J'appelai le porteur; je le fis monter dans ma chambre, et je lui dis de se charger de mon

bagage, étant bien déterminé à ne pas rester un moment de plus dans cette auberge. J'examinai ma valise avant de partir, et je vis qu'il n'y manquait rien, quoique mes vêtemens en désordre prouvassent qu'on en avait fait la visite pendant mon absence. Si l'on eût aperçu les diamans, il est très-probable qu'on s'en serait contenté, et qu'on n'aurait pas eu recours à la scène ridicule qui venait de se jouer; mais heureusement ils étaient au fond de la valise avec d'autres objets sans aucune valeur, et ils avaient échappé aux yeux des inquisiteurs.

Comme nous entrions dans la cour, mon digne hôte m'aborda, le bonnet à la main, me présenta son mémoire, et me dit qu'il espérait que j'avais été satisfait de sa maison, et que je la recommanderais à mes amis. Je le regardais en face pendant qu'il parlait ainsi, et il me parut qu'il avait peine à ne pas rire lui-même de son impudence.

Je lui répondis, sur le même ton, que j'avais reçu chez lui l'accueil auquel je devais m'attendre d'après la réputation de sa maison. J'ajoutai que, devant voir incessamment le lieutenant de police, je la lui recommanderais d'une manière toute particulière, comme méritant sa visite et son attention.

— Sur ma foi, répliqua l'hôte d'un air fort

calme, je crois que je ne pourrais fournir chez moi à ce respectable seigneur un logement tel qu'il aurait le droit de l'attendre, et, par conséquent, je le dispenserai volontiers de sa visite.

Après avoir payé mon écot, je me rendis chez mon ami l'épicier, à qui j'appris ce qui venait de m'arriver, sans qu'il en montrât aucune surprise. Je lui demandai s'il pouvait m'indiquer un logement dans une maison sûre, et il me répondit qu'il y avait un appartement à louer dans une maison presque en face de la sienne, appartenant à une vieille veuve très-respectable, quoique peu riche; mais qu'il doutait qu'il pût me convenir, attendu qu'il était fort petit, et meublé très-simplement.

Je n'ai pas besoin de dire que c'était précisément ce que je désirais; car, après avoir payé mon hôte de la rue des Prouvaires, il ne restait au fond de ma bourse que trois louis et quelques pièces de petite monnaie. Je fus installé sur-le-champ dans mon nouvel appartement, et j'y restai seul, occupé à calculer combien de temps pourrait durer le trésor dont j'étais en possession. — Et quand il sera épuisé, me demandai-je, quel parti faudra-t-il prendre? — Ecrire à mes parens, — leur avouer mon attachement pour Hélène, — confesser que j'étais l'auteur de la mort de son frère, — écarter de son esprit les

heureux doutes qu'elle pouvait encore avoir à ce sujet, — briser le dernier lien d'affection qui pouvait encore l'attacher à moi, — m'exposer au courroux de mon père pour avoir osé aimer une femme d'une condition si inférieure à la mienne, et aux reproches pleins de douceur de ma mère, pour lui avoir caché cette affection, courroux, reproches, que j'aurais affrontés, s'il me fût resté le moindre espoir de pouvoir unir son sort au mien, mais que, dans la position où je me trouvais, je n'avais ni la force, ni le courage de supporter? — Non, non! je n'écrirai pas. Plutôt la pauvreté, la mendicité, tous ces maux réunis! — Et quittant brusquement mon appartement, je sortis pour tâcher de faire diversion à mes pensées, en me promenant dans les rues de Paris.

Comme j'entrais dans la rue de la Ferronnerie, un mendiant me demanda la charité. Je mis la main dans ma poche par instinct; mais tout à coup l'idée que j'étais moi-même à la veille d'être aussi pauvre que lui se présenta à mon esprit, et, en retirant ma main vide, je lui dis que je n'avais rien à lui donner.

— Pour l'amour du ciel, mon bon monsieur! s'écria le mendiant; et puissiez-vous ne jamais vous trouver dans une pauvreté comme la mienne; ou, si vous vous y trouvez, — car qui

sait ce qui peut lui arriver dans le monde?—puissiez-vous ne jamais éprouver un refus de la part de ceux à qui vous vous adresserez !

C'était un coup tiré à bout portant, et il me fut impossible d'y résister. Je tirai de ma bourse une petite pièce d'argent, et je la remis au mendiant, qui me quitta en me comblant de bénédiction, tandis que je continuais mon chemin en me demandant si je n'avais pas commis un acte de prodigalité.

J'arrivai bientôt devant le Palais-Cardinal ; et, après avoir considéré quelques instans ce vaste édifice, dont l'obscurité m'avait empêché de voir les beautés en détail la soirée précédente, je montai les degrés pour y laisser mon adresse, comme j'en avais reçu l'ordre. Les portes n'en étaient pas gardées comme le soir précédent, et chacun semblait entrer librement, car j'y vis des gens portant tous les costumes, depuis l'habit de cour brodé à cacher presque la couleur de l'étoffe jusqu'au pourpoint commençant à montrer le coude.

J'entrai comme les autres ; mais j'eus bientôt lieu de remarquer que tous ceux qu'on laissait passer étaient connus des officiers du palais ; car, à peine eus-je fait deux pas dans le vestibule, qu'un d'entre eux se plaça devant moi, et me demanda quelle affaire m'amenait au palais.

Je le lui eus bientôt expliqué ; et, me faisant entrer dans un cabinet, il prit un énorme registre, et me dit d'y inscrire mon nom à la suite de plusieurs milliers d'autres qui y figuraient. J'obéis, mais je craignis que l'encre dont je m'étais servin'eût la même propriété que l'eau du Léthé, et je m'en allai avec encore moins d'espoir que je n'étais arrivé.

Le désœuvrement devint mon fléau ; et y joignant mon esprit inquiet et agité, je courus voir tout ce qu'il y avait de curieux à Paris avec un empressement qui eut bientôt épuisé son objet. Cependant les jours s'écoulaient, et je n'entendais point parler du cardinal. Je ménageai mes ressources avec la parcimonie d'un avare, et pourtant je les voyais diminuer à chaque instant. Deux fois par jour j'envoyais à l'auberge où j'avais logé pour m'informer si mon petit Achille était arrivé, et la réponse que je recevais était toujours négative. Ce désappointement n'était pas ce qui m'était le moins pénible, car, dans l'isolement où je me trouvais dans cette grande ville, j'aurais donné tout au monde pour avoir sa compagnie, quoique je n'eusse pour lui ni un grand respect, ni une estime bien particulière. Je ne dois pourtant pas être injuste envers lui. Ses idées basses étaient mêlées de bonnes qualités, sa folie n'était pas sans esprit, et son amour pour lui-même

faisait un contraste singulier avec l'attachement qu'il m'avait voué. Je ne savais donc trop s'il devait m'inspirer affection ou mépris. Cependant je ne pouvais m'empêcher de désirer son arrivée, et le temps de son absence me paraissant bien long, je souhaitais vivement qu'il ne lui fût arrivé aucun accident en route.

Mon économie servit à prolonger le séjour de mes trois louis dans ma bourse plus long-temps que je ne l'avais espéré, et peut-être mon chagrin en les voyant chaque jour s'en aller en détail. Un jour, que je passais dans la rue Saint-Jacques, je trouvai sur l'étalage d'un bouquiniste deux petits traités sur des sujets fort différens. L'un était relatif à la tactique militaire, l'autre était intitulé *Moyen sûr de gagner au jeu*. Le prix n'était qu'une bagatelle; et, dans un accès de prodigalité, je les achetai tous deux. J'avais alors de quoi occuper mon temps, et j'étudiai ces deux ouvrages avec une ardeur qui, si je l'eusse dirigée vers des objets plus importants, aurait pu changer la face de ma fortune. Le traité de stratégie n'était peut-être pas le meilleur qui eût été écrit sur ce sujet; mais le temps que j'employais à le lire n'était pas entièrement perdu. Je ne mis pas moins d'empressement à lire le *Moyen sûr de gagner au jeu*, qui contenait tous les calculs des chances nécessaires pour

former un joueur parfait. Grâce à Dieu, je n'avais pas naturellement la passion du jeu, ou une telle lecture m'aurait perdu pour toujours. Cependant je commençai bientôt à envisager le jeu comme la seule ressource que la fortune m'eût laissée, et je me mis à étudier tous les calculs de ce livre avec tant d'attention et d'assiduité qu'ils ne furent plus pour moi qu'une affaire de mémoire.

Quinze jours se passèrent avant que je me crusse en état de hasarder une rencontre avec les habiles joueurs parisiens, et alors il ne me restait plus qu'un louis. Je le changeai en couronnes, et, dès que la nuit arriva, je me rendis, le cœur palpitant, dans un tripot où j'avais appris qu'on jouait petit jeu, l'état de mes finances ne me permettant pas de prendre mon vol plus haut.

Une allée étroite et malpropre me conduisit à un petit escalier, au bas duquel je commençai à entendre les voix bruyantes des joueurs qui étaient en haut. Tout en montant, je rencontrai deux hommes qui descendaient et qui se querelaient en termes peu mesurés. Enfin j'entrai dans un grand appartement dans lequel je vis une vingtaine de tables de jeu, la plupart occupées. On me demanda une couronne pour droit d'entrée; et, l'ayant payée, je commençai à examiner les divers groupes qui étaient épars dans la cham-

bre. Une misère dégoûtante, les passions les plus viles, les vices les plus abrutissans, étaient empreints sur toutes les physionomies.

L'assemblée se divisait naturellement en deux classes, les perdans et les gagnans. Parmi les premiers, les uns parlaient haut et d'un ton de colère, les autres blasphémaient, plusieurs regardaient les dés avec la stupéfaction muette du désespoir, et quelques uns se livraient à ce rire forcé par lequel la vanité cherche à adoucir l'amertume du désappointement. Parmi les gagnans, ceux-ci ramassaient leur gain avec un air d'avidité satisfaite; ceux-là regardaient avec un sourire de triomphe les insensés qu'ils avaient dépouillés; d'autres, avec les yeux de faucon de la cupidité, suivaient les dés qui roulaient sur la table, de crainte que la fortune ne leur devînt contraire.

La vue d'une scène semblable me dégoûta au point que j'étais tenté de sortir sur-le-champ de cet antre détestable; mais en ce moment un personnage très-poli, voyant un étranger, s'approcha de moi, et m'invita de la manière la plus civile à m'asseoir devant une table vacante et à tenter la fortune des dés, ajoutant que si je préférais un jeu plus scientifique, nous pouvions prendre des cartes. J'acceptai cette dernière proposition, et nous commençâmes une partie

de piquet à une couronne. Mon adversaire jouait avec hardiesse et visait aux grands coups ; mon jeu était plus prudent, et par conséquent plus certain ; mais les cartes le favorisèrent, et je perdis deux parties.

— Prenez votre revanche aux dés, me dit-il en m'offrant un cornet. J'y consentis, et je perdis encore. Il me proposa mon tout, et ma bourse se trouva vide.

Je supportai cet échec plus philosophiquement que je ne m'en serais cru capable ; mais je crois que ce ne fut que le calme du désespoir qui me soutint. Je souhaitai le bonsoir à mon adversaire aussi poliment que je le pus, et en m'en allant je l'entendis dire à quelqu'un à demi-voix : — Ce jeune homme joue parfaitement le piquet, et c'est tout ce que j'ai pu faire que de le gagner.

Je ne doute pas que ces mots ne fussent prononcés pour que je les entendisse, et ils ne manquèrent pas de produire leur effet. Ma première pensée fut de passer en revue dans mon esprit le peu d'effets qui se trouvait dans ma valise, et de voir ce dont je pourrais disposer pour me procurer le moyen de réparer la perte que je venais de faire. Les diamans qu'Achille m'avait confiés se présentèrent d'abord à mon imagination, et le tentateur, toujours caché au fond du cœur de l'homme et prêt à se montrer quand les

passions lui en fournissent l'occasion , ne manqua pas de me suggérer mille excellens prétextes pour m'autoriser à m'en servir. — Achille, me dit-il, me les avait donnés volontairement ; et si je ne les avais pas acceptés dans l'origine , je pouvais le faire à présent. D'ailleurs , si ma conscience ne me permettait pas de me les approprier , je pourrais toujours en payer la valeur quand j'aurais réparé mes pertes au jeu ou quand je serais de retour dans le sein de ma famille.

Grâce au ciel pourtant , j'eus assez d'honneur pour ne pas vouloir toucher à un dépôt qui m'avait été confié. Mais je me souvins que je possédais une bague montée en diamans. Il est vrai que c'était un présent de ma mère , et j'y étais fort attaché pour cette raison ; mais la nécessité me forçait à m'en défaire , et je résolus de la vendre le lendemain matin. J'avais cessé de la porter depuis mon départ pour Marseille ; et, en la cherchant dans mon bagage , le paquet de papiers relatifs au comte de Bagnols me tomba sous la main. Je fus tenté de les relire. C'était une correspondance entre le comte , alors jeune , et quelques rebelles de La Rochelle , et j'y vis tracés partout ces principes de distinction entre le juste et l'injuste , qui sont la chevalerie de l'esprit. Ces lettres furent pour moi une leçon et un reproche. J'étais arrivé sur le bord de l'abîme du

vice, non par un sentier jonché de fleurs, mais par un chemin parsemé de ronces et d'épines; il m'était donc moins difficile de faire un pas en arrière qu'à ceux qui se sont écartés de la vertu en passant par un labyrinthe de jouissances. Il ne me fallait qu'un effort; il ne me manquait que le courage moral de communiquer ma situation actuelle à ceux que j'aimais et dont j'étais aimé, et je me serais bientôt trouvé hors de tout embarras. Ces réflexions se présentèrent rapidement à mon esprit; je formai les plus belles résolutions; — mais que sont les résolutions?

Le lendemain matin, je portai ma bague chez un joaillier dont la boutique avait l'air respectable. Il ne voulut m'en donner que six louis, quoique ce fût à peine le cinquième de sa valeur, jurant en même temps qu'il perdrait à ce marché. Cependant six louis tombèrent dans ma bourse; et, quand le soir vint, mes bonnes résolutions disparurent comme les derniers rayons du soleil. Je repris en main le malheureux *Moyen sûr de gagner au jeu*; et à huit heures du soir; j'étais à la porte du tripot où j'avais laissé mon argent la veille.

Les portes en étaient toujours ouvertes, comme celles du Tartare; et les pieds qui avaient une fois franchi ce seuil magique, pouvaient à peine se trouver en face sans vouloir y passer.

En entrant dans l'appartement, la compagnie me frappa comme étant encore plus mal composée que la soirée précédente, et il me sembla que plusieurs yeux se tournaient vers moi comme sur un homme dont on avait remarqué la veille l'apparition dans cet antre. Mon adversaire civil regardait jouer à une table dont les enjeux étaient d'un louis. Dès qu'il m'aperçut, il s'avança vers moi, et me proposa ma revanche.—On joue trop gros jeu à cette table, me dit-il en m'invitant à m'asseoir. Suivant moi, jouer trop cher ôte tout le plaisir du jeu. Je n'aime à risquer que ce que je puis perdre sans me gêner, et je serais fâché de gagner ce qui pourrait causer des regrets à un autre. Je ne joue que pour m'amuser, et j'aime à quitter le jeu sans avoir ni trop gagné ni trop perdu. Nous commencerons donc, si vous le trouvez bon, par jouer une pistole comme la nuit dernière.

Son ton de modération me plut; et, prenant les cartes, nous commençâmes notre soirée par le cent de piquet. Il continua à jouer avec hardiesse; et je fis encore plus d'attention à mon jeu que la veille. Mais les cartes ne le favorisèrent plus; je gagnai chaque partie, et comme, malgré sa modération, nous doublions toujours, j'eus bientôt une cinquantaine de couronnes empilées près de moi. Une demi-douzaine de per-

sonnes nous entouraient et exprimaient hautement leur admiration de ma manière de jouer.

— Je crois que vous êtes trop fort pour moi, me dit mon adversaire conservant toute sa bonne humeur, quoique je crusse remarquer dans son ton un peu de dépit; je vous reconnais comme mon maître au piquet; mais peut-être ne me refuserez-vous pas ma revanche à un autre jeu? Et, en parlant ainsi, il prit des dés et des cornets.

L'esprit du jeu s'était emparé de moi, et ce que j'avais déjà gagné m'inspirait le désir de gagner davantage. L'espoir de voir la fortune continuer à me sourire, de sortir de mes embarras, de triompher du destin, commença à briller à mes yeux, et je consentis à sa proposition, ne doutant pas que je ne conservasse mon ascendant.

Mais bientôt la pile de mes couronnes diminua, tandis que la hauteur de la sienne augmentait à chaque coup de dés. Il fallut bientôt recourir à mes six louis, ma dernière ressource, et je les vis également se fondre entre mes mains rapidement. Il avait joué franc jeu au piquet, cela était évident, puisqu'il avait perdu; mais je commençai à concevoir des soupçons sur les dés, me rappelant les dés pipés que j'avais brisés à Luz. Lorsque je jetai les miens sur la table, je les examinai avec grande attention,

et je les vis rouler en montrant alternativement tous leurs côtés, ce qui prouvait évidemment qu'ils n'étaient pas plombés. Je suivis des yeux tous les mouvemens de mon adversaire, et je le vis les escamoter avec la dextérité d'un jongleur, et faire tomber en place dans sa main deux autres dés qui étaient cachés dans sa manche. Je lui saisis à l'instant le poignet; et, appuyant sa main fermée sur la table, je l'y tins aussi fermement que si elle y eût été clouée.

De grands cris s'élevèrent parmi les spectateurs qui nous entouraient. — Cet homme est fou! — Que veut-il donc faire? — Mettez-le à la porte! — Jetez-le par la fenêtre!

— Je vous le permets, messieurs, m'écriai-je, si cet homme n'a pas en ce moment sous sa main deux dés pipés.

Je levai sa main; il l'ouvrit; et, à ma grande consternation, il ne s'y trouva aucun dés; et ceux que je venais de jeter sur la table, et que je l'avais vu escamoter, étaient au fond de son cornet.

Je restai pétrifié; et mon adversaire, presque écumant de rage, me porta un coup de la main à laquelle je venais de rendre la liberté. Je portai la mienne sur mon épée; mais on se précipita sur moi, on me traîna vers la croisée, et l'on me jeta dans la rue.

XXXI.

HEUREUSEMENT pour moi la fenêtre par laquelle on m'avait fait passer avec si peu de cérémonie, était au premier étage, et seulement à une douzaine de pieds de la rue. Ma chute fut si prompte que je n'eus pas le temps de me livrer aux idées agréables que doit faire naître un voyage par une fenêtre ; mais elle fut si rude, que je restai par terre étourdi. Avant que j'eusse complètement recouvert l'usage de mes sens, je me vis entouré de plusieurs laquais portant des torches. Ils accompagnaient une voiture qui

passait à l'instant de ma chute, et ils s'étaient approchés pour me donner du secours. Ils s'empressèrent de me demander si j'étais blessé.

J'étais tombé sur l'épaule et la hanche gauche, et ma tête avait heureusement évité de venir en contact avec le pavé; de sorte que, quoique n'ayant pas encore les idées bien nettes, je pus leur répondre que je ne me croyais pas grièvement blessé, mais que je ne pouvais me relever sans aide.

— Aidez-le à se relever ! cria une voix qui ressemblait à celle du chevalier de Monténéro ; et donnez-lui tous les secours que vous pourrez !

Je ne pouvais voir celui qui parlait ainsi, mais les domestiques qui s'étaient bornés jusqu'alors à me regarder et à me questionner, cherchèrent à me relever en me prenant par les épaules. Les douleurs inexprimables que j'éprouvai à l'épaule gauche devinrent alors si aiguës, qu'après quelques gémissemens, et de vains efforts pour leur faire comprendre qu'ils me faisaient endurer les tortures des damnés, l'excès des souffrances me fit perdre connaissance.

Quand je revins à moi, et que je pus faire attention à ce qui se passait, je vis que les domestiques s'étaient procuré une sorte de litière ou brancard, et que, m'y ayant placé, ils me

portaient, à ce que je m'imaginai, chez quelque chirurgien.

Cependant, quelques momens après, ils s'arrêtèrent devant une très-belle maison. On ouvrit une porte cochère, on me fit traverser une grande cour, et l'on me porta dans une salle à manger, et de là dans une petite chambre à coucher, où l'on me plaça sur un lit avec grand soin, en me recommandant de me calmer jusqu'à ce que le chirurgien, qu'on avait envoyé chercher, fût arrivé.

Il ne se fit pas long-temps attendre; et, après un examen sérieux, il trouva que j'avais l'épaule disloquée, mais que ma hanche et mes côtes n'avaient reçu que des contusions qui n'auraient aucune suite. Après une opération douloureuse, dont il est inutile de donner des détails, je fus mis au lit; et le chirurgien, m'ayant fait prendre une potion calmante pour me procurer du sommeil, se retira en me recommandant la plus grande tranquillité.

Je ne laissai pourtant pas sortir de ma chambre le domestique qui y était resté pendant tout ce temps sans lui demander si je n'avais pas entendu dans la rue, à l'instant de mon accident, la voix du chevalier de Monténéro.

Le laquais me répondit qu'il croyait que je me trompais; car il n'avait jamais entendu pro-

noncer ce nom. Il ajouta pourtant qu'un grand nombre de personnes s'étaient attroupées autour de moi dans la rue, et qu'il était possible qu'une d'elles fût l'individu dont je parlais.

Je fus laissé seul; et je cherchais à oublier le plus tôt possible, dans les bras du sommeil, toutes les circonstances désagréables que ma mémoire voulait me retracer. Tous mes efforts furent inutiles : la fièvre et les douleurs que je souffrais, m'ôtaient toute possibilité de repos. J'entendais les pas de tous ceux qui passaient dans le vestibule, ou qui marchaient dans divers appartemens. Le moindre bruit qui avait lieu dans le quartier le plus éloigné de la maison arrivait à mes oreilles, et il me semblait même entendre le battement des artères de ma tête, comme si Vulcain et tous les Cyclopes de l'Etna y eussent établi toutes leurs enclumes.

Au bout d'un certain temps, je vis briller de la lumière à travers le trou de la serrure et par dessous la porte, et j'entendis plusieurs personnes entrer dans la salle à manger, par laquelle on m'avait fait passer. J'entendais tout ce qui s'y disait, aussi distinctement que si j'y eusse été moi-même; et je compris bientôt que le principal personnage qui venait d'y entrer, était neveu du maître de la maison. Il semblait revenir du spectacle ou d'une assemblée; et, ayant amené

un ami avec lui, il demanda le souper du ton d'un enfant gâté, qui sait que le moindre mot qu'il prononce est une loi pour tout ce qui l'entoure. Le souper fut servi, et il en fut probablement satisfait, car il ne fit aucune remarque à ce sujet; et, ayant demandé les meilleurs vins de la cave de son oncle, il congédia les domestiques, et resta seul avec son ami.

Leur conversation gaie et animée me fatiguait et m'irritait, et j'aurais donné l'impossible pour pouvoir les réduire au silence. Mais leur entretien prit bientôt une tournure qui m'inspira le plus vif intérêt. Le jeune homme, qui était évidemment l'Amphitryon, et que son compagnon appelait Charles, s'était étendu pendant quelques minutes avec tout l'enthousiasme hyperbolique de la passion, sur les éloges d'une jeune et charmante personne, qu'il était bien résolu à épouser en dépit de toute opposition. Aucun des deux ne prononça son nom, leur conversation ayant rapport à quelque chose qui s'était passé auparavant. Avec le plaisir que trouvent bien des gens à chercher des obstacles à l'accomplissement des désirs d'un autre, l'ami appuyait sur les difficultés que rencontrerait l'amour de son compagnon. — Qu'elle soit plus belle que le jour, si vous le voulez ainsi, mon cher Charles, lui dit-il; mais vous devez faire attention

que, d'après la condition de son père, son éducation doit avoir été cruellement négligée.

— Pas du tout, s'écria Charles, pas du tout ! Elle a tous les talens et toutes les connaissances ; ses manières sont celles d'une princesse d'Eldorado, et elle fera honte à toute la cour. Ne vous ai-je pas dit qu'elle a été élevée par la comtesse de Bigorre, et qu'elle a passé toute sa vie près d'elle ?

On peut croire aisément que ces paroles ne calmèrent pas mon agitation, et elle devint si violente quand je compris qu'Hélène était le sujet de leur conversation, que j'en perdis le fil pendant quelques instans. Un moment après, j'entendis pourtant Charles répondre à une question de son compagnon : — Je ne comprends pas trop pourquoi son père l'a retirée des mains de la comtesse pour l'amener à Paris. J'aurais cru qu'il aurait été plus convenable pour lui, sous tous les rapports, de la laisser où elle était. Au surplus, je lui sais le meilleur gré du parti qu'il a pris, quel qu'en soit le motif ; car, sans cela, je ne l'aurais probablement jamais vue ; et, je vous le répète, elle sera ma femme, quand je devrais l'enlever.

— Mais sa naissance, Charles, sa naissance ! reprit son compagnon. Qu'en dira votre oncle, lui qui est si fier de la sienne ?

— Oh! vous savez que je fais de mon oncle tout ce que je veux, répliqua le jeune écervelé. D'ailleurs il paraît que, d'une manière ou d'autre, son père a amassé une grande fortune, ce qui doit couvrir la tache de sa naissance. Mais que mon oncle s'y oppose, que vous vous y opposiez, que tout le monde entier s'y oppose, je l'épouserai, si je vis seulement un an de plus.

— Quoi! et vous donnerez congé à la petite épingleuse Jeannette? lui demanda son ami en riant.

— Cela ne s'ensuit pas nécessairement, répondit Charles en riant à son tour. Il est bon d'avoir toujours deux cordes à son arc; et Jeannette est trop jolie pour que je m'en sépare avant deux ans pour le moins. Mais j'arrangerai les choses de manière à ce que madame mon épouse ne puisse même soupçonner l'existence de mademoiselle ma maîtresse. La beauté majestueuse de la première en sera plus piquante pour moi par le contraste qu'elle m'offrira avec les charmes plus modestes de Jeannette.

— Plus modestes! s'écria son compagnon; vous voulez dire plus simples; car je n'ai jamais entendu vanter la modestie de Jeannette.

L'opium qui entra dans la potion que j'avais prise, et qui n'avait pu produire son effet par suite de mes souffrances de corps et de l'agitation de

mon esprit, commença alors à me jeter dans le délire. Je crus voir des formes étranges se rassembler autour de mon lit, et des figures infernales me menacer avec des gestes insultans. A ce délire se joignit une rage insurmontable qui s'était allumée dans mon sein, en entendant ce jeune homme parler si légèrement d'Hélène, de ma chère Hélène. Dans le tourbillon d'idées qui m'agitaient le cerveau, je voulus me lever et prendre mon épée sans trop savoir si c'était pour m'en servir contre ce jeune insolent, ou pour écarter les fantômes imaginaires qui avaient encore à mes yeux l'apparence de la réalité : mais cet effort me fut inutile ; et, après m'être mis sur mon séant, je reconnus l'impossibilité d'en faire davantage, et je retombai sur mon lit. Je n'entendis plus rien, les deux amis avaient quitté la salle à manger ; et l'opium produisant enfin un effet tardif ; je finis par tomber dans un sommeil aussi profond que celui de la mort.

Il était tard quand je m'éveillai ; et ce fut avec un de ces maux de tête terribles qui engourdisent toutes les facultés du corps et de l'esprit, tandis que la douleur de mes meurtrissures était encore plus vive que la veille.

La première chose que j'entendis fut la voix d'une femme qui me demandait comment je me trouvais. Je levai les yeux sur elle, et je vis une

femme de moyen âge et de bonne mine, portant le costume de ces sœurs de charité qui se dévouent à donner des soins aux malades. Je lui répondis que je souffrais un violent mal de tête, et que mes meurtrissures étaient très-douloureuses. Elle alla prendre la fiole contenant le reste de la potion, et me dit, avec un ton d'oracle, qu'en en prenant une seconde dose, je ne tarderais pas à me trouver soulagé.

Comme c'était à cette potion que j'attribuais entièrement mon mal de tête, je résistai vigoureusement à tous les efforts qu'elle fit pour me persuader de suivre son avis. Mais alors son autorité offensée le prit sur un ton plus haut, et elle m'accabla d'un tel déluge de paroles et de raisonnemens, que pour la faire taire j'aurais bu l'eau du Phlégéon toute bouillante. Je pris donc la nouvelle dose qu'elle s'opiniâtra à me donner, et j'allais lui faire quelques questions sur ma situation actuelle, quand elle me dit avec un air de bonté protectrice, que, si je voulais lui promettre du calme et de la tranquillité d'esprit, j'aurais incessamment le plaisir de recevoir la visite d'une jeune dame qui prenait intérêt à moi.

— Une jeune dame! m'écriai-je, l'idée d'Hélène se présentant de suite à mon imagination. Quel est son nom? Dites-le-moi, au nom du ciel! dites-moi qui elle est!

— N'employez pas sans nécessité le nom du ciel, jeune homme, me dit la sœur de charité. Vous la verrez tout à l'heure, et alors vous saurez qui elle est. J'ai seulement à vous dire que son père lui a permis d'avoir une conversation de cinq minutes avec vous, et qu'elle lui a promis de ne pas y rester davantage. Vous ne devez donc pas chercher à la retenir plus long-temps. A ces mots, elle sortit de la chambre. Un moment après la porte s'ouvrit, et je vis Hélène, ma chère, ma charmante Hélène, s'avancer vers moi avec un air de contentement et d'affection qui me surprit, mais qui délivra mon cœur d'un fardeau bien pesant.

Elle s'approcha de mon lit, mit sa main dans la mienne, et, après avoir regardé mes traits changés par la fatigue et l'affliction, elle ne put retenir ses larmes.

— Chère Hélène, lui dis-je, vous m'aimez donc encore ?

— Et je vous aimerai toujours, Louis, répondit-elle en essuyant ses larmes. Quoi qu'ils puissent dire, quoi qu'ils puissent penser, je vous aimerai toujours, et je n'aimerai jamais que vous.

— Dites-moi seulement que vous m'aimez aussi, et que vous n'en aimez pas une autre, comme ils voudraient me le faire croire, et rien n'ébranlera jamais l'affection que j'ai toujours eue pour vous.

— Que j'aime une autre que vous, Hélène ! m'écriai-je. Avez-vous pu le croire ? Pour l'amour du ciel, dites-moi que vous n'en avez rien cru.

— Non, Louis, je n'en ai rien cru, répondit-elle ; car je n'ai jamais cru que rien de bas puisse trouver place dans votre cœur. Et cependant ce qu'ils me disaient me faisait peine, je ne saurais dire pourquoi. — Mais laissez-moi vous apprendre ce qui s'est passé à l'égard de moi pendant votre absence. — Je ne puis vous parler des motifs de mon père, car je ne les connais pas ; mais je puis vous dire...

Je l'interrompis vivement. — Non, non, Hélène ! m'écriai-je, tremblant qu'elle ne voulût entrer dans le détail de tout ce qui avait suivi la mort de son frère, dont je commençais à espérer qu'elle ne me soupçonnait pas d'avoir été la cause ; épargnez-moi la douleur de vous entendre parler de ce qui ne peut que me percer le cœur. D'ailleurs je sais tout ce que j'ai besoin de savoir. La nuit dernière, j'ai entendu quelques personnes causer dans cette chambre, et j'ai appris que votre père vous avait amenée à Paris après vous avoir retirée de la protection de ma mère. Cette conversation m'a tout appris, Hélène, et la seule explication dont j'aie besoin, c'est de savoir comment quelqu'un a pu oser vous dire que j'aimais une autre que vous.

— On me l'a pourtant dit, Louis, me répondit Hélène ; et même tout le monde l'a cru, excepté moi. — Mais le temps qu'il m'est permis de passer avec vous s'écoule rapidement. Avant tout, il faut que je vous fasse part de ce que mon père m'a chargé de vous dire. Il vous verra, si vous le désirez ; mais, en ce cas, il faut que vous soyez prêt à lui expliquer toute votre conduite, et à lui prouver que le cri du sang qu'il ne peut s'empêcher de vous soupçonner d'avoir répandu ne s'élève pas contre vous. — Pardon, Louis, pardon ! continua-t-elle en me voyant pâlir. Je vous afflige, je le vois ; mais ce n'est qu'à condition que je m'acquitterais de ce pénible message, qu'il m'a été permis de vous voir. Ce n'est pas moi, Louis, qui vous demande de faire ce qui peut vous être pénible. Je suis sûre, parfaitement sûre que vous n'êtes pas coupable. Je ne puis ni ne veux croire que vous le soyez ; mais mon père ne veut pas vous voir, à moins que vous ne lui donniez toutes les explications qu'il désire. — Le ferez-vous, cher Louis ?

— Je ne puis voir votre père, Hélène.

Elle me regarda un instant en silence.

— Ecoutez ! s'écria-t-elle ensuite ; on m'appelle.

— Oh ! Louis ! avant que je vous quitte, dites-moi quelque chose pour me consoler, — quelque chose qui puisse soutenir dans mon cœur la

confiance que j'ai toujours eue en votre bonté et en votre sincérité, et qui a été ma consolation, et qui a été ma consolation.

— Tout ce que je puis vous dire, Hélène, c'est que je ne suis pas en mesure de vous donner l'attention que vous ne l'êtes vous-même. Les apparences ont été contre moi, et je ne puis peut-être prouver que je suis innocent.

— Votre parole me suffit, et j'y crois entièrement, et je ne puis croire les autres. — Mais il faut que vous me quitte, Louis; on m'appelle.

— Mais, Hélène, chère Hélène, je ne vous verrai encore! m'écriai-je en me précipitant à terre. Promettez-le-moi!

— Je vous le promets bien, me le permet, répondit-elle. — Au moment même, elle sortit de la chambre.

Je fis alors mille questions, mais elle les éluda avec la plus grande adresse, tantôt feignant de ne pas me comprendre, tantôt me faisant une réponse ambiguë, refusant positivement de me rien dire, et tirant d'elle aucune information. Je voulais savoir, et la potion commença à agir.

à croire que la bonne sœur avait doublé au moins la dose ordonnée par le chirurgien. Dans tous les cas, elle produisit sur moi un effet plus rapide et plus puissant que celle que j'avais prise la nuit précédente; car, malgré toutes les idées que mon entrevue avec Hélène présentait en foule à mon esprit, malgré les souvenirs pleins d'amertume qui me tourmentaient, et malgré les inquiétudes dont j'étais agité sur l'avenir, il se passa à peine une demi-heure entre l'instant où elle me quitta, et celui où je tombai dans un sommeil si profond, que si la seconde dose de ma potion calmante eût été plus forte, je crois que c'eût été pour moi celui de la mort.

XXXII.

QUAND je m'éveillai, il faisait nuit; mais l'obscurité ne me fut pas désagréable, je me trouvais moins souffrant de corps, et je me plus à me rappeler chaque parole que m'avait adressée ma chère Hélène. Je croyais voir encore son regard plein de douceur; et son ton d'affection et de confiance était pour moi, au milieu de mes chagrins et de mes souffrances, ce qu'est l'étoile polaire pour le navigateur errant sur l'Océan. Mais vint alors l'idée de voir son père. Si Hélène parvenait à le convaincre de mon innocence, comment pourrais-je lui présenter la main qui l'avait

privé de son fils ? Je me rappelai aussi le peu de sensibilité qu'il avait témoignée quand il avait entièrement abandonné son aimable fille aux soins de ma mère, et ce n'avait été que l'excès de mon amour pour Hélène qui avait pu le mettre à l'abri de mon plus profond mépris. D'une autre part, je me souvins des sentimens peu favorables qu'il m'avait toujours témoignés, et je me demandai s'il était probable qu'il me regarderait de meilleur œil, maintenant qu'il devait au moins me soupçonner d'avoir donné la mort à son fils.

Cependant son orgueil pouvait être satisfait d'allier sa fille à la maison de Bigorre, et de voir ses descendans faire partie de cette classe à laquelle il ne pouvait aspirer lui-même. Mais s'il avait réellement amassé une fortune aussi considérable que la conversation que j'avais entendue me le faisait supposer, il pourrait aisément trouver un époux pour une fille aussi riche des dons de la nature que de ceux de Plutus, dans des familles aussi nobles que la mienne, et où il n'existerait pas cette objection terrible qui semblait élever une barrière entre Hélène et moi. Le jeune homme qui m'avait fait confidence, sans le savoir, de la passion qu'elle lui avait inspirée, était évidemment de haute naissance, appartenait à une famille fière, et pourtant il était prêt

à épouser la fille du procureur de Lourdes, et à l'élever à ce rang qui était sans doute l'objet de l'ambition d'Arnault. J'étais sûr qu'Hélène n'y consentirait jamais, et cependant j'étais tourmenté de craintes, et je redoutais tout ce que la persévérance, la persuasion, et les ordres d'un père, pouvaient faire contre un amour presque sans espoir.

Tandis que j'étais livré à ces réflexions, l'obscurité commença à se dissiper, ce qui m'apprit que mon sommeil avait duré près de vingt heures. J'en fus étonné, mais une plus grande surprise m'attendait encore. A mesure que la clarté du jour augmentait, je crus reconnaître l'ameublement du petit appartement que j'avais occupé depuis que j'avais quitté l'auberge où j'étais descendu en arrivant à Paris. Faisais-je un rêve en ce moment, ou en avais-je fait un auparavant? Tout ce qui m'était arrivé depuis deux jours n'était-il qu'un songe, ou étais-je abusé par quelque illusion de mon imagination? Le jour parut enfin, et je ne pus plus douter que je ne fusse dans la petite chambre que j'avais louée dans la rue des Prêtres Saint-Paul. Je reconnus tour à tour les chaises à haut dossier, le bureau dont la sculpture représentait mille figures grotesques, et la table qui avait peut-être vu la dynastie de Charlemagne sur le trône. Je vis sur

une chaise mes habits, sur une autre mon chapeau et mon épée, comme si je les y eusse placés la veille à l'instant de me coucher. J'aurais donc cru que tout ce que je viens de décrire n'avait été qu'un rêve, si les douleurs que me causaient encore mes meurtrissures n'en eussent prouvé la réalité.

Environ une heure après, ma bonne hôtesse entra pour me demander si j'avais besoin de quelque chose, et elle m'apprit que j'avais été rapporté chez elle sur une litière, et profondément endormi, par des personnes qu'elle ne connaissait pas, qui lui avaient dit qu'il m'était arrivé un accident, et qui lui avaient recommandé de prendre grand soin de moi, en lui donnant une pièce d'or pour ajouter à la force de cette recommandation.

Cette dernière circonstance était un effort de libéralité que je n'aurais pas attendu du vieil Arnault, qui était notoirement avare et intéressé, soit par nature, soit parce que l'habitude d'amasser de petites sommes rétrécit l'âme, et n'y laisse de place pour aucun sentiment généreux. Je commençais à croire que je m'étais trompé sur son caractère, et, recourant à une théorie aussi trompeuse qu'elles le sont presque toutes, je cherchai à me persuader que le père d'Hélène, qui était la générosité et la sensibilité

mêmes, devait posséder une partie des mêmes vertus, et avoir quelques qualités cachées qui se montraient au grand jour lorsque l'occasion s'en présentait.

Comme toutes les vieilles femmes, ma bonne hôtesse avait un étrange préjugé pour faire garder le lit à ceux qu'elle regardait comme malades; mais, en dépit de toutes ses objections, je me levai et je m'habillai. Mon premier soin fut d'examiner l'argent qui devait rester dans ma bourse, après le triste échec qu'elle avait reçu au jeu; quoique je m'attendisse à voir que les braves gens qui m'avaient jeté par la fenêtre avaient pris le soin de m'alléger de quelques couronnes qui y restaient, pour que leur poids ne rendît pas ma chute plus lourde.

Je ne me trompais pas, ma bourse avait disparu; mais, à ma grande surprise, j'en trouvai une autre qui contenait cent louis. Cette bourse venait nécessairement du vieil Arnault; mais je ne pouvais comprendre comment il avait pu savoir que j'étais dans le plus grand besoin d'argent. Pendant quelque temps, je restai indécis sur la question de savoir si je devais ou non me servir de cette somme. L'orgueil me disait qu'Arnault m'avait écarté de sa fille, probablement dans l'intention de la donner en mariage à un autre; devais-je donc accepter le présent, — la

charité, de ce vil roturier? D'une autre part, la nécessité me représentait que je n'avais pas d'autre ressource pour pourvoir aux besoins journaliers de la vie, et que, si je voulais trouver la demeure d'Hélène dans cette grande cité, j'aurais besoin de ce talisman métallique qui découvre tout, qui procure tout, qui peut tout accomplir.

Un moment de réflexion me fit envisager cette question sous un point de vue plus favorable. Arnault m'avait éloigné de sa fille, c'était la vérité : mais il croyait que j'avais volontairement tué son fils, et, par conséquent, il avait droit d'agir ainsi. S'il avait placé les cent louis où je les avais trouvés, ce n'était probablement point par charité; car il savait fort bien que je pourrais les lui rendre; c'était uniquement pour me tirer d'un état de gêne temporaire. — Une autre supposition se présenta à mon esprit. C'était peut-être à Hélène elle-même que j'étais redevable d'un secours venant si à propos. Il n'était plus question d'orgueil entre Hélène et moi, et il y avait quelque chose de si délicieux dans l'idée de devoir quelque chose à son affection, que si, après cette supposition, j'eusse hésité un instant à me servir de cet argent, je me serais regardé comme coupable de la plus folle vanité. Je me déterminai donc à considérer ces cent louis

comme étant à ma disposition, me réservant, si je les devais à Arnault, de les lui rembourser à une époque postérieure, et si c'était à Hélène, de m'acquitter envers elle, en lui disant que j'en avais fait un bon usage.

L'effort que j'avais fait pour m'habiller avait renouvelé toutes mes douleurs, et, m'étant assis pour me reposer, j'envoyai à l'auberge de la rue des Prouvaires, pour savoir si Achille y avait paru pendant mes deux jours d'absence. Environ une demi-heure après, j'entendis quelqu'un monter l'escalier au grand galop. Ma porte s'ouvrit, et je vis entrer mon petit Achille. — Mais ce n'était plus l'Achille que j'avais laissé à Marseille. — Le costume espagnol, le chapeau, la plume, l'épée, partie du butin qu'il avait fait à Barcelone, tout avait disparu, et il avait sur les épaules un manteau de drap gris, qui avait été évidemment le froc d'un moine, mais dont le capuchon avait servi à réparer quelques trous qui se trouvaient dans le corps de l'étoffe. Enfin sa tête était aussi nue que lorsqu'il était arrivé en ce monde.

— Eh bien, Achille, lui dis-je quand les premiers transports de la joie qu'il montra en me revoyant, se furent un peu calmés, et que je pus trouver le moment de lui parler, vous paraîsez avoir fait quelque commerce depuis que

nous nous sommes quittés; mais il ne me semble pas que vous ayez gagné à vos échanges.

— Pardonnez-moi, monsieur le comte, me répondit-il d'un air aussi joyeux que jamais, j'ai gagné un grand fonds d'expérience; je sais que c'est une sorte de marchandise dont les profits n'arrivent que lentement, mais ils sont sûrs; et je tâcherai d'en tirer bon parti.

— Je crains, lui dis-je, que vous n'avez pas fait un excellent marché.

— Il me coûte un peu cher, je l'avoue, répondit-il; — environ trois cents pistoles, de beaux et bons habits, une douzaine de chemises, et une fustigation dans les rues de Lyon.

— Une fustigation! m'écriai-je, c'est une circonstance sur laquelle je ne comptais pas, et il me semble que ce n'est pas la plus agréable. — Mais, voyons, Achille, contez-moi votre histoire; elle doit être curieuse.

— Si elle ne l'est pas, dit-il, du moins elle est courte, et c'est quelque chose en faveur d'une histoire. Après votre départ de Marseille, je pris la barque pour Lyon aussitôt qu'il fut possible, et nous commençâmes notre long et lent voyage, qui me parut fort ennuyeux d'abord, mais que je trouvais bientôt le moyen de rendre plus amusant. Voyant sur la barque un vieux marchand de Lyon, avec une jeune personne, que je

pris pour sa fille, je me présentai à eux sous le nom de monsieur le comte de Grilmagnac, et je leur dis que, préférant le mouvement doux d'une barque aux cahots d'une voiture, et au trot dur d'un cheval, j'avais envoyé par terre mon équipage et mes gens. Après cela, je ne perdis pas de temps pour faire ma cour à la fille.

— Le vieillard parut si peu content des progrès que je faisais dans les bonnes grâces de la jeune personne, que je commençai à craindre qu'il n'eût des doutes sur la vérité de mon histoire, et pour l'en convaincre, j'eus soin, quand nous nous arrêtâmes pour dîner, de tirer de ma poche une poignée de pièces dor, et de demander à combien montait l'écot, avec l'air d'un prince; la vue de l'or parut ravir la jeune dame; mais son vieux compagnon en devint encore plus inquiet, et toutes les fois que je voulais parler à la jeune personne, il ne manquait pas de se placer entre elle et moi. Je conçus des doutes à mon tour, et je soupçonnai que le nœud qui l'unissait à elle avait quelque chose de plus tendre que celui de la parenté. Je les observai donc de plus près que jamais; car c'était le plus beau brin de fille que vous ayez jamais vu, et le vieillard était le plus vénérable bambou sec qu'on pût rencontrer. Vous con-

cevrez donc ce que je souffrais en voyant un tel bouton de rose condamné à se flétrir au milieu du désert.

Je continuai à lui faire la cour pendant tout le voyage, et je ne puis dire que la belle Philis secondât les efforts du vieillard pour me tenir à l'écart. En arrivant à Lyon, nous eûmes le temps de convenir que je descendrais à l'auberge du Lion d'or, et que j'y attendrais des nouvelles de ma belle reine. J'en reçus dès le lendemain matin; je courus sur-le-champ à l'adresse qu'elle m'avait indiquée, et je la trouvai établie dans un très-joli appartement, rue Saint-Pierre.

Elle me reçut, moitié pleurant, moitié souriant, comme le commencement d'une matinée d'avril. Elle me dit qu'elle n'avait alors d'autre ami que moi; car son cruel tyran, à l'instant de leur arrivée, lui avait défendu de jamais me revoir. L'amour que je lui avais inspiré ne lui permettait pas ce sacrifice, et, étant trop franche pour tromper personne, elle le lui avait dit. Une querelle s'en était suivie; il l'avait chassée de chez lui, sans lui laisser un sou; et, quoiqu'il lui eût été facile de recourir au chevalier de l'Ecumoire ou au marquis de la Soupière, elle avait préféré se placer sous ma protection, attendu qu'elle n'avait jamais véritablement aimé que moi.

Quoique ces paroles fussent aussi douces que le miel, je réfléchis pourtant qu'avec l'aide d'une si charmante compagne, mes chères pistoles s'en iraient grand train, et je songeai sérieusement au meilleur moyen à prendre pour la transférer sans aucun délai entre les mains du marquis de la Soupière. Cependant ne voulant pas lui laisser croire que mes sentimens pour elle commençaient à se refroidir, je résolus de faire bonne mine à mauvais jeu jusqu'à ce que je trouvasse l'occasion de battre en retraite, espérant qu'elle ne tarderait pas à se présenter; et j'envoyai commander un bon dîner chez un traiteur, croyant que c'était le meilleur moyen de consoler une belle affligée.

Des mets exquis, du bourgogne délicieux, firent passer rapidement les heures, et je voyais déjà briller dans les yeux de ma petite Philis la satisfaction d'avoir fait ma conquête. Hélas! faut-il que la joie des mortels soit si passagère! Au milieu de notre félicité, les sombres soucis, les noirs chagrins, tous les maux à la fois, tombèrent tout à coup sur nous, sous la forme de quatre archers féroces. Ils venaient arrêter la charmante Philis, comme accusée d'avoir volé son respectable protecteur, et ils m'emmenèrent en prison avec elle, comme son complice.

Philis avait eu soin de cacher le lieu de sa

retraite; mais elle ne savait pas combien la justice a le nez fin. Elle protesta de son innocence en termes qui auraient ému le cœur dur de Minos, et qui se seraient fait entendre à l'oreille inexorable de Rhadamante; mais, comme on trouva dans sa malle tout ce qu'elle était accusée d'avoir volé, les archers insensibles ne voulurent pas croire un mot de tout ce qu'elle leur dit, et ils nous conduisirent tous deux en prison, sans autre cérémonie que de nous prendre, jusqu'au dernier sou, tout l'argent que nous avions dans nos poches.

Le lendemain matin, nous fûmes traduits devant un magistrat, qui se réserva de prendre connaissance de l'affaire de Philis dans son cabinet privé. Quant à la mienne, l'instruction n'en fut pas longue. Comme on ne pouvait rien établir contre moi, si ce n'est que j'avais pris le titre de comte de Grilmagnac, sans être en état de prouver mes quartiers de noblesse, je fus condamné, en punition de mon ignorance de l'art héraldique, à être fustigé dans les rues de Lyon, et à être ensuite chassé de cette ville. Je supportai ma fustigation avec une résignation chrétienne, mais la perte de mes habits, que l'exécuteur garda, comme étant les profits de sa charge, et celle de tout mon argent, que les archers conservèrent parce que tel fut leur bon

plaisir, me déchirèrent le cœur, et je partis sans autre regret de cette maudite ville de Lyon, où l'injustice et la cruauté se donnent la main. Je fis à pied, et en mendiant, la route de Lyon à Paris. En y arrivant, je me rendis à la fameuse auberge où vous m'aviez dit que je vous trouverais. l'Hôte me répondit brusquement qu'il ne vous connaissait pas, et m'ordonna de sortir de chez lui en me traitant de vagabond et de mendiant; un grand chien noir, qui était dans la cour, parut n'avoir pas meilleure opinion de moi que son maître, et j'allais tenter d'échapper par une prompte fuite au bâton de l'un et aux dents de l'autre quand l'enfant que vous aviez envoyé pour avoir de mes nouvelles, est arrivé.

Je n'ai pas besoin de vous dire quelle joie s'empara de mon cœur. L'enfant fut obligé de courir à toutes jambes pour m'accompagner; et à présent que je vous ai retrouvé, je vous dirai que ma ferme résolution est de ne plus vous quitter, et de ne jamais souffrir que vous me quittiez désormais. Tant que j'ai été avec vous, tout m'a réussi; depuis que je vous ai quitté, je n'ai éprouvé que des revers. Ce sera une consolation pour moi d'apprendre que pendant que la fortune me traitait avec tant de rigueur, elle vous a du moins été plus favorable. —

Je ne pus refuser à mon petit Achille de lui

raconter à mon tour mes aventures, quoique le récit dût en être moins amusant pour lui que le sien ne l'avait été pour moi. Son visage s'allongeait à chaque incident que je lui détaillais, mais quand, passant sous silence tout ce qui avait rapport à Hélène, je lui dis qu'après avoir été rapporté endormi dans mon appartement, j'avais trouvé ma poche alourdie par une bourse de cent louis, sa figure s'épanouit tout d'un coup.

— Vive Dieu ! s'écria-t-il, qui ne voudrait être jeté tous les jours par une croisée, pour trouver ensuite cent louis dans sa poche ! mais vous vous êtes laissé horriblement tromper en vendant votre bague, six louis ! Ou je n'ai pas la moindre idée de la valeur des diamans, ou elle en valait au moins trente. Mais permettez-moi d'abord d'exercer ma science chirurgicale sur l'épaule de votre éminence, et je verrai ensuite s'il n'est pas possible de recouvrer la bague.

— Un moment, mon bon Achille, m'écriai-je ; donnez-moi tous les titres honorifiques qu'il vous plaira, excepté celui d'éminence ; c'est un rang qu'il pourrait être dangereux d'usurper. Appelez-moi votre majesté si bon vous semble, mais non pas votre éminence. Quant à la valeur de la bague, je crois que vous ne vous trompez pas, et je donnerais volontiers trois fois ce que

j'en ai reçu, pour qu'elle revînt en ma possession.

— Elle y reviendra à meilleur marché, dit Achille; — un louis pour m'acheter un habit décent chez un fripier; un louis pour un archer de la cour, les six louis que vous avez reçus, et je crois pouvoir venir à bout de cette affaire.

Je l'avertis de ne pas agir avec imprudence, et je lui citai le proverbe vulgaire: — Qui sort pour tondre, peut revenir tondu.— Cependant, après qu'il eut examiné mon épaule et mes contusions, et qu'il eut donné son approbation à ce qu'avait fait le chirurgien qui m'avait pansé, je lui donnai l'adresse du joaillier, et je le laissai partir.

De chez moi, comme il me le raconta ensuite, il alla chez un frippier, où il acheta un habit de livrée de hasard, mais encore décent. De là, il chercha un archer d'une des cours de justice, lui expliqua l'affaire, lui donna un demi-louis pour arrhes, et lui en promit encore autant, s'il l'aidait à recouvrer la bague. L'éloquence du petit acteur toucha le cœur sensible de l'archer, dès que sa main se ferma sur l'argent, et, appuyant sa pertuisane sur son épaule, il l'accompagna jusqu'à la boutique du joaillier. Achille lui dit de rester à la porte, et de ne se montrer que lorsqu'il l'appellerait. Entrant seul

dans la boutique, il demanda à voir des bagues en diamans, son maître, le comte de l'Orme, l'ayant chargé de lui en acheter une pour en faire présent à sa maîtresse. Le joaillier lui en montra sur-le-champ un écrin qui en contenait plusieurs, et donna successivement de grands éloges à la beauté de chacune. Achille y reconnut sans difficulté la mienne, et en demanda le prix.

— Quarante louis, répondit le joaillier, et je ne la laisse à ce prix que parce que je l'ai achetée de hasard. Je ne demande qu'un profit raisonnable. Si je gagne plus de cinq pour cent sur ce marché, je consens à passer pour un coquin.

— Je vous dirai un secret, joaillier, reprit Achille, — et c'est que vous courez grand risque de passer pour un coquin. Vous avez acheté cette bague sachant qu'elle avait été volée. Le joaillier ouvrit de grands yeux. — Elle a été volée à mon maître, il n'y a que deux jours, un soir qu'il fut attaqué par des voleurs dans la rue Saint-Jacques. Un d'eux est arrêté, et c'est précisément celui qui vous a vendu cette bague. — un grand jeune homme de bonne mine, ayant le teint brun, les cheveux noirs frisant naturellement, une petite moustache brune, et une barbe qui n'a pas plus de six mois ; il a fait ser-

ment que vous ne lui en aviez donné que six louis, et comme vous saviez qu'elle en valait quarante, vous deviez savoir, en l'achetant à un tel prix, qu'elle devait avoir été volée.

— Oh, oh ! s'écria le joaillier ; ainsi donc vous venez ici pour m'escroquer une bague ! Mais un instant, mon petit homme, ajouta-t-il en le saisissant au collet ; je vais envoyer chercher un archer de la cour, et je vous ferai conduire en prison sans plus de cérémonie, pour vous apprendre à diffamer un honnête marchand.

— Quant à un archer, répondit Achille avec le plus grand calme, comme je prévoyais avant de venir ici, qu'un homme qui ne donnait que six louis d'une bague, qui, suivant lui, en vaut quarante, pouvait être un peu récalcitrant, j'ai eu soin d'en amener un avec moi. — Holà, archer ! Entrez ici.

Le joaillier, inquiet et confondu, lâcha sur-le-champ le collet d'Achille, et quand il vit entrer l'archer avec sa pertuisane, il commença à trembler de tous ses membres, sachant sans doute que toutes ses opérations n'étaient pas de nature à supporter les regards clairvoyans de la justice, si elle venait à y jeter les yeux.

— Je vous prends à témoin, archer, dit Achille, que j'ai offert à ce joaillier la même somme qu'il a donnée pour cette bague au voleur

qui est arrêté, et qu'il refuse de la vendre à moins de quarante louis; ce qui prouve qu'en l'achetant, il savait qu'elle avait été volée.

— Certainement, dit l'archer d'un ton solennel.

— Vous ne m'en avez jamais offert six louis, s'écria le joaillier, et je ne vous ai jamais dit que je ne vous la laisserais pas à moins de quarante. Donnez-moi les six louis, prenez la bague, et grand bien vous fasse, car elle ne vaut pas davantage.

— En ce cas, dit Achille avec un sang-froid imperturbable, vous êtes un grand coquin, puisque vous m'en avez demandé quarante. Et il entra gravement en contestation avec l'archer, pour savoir s'il pouvait en conscience accepter la proposition du joaillier, tandis qu'il était évident qu'il était complice des voleurs, et qu'il devrait être livré à la justice.

— Messieurs, s'écria le joaillier, effrayé de la discussion sérieuse qui avait lieu entre Achille et l'archer, je vous jure, sur mon salut, que j'ignorais que cette bague avait été volée. J'ai cru que l'individu qui me l'offrait était un homme pressé d'argent, qui la laisserait pour telle somme qu'il en trouverait, et c'est pourquoi je ne lui en ai offert que six louis. Tout ce que je demande, c'est qu'on me rende l'argent que j'en ai donné, et je consens en outre à faire présent

d'une pièce d'or à cet honnête archer, pour l'indemniser de la peine qu'il a prise.

— Donnez-lui l'argent dit l'archer, donnez-lui l'argent, et reprenez la bague ! Il ne faut pas être trop dur à l'égard d'un pauvre diable.

L'affaire fut conclue, Achille compta les six louis et reprit la bague ; l'archer reçut des deux cotés ce qui lui avait été promis ; et Achille me rapporta ma bague en triomphe, au comble de la joie non-seulement d'avoir, comme il le dit, trompé un trompeur, mais de s'être assuré l'amitié d'un archer de la cour des aides, ce qui n'était pas peu de chose aux yeux d'un homme comme lui.

XXXIII.

ACHILLE, à son retour, m'amusa du récit que je viens de faire, en me frottant l'épaule d'un onguent qu'il avait acheté dans ce dessein; et quoique je ne fusse pas très-flatté qu'il m'eût fait passer pour un voleur, en donnant mon signalement d'une manière si exacte, cependant je ne fus nullement fâché d'avoir recouvré ma bague.

Comme je l'ai déjà dit, le petit acteur, quoique malin comme un escroc en certaines occasions, était en général aussi simple qu'un enfant; et, comme un écolier qui reçoit pour la

première fois une pièce d'argent , la fortune ne le mettait jamais en possession d'une somme, quelque petite qu'elle fût, qu'il ne la regardât comme inépuisable : il me proposait donc si fréquemment les moyens les plus agréables pour arriver bientôt à la fin de mes cent louis, que si j'avais suivi ses avis, je me serais trouvé, avant l'expiration de la semaine, dans de nouveaux embarras pécuniaires. Je l'arrêtai dans la construction de ses châteaux en Espagne, en l'informant que j'étais bien résolu à vivre avec la plus stricte économie, jusqu'à ce que j'eusse eu une occasion pour écrire à mon père; et je l'invitai à se déterminer à suivre mon exemple, s'il persistait dans son dessein de rester avec moi.

— Fort bien, monsieur le comte, fort bien, répondit-il gaiement; je ne suis pas difficile à satisfaire. Je puis vivre d'ortolans et d'anguilles, mais je sais me contenter d'une soupe à l'ognon et d'une croûte de pain; et même quand la soupe manque, le pain me suffit.

Ayant arrangé dans mon esprit tous mes plans pour suivre mon système d'économie le plus rigoureusement possible, je résolus d'accomplir enfin la tâche si long-temps différée d'écrire à mon père; car elle ne me semblait plus à moitié aussi difficile depuis que j'avais vu Hélène. — Peu importe ce que contenait ma lettre,

elle ne partit jamais. La poste, à cette époque, n'était pas un mécanisme mu par ces ressorts que notre glorieux monarque actuel a établis pour faciliter les communications entre toutes les parties de ses états. A la vérité, des courriers allaient et venaient d'un bout du royaume à l'autre, portant les lettres des particuliers aussi bien que les dépêches du gouvernement, mais tout était encore dans le même état que sous le règne de Louis XI. Leur départ de Paris n'était pas fixé à des époques certaines et régulières, et ils étaient envoyés en général dans les principales cités qui avaient des relations commerciales ou politiques avec la capitale. Il était donc très-difficile de faire passer des lettres dans les parties de l'empire écartées, et éloignées du centre. Cette cause retarda long-temps le départ de la mienne, et avant qu'une occasion se présentât, les circonstances avaient changé.

Pendant ce temps, j'employais toutes mes matinées à chercher la maison dans laquelle j'avais vu Hélène. Mais, quoique aidé par l'industrie d'Achille, à qui je donnai les renseignemens nécessaires pour le guider dans ses recherches, j'errais en vain dans toutes les rues de Paris, m'arrêtant devant toutes les portes cochères dans l'espoir de reconnaître la livrée des domestiques qui m'avaient porté sur un brancard, et

faisant un effort de mémoire pour me rappeler la forme de la porte par où j'avais passé, et de la grande cour que j'avais traversée. Mille fois je me berçai d'un espoir momentané; mais quelques instans suffisaient pour le détruire.

Une fois pourtant, je me crus au comble de mes vœux. La porte cochère d'une belle maison près de la Place Royale, me frappa les yeux comme étant celle que je cherchais. J'y retrouvais tous les ornemens et toutes les colonnes que ma mémoire me rappelait; j'y reconnaissais les moulures gothiques que la lueur des torches avait éclairées, tandis que je passais; je revoyais deux ours énormes, sculptés en pierre, placés de chaque côté de la porte, et sur le dos d'un desquels un de mes porteurs avait appuyé la litière, tandis qu'on ouvrait les deux battans. En un mot, tout me paraissait se rapporter parfaitement aux souvenirs que j'avais conservés. Je me plaçai sous le porche du couvent des Minimes; j'y montai la garde deux heures; et, enfin, un domestique venant à sortir, offrit à mes yeux une livrée toute différente de celle que je m'étais attendu à voir.

On peut me demander quel était mon but en cherchant encore Hélène, quand je savais, quand je sentais que mon union avec elle était impossible, — quand, à l'idée seule de cette union, je

croyais voir l'ombre de son frère paraître devant moi, et m'ordonner de renoncer à cette espérance. — Pourquoi je la cherchais? Quiconque a aimé ne me fera jamais cette question. Je la cherchais pour goûter le court instant de bonheur que la vue de celle qu'on aime procure toujours, même quand on a perdu tout espoir. Je la cherchais pour la même raison qui fait qu'une mère ne peut se résoudre à se séparer des restes inanimés de son enfant. Toutes mes espérances étaient flétries, mon bonheur m'était ravi; et cependant l'objet même qui nourrissait mes regrets était celui que je désirais voir, et que je cherchais avec le soin le plus empressé et le plus assidu.

Mes matinées s'écoulaient ainsi en recherches inutiles, toujours suivies de désappointement. Mes soirées se passaient d'une manière différente: ce n'était pourtant pas à étudier le moyen sûr de gagner au jeu, ni à en pratiquer les préceptes; car j'avais été saisi d'une telle horreur de ce vice inventé par l'enfer, qu'un de mes premiers soins avait été de jeter au feu le traité qui enseignait la science. Je regardais la passion du jeu qui s'était emparée de moi momentanément, comme un accès de démence, et je pense presque encore de même aujourd'hui. Ayant appris dès mon enfance à en abhorrer jusqu'au nom,

il n'y avait qu'une folie décidée qui eût pu me porter à un vice si dangereux et si dégradant; à un vice qui est une combinaison de cupidité et de frénésie. Je m'étais acheté quelques ouvrages de tactique militaire, et, sans avoir un objet bien fixe en me livrant à cette étude, je passais toutes mes soirées à lire ces traités d'attaque et de défense, — espèce de jeu qui a plus de grandeur et de noblesse que celui auquel j'avais renoncé; mais, n'ayant qu'un degré de moins de folie, en ce que c'est un jeu auquel toute nation peut en forcer une autre de jouer, et auquel celui qui n'a pas bien étudié les moyens de gagner, est toujours sûr de perdre.

J'allais quelquefois aussi dans une salle d'escrime qu'un Italien avait ouverte dans la rue Pavée, afin de tirer profit d'une grande réputation qu'il avait acquise dans toute l'Europe. Cette salle, où l'on trouvait toutes les armes offensives et défensives, était bien éclairée tous les soirs, et les amateurs qui la fréquentaient s'exerçaient entre eux, ou prenaient des leçons du maître, qui connaissait certainement à merveille la théorie et la pratique de la science des armes.

Je crois avoir dit que mon père était peut-être l'homme de son temps qui maniait le mieux l'épée; et il avait eu soin que son fils ne fût pas

dépourvu d'un talent qu'il possédait à un si haut degré. J'étais donc sans contredit plus que l'égal de tous ceux qui fréquentaient la salle de l'Italien, et je ne lui cédaï à lui-même que de bien peu. Loin d'en être jaloux, il en paraissait charmé; et, quand il me voyait entrer, il me saluait avec ce respect que son enthousiasme croyait dû à quiconque était distingué dans la noble science des armes. Il m'invitait même souvent à un assaut avec lui, et se faisait un plaisir de m'initier dans tous les détails de sa profession.

C'était la seule distraction que je me permisse; et lorsque, en errant dans les rues, je me trouvais au milieu d'une foule où je ne connaissais personne, un sentiment d'isolement et de désolation me glaçait le cœur, et je rentrais le soir dans mon appartement, triste, sombre et mécontent.

Quoiqu'il y eût toujours alors à Paris plusieurs compagnies d'acteurs, je n'allais jamais au spectacle; c'était un amusement trop coûteux, et qui aurait excédé les bornes que j'avais imposées à mes dépenses journalières. J'observais en tous points une économie si rigoureuse, que ma bonne hôtesse commença à me croire dans le besoin, et à montrer la compassion que lui inspirait la situation où elle me supposait,

par tous ces petits actes d'une charité délicate, qu'une personne qui a eu quelque fierté et qui a éprouvé des souffrances, sait comment exercer envers ceux qui sont accablés par les mêmes malheurs, sans être encore arrivés à la même résignation. Elle ajoutait fréquemment quelque petite friandise au déjeuner qu'Achille m'apportait de chez le traiteur. Quand le jour où je devais lui payer mon loyer arrivait à la fin de chaque semaine, bien loin de m'en demander le paiement, elle évitait ma présence, quoique je croie en vérité qu'elle en avait grand besoin elle-même.

Je comprenais ses motifs, et, quoique je ne voulusse pas la détromper, j'avais soin qu'elle ne perdît rien à la bienveillance qu'elle me montrait. Trouvant aussi en elle une délicatesse de sentimens et une manière de converser qui étaient au dessus de sa condition, je cherchais quelquefois, quand le hasard me fournissait l'occasion de m'entretenir avec elle, à m'assurer si elle avait toujours vécu dans l'humble situation qu'elle occupait alors. Ce fut ainsi qu'elle m'apprit un jour qu'elle avait été autrefois gouvernante de la belle Henriette de la Vergne, dont j'ai déjà mentionné plus d'une fois le mariage secret avec le comte de Bagnols.

Elle fut surprise de me trouver si bien au

fait de cette histoire, et elle ne put m'apprendre que bien peu de nouveaux détails sur ce sujet. — Comme j'avais été un des témoins de ce mariage, me dit-elle, on me congédia sur-le-champ dès qu'il fut découvert, et l'on ne me permit aucune communication avec ma jeune maîtresse. Cependant je vis le sang qui couvrait l'endroit où le pauvre comte avait été tué, et les traces de différens pieds sur le lieu où il avait disputé sa vie à ses assassins. La lutte dut être terrible, car deux hommes, au service du marquis de Saint-Brie, restèrent malades dans le village plusieurs semaines après le cruel événement, et personne n'eut la permission de les voir que le chirurgien du marquis. L'un d'eux mourut, et l'on dit que sa confession fut si étrange, que le prêtre qui l'avait reçue écrivit à Rome pour savoir s'il ne devait pas en conscience la révéler. Après cela, je vins à Paris, et je n'entendis plus parler de cette famille, si ce n'est que quelqu'un me dit que ma jeune maîtresse était morte quelques mois après dans un couvent à Auch.

Comme je désirais vivement remettre les papiers que le hasard avait fait tomber entre mes mains, à quelque membre de la famille de Bagnols, je la priai de me donner sur ce sujet tous les renseignemens qui seraient en son pouvoir,

mais elle n'en savait pas plus que moi à cet égard.

Un matin, à mon retour de mes recherches infructueuses pour découvrir Hélène, j'appris avec surprise qu'un étranger était venu me demander pendant mon absence, et qu'il avait prié mon hôtesse de m'informer qu'il reviendrait dans la soirée.

Je n'avais aucune raison pour croire qu'un individu plutôt qu'un autre me cherchât, et cependant mon imagination travailla comme si elle eût su précisément de quel point partir pour arriver à son but. Ma première idée tomba sur Arnault, et la seconde sur le chevalier de Monténéro; et ce dernier avait obtenu sur mon esprit un ascendant si étrange, que la pensée de le revoir me causa autant de joie que si sa présence eût dû mettre fin à tous les embarras de ma situation. Mais lorsque je questionnai mon hôtesse, les détails qu'elle me donna ne me permirent d'admettre aucune de ces suppositions. Elle me dit que la personne qui était venue me demander, était évidemment un ecclésiastique, et que, d'après son air et ses manières, il devait être d'un rang distingué. Le costume du clergé ne pouvait convenir ni au chevalier ni à Arnault. La seule chose qu'il me restât à supposer, était donc que le cardinal de Richelieu avait enfin daigné songer à moi.

La nature, comme on l'a dû voir dans ce qui précède, avait mêlé à mon caractère une forte dose d'impatience. Le temps qui s'écoula depuis mon retour jusqu'à la visite qu'on m'annonçait, me parut d'une longueur insupportable. Je fatiguai mon imagination; je m'épuisai en conjectures; la crainte, l'espérance, l'incertitude, m'agitèrent tour à tour. Enfin, abandonnant tout espoir de voir ce soir cet étranger, je le maudis de bon cœur, pour avoir dit qu'il viendrait, et ne pas avoir tenu sa parole, et je me mis à lire un de mes traités de tactique. Cependant, j'avais à peine lu le quart d'un plan de campagne, quand j'entendis le mouvement rapide des pieds d'Achille sur l'escalier, et un moment après, il ouvrit la porte, et je vis entrer un étranger.

L'inconnu qui arrivait n'était guère plus âgé que moi. Il était grand, et paraissait bien fait; mais le costume ecclésiastique servait à merveille à cet égard, en cachant des jambes qui n'étaient ni les plus droites ni les mieux faites du monde. Il avait une des plus belles têtes que j'aie jamais vues; et sa figure, sans offrir peut-être un seul trait qui fût d'une beauté régulière, à l'exception d'un menton bien arrondi, et d'un front large et élevé, avait un ensemble qui frappait, qui plaisait à l'instant, et qui donnait l'idée d'une grande force d'esprit, jointe à un esprit léger et

brillant qui pétillait dans ses yeux noirs. Il me salua en entrant, et s'avança vers moi d'un pas yif, qui, sans être furtif, était calme et silencieux. Après avoir fait signe à Achille de se retirer, je le priai de s'asseoir; et, lui ayant dit que je me trouvais honoré de sa visite, je lui demandai à quoi je devais attribuer la bonté qu'il avait de venir me voir.

— S'il y avait de la bonté à se procurer un plaisir à soi-même, j'accepterais volontiers ce compliment, me répondit-il; mais, comme je n'ai eu en vue que ma propre satisfaction, je ne puis prétendre à aucun mérite.

Cette réponse était un peu trop vague pour que je m'en contentasse, et je lui répondis que j'étais très-sensible à l'honneur qu'il me faisait, et que je lui rendrais sa visite quand j'aurais appris où je pouvais le trouver.

Il me parut qu'il était un peu surpris de me voir l'accueillir sur le pied de l'égalité; car, fermant les yeux à demi, d'une manière qui semblait lui être habituelle, il jeta un regard autour de mon appartement, trop rapide pour être impertinent; mais trop remarquable pour que je ne m'en aperçusse pas. — Je serai flatté de recevoir votre visite, me dit-il alors. Je ne suis qu'un pauvre abbé, Jean de Gondy, et vous me trou-

verez , quant à présent , logé chez mon oncle , le duc de Retz.

C'était véritablement le fameux abbé, depuis cardinal de Retz, qui me parlait ainsi. N'ayant pas encore vingt-trois ans, il s'était fait une des réputations les plus singulières qu'un homme ait jamais pu avoir. Entreprenant, intrigant, ambitieux, rien ne l'effrayait dans ses entreprises, rien ne l'arrêtait dans sa course. Le désordre et le tumulte était son élément; et quand, avant d'avoir dix-sept-ans, il écrivit sa célèbre *Conspiration de Fiesque*, il semblait crayonner lui-même la scène sur laquelle il était destiné à jouer un rôle, auquel il fut disposé par la nature et appelé par les circonstances. Il y avait dans ses manières ce mélange de douceur calme, de vivacité inconsidérée, de politique, de franchise et de fierté, dont l'ensemble servait peut-être mieux à cacher ses véritables motifs et son caractère naturel, que l'uniformité de ton et de manières qu'il aurait pu affecter.

Le caractère de tous les hommes offre d'étranges contradictions; mais il est le seul que j'aie jamais connu qui, par suite d'un système réfléchi, fût perpétuellement en contradiction avec lui-même. Il avait souvent recours aux coups de la politique la plus consommée pour réussir dans une bagatelle ou satisfaire une fantaisie, et il com-

mettait les folies les plus notoires et affectait les passions les plus extravagantes pour cacher les projets politiques les plus subtils et les entreprises les plus adroites et les mieux ourdies. C'était un homme à l'égard duquel tous les calculs échouaient. Il semblait se faire un plaisir de tromper l'attente qu'on pouvait avoir conçue de lui ; et cependant , à l'entendre parler raison , on aurait cru que la moindre action de sa vie était réglée par des principes invariables.

D'autres personnes que le marquis de Saint-Brie m'avaient tracé ainsi son caractère ; mais comme ce digne personnage , en me l'esquissant , avait calculé qu'il ne me restait tout au plus que trois jours à vivre , il ne pouvait avoir aucun motif pour me tromper.

Connaissant d'avance son caractère , il ne me fallait pas beaucoup de discernement pour m'apercevoir que la visite de l'abbé de Retz devait avoir un but , et je résolus de le pénétrer s'il était possible. Je m'inclinai lorsqu'il prononça son nom. — Il me semble inutile, monsieur, lui dis-je, de vous dire à mon tour quel est mon nom. Vous le connaissez certainement, puisque vous m'avez fait l'honneur de venir me voir ?

— Non vraiment, répondit-il ; je ne connais ni votre nom , ni votre rang , quoique , d'après ce qui m'a été dit et ce que je vois , je n'aie aucun

doute à ce dernier égard. La vérité est qu'une personne, sur qui je puis compter, m'avait dit qu'un jeune gentilhomme, ayant un extérieur et des manières extrêmement prévenantes, avait loué cet appartement et paraissait éprouver quelques embarras momentanés.

Je rougis; mais il continua comme s'il ne s'en fût pas aperçu : — Vous savez que les hommes parlent toujours des affaires de leurs voisins, et il est aussi inutile de leur en savoir mauvais gré que de vouloir les empêcher. Mais l'ayant appris, comme je viens de vous le dire, une impulsion irrésistible m'a porté à venir vous voir et à vous offrir toute l'assistance dont je puis être capable. Si j'ai été trompé, je ne le regretterai pas; mais je dois à cette erreur le plaisir d'avoir fait votre connaissance.

Il était impossible de s'offenser d'un discours semblable, quoique je ne fusse nullement satisfait que l'état de mes affaires se fût ébruité au point de me rendre un objet de commisération dans la capitale. Je fus aussi assez tenté de croire que ce n'était pas seulement la bienveillance qui avait déterminé M. de Retz à venir me chercher. La charité pouvait y entrer pour quelque chose, car il avait la réputation, et je crois qu'il la méritait, de compatir aux souffrances de ses semblables; mais les motifs des actions des

hommes sont si compliqués, qu'il est impossible de remonter jusqu'à leur première source.

Je crus donc être sûr de ne pas commettre une grande injustice à l'égard de M. de Retz en supposant que sa bienveillance pouvait être mêlée de quelques autres sentimens. Cependant je lui répondis : — Je serais fâché, monsieur, qu'une méprise vous eût donné la peine de venir ici si je ne trouvais tant d'avantage à ce faux bruit. — Je me nomme Louis comte de l'Orme, et je suis charmé que la libéralité que vous étiez disposé à exercer envers moi puisse se diriger sur un autre qui en ait un plus grand besoin, et qui par conséquent la mérite mieux.

— Ne vous offensez pas, monsieur le comte, reprit de Retz, d'une méprise qui n'a rien de déshonorant en soi. La pauvreté est plus souvent une vertu que l'opulence. Mais votre nom me frappe. — Le comte Louis de l'Orme ! — Non, ce n'est pas ainsi que se nomme le jeune homme que son altesse le comte de Soissons attendait du Béarn. — Oh ! non ! Je me rappelle son nom. — Le comte Louis de Bigorre.

— Et ces deux noms m'appartiennent également, lui dis-je, enchanté de voir s'écarter enfin les nuages qui étaient suspendus sur mon destin en me trouvant connu et attendu, quand je me croyais un être isolé au milieu de tant de milliers

d'hommes. Il me sembla, en prononçant ces mots, que je franchissais les bornes du cercle magique qui me retenait dans la solitude et que je me retrouvais tout à coup dans la société de mes semblables. J'ai toujours été appelé Louis comte de Bigorre, continuai-je; mais, en quittant la maison de mon père, des circonstances m'ont engagé à prendre le titre qui appartient réellement aux fils aînés des comtes de Bigorre.

M. de Retz vit qu'il y avait quelque mystère dans ma conduite, et il s'attacha à découvrir mon secret avec une adresse et une industrie qui auraient réussi à de plus grands desseins. Je ne pris pas beaucoup de peine pour le lui cacher. Le cœur humain s'ouvre aisément à quiconque lui apporte de bonnes nouvelles. Dans le cours d'une demi-heure, ma nouvelle connaissance avait appris la plus grande partie de mon histoire, et quand je réfléchis que je devais mettre des bornes à ma confiance, je reconnus qu'il était bien tard pour y songer.

Cependant, quand il vit que je commençais à me tenir sur la réserve, il fit retomber la conversation sur le comte de Soissons, qu'il me conseilla d'aller rejoindre sans aucun délai. — Vous trouverez en lui, me dit-il, tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature humaine. Dans ses relations avec la société, il n'avait qu'un

défaut, et c'était un excès de hauteur. Mais il connaissait son défaut, et il a eu assez de force d'esprit pour le vaincre, de sorte que vous trouverez en lui un des hommes les plus affables dont la France ait à se vanter. A l'égard de son caractère privé, c'est à vous à chercher à le connaître. Il en est de l'esprit comme du corps; l'homme a soin d'en cacher la plus grande partie, de manière que personne ne puisse les voir. Mais, grâce à Dieu! le nombre des esprits contrefaits n'est pas plus grand que celui des corps. On a fait un point de décence de n'offrir aux yeux que la face de l'esprit, et il n'y a que des gueux et des déguenillés qui le laissent paraître dans toute sa nudité. Or, pour suivre ma figure, je vous dirai que M. le comte de Soissons est toujours très-bien vêtu, de sorte que vous trouverez difficile de le bien connaître. Quoi qu'il en soit, ce n'est point à moi à le déshabiller pour l'exposer à vos yeux. Au surplus, suivez mon avis, et partez dès demain pour Sedan, où vous savez sans doute qu'il est maintenant, — chassé de son pays par l'esprit tyrannique de notre cardinal, détesté et détestable. J'ai quelque idée que le comte a dessein de vous initier assez profondément dans ses vues politiques, mais ce doit être son affaire. Venez déjeuner demain avec moi; je vous donnerai des lettres et quelques nouvelles

informations. — Est-ce une chose arrangée?

J'acceptai l'invitation avec plaisir; et ayant répondu à plusieurs questions que je lui fis, M. de Retz me quitta en me disant : Au revoir !

XXXIV.

AVANT d'avancer plus loin dans mon histoire, il est à propos de dire quelques mots de celle du comte de Soissons, dont le destin eut une grande influence sur le cours de ma vie future; et l'on peut encore remarquer ici par quelles voies étranges la Providence amène les événemens, tandis que nous marchons en aveugles et à tâtons sur un sentier dont nous ne pouvons nous écarter. Un mot lâché par hasard, une action faite sans y songer, peuvent changer tout le cours d'une vie et faire un ermite d'un monarque, et un monarque d'un berger; de même que nous

voyons quelquefois le cours d'une rivière arrêté par un monticule que nous pourrions placer entre nos jambes, et qui pourtant force les eaux à aller arroser d'autres contrées.

L'ancien comté de Vendôme fut érigé en duché par François I^{er}, en 1515, en faveur de Charles de Bourbon, descendant en ligne directe de Robert, comte de Clermont, cinquième fils de saint Louis. Charles de Bourbon, devenu ainsi duc de Vendôme, laissa cinq fils, dont deux seulement eurent des enfans, Antoine l'aîné, et Louis, le plus jeune. Antoine, par son mariage avec Jeanne d'Albret, devint roi de Navarre, et ne laissa qu'un fils, qui, lors de l'extinction de la branche des Valois, devint roi de France sous le nom de Henri IV. Louis, le plus jeune, se maria deux fois et laissa des enfans de chaque lit. De son premier mariage sortit la branche de Condé; du second, il ne laissa qu'un fils, Charles comte de Soissons, dont le fils Louis est le prince dont nous avons déjà parlé plus d'une fois.

Entrant dans le monde avec beaucoup d'activité et d'adresse, avec d'immenses revenus, des talens considérables et un haut rang, il n'est guère surprenant que le jeune comte de Soissons, élevé par une mère faible, indulgente et fière, ait pris l'habitude de la hauteur la plus arro-

gante. Du matin au soir, il n'entendait que ses louanges ou celles de son rang; et, à l'âge de dix-huit ans, son orgueil était si repoussant et si insupportable, qu'on disait communément que le comte de Soissons ne voyait jamais deux fois la même personne, attendu que si elle ne lui déplaisait pas et qu'il ne lui défendit pas de revenir, elle en était tellement dégoûtée, qu'elle avait soin de ne plus se présenter devant lui.

Mais comme il tenait ce défaut de l'éducation plutôt que de la nature, l'excès auquel il le portait fut ce qui l'aida à s'en corriger.

Il se trouva peu à peu évité par tous ceux que le ciel avait désignés pour être ses compagnons. Quelquefois même il était abandonné par ses propres serviteurs, et souvent il restait seul à jouir de son rang et de sa dignité. Dans ces circonstances, il montra des qualités d'âme fort supérieures au défaut qui les couvrait d'un voile. Il eut assez de sagesse pour sentir qu'il devait exister en lui quelque défaut, assez de jugement pour découvrir en quoi il consistait, et assez d'énergie pour en triompher complètement. Il n'en resta pas une trace dans ses manières, et aucune de ses actions, à une seule exception près, ne donna lieu de supposer qu'il existait encore au fond de son cœur quelques restes de son humeur hautaine. Avec un tact, qui n'est donné

qu'à bien peu de gens, il sut, en faisant l'examen de son caractère, séparer complètement le bon du mauvais, et il conserva avec le plus grand soin cette dignité d'âme qui est le meilleur préservatif contre les vices bas et honteux en même temps qu'il extirpait cette hauteur, qui n'est en elle-même qu'une bassesse.

Bien des gens, en se corrigeant des vices d'une mauvaise éducation, auraient su mauvais gré à la personne dont la faiblesse leur avait donné cette éducation et ces vices; mais le comte de Soissons fut toujours un modèle d'affection filiale, et il consulta les désirs et l'inclination de sa mère toutes les fois que son honneur ne s'y trouvait pas en opposition.

Les suites du changement qu'il avait opéré en lui-même ne furent pas long-temps sans le récompenser de l'effort qu'il avait fait, et au bout de quelques années, il vit que l'affection le suivait partout, au lieu de la haine. Les belles qualités de son esprit et les grâces de sa personne brillèrent d'un nouvel éclat, comme le soleil avec toute sa gloire, perçant un épais nuage. Il était adoré par l'armée, chéri par le peuple, et des princes étaient fiers d'être ses amis.

Cependant l'embarras et le désordre se glissèrent en ce moment dans les conseils de la

France, et il devint difficile à chacun de suivre tranquillement sa route dans le monde, au milieu des maux et des dangers dont on était entouré de toutes parts. La terre tremblait sous tous les pieds, et peu de gens pouvaient se soutenir jusqu'au bout de leur course. Le cardinal de Richelieu avait déjà arraché les rênes du gouvernement aux mains faibles qui auraient dû les tenir; un vaste champ de pouvoir et d'agrandissement s'ouvrait devant lui, et il ne voyait que bien peu de personnes qui pussent s'opposer à ce qu'il prît la faux pour moissonner à son gré. Le pouvoir, la fortune et la popularité du comte de Soissons, lui donnaient les moyens de devenir son antagoniste, s'il le jugeait à propos, et Richelieu n'était pas homme à vivre dans la crainte. Il résolut donc de le gagner ou de le perdre. Le gagner lui offrait plus d'avantages, s'il pouvait y réussir, et croyant aussi que c'était le parti le plus facile, il se détermina à l'essayer. Dans ce dessein, il réunit, dans une coupe digne de Circé, tout ce qu'il crut le plus propre à tenter les passions et l'ambition de celui qu'il voulait gagner. Il chargea un de ses confidens d'offrir au comte la main de sa nièce favorite, la duchesse d'Aiguillon, avec une somme immense en argent comptant pour sa dot, l'assurance d'hériter de tous les biens du cardinal,

l'épée de connétable de France, et le gouvernement de telle province qu'il voudrait choisir.

Richelieu croyait sans doute de telles offres irrésistibles, mais le comte de Soissons ne pensa pas de même, et cette proposition, rallumant dans son âme tout ce qui y restait de son ancienne hauteur, il alla jusqu'à frapper celui qui osait offrir à un prince du sang royal de France, la main de Marie Wignerot, veuve d'un simple gentilhomme de province.

Méprisé et repoussé, le cardinal sentit alors le ressentiment personnel s'ajouter aux autres motifs qui le portaient à perdre le comte de Soissons, et jamais les ressentimens personnels ne sommeillèrent en lui; ils vécurent tant qu'il exista, et ils ne furent affaiblis ni par ses maladies, ni par les approches de la mort. Il n'avait qu'un seul moyen de satisfaire son animosité contre le comte de Soissons; c'était de l'impliquer dans quelque une de ces conspirations qui éclataient chaque jour contre la tyrannie du gouvernement. Mais ce n'était pas une chose facile; car, quoiqu'il vécût avec une splendeur digne d'un prince, le comte continuait à résider au milieu de la cour, où toutes ses actions étaient exposées au grand jour, et l'on ne pouvait alléguer contre lui rien qui pût servir de base à une accusation. Cependant, la haine est

ingénieuse, on accumula sur lui mille petites vexations; on y ajouta même l'insulte personnelle, le tout sans aucun effet.

Le comte résista fermement à toutes les tentations, et ne voulut pas souiller son nom en prenant part aux intrigues du jour. Les sollicitations de ses amis ne produisirent pas sur lui plus d'effet que les persécutions de ses ennemis, et quand la patience humaine ne put plus endurer les affronts qu'il essayait à la cour de France, il la quitta pour l'Italie, emportant avec lui l'affection et les regrets de ses plus nobles concitoyens.

Une retraite qui le laissait libre, heureux et sans tache, ne calmait pas les craintes, et n'apaisait pas la haine de Richelieu; mais forcé de dissimuler, il parut peu à peu renoncer à ses mauvaises intentions, l'invita à revenir en France, et lui fit, l'une après l'autre, des propositions qui étaient propres à faire oublier sa conduite précédente, sans exciter le soupçon par un changement soudain. Le comte n'était pas en état de lutter contre un adversaire si profondément versé dans l'art de l'astuce, et, quoiqu'il se souvint encore avec indignation des insultes qui lui avaient été faites, il se laissa persuader qu'il n'en souffrirait plus, et il retourna à la cour de France.

Le ministre ne perdit pas de temps, et il arriva enfin à son but. A sôn retour, le comte trouva les lois les plus sages de l'Etat violées, la liberté individuelle méconnue, et le bien public sacrifié aux intérêts privés d'un ambitieux. Richelieu eut soîn que mille nouveaux affronts ajoutassent une bonne dose d'inimitié personnelle aux sentimens patriotiques du comte, et à la fin il se laissa entraîner dans la conspiration d'Amiens.

Au siège de Corbie, le faible et versatile duc d'Orléans avait reçu un grade supérieur à celui du comte de Soissons. Cette circonstance les ayant mis en contact plus intime qu'ils ne l'avaient encore été, les deux princes eurent bien des occasions de se communiquer leurs sujets de plaintes, et de concerter quelques moyens pour renverser la tyrannie qui pesait sur tout le royaume, et particulièrement sur eux. Ils ne manquaient pas de conseillers pour leur dire que l'assassinat du cardinal était le seul moyen de mettre fin à sa domination, mais comme on ne put jamais obtenir le consentement du comte de Soissons à une telle mesure, il fut décidé que le ministre serait arrêté au conseil à Amiens, et que sa conduite serait soumise au jugement d'un tribunal légal. L'irrésolution du duc d'Orléans suspendit l'exécution de ce projet au moment le plus favorable pour l'accomplir, et avant

qu'une autre occasion s'en présentât, la conspiration fut découverte, et le duc d'Orléans s'enfuit à Blois, tandis que M. le comte, — nom qu'on donnait ordinairement au comte de Soissons — traversa le pays pour gagner Sedan, ville forte dont les portes lui furent ouvertes de bon cœur par le duc de Bouillon, qui, quoique vassal de la France, possédait encore en pleine et entière souveraineté le territoire important situé entre le Luxembourg et la Champagne.

Le comte y resta en pleine sécurité, sachant fort bien que Richelieu n'oserait jamais entreprendre le siège d'une place aussi forte que Sedan, dans un moment où il était lui-même pressé de toutes parts par les guerres qu'il avait allumées. Il s'y trouvait encore à l'instant de mon arrivée à Paris, quoique dans une situation toute différente de celle dans laquelle il y était arrivé.

XXXV.

SANS un peu d'aide de la vanité, le souvenir de ce que nous avons fait ne serait guères, je crois, qu'une suite perpétuelle de regrets. Si notre mémoire nous rappelle une conversation qui vient d'avoir lieu, combien ne trouvons-nous pas de choses que nous avons oublié de dire, ou que nous aurions pu dire mieux, ou enfin dont nous aurions mieux fait de ne point parler! Après le départ de M. de Retz, je réfléchis sur l'entretien que j'avais eu avec lui pendant environ trois quarts d'heure, et je me rappelai tout à coup mille questions que j'aurais dû lui faire,

et mille choses que je lui avais dites, et sur lesquelles il aurait été plus sage de garder le silence. Je fus même presque humilié, en me rappelant que je m'étais promis de tirer de lui tous les motifs secrets que pouvait avoir sa visite, et que c'était lui au contraire qui avait tiré de moi la plus grande partie de mon histoire.

Je résolus pourtant de suivre son avis, en partant pour Sedan. Mes raisons pour le faire, ou plutôt mes motifs, — car les raisons, neuf fois sur dix, n'entrent pour rien dans les actions des hommes, — étaient en assez grand nombre. D'abord je désespérais de trouver Hélène; — ensuite j'étais las de cette ville immense où je ne connaissais personne. — Puis je désirais voir quel accueil me ferait le comte de Soissons. — Enfin j'étais dans un de ces accès d'impatience qui m'auraient fait courir à ma perte pour me soustraire à l'ennui de l'existence.

Mes yeux étaient fixés sur la table, pendant que je faisais ces réflexions, et quand je les levai, je vis Achille debout devant moi, me regardant en face à peu près comme un chien qui assiste au dîner de son maître, et qui se dresse sur ses pattes de derrière pour en obtenir sa part. Je pouvais lire dans les petits yeux gris étincelans du ci-devant acteur, et dans l'expression de sa bouche entr'ouverte niaisement, les mots : —

Quelles nouvelles y a-t-il, s'il vous plait? aussi clairement que s'ils eussent été gravés en grosses lettres sur son front.

— Achille, lui dis-je voulant satisfaire sa curiosité de la manière la plus désagréable possible, — car on est rarement disposé à épargner les autres, quand on vient de se faire des reproches à soi-même, — Achille, je vais vous quitter.

— Je vous demande pardon, monsieur le comte, répondit-il fort tranquillement, mais cela est impossible. Vous ne pouvez aller nulle part sans que je vous y suive.

— Mais écoutez-moi, m'écriai-je. Je vais partir pour Sedan; j'y vais en poste; et il vous est aussi impossible de vous tenir sur le dos d'un cheval, que de.....

— Que de me tenir sur celui du diable, dit Achille en m'interrompant. Je ne trouverai pas cela si difficile que vous le croyez, monsieur le comte, et je monterai le diable lui-même s'il le faut, plutôt que de me séparer encore une fois de vous. Ainsi, décidez-vous à être chassé comme un cerf de Paris à Sedan, à moins que vous ne me permettiez de marcher tranquillement à votre suite.

Quoiqu'il ne fallût pas la science d'un augure pour prévoir que le petit Achille serait une grande gêne pour moi sur la route, le voyant si

déterminé à m'accompagner, je ne pus lui refuser la permission qu'il me demandait. Je lui ordonnai donc de s'arranger de manière à ce que tout fût prêt pour notre départ, le lendemain matin à l'instant où je serais de retour de l'hôtel de Retz. Je me mis ensuite au lit, et je dormis jusqu'au jour.

A l'heure convenue, je songeai à tenir mon engagement. Je sortis de mon logement, et en entrant dans la cour de l'hôtel de Retz, je me trouvai tout à coup au milieu du bruit et du tumulte qui règne toujours dans la maison d'un grand seigneur. Cela me rappela les histoires que notre vieux maître d'hôtel avait coutume de me raconter du château de l'Orme, où, dans le temps dont il se souvenait encore, il y avait toujours, comme il me le disait, cent chevaux dans l'écurie et cinquante hommes dans la cour, prêts à partir au moindre signal de mon aïeul, et où, quand on cessait de voir briller les armes dans la cour, on voyait les lames de couteaux briller sur la table.

On me conduit sur-le-champ dans l'appartement de l'abbé de Retz. Je le trouvai entouré de plusieurs serviteurs; car sa suite était aussi nombreuse et aussi splendide, que son extérieur personnel était simple et dépourvu d'ostentation.

En me voyant entrer, il se leva, m'embrassa,

fit signe à ses gens de se retirer, et me donna deux lettres adressées au comte de Soissons, et qu'il me pria de lui remettre. — L'une est de moi, dit-il, et l'autre est du duc d'Orléans. Je ne vous recommande pas d'en avoir grand soin, car chacune d'elles contient autant de chefs d'un acte d'accusation de haute trahison, qu'il en faudrait pour donner de l'ouvrage à la hache de l'exécuteur.

C'était une nouvelle propre à faire tressaillir, et je crois que mes traits, ces traîtres qui découvrent si fréquemment tous les secrets du cœur, laissèrent voir combien ces deux lettres me semblaient plus pesantes lorsque j'en eus appris le contenu.

— Vous paraissez surpris, dit de Retz; mais vous avez vécu si loin de la cour, que vous ne savez pas ce qui s'y passe. Je ne crois pas, qu'excepté vous, il existe un seul homme titré en cette grande ville qui n'ait acquis des droits à figurer à la Bastille ou sur la place de Grève. Ne savez-vous pas que chacun suit la mode en France? Eh bien! ce qu'on appelle crime de haute trahison est à la mode maintenant, et un homme qui traverserait la cour du Palais-Cardinal ayant sa tête bien assurée sur ses épaules, serait regardé par nos belles dames comme un homme sans courage, sans éducation, et serait chassé de la société.

— Je crains d'être exposé à leur censure à cet égard, répliquai-je, car je ne vois rien qui doive faire chanceler ma tête ni au Palais-Cardinal, ni ailleurs.

— Ne craignez rien, répondit M. de Retz, ne craignez rien ! Vous trouverez le comte de Soissons entouré de gens qui vous mettront sur la voie de la haute trahison tout autant qu'il le faut pour devenir à la mode. Ne vous laissez pourtant pas entraîner trop loin. — J'ai fait servir le déjeuner dans ma salle à manger particulière, je renverrai les domestiques, et, tout en satisfaisant notre appétit, je vous ferai connaître les individus parmi lesquels vous allez vous trouver à Sedan, et ce qui peut être nécessaire à votre sûreté. — A ces mots, il me conduisit dans une autre salle faisant suite à l'appartement où nous étions, et où je vis une petite table très-bien servie, et sur laquelle étaient trois couverts.

— Otez un couvert, dit M. de Retz à un domestique; il est si tard, que je commence à croire que M. de Lysieux ne viendra pas. — Maintenant vous pouvez vous retirer. — Et dès que nous fûmes seuls, il me dit : — Le fait est que je n'attendais pas le bon évêque de Lysieux; mais j'avais donné ordre qu'on mît un couvert pour lui, parce qu'il est grand ami du cardinal

de Richelieu , et l'on ne peut faire courir le bruit que je suis à comploter avec un étranger , quand on croit que j'attendais le grand ennemi de tous les complots contre le cardinal , en la personne du digne prélat. — Il souriait en me détaillant ce stratagème , et il semblait se faire plus d'honneur de ce petit trait d'astuce que de toutes les qualités vraiment extraordinaires dont son esprit était doué. Peut-être est-il dans la nature humaine d'être fier de ce qui est méprisable en soi , et d'affecter les folies que l'on condamne dans les autres.

— Vous vous apercevrez que je ne vous sers que du poisson , continua M. de Retz , car c'est aujourd'hui un jour maigre. Je ne regarde pas l'abstinence comme une grande mortification , mais j'en suis scrupuleusement les règles. C'est un acte de dévotion aussi aisé qu'utile , et propre à se faire des amis parmi les poissardes ; classe qui n'est pas aussi insignifiante qu'on le croit.

Pendant que nous déjeunions , il me donna les renseignemens qu'il m'avait promis. — Je ne vous dirai rien de monseigneur le duc de Bouillon , me dit-il , si ce n'est qu'étant un grand homme , et prince souverain dans la ville de Sedan , je vous conseille de lui montrer toute sorte de respects et d'attentions , sans pourtant vous attacher trop fortement à ce que je puis

appeler son parti. — Vous trouverez près de la personne du comte de Soissons, M. de Varicardville, homme plein de talent et de bon sens, modéré dans ses passions, ferme dans ses principes, et entièrement dévoué aux intérêts de son maître. Quelques jours de relations avec lui vous prouveront que ce que je vous dis est exact, et je vous remettrai pour lui un billet qui le portera à s'ouvrir à vous plus qu'il ne le ferait à un étranger. — Vous y verrez aussi M. de Bardouville, homme ayant les meilleures intentions, mais dont le cerveau est d'une qualité tellement visqueuse, que tout ce qui y entre une fois, bon ou mauvais, y tient si opiniâtrément, que rien ne peut l'en faire sortir. On lui a fait mal envisager les choses, et il fait tout ce qui est en son pouvoir pour entraîner monsieur le comte dans des projets qui le conduiraient à sa perte.

— Mais s'il a de si bonnes intentions, m'écriai-je, ne serait-il pas désirable de chercher du moins à le ramener à des opinions plus prudentes en employant la force de la raison ?

— Non, non ! répondit-il, c'est faire un sot usage de sa raison, que de l'employer avec ceux qui n'en ont point. Le seul homme qui ait pu faire quelque chose de la tête de M. de Bardouville, est l'artiste qui l'a sculptée en marbre : encore aurait-il mieux fait de ne pas s'en mêler,

car, comme Voiture l'a dit, le buste était aussi dur que le crâne de l'original. — Mais continuons. Faites attention à Campion, un des principaux domestiques de monsieur le comte. C'est un homme d'une grande probité, et d'un jugement sain; un homme à qui l'on peut se fier. — Vous avez maintenant entendu mon opinion sur les principaux personnages avec lesquels vous allez vous trouver en contact; mais sans contredit vous vous en formerez une vous-même. — A ces mots, fermant ses yeux à demi, comme c'était son habitude, il me considéra un instant comme s'il eût voulu lire sur mes traits l'impression qu'avait faite sur moi tout ce qu'il venait de me dire.

Je ne pus m'empêcher de sourire; car je vis que la facilité avec laquelle il avait tiré de moi mon histoire la veille, ne lui avait pas donné une bien haute idée de mon intelligence, et ce fut en souriant encore que je lui répondis : — Certainement, monsieur de Retz, je m'en formerai ma propre opinion. — Je m'en forme toujours une de tous ceux avec qui il m'arrive de me trouver.

Il ne comprit pas bien mon sourire, et n'étant jamais content avant d'avoir pénétré tout ce qui passait dans l'esprit de ceux à qui il parlait, il ouvrit de grands yeux, et avec un sourire

plein de franchise il me demanda quelle opinion je m'étais formée de lui.

J'ai eu occasion de remarquer qu'il arrive quelquefois qu'on met en défaut le politique le plus astucieux en employant avec lui une franchise complète, plutôt qu'en imitant ses ruses. Je lui répondis donc, — et je crois que ce ne fut pas sans être un peu piqué : — Si vous voulez franchement, monsieur de Retz, savoir ce que je pense de vous, il faut que vous entendiez ce que je pense de votre conduite depuis que nous nous sommes vus ; car c'est tout ce dont il m'est possible de juger personnellement.

— Eh bien, eh bien, s'écria-t-il, à la bonne heure ! dites-moi ce que vous en pensez ; et si vous avez raison, j'en conviendrai.

— Je vous dirai donc, continuai-je, que je crois que la visite que vous m'avez rendue hier soir, avait quelque motif que je ne connais pas, — une légère rougeur parut sur ses joues, un demi-sourire se montra sur ses lèvres, et il me fit signe de continuer. — Quant aux informations utiles que vous venez de me donner, et dont je vous remercie, je crois que la cause qui vous y a porté est à peu près ce qui suit. — Vous prenez quelque intérêt aux démarches de son altesse le duc de Soissons.

— Nul autre que le sien, sur mon honneur !
s'écria-t-il vivement.

— Soit ! ajoutai-je ; mais je comprends, d'après ce que vous m'avez dit, qu'il existe près de la personne du prince deux partis, dont chacun cherche à le pousser d'un côté différent. Vous êtes attaché à un de ces partis, et vous n'êtes pas fâché de profiter de notre rencontre accidentelle pour me donner des préventions favorables à celui auquel vous adhérez vous même, et me jeter — quelque mince que soit mon importance — entre les bras de ceux avec qui vous coopérez. Je ne doute pas, ajoutai-je en le saluant, et avec un sourire, que votre opinion ne soit parfaitement juste, et que je ne finisse par me dévouer au même parti que vous, si son altesse juge à propos de me conserver près de sa personne ; mais il sera naturellement plus satisfaisant pour vous d'apprendre que j'adopte vos opinions par conviction, plutôt que par persuasion.

Fier du discernement que je me supposais, j'avais peut-être pris un ton un peu trop triomphant. Avant même d'avoir cessé de parler, je sentis que j'avais commis une imprudence, et que je m'étais peut-être fait un ennemi, au lieu de m'assurer un ami. Mais, comme je l'ai déjà dit, l'abbé de Retz trouvait toujours le moyen

de tromper l'attente. Il parut mortifié un instant; mais il reprit presque sur-le-champ son air de bonne humeur, et me répondit avec une franchise qui était, je crois, égale à la mienne; — Vous avez raison, comte de l'Orme; et je conviens que je ne vous avais pas justement apprécié; et vous me l'avez fait sentir, car c'est à quoi tend votre conversation. Mais il faut que vous me rendiez ma lettre à monsieur le comte; je ne dois pas l'induire en erreur à l'égard de votre caractère.

Je lui rendis la lettre, en lui disant, sur le ton de la plaisanterie, que j'aimerais beaucoup à voir quelle réputation notre première entrevue m'avait fait acquérir dans son esprit, ce qui était sans doute établi tout au long dans cette lettre.

— Non, non, répondit-il en la déchirant; cela serait inutile — plus qu'inutile. Mais vous lirez, si vous le voulez, celle que je vais écrire, et je m'y exprimerai très-franchement.

Il me conduisit à sa bibliothèque, écrivit une autre lettre au comte de Soissons, et me la remit en m'invitant à la lire. Le commencement en était conçu en phrases ambiguës, employées par les politiques de ce temps pour cacher ce qu'ils voulaient dire, mais qui évidemment n'avaient aucun rapport à moi. Elle finissait par ces lignes:

— Cette lettre sera remise à votre altesse par le comte Louis de Bigorre, que vous avez attendu si long-temps. Le hasard me l'a fait rencontrer, et d'abord je l'ai mal apprécié; mais, le connaissant mieux à présent, je vois qu'il peut pénétrer les secrets des autres, mieux qu'il ne sait garder les siens. S'il est capable de discrétion dans les affaires de ses amis, c'est ce dont votre altesse jugera : car, de ce qu'un homme se permet quelque bavardage sur ce qui ne concerne que lui, il ne s'ensuit pas toujours qu'il s'en permettra également à l'égard de ce qui intéresse les autres ; la même vanité qui l'excite dans le premier cas, le retenant souvent dans le second.

Je ne crois pas que j'eusse été en état de maintenir en lisant la mercuriale de l'abbé de Retz, la même apparence de bonne humeur qu'il avait montrée en entendant la mienne, si je n'eusse remarqué qu'il avait les yeux fixés sur moi en me remettant cette lettre, et que je n'eusse été certain que, tandis que je la lisais, il examinait les changemens qui pourraient survenir sur ma physionomie, avec l'exactitude d'un naturaliste qui dissèque un insecte. Je me tins donc sur mes gardes, et j'eus soin qu'il ne s'élevât pas le moindre nuage sur mon front.

— C'est parfaitement me payer en nature, lui dis-je en lui remettant la lettre, avec un

sourire aussi calme que si j'eusse regardé le portrait de sa maîtresse; et comme je serai nécessairement obligé de dévoiler à monsieur le comte *tous* mes secrets, s'il vient un jour à comparer ses notes avec les vôtres, il pourra voir ce que votre adresse a tiré de moi hier soir, et ce que le peu de discrétion que je possède m'a mis en état d'en cacher.

— Excellent! s'écria de Retz en se levant et en me serrant la main. Ainsi donc, mon cher comte, vous voulez me faire croire que vous ne m'avez pas tout dit, et laisser le démon de la curiosité et celui de la vanité mortifiée me tourmenter pendant votre absence? Mais vous vous trompez; on n'a besoin de savoir l'histoire des hommes que pour connaître leur caractère, et l'entrevue que nous avons eue ce matin m'en a appris sur le vôtre beaucoup plus que celle d'hier. Quoi qu'il en soit, il est temps que vous partiez. Voici les lettres, ajouta-t-il après avoir ajouté quelques mots à celle destinée pour le comte; voyagez aussi incognito qu'il vous sera possible, et portez-vous bien. Lorsque nous nous reverrons, nous aurons eu assez d'occasions de nous connaître suffisamment l'un et l'autre par d'autres moyens, pour nous épargner la nécessité de déchiffrer ce livre inintelligible, le cœur humain, sans en avoir la clef.

Je pris donc congé de monsieur de Retz, et en retournant chez moi j'entrai chez un marchand de chevaux, afin d'en acheter deux pour Achille et pour moi; la nécessité de ne pas attirer les yeux sur moi pendant mon voyage, m'ayant fait renoncer à mon projet de courir la poste.

Il n'y a pas, je crois, dans le monde entier un animal plus honnête que le cheval par nature et par caractère; cependant il faut qu'il y ait dans les relations habituelles qu'on peut avoir avec lui, quelque chose qui soit capable de pervertir l'honnêteté des autres: car bien certainement, — je crois qu'il en a été de même dans tous les siècles, — on ne peut se figurer une race de plus grands coquins, de fripons plus avérés, que les jockeys, les palefreniers et surtout les maquignons. Celui à qui je m'adressai en cette occasion, commença par me proposer une vieille rosse éreintée, dont le nez romain annonçait sur-le-champ sa respectable vieillesse, et qu'il voulut me faire passer pour un beau, jeune et vigoureux cheval, capable de supporter les fatigues d'une longue route. Son poil était aussi brillant que l'huile avait pu le rendre, et l'on avait eu recours pour le rajeunir, à toutes les ruses du maquignonage. Malgré tous ces subterfuges, on n'avait pu faire disparaître le péché originel de son âge, et je déclarai qu'il ne

pouvait me convenir, quoique le maquignon, et son compère, le palefrenier, levassent les épaules de mon obstination, et jurassent, sur leur conscience, qu'il n'existait pas un cheval semblable dans l'écurie.

Après plusieurs autres efforts pour me tromper, efforts qu'ils firent par habitude, car ils virent évidemment que je me connaissais en chevaux, le maquignon me montre enfin un vigoureux cheval rouan qui parut me convenir, et un bidet dont l'allure était douce pour Achille; le prix de ces deux animaux devint alors la question, et, après m'avoir fait marchander une demi-heure, leur maître consentit à me les laisser pour quarante louis, ce qui était bien cinq louis de plus que ce qu'ils valaient. Il prit Dieu à témoin qu'il perdait à ce marché, et qu'il ne me les donnait à ce prix que dans l'espoir d'avoir ma pratique à l'avenir.

— Que cet espoir ne vous décide pas, lui dis-je d'un ton assez sec; car il est probable que je ne vous achèterai pas un autre cheval de toute ma vie.

— Eh bien! eh bien! prenez-les! me dit-il. Ils m'auraient bientôt mangé la différence en avoine; ainsi je ne puis manquer de perdre de toutes manières.

Le marché étant conclu, je le chargeai de

m'envoyer sur-le-champ les deux chevaux à mon logement, et ayant aussi acheté de lui deux selles et deux brides, dont il avait un assortiment, j'allai voir si tout était prêt pour notre départ.

Il était déjà midi passé; mais tout ayant été préparé pendant mon absence, grâce à l'activité de mon petit Achille, dès que les chevaux arrivèrent, nous nous mîmes en selle, et plaçant en croupe nos valises, nous partîmes pour Sedan. Il est pourtant bon de remarquer que je conservai mon petit appartement dans la rue des Prêtres-Saint-Paul, quelques mots lâchés par l'abbé de Retz me donnant à penser que je pourrais avoir à revenir à Paris pour les affaires de monsieur le comte.

Le bidet que j'avais choisi pour Achille avait l'allure incomparablement plus douce qu'aucun cheval qu'il eût jamais monté; et le pauvre petit acteur, après s'être résigné aux souffrances du purgatoire, crut se trouver dans le paradis, et me déclara qu'il pourrait aller ainsi jusqu'à Jérusalem et en revenir, sans regarder ce voyage comme un pèlerinage de pénitence. Je résolus pourtant de mettre à l'épreuve son talent en équitation; car quoique je ne voulusse pas attirer sur moi l'attention en galoppant comme un exprès, cependant, comme nous avions une longue

route à faire, je calculai que nous pouvions arriver à Jouarre ce soir même.

Ne nous étant arrêtés qu'une demi-heure à Meaux pour donner à manger à nos chevaux, et marchant avec plus de rapidité que nous ne l'avions fait jusqu'alors, environ une heure avant le coucher du soleil, nous vîmes à quelque distance la ville de La Ferté, sa belle abbaye, et la jolie vallée du Morin, dont les détours se perdaient dans la douce obscurité du crépuscule naissant.

Tout à coup un cavalier, sortant d'une route de traverse, nous salua civilement, et parut vouloir continuer son chemin de compagnie avec nous. D'après ce que l'abbé de Retz m'avait donné à entendre des lettres dont j'étais porteur, j'avais résolu d'éviter toute communication avec des étrangers, et, par conséquent, je répondis très-froidement à ses avances. C'était un petit homme, ayant l'œil vif, l'air résolu, et ne se laissant pas rebuter aisément, comme la suite me l'apprit. S'apercevant que je n'étais pas disposé à entrer en conversation, il se chargea d'en faire tous les frais, et, avec un talent particulier pour les hypothèses, il nous régala de toutes les conjectures qui lui passèrent par la tête sur le lieu où nous allions, et sur les motifs de notre voyage.

Je me souvins que César, dans quelque endroit de ses Commentaires, attribue particulièrement aux Gaulois la mauvaise habitude d'arrêter les étrangers pour leur faire des questions impertinentes; et je ne pus m'empêcher de penser que ce vaillant Romain, dans quelque une de ses aventures, devait avoir rencontré les ancêtres de notre nouveau compagnon. Je continuai à l'écouter en silence, et Achille, riant sous cape, faisait aussi pour cette fois un personnage muet.

Quand le cavalier découvrit enfin que nous n'étions pas d'un naturel très-communicatif, il parut penser que nous avions peut-être besoin qu'il nous montrât l'exemple. Il nous dit donc qu'il allait à La Ferté pour acheter des meules de moulin, et qu'il logeait toujours à l'auberge de l'Écu, qu'il nous demanda la permission de nous recommander comme étant la meilleure de la ville. Nous y trouverions, nous dit-il, bon lit, bonne chère et bon vin; et il ajouta que, si nous le désirions, il nous ferait voir tout ce qu'il y avait de beau et de curieux dans la ville. — Seulement si nous le désirions, continua-t-il; car il n'était pas homme à chercher la compagnie des gens malgré eux.

Je ne répondis à cette offre que par une inclination de tête, impliquant, à ce que je sup-

posais, un remerciement et un refus. Mais notre nouvel ami n'était pas d'humeur à se contenter d'une réponse muette, et il me demanda positivement si j'avais dessein de m'arrêter à l'Ecu. Je lui répondis que cela dépendrait des circonstances. Sa langue nous laissa quelques instans de repos, et en entrant dans La Ferté, comme je le vis tirer la bride de son cheval, comme pour le faire passer par une rue allant à gauche, je mis le mien au galop, et je continuai à aller en avant. A ma grande surprise, je le revis à mon côté le moment d'après, et il me dit avec un sourire de bonté protectrice, que j'étais un jeune homme si aimable qu'il ne pouvait se résoudre à se séparer de moi, et que, puisque je ne voulais pas descendre à son auberge, il descendrait à la mienne.

Il était impossible d'y tenir plus long-temps. — Monsieur, lui dis-je en faisant arrêter mon cheval, et en le regardant avec cet air de froideur méprisante que j'avais toujours trouvée un bouclier suffisant contre l'impertinence; ayez la bonté de passer votre chemin, et de nous laisser continuer le nôtre. Je ne vous demande pas votre société, elle ne m'est pas agréable, et je vous souhaite le bonsoir.

— Oh! oh! monsieur, dit-il; je ne suis pas homme à chercher la compagnie des gens mal-

gré eux; mais vous ne pouvez m'empêcher de m'arrêter à la même auberge que vous. Je trouve dans votre physionomie quelque chose qui porte bonheur, et je suis sûr qu'il ne m'arrivera aucun accident tant que je me trouverai sous le même toit que vous. Le feu ne prendra pas à l'auberge où vous coucherez; le toit ne s'en écroulera pas; des voleurs n'en forceront pas la porte. — Je suis physionomiste, monsieur, chiromancien, astrologue, — non pas nécromancien pourtant, car je n'évoque pas les esprits, et je ne pratique la magie ni noire, ni blanche.

— Non! non! s'écria Achille riant au point que les coins de sa bouche semblaient vouloir aller rendre visite à ses oreilles. Vous pouvez être chiromancien et astrologue, mais pour sorcier, vous ne l'êtes pas, j'en réponds.

— Silence! lui dis-je; ne répondez pas à ses folies, et suivez-moi.

En parlant ainsi, je me remis en marche, déterminé à aller jusqu'à Jouarre, plutôt que d'avoir à supporter encore l'impertinence d'un vieux bavard, en logeant à La Ferté dans la même auberge. Mais ce fut en vain que je gravis la hauteur qui y conduit, il était déterminé à ne pas me quitter, et il nous suivit à quelques pas de distance. Enfin nous arrivâmes dans la

jolie petite ville de Jouarre, et nous entrâmes dans la seule auberge qui s'y trouvait.

Un moment après, il arriva lui-même dans la cuisine. L'hôte le reçut en étranger, et cependant, je trouvai dans l'accueil qu'il lui faisait un je ne sais quoi qui me porta à croire qu'il existait quelque sorte d'intelligence entre eux. D'étranges soupçons se présentèrent à mon imagination, et je me promis d'être sur mes gardes. Je savais pourtant qu'un air trop réservé pouvait me faire soupçonner moi-même, et j'adressai quelques mots à l'hôte, à peu près comme parle un voyageur un peu taciturne à l'instant de son arrivée; après quoi, je sortis avec Achille pour voir si l'on avait soin de nos chevaux.

Quant à l'étranger, il parlait à quiconque était disposé à lui répondre, en ayant pourtant toujours soin de ne pas perdre de vue un instant ma physionomie portant bonheur. Il semblait même doué du don d'ubiquité. A peine l'avais-je laissé dans la cuisine, que je le retrouvais dans l'écurie, et quelques instans après, je le revis dans la cuisine, ordonnant son souper avec un ton d'autorité.

De son côté, l'hôte, qui jouait en outre le rôle de cuisinier, et qui semblait à demi frit par suite de son commerce habituel avec la poêle à frire, montrait à l'étranger une déférence plus

respectueuse qu'à personne, et quand il lui parlait, il s'inclinait devant lui beaucoup plus profondément que devant moi.

Dès que nous eûmes soupé, nous nous retirâmes dans notre chambre à coucher. On y avait préparé pour Achille un petit lit de camp qu'on aurait cru avoir été fait tout exprès pour lui, tant il allait bien à sa taille. Avant de me mettre au lit, j'eus soin de placer sous mon traversin mes lettres pour le comte de Soissons, et je n'oubliai pas de fermer ma porte, qui n'avait pas de serrure, mais, ce qui valait peut-être mieux, qui était garnie à l'intérieur d'un gros verrou.

Je dormis profondément jusqu'au lendemain matin; mais en m'éveillant, je trouvai mon petit Achille presque mort de peur. Aussitôt qu'il lui fut possible de parler, il me dit qu'à la première lueur du jour, il avait vu un esprit paraître dans notre chambre, il ne savait comment; s'avancer vers nos valises; les tâter, les tourner et retourner en tous sens, comme pour s'assurer de ce qu'elles contenaient, et disparaître ensuite comme il était arrivé; sans faire le moindre bruit.

— De par le ciel! m'écriai-je assez haut pour qu'on pût entendre, si quelqu'un en était à portée; c'était une entreprise dangereuse; et, si j'eusse été éveillé, j'aurais eu soin de mettre du plomb dans la tête de cet esprit téméraire. —

Examinez nos valises, Achille, et voyez si rien n'y a été dérobé.

Je me levai, et mon premier soin fut d'examiner le verrou. Il était fermé, et je ne vis aucun moyen pour qu'on pût le tirer du dehors. Rien n'avait été pris dans nos valises; et je fus obligé de conclure que l'imagination d'Achille l'avait trompé, ou que quelqu'un s'était introduit dans notre chambre par une voie que je ne pouvais découvrir, dans quelque autre dessein que celui de nous voler. Je fis un examen attentif des murs et du plancher de l'appartement, mais je n'y pus trouver ni porte secrète, ni trappe, ni aucune voie pour y entrer autrement que par la porte fermée au verrou. Je m'habillai le plus promptement possible, et je descendis pour compter avec l'hôte, afin de partir sur-le-champ.

Ayant demandé à l'hôte combien je lui devais, je comptai l'argent sur son comptoir, et, baissant la tête pour l'approcher de la mienne, tout en ayant l'air d'examiner si la monnaie que je lui donnais était bonne, et si le compte était juste, il me dit tout bas à l'oreille : — Vous êtes accompagné d'un espion. Si vous voulez cacher où vous allez, partez vite, et ne vous amusez pas en route.

Je ne répondis rien, mais comme nos chevaux

étaient prêts, j'espérai pouvoir échapper à mon persécuteur avant qu'il se montrât. Point du tout. A peine mettais-je le pied sur l'étrier, que je l'entendis crier à quelques pas de moi, avec l'impudence la plus indomptable : — Attendez-moi ! attendez-moi ! Je ne vous demande qu'un seul instant !

Comme on peut bien le supposer, je ne lui répondis qu'en partant au galop ; et le bidet d'Achille, quoique habitué à marcher à l'amble, se piqua d'honneur et suivit mon cheval. Nous eûmes bientôt laissé Jouarre bien loin derrière nous, et, après avoir couru ainsi une demi-heure, je tournai la tête en arrière, et j'eus la satisfaction de ne pas apercevoir l'impudent personnage.

Je ne ralentis pourtant point le pas, et je continuai à avancer vers Montmirail le plus promptement possible, tout en songeant aux circonstances qui m'obligeaient à tant de hâte. Je savais que le ministre, rempli des soupçons jaloux qu'inspire un pouvoir usurpé, avait à son service un régiment complet d'espions, dispersés sur toute la surface du royaume, jouant chacun leur rôle, et déguisés de manière à ne pas laisser paraître leur véritable occupation. Je ne doutai donc pas que, comme me l'avait dit notre hôte à Jouarre, notre compagnon bavard ne

fût un des membres de ce corps respectable. Le caractère qu'il affectait était sans doute singulier ; mais il faut convenir qu'il le jouait à ravir, et je ne me félicitai pas peu d'avoir échappé à sa poursuite.

XXXVI.

COMME je désirais beaucoup arriver ce soir à Châlons, nous ne restâmes à Montmirail que le temps nécessaire pour donner quelque repos à nos chevaux. Mais avant d'arriver à Chaintrix, le bidet, qui avait porté Achille jusqu'alors avec beaucoup d'ardeur, commença à donner des signes évidens de fatigue, et de peur de le mettre tout-à-fait hors d'état de service, je résolus de passer la nuit dans ce petit village, ne doutant pas que nous n'eussions laissé notre persécuteur bien en arrière. Quelle fut donc ma surprise, le lendemain matin, quand en descendant dans la

cour de l'auberge où nous avons couché, je vis le même petit homme, avec son pourpoint brun et ses grandes bottes en entonnoir, debout près de l'écurie, et prêt à monter à cheval!

A l'instant même, je tournai sur mes talons, espérant qu'il ne m'aurait pas vu; mais tout voir faisait partie de sa profession, et quittant sur-le-champ la bride de son cheval, il courut après moi jusque dans la maison, ôta son chapeau, me salua très-profondément, me fit les complimens du matin, et se déclara l'homme le plus heureux du monde de m'avoir de nouveau rencontré, moi et ma physionomie portant bonheur. — J'ai reconnu hier soir votre cheval dans l'écurie, ajouta-t-il, et j'avais bien résolu de ne pas me lever aujourd'hui trop tard.

Son obstination impudente était si ridicule, que je ne pus m'empêcher d'en rire; et comme je ne voyais aucun moyen de m'en débarrasser sur-le-champ, je me décidai à supporter sa compagnie jusqu'à ce que je pusse le mettre sur une fausse piste, ou m'en délivrer de quelque autre manière.

— Eh bien! lui dis-je, si vous êtes déterminé à suivre ma physionomie fortunée, vous aurez à courir vite et à aller loin, car je vais à Metz, et je suis pressé par le temps.

— Monsieur, répliqua l'étranger, je suis ravi

de trouver cette occasion d'aller avec vous si loin. — Si vous aviez jamais été dans l'Orient, vous devineriez aisément les motifs de ma conduite.

— Sans avoir été dans l'Orient, me dis-je à moi-même, je devine aisément quels sont vos motifs pour me suivre. Mais ne voulant pas lui laisser voir qu'il m'était suspect, je lui répondis tout haut que je le priais de m'expliquer comment un voyage dans l'Orient aurait pu m'éclairer à cet égard.

— Vous y auriez appris, monsieur, répliqua-t-il, que toutes les nations orientales prétendent, — et je professe la même opinion, — que la bonne et la mauvaise fortune sont également contagieuses, et qu'en fréquentant la compagnie d'un homme fortuné, nous pouvons quelquefois remédier à nos malheurs. Or j'ai lu dans votre physionomie que vous êtes né sous une heureuse étoile, et c'est pourquoi j'ai résolu de ne pas vous quitter jusqu'à ce que j'aie gagné quelque chose de votre bonne fortune.

— Mais j'espère que vous n'êtes pas malheureux, m'écriai-je; car si vous l'êtes, d'après vos propres principes, je ne vous laisserai pas faire un pas de plus avec moi.

— Oh, non! répondit-il; ma fortune n'est ni bonne ni mauvaise. Je me trouve précisément

dans cet état mitoyen où elle est plus susceptible d'être affectée par celle de l'homme en la compagnie duquel il m'arrive de tomber.

— En ce cas, lui dis-je, que le ciel vous protège ! Vous êtes tombé dans la compagnie d'un homme dont toute l'existence jusqu'ici n'a été qu'un enchaînement d'infortunes ; et si ma tante qui demeurerait à Metz, est morte, comme je n'ai que trop lieu de le craindre, sans avoir fait un testament en ma faveur, mes malheurs seront à leur comble, car il me restera à peine un morceau de pain à manger, à moins que son éminence le cardinal de Richelieu ne m'accorde une place en récompense d'un petit service que je lui ai une fois rendu.

Je fis les plus grands efforts pour donner à cette déclaration un ton aussi naturel que l'art pouvait m'en rendre capable, et j'y réussis assez bien pour déranger toutes les idées de l'espion, qui, pendant que je payais mon écot, et que je montais sur mon cheval, qu'on venait de m'amener, restait un pied sur l'étrier, avec un air pensif et irrésolu, ne sachant trop s'il devait ou non ajouter foi à ce que je venais de lui dire.

Heureusement, Achille, qui était près de moi, ignorait entièrement quel motif m'avait déterminé à partir de Paris ; et il ne pouvait savoir si je n'avais pas à Metz autant de tantes

que Danaüs avait de filles. Sa physionomie ne pouvait donc me donner un démenti.

Mais l'espion, sachant que le soupçon est la règle de conduite la plus sûre pour les hommes de sa profession, pensa qu'il ne risquait rien de jeter son autre jambe pardessus le dos de son cheval, dût-il faire avec moi le voyage de Metz, jusqu'au pied du lit de ma tante malade. Il fut donc sur-le-champ à notre côté, et il soutint parfaitement le caractère qu'il avait montré jusqu'alors, parlant toujours sans s'inquiéter si je l'écoutais, et me faisant question sur question, jusqu'au moment où je m'arrêtai à Sainte-Menehould.

Partout où nous avions occasion de nous arrêter, ne fût-ce que pour donner à boire à nos chevaux, je remarquai que mon nouveau compagnon était évidemment connu, quoiqu'on affectât de le traiter en étranger. Cette circonstance confirma les soupçons que j'avais conçus sur le rôle honorable qu'il jouait, et me détermina à mettre tout en usage pour me débarrasser de lui de manière ou d'autre. En conséquence, avant de monter dans ma chambre, je m'approchai de l'hôte, et lui dis, assez bas pour avoir l'air de vouloir en faire un secret, mais assez haut pour être entendu, de me faire éveiller le lendemain à quatre heures et demie. Je

me rendis ensuite dans ma chambre ; je me déshabillai, je me couchai, et je dis à Achille d'éteindre la lumière, comme si je me fusse disposé à prendre du repos. J'eus pourtant grand soin de ne pas dormir, quelque difficile qu'il me fût de résister à cette tentation, et quoique mes oreilles fussent régallées d'un genre de musique sortant du lit d'Achille, qui, s'il n'avait rien de mélodieux, était certainement très-soporifique.

J'avais entendu dire dans l'auberge qu'à une heure du matin, le courrier du roi, venant de Verdun, devait passer par Sainte-Menehould, et s'arrêter un instant en cette maison ; j'en conclus naturellement que quelqu'un veillerait pour le recevoir. Me levant donc à minuit, j'éveillai Achille, lui dis de s'habiller à la hâte, de prendre nos valises, et de descendre avec moi, ce que nous fîmes dans le plus grand silence. Je payai l'hôte, que je trouvai endormi devant son feu, nous sellâmes nous-mêmes nos chevaux, et nous prîmes la route de Verdun, riant de bon cœur de la surprise qu'éprouverait notre compagnon délaissé, quand, à son réveil, il apprendrait que nous étions partis depuis si longtemps. Achille s'écria que c'était un excellent tour ; et je rendis grâce au ciel de me trouver enfin délivré de cet argus. Mais quel fut mon étonnement, quelle fut mon horreur, lorsque,

tournant par hasard la tête en arrière, quand l'aurore commençait à paraître, je reconnus, à deux cents pas de nous, le pourpoint gris, les bottes en entonnoir, le vigoureux cheval, et le détestable petit espion, arrivant au trot, aussi tranquillement que s'il n'eût eu qu'un demi-mille à faire pour rejoindre un ami!

— Oh! oh! s'écria-t-il en arrivant près de nous, je ne suis pas homme à chercher la compagnie des gens malgré eux; mais je vous dirai qu'il n'est nullement civil à vous de vous lever au milieu de la nuit, et de me laisser en arrière, sans m'en avoir averti, et sans même m'avoir dit bonsoir; et j'ai fait tout ce chemin pour vous le dire, monsieur.

Nous avons déjà passé Clermont en Argonne, et nous étions au milieu du bois qui entoure le village de Domballe, et qu'on appelle le long-bois de Domballe. Si je souffrais que ce vieux drôle me suivît jusqu'à Verdun, je ne savais ce qui pourrait en résulter; il était plus que probable qu'il y trouverait des gens ayant assez d'autorité pour me faire arrêter et fouiller, s'il le jugeait à propos; et je savais que la sûreté de quelques unes des premières têtes du royaume dépendait de celle des dépêches dont j'étais porteur.

Jetant donc un regard en avant et en arrière

sur la route , pour m'assurer qu'il ne s'y trouvait personne, je tournai tout à coup la tête de mon cheval vers lui, saisis d'une main la bride du sien, et le prenant au collet de l'autre, je cherchai à le faire tomber. Mais je m'aperçus bientôt que j'avais affaire à un homme qui, quoique moins fort que moi, était pourtant ferme sur sa selle, et connaissait le maniement des armes aussi bien que l'équitation.

Il fit donc faire à son cheval un mouvement subit qui m'arracha la bride de la main, et il profita du même instant pour me faire lâcher son collet. Tirant alors son épée, il se mit sur la défensive aussi bien qu'aurait pu le faire un professeur d'escrime, et me fit voir que, si je l'attaquais, il ne se rendrait pas sans résistance.

Je m'étais trop avancé pour reculer, mais tandis que je réfléchissais sur les moyens de m'en rendre maître sans le blesser, il parut croire que j'avais peur, et il s'écria d'un ton de sarcasme: — Oh, oh! votre physionomie portant bonheur court grand risque d'être égratignée, si vous approchez de moi. Vous ferez mieux d'aller voir votre tante à Metz, ou de retourner à Paris, et de persuader au cardinal de Richelieu de vous donner une place; — Mais prenez garde que ce ne soit à la Bastille!

— Avance sur lui d'un côté, Achille, m'é-

criai-je, tandis que j'avancerai de l'autre. Vite; nous n'avons pas de temps à perdre.

Mais dès que le vieil espion m'entendit donner cet ordre, il fit tourner son cheval, lui lâcha la bride, et retourna du côté de Clermont. Cette manœuvre ne me convenait pas, car une fois dans cette ville, il pouvait nous faire poursuivre avec assez de célérité pour que nous fussions arrêtés avant d'arriver à Sedan. Je fis donc sentir l'éperon à mon cheval, qui partit comme un cerf, et avant que le fuyard eût fait cinquante pas, je le rejoignis, le saisis de nouveau au collet, et, arrêtant tout-à-coup mon cheval tandis que le sien était encore au galop, il me fut aisé de l'en renverser. Je mis pied à terre à l'instant, je m'emparai de son épée, et, se voyant sans défense, il implora ma merci de la manière la plus lamentable.

— Il ne vous sera fait aucun mal, lui dis-je; mais, de par le ciel! je ne serai plus ennuyé de cette détestable persécution. Il est insupportable qu'un homme paisible ne puisse voyager pour ses affaires sur la grande route sans qu'un vieux bavard s'attache à lui comme une sangsue.

Achille m'avait alors rejoint; et, prenant un bout de bonne corde qu'il avait par hasard dans sa poche, je liai les mains de mon espion infati-

gablé ; et, le conduisant à quelques pas dans le bois, je l'attachai à un arbre près d'un tas de fagots, qui prouvait que ce lieu était assez fréquenté pour qu'il ne restât pas toute la journée dans cette situation désagréable, mon seul but étant de me débarrasser de sa compagnie, et l'ayant atteint, je remontai à cheval et je me remis en route pour Verdun. J'avoue pourtant que, chemin faisant, je ne pus m'empêcher de tourner plusieurs fois la tête en arrière avec quelque crainte de voir encore à ma poursuite le pourpoint brun et les bottes en entonnoir.

J'arrivai néanmoins en cette ville sans l'avoir revu ; et, résistant aux prières d'Achille, qui me suppliait de m'arrêter un quart d'heure par égard pour les tiraillemens de son estomac, j'appelai sur-le-champ un de ces bateaux plats qu'on trouve toujours près du port. Achille devina mon intention et me quitta pour courir chez un traiteur qu'il avait remarqué à quelques pas ; et, avant que j'eusse conclu un marché avec le batielier pour qu'il nous conduisît à Sédan, ainsi que nos deux chevaux, il revint, apportant en triomphe un chapon rôti froid, un pain de quatre livres et une bouteille de vin.

Une fois sur le bateau, et descendant la Meuse, je me sentis en sûreté, et le courant, joint à un vent favorable, nous conduisit bientôt à Sédan.

Il faisait pourtant nuit avant que nous fussions arrivés , et nous trouvâmes les portes fermées et les ponts-levis levés ; toutes les précautions les plus rigoureuses étant prises pour empêcher tout inconnu d'entrer dans la ville pendant la nuit.

— Si vous voulez débarquer , monsieur , me dit le batelier , et tourner autour des murs jusqu'à la porte de Luxembourg , on vous laissera sûrement entrer ; car il arrive tous les jours des troupes de cinquante à soixante hommes, et Sedan sera bientôt trop petit pour les contenir tous. On n'en refuse l'entrée à personne , car on dit que le comte va se mettre en campagne.

— En campagne ! répétais-je ; et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Que sais-je ? répéta-t-il ; il y a des gens qui disent que c'est pour détrôner le cardinal et faire le roi premier ministre.

Était-ce une plaisanterie ou une bévue ; je n'en savais rien et je m'en souciais fort peu. Je dis au batelier de nous mettre à terre. Nous suivîmes les murs de la ville jusqu'à un petit hameau situé à droite et à gauche de la route, à environ deux cents pas de la porte de Luxembourg. Comme j'allais frapper à une des maisons pour y prendre quelques renseignemens , j'aperçus une sentinelle avancée placée au pied du gla-

cis ; et , m'avançant vers elle , je lui demandai si je pourrais entrer ce soir à Sedan. Elle me répondit affirmativement, et me conduisit jusqu'à la porte. Elle était ouverte, quoique bien gardée, et on me laissa passer sans difficulté. Mais , au même instant, deux piqueurs prirent la bride de mon cheval , de droite et de gauche, deux autres rendirent les mêmes honneurs à Achille, et ils nous conduisirent dans un petit corps-de-garde où nous trouvâmes un officier à demi endormi, qui nous demanda, d'un ton officiel, qui nous cherchions dans la bonne ville de Sedan et ce que nous y venions faire.

— Je cherche son altesse le comte de Soissons, répondis-je ; et c'est pour parler d'affaires qui ne concernent que lui que je viens dans cette ville.

— Votre nom et votre rang ? demanda l'officier.

— Louis de Bigorre, comte de l'Orme, répondis-je, et voici mon domestique, Achille-le-Franc.

— Achille ne sera pas inutile ici, dit l'officier en ricanant ; je voudrais, monsieur le comte, que vous en eussiez amené une vingtaine à votre suite, et je regrette de n'en voir qu'un, encore n'est-il pas de grande taille. — Moustache, conduisez monsieur au château ! Voici une permission.

Il y a toujours quelque chose de sombre et de mélancolique dans l'aspect d'une ville étrangère où l'on entre pendant la nuit. Il semble qu'on arrive dans un monde ténébreux et lugubre, où l'on ne peut avancer qu'au milieu d'objets inconnus, enveloppés d'une obscurité froide et repoussante. Je me comparais aux ombres errantes sur les bords du Styx, en passant dans des rues bordées de maisons qui ne m'inspiraient pas plus d'intérêt que si elles eussent été autant de taupinières. Éclairés par un soldat, qui marchait devant nous avec une torche, et, comme je m'en aperçus bientôt, suivis de deux autres, nous fûmes conduits dans la partie la plus élevée de la ville, où est située la citadelle. Mais dès que j'y fus entré, on me fit attendre dans un corps-de-garde jusqu'à ce qu'on eût envoyé mon nom à l'officier commandant.

Au bout d'une demi-heure un page arriva, et il me conduisit dans l'intérieur du bâtiment avec un air de politesse et de respect qui semblait me promettre un bon accueil. Nous passâmes devant la porte d'une chambre d'où l'on entendait sortir les accens d'une gaité bruyante, et le page invita Achille à y entrer, en lui disant qu'il y trouverait des gens qui lui prouveraient qu'il était le bien-venu à Sedan. Achille lui répondit par un discours composé de fragmens

d'une douzaine de comédies qui fit sourire le page, et celui-ci me pria de continuer à le suivre.

De quelque force d'esprit qu'on soit doué, on éprouve toujours une certaine inquiétude quand on est sur le point d'avoir une première entrevue avec un homme dont on sait que dépend son destin; et je sentis mon cœur battre vivement en m'approchant de l'appartement du comte de Soissons. Après avoir monté un escalier, nous entrâmes dans une antichambre où les gens de la suite du prince s'amusaient à différens jeux. Une vingtaine de gentilshommes que je vis dans la salle suivante semblaient animés du même esprit; car je n'en vis que deux qui étaient à causer ensemble, ayant en mains quelques papiers; tous les autres secouaient les dés dans leur cornet ou tenaient des cartes. Quelques uns oublièrent un instant l'intérêt de leur partie pour jeter un coup d'œil sur le nouveau-venu, après quoi ils ne songèrent plus qu'à leur jeu. Je passai de là dans une petite chambre où je ne vis qu'un jeune homme tenant un livre en main, quoique à demi endormi, et enfin le page, ouvrant une autre porte, me fit entrer seul dans un grand appartement.

C'était un salon très-élevé, dont les murs étaient couverts d'une tapisserie magnifique; le plafond en était revêtu de chêne sculpté, les

chaises, les tables, en un mot, tous les meubles étaient splendides, mais d'une antiquité qui me reportait au règne de François Ier. Une grande lampe à plusieurs mèches était suspendue au plafond, et immédiatement en dessous un homme assis bien à l'aise dans un grand fauteuil, tenait en main un livre dont la lecture semblait l'amuser ; car, à l'instant où j'entrais, il riait au point que les larmes lui tombaient des yeux. Dès qu'il entendit marcher, il mit son livre sur la table, et tourna les yeux vers la porte en cherchant à donner à ses traits un air de gravité.

— Le comte Louis de Bigorre, je présume ? me dit-il en se levant.

Je le saluai avec respect.

— Vous me surprenez, continua-t-il avec ce ton de franchise et d'affabilité qui est la meilleure clef de tous les cœurs, dans une occupation que le proverbe attribue aux fous, — à rire tout seul. Mais avec un compagnon comme Sancho Pança, on peut y trouver une excuse, quoique ce soit peut-être la centième fois que les mêmes passages me font pleurer de rire. Au surplus, vous êtes le bien-venu à Sedan, où vous étiez attendu ; et cependant il serait peut-être préférable pour vous que vous n'y fussiez pas arrivé.

Je lui répondis que je ne pouvais concevoir

rien de préférable pour moi que l'honneur d'être attaché au comte de Soissons.

— Dieu seul peut savoir, dit-il, ce qu'il en résultera pour vous et pour moi. — Mais asseyez-vous, et dites-moi quand vous avez quitté Paris, — qui vous y avez vu, — et quelles nouvelles on y disait,

— J'ai été quatre jours en route, lui répondis-je en avançant une petite chaise de manière à être assez près du prince pour faciliter la conversation sans me donner un air de familiarité; et comme je suis venu sur mon propre cheval il est probable que je n'aurais eu que demain l'honneur de voir Votre Altesse si des circonstances assez désagréables ne m'avaient obligé à faire grande hâte.

— Que voulez-vous dire? s'écria-t-il; j'espère qu'on n'a pas cherché à mettre obstacle à votre voyage ici? Si cela était, il serait temps que je prisse des mesures pour assurer mes communications avec mes amis en France.

Je fis au comte un récit assez détaillé de mes aventures sur la route, afin qu'il pût juger de ce qu'il devait faire pour maintenir le secret de sa correspondance avec Paris.

— Quoi! s'écria-t-il en riant, vous avez donc rencontré notre ancien ami Jean-le-Hableur, comme on l'appelle? C'est un des plus entrepre-

nans et des plus infatigables espions du cardinal, et peu de gens ici ont eu assez d'adresse et de courage pour s'en débarrasser comme vous l'avez fait. Il a suivi à la piste mon pauvre ami Armand de Paul jusqu'aux portes mêmes de Sédan ; il a su découvrir qu'il m'apportait des dépêches ; et comme il lui avait dérobé une lettre contenant certaines choses qui auraient dû rester secrètes, et qu'il l'avait remise au cardinal, Armand, à son retour à Paris, fut arrêté et enfermé à la Bastille. Tout le pays entre Verdun et Paris est devenu si fameux ou plutôt si infâme par suite des courses continuelles qu'y fait cet espion, que personne ici n'ose prendre cette route, de peur de le rencontrer. Vous auriez dû venir par Mézières. Mais où sont les lettres dont vous m'avez parlé ?

Je remis mes dépêches au comte, qui lut la lettre du duc d'Orléans avec une sorte de sourire, qui annonçait plus de mépris que de plaisir. Il la mit ensuite sur la table, en disant tout haut avec quelque amertume : — Mon bon cousin d'Orléans ! Il lut ensuite l'épître de l'abbé de Retz ; et quand il arriva vers le fin, il levait de temps en temps les yeux sur moi comme pour juger si mes traits s'accordaient avec ce qu'on disait de moi, ou avec l'idée qu'il avait déjà commencé à s'en former lui-même ; car il est rare que l'exté-

rieur n'inspire pas quelques préjugés favorables ou désavantageux, même aux hommes les plus sages et les plus prudents. Quand il eut fini sa lecture, il se leva et fit deux ou trois tours dans le salon, passant sa main le long du riche baudrier qui soutenait son épée, ce qui, comme je l'appris ensuite, était son habitude quand il réfléchissait profondément.

Je m'étais levé en même temps que lui; mais j'étais resté près de la table, ayant pourtant soin de ne pas y jeter les yeux, car la lettre du duc d'Orléans y était restée ouverte, et je ne voulais pas avoir l'air de désirer d'en connaître le contenu.

— Asseyez-vous, comte Louis, asseyez-vous! dit le comte en se remettant dans son fauteuil; et il ajouta d'un ton sérieux, mais plein de bonté: — Je vois que M. de Retz ne vous a pas fait connaître toutes les circonstances de ma situation actuelle; et peut-être a-t-il agi sagement en me laissant le soin de le faire moi-même. D'après l'estime et l'amitié que ma mère a pour la vôtre, je n'ai pas hésité un instant à dire que si vous veniez me joindre ici, la première place convenable à votre rang et à l'ancienneté de votre famille qui viendrait à vaquer dans ma maison, serait pour vous. Depuis ce temps, la place de premier gentilhomme de ma chambre est deve-

nue vacante , et je vous l'ai réservée. Mais cette place vous met si immédiatement près de ma personne qu'il est indispensable qu'une confiance sans bornes existe entre nous. Votre rang , votre famille , la réputation de votre père et de votre aïeul , les éloges que ma mère donne au caractère de la vôtre ; tout semble me garantir que je trouverai , que je ne puis manquer de trouver en vous tout ce qu'il y a de plus noble et de plus estimable ; mais il y a deux ou trois points sur lesquels j'ai besoin d'explication avant que je puisse vous accorder cette confiance entière dont je parle. M. de Retz me dit que vous lui avez raconté votre histoire , qui est fort étrange , — ce qui me surprend , car vous êtes bien jeune , et par conséquent il me semble qu'elle doit être courte. Il me dit aussi qu'il vous a rencontré par accident , et il semble me donner à entendre que vous n'aviez pas alors dessein de venir me joindre ici , comme ma mère m'avait assuré que vous le feriez. Il insinue aussi que vous avez été un peu indiscret en lui parlant de vos propres affaires. Expliquez-moi tout cela , car il y a évidemment quelque chose à expliquer. Prenez-moi pour confident sans réserve , et en retour je vous confierai des secrets peut-être plus importants. Si vous n'avez à me raconter que des erreurs ou des imprudences de jeunesse , parlez sans crainte

comme à un frère ou à un ami ; mais , ajouta-t-il d'un ton plus grave , s'il y a quelque chose qui touche votre honneur , — ce que je suis très-loin de croire , — je ne vous demande pas de confiance de ce genre.

— Si Votre Altesse ne l'exigeait pas , répondis-je , je n'aurais pas la présomption de l'entretenir de mes affaires privées ; mais puisque vous voulez , avec raison , vous assurer du caractère d'un homme à qui vous destinez l'honneur d'être placé près de votre personne , il peut m'être permis d'examiner le bonheur et la satisfaction que j'éprouve en pouvant déposer les chagrins et les vicissitudes de ma vie dans le sein d'un prince universellement chéri et estimé. Je ne le flattais pas en parlant ainsi , et je lui traçai ensuite une esquisse aussi courte , mais aussi exacte que possible , de tous les événemens contenus dans les pages précédentes de ces mémoires. — Je conviendrai , monseigneur , ajoutai-je alors , que j'ai raconté une partie de cette histoire à M. de Retz , mais seulement une faible partie ; et ce fut dans un moment d'enthousiasme de joie , quand , après avoir vécu plus d'un mois isolé et malheureux dans une grande ville , j'appris de lui tout à coup que j'étais attendu et que je serais bien reçu par un prince possédant un trésor dont je crois que peu de princes peuvent se van-

ter, — un cœur sensible et généreux. J'ai peut-être commis une indiscretion en confiant une partie de mon histoire à tout autre qu'à votre altesse; mais à votre service vous verrez que je puis toujours être fidèle sans jamais être indiscret.

— Je vous crois, dit le comte, sur mon honneur, je vous crois. De Retz s'est trop pressé de vous appeler indiscret; car votre conduite à l'égard de notre ami Jean-le-Hâbleur prouve suffisamment que vous savez réfléchir. Votre histoire m'a inspiré plus d'intérêt que je ne puis vous le dire à présent. Je compatis à tout ce que vous avez souffert; et, pour le monde entier, je ne voudrais pas changer la faculté de compatir aux chagrins des autres pour le stoïcisme le plus tranquille. Mais la sensibilité, quoique toujours agréable à celui qui l'excite, ne satisfait celui qui en est doué, qu'autant qu'il peut rendre quelque service à celui qui en est l'objet. Je verrai si je puis en trouver l'occasion à votre égard.

— Mais vous devez être fatigué de votre voyage, et la nuit est bien avancée. — Holà! quelqu'un! qu'on appelle M. de Varicarville! — Nous causerons demain davantage, monsieur de l'Orme, puisque tel est le nom que vous avez choisi.

Je me levai pour partir, et M. de Varicarville entra en ce moment. Je le reconnus sur-le-champ.

C'était lui que j'avais vu dans la seconde antichambre, causant avec un ami, tandis que tous les autres étaient à jouer. Le comte de Soissons me recommanda à lui comme un homme à qui il accordait son estime et son amitié.

XXXVII.

LES manières de M. de Varicarville annonçaient un homme bien né, mais plein de franchise et de simplicité. On ne trouvait dans aucun de ses discours ni les hyperboles des cours, ni même l'exagération assez ordinaire de la société. Il ne m'assura ni qu'il était *ravi* de faire connaissance avec moi, ni qu'il était *enchanté* de me voir. Tout ce qu'il me dit fut qu'il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour rendre mon séjour à Sedan agréable. Je le trouvai toujours le même par la suite, n'ayant ni ce qu'on appelle en général une franchise brusque, qui est plus

fréquemment de la grossièreté, ni ce qu'on veut bien nommer politesse, et qui est presque toujours de la fausseté. Il avait trop de bonté de cœur pour jamais offenser, et trop de sincérité pour jamais flatter. Mais son excellent caractère et ses grâces naturelles faisaient reconnaître en lui cet esprit de bienséance, dont la politesse des courtisans n'est qu'une ombre sans substance. Pauvre Varicarville ! le meilleur des amis ! je te dois ce tribut ; et, quoique aucune épitaphe ne décore la tombe où tu reposes, ta mémoire est conservée et chérie dans les cœurs de tous ceux qui ont su t'apprécier.

Après avoir lu le billet que l'abbé de Retz m'avait remis pour lui, il me confia aux soins de l'intendant du comte, en lui disant que j'étais le jeune homme qu'on attendait depuis si longtemps, et en lui recommandant de veiller à ce que je ne manquasse de rien, jusqu'à ce que je me fusse mis assez au fait des usages de la place pour pourvoir moi-même à mes besoins. M'ayant alors quitté, l'intendant me conduisit dans un très-joli appartement, consistant en une antichambre où étaient trois lits de camp pour des valets, une chambre à coucher et un cabinet ; logement plus ample que je ne m'y attendais dans une citadelle aussi bien remplie que semblait l'être celle de Sedan. Avant que l'intendant

se retirât, je le priai de donner ordre qu'on prît soin de mes chevaux, et de m'envoyer mon domestique; lui donnant à entendre en même temps qu'un verre de vin, et quelque aliment plus solide ne me seraient nullement inutiles, attendu que je n'avais pris de toute la journée qu'une aile de chapon qu'Achille s'était procuré à Verdun. Le petit acteur arriva bientôt, chargé d'un panier contenant beaucoup plus de provisions que je n'en avais besoin, et il se félicita d'avoir quitté Paris, et le régime austère que je m'étais imposé, pour venir dans un pays où l'on faisait si bonne chère.

Tandis que je me déshabillais, je fis un violent effort sur moi-même pour écarter de mon esprit certaines idées qui ne m'auraient pas permis de goûter le repos dont je sentais que j'avais le plus grand besoin. L'idée de me trouver transporté sur une nouvelle scène, au milieu de personnes qui m'étaient inconnues, et impliqué dans des projets tout au moins hasardeux, aurait bien suffi pour rendre difficile au sommeil de fermer mes paupières, et je savais qu'il lui serait impossible d'en approcher, si mon imagination s'occupait d'Hélène un seul instant. Je cherchai donc à ne penser à rien, et je m'endormis. J'étais à peine éveillé le lendemain quand M. de Vari-carville entra dans ma chambre pour m'avertir

que M. le comte désirait me voir. Je m'habillai à la hâte, et je me rendis dans l'appartement du prince. Il était encore couché, et il me fit asseoir à côté de son lit.

— J'ai réfléchi à votre histoire, de l'Orme, me dit-il; et je vous assure qu'elle m'a inspiré de l'intérêt pour vous. Je suis beaucoup plus âgé que vous, et, à mon âge, on n'est plus entraîné par le torrent impétueux des passions : mais je sais, et je sens encore qu'un amour tel que celui que vous avez conçu pour la jeune personne élevée par votre mère ne peut se déraciner aisément. Je ne vois pas pourquoi la mort de son frère serait un obstacle invincible à votre union, puisque c'est sans le vouloir que vous la lui avez donnée : il est évident qu'elle l'ignore, et ce serait un trait de délicatesse aussi cruel pour elle que pour vous que de l'en informer, ou de sacrifier à un pareil scrupule votre bonheur et le sien.

L'idée de l'horreur qu'éprouverait Hélène si elle venait à apprendre qu'elle était dans les bras du meurtrier de son frère se présenta à mon imagination pendant que le comte parlait ainsi, et, sans lui répondre, je couvris mes yeux de mes mains comme pour écarter de ma vue un pareil tableau.

— Nous vivons dans un siècle, monsieur de

l'Orme, reprit le comte, où bien peu de personnes sentiront les remords que vous semblez éprouver pour avoir versé le sang d'un de leurs semblables. Cependant votre sensibilité me plaît, mais il faut savoir la gouverner. Chacun de nous a à souffrir dans ce monde, et la sagesse consiste à savoir souffrir. Mais réfléchissez à ce que je vous ai dit. Le temps peut amener avant peu un changement dans la situation de vos affaires. Si la fortune me sourit, j'aurai bientôt le pouvoir de faire de plus grands miracles que d'obtenir des lettres d'anoblissement pour le père de cette jeune personne, ce qui écartera la principale objection qu'on puisse faire à ce mariage. D'après ce que vous m'avez dit de la maison où vous avez été transporté après votre accident, et où vous l'avez vue la dernière fois, et, d'après la livrée des domestiques, ce doit être l'hôtel du maréchal de Châtillon; et le jeune homme dont vous avez entendu la conversation est probablement son neveu. Mais ne craignez rien de lui, c'est un jeune écervelé, incapable de gagner le cœur d'une jeune personne telle que celle que vous m'avez décrite. La seule chose qui me surprenne, c'est que son père puisse avoir une sorte d'intimité avec un homme aussi fier que Châtillon. Je ne puis m'expliquer cette circonstance, mais ce sera une excuse de plus pour demander pour

lui des lettres de noblesse, et cette faveur aura d'autant meilleure grâce, que Châtillon est en quelque sorte mon ennemi personnel.

Je remerciai le prince de ses bonnes intentions, quoique je ne visse pas grande apparence qu'il pût les accomplir; et je pensai que, comme le pâtre dans un conte de fée, le comte rêvait qu'il était un conquérant, et qu'il distribuait des couronnes et des empires, quoiqu'il ne possédât pas deux verges de terre. Je me trompais pourtant. Il était plus vraisemblable que je ne le supposais que les projets du comte réussiraient; et je m'en aperçus, quand il m'eut expliqué sa situation et ses vues.

Quand on est dans le doute sur quelque sujet, et qu'on a entendu répéter mille fois les raisonnemens de ses amis, sans avoir pu prendre sa détermination, il est inconcevable avec quel empressement on cherche quelque nouvelle opinion pour se tirer d'incertitude, — la plus pénible situation dans laquelle puisse rester l'esprit humain. Ainsi le comte de Soissons, après m'avoir dit quelques mots sur mes propres affaires, entra sur-le-champ dans le détail des siennes, et, après m'avoir fait connaître les causes qui l'avaient forcé à quitter la cour de France pour se retirer à Sedan, il ajouta :

— Je serais volontiers resté ici tranquille et

paisible, jusqu'à ce que le cours du temps amenât quelque changement. Je ne cherchais ni à retourner dans une cour où le roi n'était plus le souverain, ni à cabaler contre le pouvoir d'un ministre, soutenu par la faiblesse du monarque. Tout ce que je demandais, c'était qu'on me laissât en paix dans cet asile, à l'abri des affronts et des insultes dont j'avais été l'objet à la cour de France. Je sentais que je soutenais suffisamment les droits et privilèges qui m'avaient été transmis par mes ancêtres, et que je défendais la cause générale de toute la noblesse du royaume, en me soumettant à un exil volontaire; plutôt que de céder aux prétentions ambitieuses d'un ministre orgueilleux. Rien ne m'aurait déterminé à lever l'étendard de la guerre civile, même pour le bien personnel du roi, si le cardinal eût consenti à s'abstenir de me persécuter dans ma retraite. Ni les persuasions des ducs de Vendôme et de La Valette, ni les prières de mon meilleur ami le duc de Bouillon, ni les promesses séduisantes de la maison d'Autriche n'auraient eu d'effet sur moi, si j'eusse été laissé ici en paix. Mais non! le cardinal n'a pas cessé un seul jour de prendre tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour me pousser à la révolte. Le fait est qu'il calcule sur la mort de mon cousin Louis, et qu'il veut s'emparer de la régence pendant la minorité du

dauphin. Il sait qu'il n'y a que moi qui puisse et qui veuille m'opposer à son ambition. Le duc d'Orléans est haï et méprisé de toute la France ; la maison de Condé est unie au cardinal par des alliances. Il n'ignore pas qu'il ne pourrait me résister un instant sans le soutien de l'autorité du roi , et il a résolu de me perdre pendant que ce soutien lui reste. Dans ce dessein , tantôt il m'offre le commandement d'une armée pour que je rentre en France, et que je tombe en son pouvoir ; tantôt il me menace de me traiter comme traître et rebelle. En ce moment ce parvenu m'offre, — à moi, prince du sang royal de France, — la main de sa nièce, et me menace d'une mise en accusation et d'une confiscation de biens ; tandis qu'en même temps tous mes amis me pressent de toutes parts de secouer ce qu'ils appellent mon apathie, de déployer ma bannière, de marcher sur Paris, et de délivrer ma patrie, mon roi et moi-même de ce détestable cardinal, qui, comme le cauchemar, pèse sur le sein de la France, et en trouble le repos par des songes effrayans.

Tandis qu'il parlait ainsi, je pouvais voir que ses propres discours attisaient son courroux, et qu'il repassait dans son esprit tous les affronts qu'il avait reçus, toutes les injures que le cardinal avait accumulées sur lui. Enfin il s'écria d'un

ton de colère, et l'œil étincelant : — Et c'est ce que je ferai ! De par le ciel ! je le renverserai du siège qu'il a usurpé, et je mettrai fin à une tyrannie qui a duré trop long-temps. Il se tut, et, retombant encore dans son irrésolution, il me dit au bout de quelques instans : — Qu'en pensez-vous, monsieur de l'Orme ? Ma conduite serait elle sans excuse ? Ne suis-je point appelé à agir ainsi ?

— Je prie Votre Altesse, répondis-je, de ne point me faire juge d'un point si délicat. Je suis trop jeune, et j'ai trop peu d'expérience pour donner mon opinion quand il s'agit de si grands intérêts.

— Fi donc ! s'écria-t-il en souriant ; vous devez avoir plus d'expérience que nous tous, vous qui avez déjà joué le rôle de membre d'un conseil d'insurrection en Catalogne. — Que croyez-vous que je doive faire ? Dites-le-moi !

— Si vous exigez que je vous donne mon opinion, monseigneur, je vous dirai que je pense que le mieux serait de patienter aussi long-temps que vous le pourrez ; afin de prouver complètement à vos propres yeux, à ceux de la France, à ceux du monde entier, que vous êtes forcé à tirer l'épée pour la défense de votre honneur, et la liberté de votre pays. Mais une fois que vous l'aurez tirée, jetez le fourreau loin de vous.

— En ce cas, reprit M. le comte, j'ai grand peur que l'épée ne soit déjà à demi tirée. Il y a huit mille hommes armés dans Sedan. De nouvelles troupes m'arrivent tous les jours. Le bruit s'est répandu partout que je vais me mettre en campagne, et des volontaires viennent me rejoindre à chaque instant. Hier j'ai reçu des lettres de plus de soixante parties de la France, et toutes me disent qu'une fois une bataille gagnée pour rassurer l'esprit craintif du peuple, presque toutes les provinces prendront les armes pour moi. De Retz espère pouvoir s'assurer de la Bastille, et, avec cette adresse que vous avez remarquée en lui, il a déjà attaché à ma cause dans la capitale des milliers de ces gens qui, dans les tumultes populaires, guident et gouvernent la multitude; je veux parler de ces pauvres des classes supérieures, bien élevés, bien vêtus, quelquefois bien nés, et qui n'en sont que plus pauvres, parce qu'ils ont plus de besoins que le mendiant. De Retz en a trouvé par milliers. Il les a vus en particulier, a soulagé leurs besoins, a flatté leur orgueil, a pris une connaissance intime de leurs habitudes et de leurs désirs, et m'a fait ainsi un parti qui m'assure presque la capitale.

Cette dernière partie du discours du prince me dévoila presque sur-le-champ le motif secret de la première visite que m'avait faite l'abbé de

Retz. La langue de ma bonne hôtesse n'avait pas été oisive sur l'état de gêne dans lequel elle me supposait, et M. de Retz, toujours à l'affût de ce que M. le comte appelait — les pauvres des classes supérieures, n'avait pas perdu un instant pour chercher à me gagner à son parti, comme il en avait probablement gagné beaucoup d'autres, à l'aide d'un acte de charité fait à propos et bien entendu.

Dieu sait que je n'étais pas homme à considérer la richesse et la splendeur comme une vertu dans les autres, ni à regarder l'infortune et la pauvreté comme un vice; et cependant, par une de ces faiblesses contradictoires dont fourmille la nature humaine, j'étais blessé et mortifié d'avoir été pris moi-même pour un mendiant.

Le prince vit une rougeur subite me couvrir les joues, et, me jugeant d'après son cœur noble et magnanime, il se trompa en croyant en découvrir la cause. — Je vois ce que vous pensez, M. de l'Orme, me dit-il. Vous regardez comme une bassesse d'employer de tels instrumens; mais vous vous méprenez. Dans une entreprise comme celle-ci, je dois à mon pays de mettre en œuvre tous les moyens pour m'assurer cette prépondérance décidée, qui me procurera le succès sans rendre nécessaire une lutte longue et sanglante.

Je l'assurai que j'étais parfaitement d'accord avec lui à cet égard, et que je n'étais nullement occupé des pensées qu'il me supposait. — J'en suis si loin, ajoutai-je, que si vous voulez m'indiquer quelque service que je puisse vous rendre, n'importe qu'il soit du genre de ceux dont vous venez de parler, ou de tout autre, je suis prêt à m'en charger, et vous ne me trouverez pas moins de zèle qu'à M. de Retz.

— Il y a en vous, mon cher de l'Orme, répondit le prince, une candeur qui ne me permettrait pas de douter de votre sincérité, quand même je le voudrais; mais que diraient tous mes sages conseillers, — le soupçonneux Bouillon, l'entêté Bardouville, — si je confiais des missions de cette importance à un homme que je connais si peu? — à un homme, pourraient-ils dire, qui ne s'est décidé à venir me joindre que parce qu'il a été momentanément négligé par Richelieu, et qu'une faveur ou quelque avancement détermineraient aisément à entrer dans le parti de nos ennemis?

— Je ne suis pas homme à commettre une telle trahison, monseigneur, répliquai-je vivement. Je suis prêt à faire serment devant Dieu et sur son saint autel, de ne jamais trahir ni abandonner Votre Altesse.

— Point de sermens, mon cher de l'Orme,

dit le comte de Soissons en souriant de ma chaleur. L'atmosphère du saint autel dont vous parlez a été infectée par tant de parjures, qu'un homme honnête peut à peine y respirer. Je vous répète que je n'ai nul doute de votre bonne foi; je me fie à votre parole comme si vous aviez prononcé mille sermens; et j'ai grande envie de vous charger d'une mission de quelque importance, tant parce que je sais que je puis compter sur votre esprit et sur votre honneur, que parce que votre personne n'est pas connue à Paris comme celle des autres gentilshommes de ma maison. — Mais, pour en revenir à ce que nous disions, dois-je tirer l'épée, ou ne le dois-je pas? Donnez-moi votre avis.

— Sur ma foi, monseigneur, je crois qu'elle est déjà tirée, comme vous en êtes convenu vous-même.

— Pas si décidément qu'elle ne puisse rentrer dans le fourreau; et si le cardinal, alarmé de nos préparatifs, comme je sais qu'il l'est, consent à nous accorder des conditions qui garantissent ma sûreté et celle de mes compagnons; permet aux milliers d'exilés qui soupirent pour rentrer dans leur pays, d'y retourner; et veut assurer la paix et la liberté de la France; à Dieu ne plaise que je verse jamais une goutte de sang français!

— Mais votre Altesse ne continue-t-elle pas encore ses préparatifs?

— Très-certainement. Il faut que l'affaire se termine promptement, soit par une négociation ou un traité qui nous accorde nos demandes, soit par la force des armes. C'est pourquoi il faut nous tenir prêts à la seconde alternative, quoique nous désirions en être dispensés par la première.

— Et le ministre paraît-il disposé à traiter?

— Il prétend toujours l'être; mais qui peut juger de ses dispositions par ses discours? Toute sa vie est un masque, un masque qui ne laisse pas apercevoir un seul des traits du visage. Nous savons tous comment on peut prolonger des négociations, et il a employé tous les moyens pour tenir celle-ci en suspens, jusqu'à ce qu'il puisse se tirer de tous ses autres embarras. — Il demanda à connaître nos demandes, puis il ne les comprit pas, et il en demanda une explication complète; ensuite il se méprit sur le sens de l'explication; enfin il laissa un mois ou deux s'écouler, et alors il désira de nouveau savoir quelles étaient nos demandes, comme si nous ne les lui avions pas déjà fait connaître, et recommença le même cercle de délais insupportables. Mais cependant il y a une de nos demandes à laquelle nous ne renoncerons jamais, et que

jamais il n'accordera sans y être forcé; c'est celle qui exige l'abolition à toujours de toutes commissions spéciales.

—Je ne comprends pas bien la signification de ces mots. Puis-je prier votre Altesse de me l'expliquer?

—Je ne suis pas surpris que vous ne les compreniez pas. C'est une iniquité de son invention; une institution totalement inconnue à la jurisprudence française. Autrefois, quand quelqu'un était accusé d'un crime, les autorités établies de la partie du pays dans laquelle il avait été commis en prenaient connaissance, et l'accusé était traduit devant les juges ordinaires. Mais à présent; au contraire, ce cardinal, quand bon lui semble, envoie une commission spéciale à divers juges nommés par lui-même, toujours choisis parmi ses créatures les plus dévouées; et souvent ennemis personnels de l'accusé. Avec un tel abus de la justice, qui peut lui échapper? De faux accusateurs sont toujours faciles à trouver; et, quand le caractère des juges est encore plus vil, il ne peut plus être question de justice. Les lois de France ne sont plus qu'un instrument pour satisfaire les ressentimens personnels de Richelieu.

La conversation continua quelque temps sur le même sujet, et ne fut guère à l'avantage du

ministre. Le comte de Soissons avait personnellement des causes réelles et sérieuses d'indignation contre Richelieu, et cette raison lui faisait voir sous le jour le plus défavorable tous les crimes de la vie publique de ce ministre. Moi-même j'étais piqué de la négligence avec laquelle il m'avait traité, et je n'en étais que plus disposé à prêter une oreille attentive aux griefs du prince, qui les faisait valoir avec chaleur. Enfin mon cœur se révolta contre la tyrannie qui avait exilé de leur pays tant de Français distingués, et qui avait fait couler sur l'échafaud le sang le plus noble de la France.

J'ai vu dans le monde l'intérêt personnel et le ressentiment privé influencer sur le jugement des hommes les plus sages et les mieux intentionnés, et je n'y ai jamais rencontré un homme qui, en jugeant de circonstances qui le touchent lui-même de manière ou d'autre, ne se soit laissé prévenir par quelque sentiment purement personnel. Celui qui gouverne le plus despotiquement ses passions, en a toujours quelque favorite qui le gouverne à son tour. Je n'oserais donc dire que je ne fusse pas très-disposé à me laisser convaincre que l'homme qui m'avait négligé, avait aussi abusé de son pouvoir et était le tyran de son roi et de son pays; et je regardai alors l'entreprise projetée par le comte de

Soissons, comme le dessein le plus noble et le plus juste qu'on eût jamais conçu pour délivrer sa patrie d'un tyran.

Il y avait en outre dans les manières de ce prince ce charme inexplicable qui laisse à peine au jugement sa liberté. Il me serait impossible de dire en quoi il consistait, mais je n'étais pas le seul à l'éprouver. Tout ce qui l'entourait, tout ce qui se trouvait en contact avec lui, en éprouvait également l'influence. Il en était de même du peuple, et les acclamations avec lesquelles la populace l'accueillit à Paris, un jour de cérémonie publique, furent, dit-on, la première cause de la jalousie et des persécutions du cardinal. A la fin de notre conversation, je ne pus m'empêcher de comparer ma présente entrevue avec le comte de Soissons, à celle que j'avais eue avec le cardinal de Richelieu. Quelle différence dans les sentimens que j'éprouvai à la fin de chacune ! J'avais quitté le ministre, froid, mécontent, découragé ; et je laissai le comte en faisant les vœux les plus ardens pour qu'il réussît dans ses projets, et en me dévouant entièrement à son service.

En sortant de l'appartement du prince, je traversai une chambre où je trouvai M. de Varicarville et plusieurs autres gentilshommes auxquels il me présenta. Nous nous rendîmes alors dans

la grande salle du château, où nous trouvâmes les officiers de la suite du duc de Bouillon, qui partageait la citadelle avec son hôte illustre. Le duc s'était excusé sur une attaque de goutte pour déjeuner dans son appartement avec la duchesse, et le comte déjeunait toujours dans le sien. Deux longues tables, chacune garnie de cinquante couverts, étaient préparées pour le reste de la compagnie. Le déjeuner fut servi, chacun prit place à table, et l'on déjeuna à la hâte, car on savait que la Cour des Joutes du château s'ouvrirait à huit heures, et qu'il y aurait une course de bagues qui serait suivie d'une course de têtes. Je ne connaissais aucun de ces jeux, et, quoique je ne pusse espérer que d'être spectateur, je me hâtai de finir mon repas, afin de ne pas manquer ce divertissement.

XXXVIII.

Aussitôt que j'eus fini de déjeuner, je me rendis dans les appartemens du comte de Soissons, afin de l'accompagner avec le reste de sa suite dans la Cour des Joutes. Quelques instans après, son valet de chambre vint m'avertir de me rendre près de lui. Je le trouvai complètement vêtu, et prêt à prendre sa part du divertissement. Il couvrait alors sa main droite d'un gros gant de peau de buffle, qui lui couvrait le bras jusqu'au coude.

— Quoi, de l'Orme ! s'écria-t-il ; sans gant ! Vous ne pourrez jamais tenir votre lance, sans

avoir le bras couvert d'une seconde peau en addition à la vôtre. En voici plusieurs, choisissez-en une qui vous aille, et ayez soin que le bout en couvre bien le dessous de votre avant-bras.

Je cherchai à m'excuser en lui disant que je ne connaissais nullement ce genre d'exercice, mais il ne voulut pas me permettre d'en rester simple spectateur, et il me répondit en riant : — Folie ! folie ! il faut que je sache comment vous montez à cheval, et comment vous maniez vos armes, pour savoir si je puis en sûreté vous donner un régiment de cavalerie. — Holà, Gouvion ! faites seller sur-le-champ le cheval de M. le comte de l'Orme.

Il n'y avait pas moyen de résister aux ordres du prince ; et quoique je craignisse de ne pas me faire grand honneur dans ce qu'il exigeait de moi, je fus obligé de me soumettre à sa volonté, de mettre un gant, et de le suivre, non sans quelque inquiétude, à l'idée de me donner en spectacle en présence de deux ou trois cents personnes, dans un exercice que je ne connaissais nullement : car j'avais assez de vanité pour être timide, quand le défaut de succès pouvait m'exposer au ridicule.

Ce qu'on appelait la Cour des Joutes était un grand terrain d'environ deux acres, situé dans l'intérieur de la citadelle, et au centre duquel

était un espace de deux cents pieds de longueur sur cinquante de largeur, entouré de barrières.

Il y avait si peu de distance de l'appartement du comte à la Cour des Joutes, qu'il y envoya ses chevaux, et s'y rendit à pied avec une douzaine de gentilshommes de sa suite, dont je faisais partie. Lorsque nous approchâmes, le peuple, qui s'était réuni pour voir ce spectacle, reçut le comte avec des applaudissemens qui indiquaient de quelle popularité il jouissait, et se sépara avec respect pour le laisser passer, tandis qu'il allait joindre un petit groupe des exilés les plus distingués, qui étaient accourus pour se ranger sous sa bannière, dès qu'ils avaient entendu dire qu'il avait résolu de prendre les armes contre le cardinal.

Le comte s'avança en saluant la foule avec ce sourire aimable, qui a toujours tant de grâce sur les lèvres des grands, et il doubla le pas pour joindre le groupe dont je viens de parler. Il adressa quelques mots à chacun de ceux qui le composaient, mais il accorda une attention plus particulière à deux d'entre eux. L'un était un homme d'environ cinquante ans; et, lorsque je l'eus entendu nommer le duc de Vendôme, il me sembla que ses traits avaient une sorte de ressemblance avec les bustes de Henri IV. Le second était le duc de Bouillon; et certainement

je n'ai jamais vu de physionomie, qui, sans avoir aucune beauté, eût une expression si intelligente. L'ensemble ne m'en plut point; je n'y trouvai nulle trace de pénétration, ni de réflexion; et cependant ses traits étaient tout esprit, et annonçaient de la vivacité pour concevoir, de la force pour exécuter, et de la hardiesse pour maintenir une détermination. Au total ils étaient plus imposans qu'agréables, et ils donnaient une idée de toutes les impulsions qui partent de la tête, mais auxquelles le cœur est étranger.

Après qu'il eut salué le comte de Soissons, son œil vif et noir se fixa sur moi avec un air de curiosité.

Le prince comprit le regard, et me faisant signe d'avancer, il me présenta à son allié comme Louis comte de l'Orme, fils unique du comte de Bigorre, et premier gentilhomme de sa chambre. Le duc me salua avec ce qui me parut une ostentation inutile de politesse, et me dit que j'étais le bien venu à Sedan. Le comte, avec un sourire qui semblait indiquer qu'il voyait clairement ce qui se passait dans l'esprit de son ami, lui dit à demi-voix : — Ne craignez rien, Bouillon; s'il n'est pas pour vous, il n'est pas contre vous.

— Celui qui n'est pas pour moi est contre moi, répliqua le duc de Bouillon. Je n'aime pas

les neutres. Parlez-moi d'un homme qui a assez de caractère pour embrasser un parti quelconque, et le soutenir de toute son âme.

Tout le sang qui circulait dans mes veines monta, je crois, à mes joues; mais je gardai le silence; et le comte, voyant que le duc de Bouillon était dans un moment d'humeur irritable, et que je ne semblais pas disposé à souffrir patiemment des sarcasmes si peu mérités, s'avança vers les barrières.

Elles furent ouvertes par M. de Riquemont, premier écuyer du comte, nommé mestre-de-camp pour cette occasion. Il entra le premier dans l'enceinte, suivi d'une foule d'estafiers portant des lances, et des têtes en carton, représentant des figures de Maures et de Sarrasins. Le prince monta à cheval, et le suivit, accompagné des ducs de Bouillon, de Vendôme, et de Lavalette, et se tournant vers moi en même temps, il m'ordonna de me tenir près de sa personne.

Je sautai à l'instant sur mon cheval, que mon petit Achille conduisait par la bride, et je suivis le comte. Tous ceux à qui leur rang en donnait le droit, entrèrent alors dans l'enceinte, et l'on y admit aussi un certain nombre de valets, parmi lesquels Achille vint à bout de se glisser, pour tenir les chevaux. Les spectateurs se ran-

gèrent tout autour des barrières, et c'était sans contredit la meilleure place pour voir ce spectacle.

A environ deux tiers de l'enceinte à partir de l'entrée, et au-dessus d'un des poteaux qui formaient la barrière, s'élevait un grand pilier de bois dont le haut était croisé par une traverse en forme de potence, et qu'on nommait en effet la potence. A cette traverse était suspendue une bague, ou anneau, à environ un pied en-dessous; et un domestique du prince, monté sur la barrière, et s'y soutenant à l'aide du pilier de bois, devait examiner quels seraient ceux qui, sans emporter la bague, en toucheraient le bord, ce qui comptait un demi-point.

Le mestre-de-camp nous arrangea alors dans l'ordre dans lequel nous devions courir, et je fus très-charmé de voir que je serais précédé par cinq cavaliers, de chacun desquels j'espérais recevoir une leçon. Le prince partit le premier, et je remarquai qu'il fallait beaucoup de dextérité pour coucher la lance avec grâce et aisance. Après être resté un instant la lance droite, il fit une demi-volte, et en baissant peu à peu la pointe, il approcha lentement son coude de son côté. Mettant ensuite son cheval au galop, il tint ferme la pointe de son arme au-dessus de l'oreille droite de son cheval, exactement en ligne avec

son front, et arrivant près de la bague, la pointe de sa lance y entra, et l'emporta. Le marqueur cria à haute voix : Un dedans ! un dedans ! et un estafier plaça une autre bague.

Au milieu des applaudissemens que la foule accorde toujours au succès, le comte fit le tour de l'enceinte, et revint à sa place, la bague qui avait été gagnée étant encore à la pointe de sa lance. Le duc de Bouillon, malgré sa goutte, fit la seconde course, et sans prendre beaucoup de peine pour donner de la grâce à ses mouvemens, emporta aussi la bague. Le duc de Vendôme avait refusé de courir, et M. de La Valette, quoique guidant son coursier et maniant sa lance avec une grâce parfaite, passa sous la bague sans l'avoir même touchée. La pointe de la lance de M. de Varicarville manqua le point central, mais toucha le bord de la bague, et le marqueur s'écria : Une atteinte ! une atteinte ! et le marquis de Bardouville, qui, comme beaucoup d'autres hommes à crâne épais, était fameux à de tels exercices, enleva la bague avec la rapidité de l'éclair.

Mon tour était arrivé, et je conviendrai que j'aurais voulu être partout ailleurs. Cependant le mal était sans remède, et j'étais sûr que si je n'emportais pas la bague, et que je n'y touchasse pas, je saurais du moins manœuvrer mon che-

val aussi bien que qui que ce fût de la compagnie. Le cheval qui m'avait amené de Paris était vigoureux, et m'avait paru docile et bien dressé; mais il paraît qu'il n'avait pas de goût pour les exercices de cette espèce, qui n'avaient pas fait partie de son éducation. La demi-volte lui parut d'abord une cérémonie fort extraordinaire, et ce ne fut pas sans difficulté que je l'obligeai à s'y soumettre. Il se mit ensuite au galop sans se faire prier; mais quand il vit ma lance allongée pardessus sa tête, la potence, la bague, et l'homme monté sur la barrière, il s'effaroucha tout à coup, tourna sur la gauche, et m'emporta au centre de l'enceinte, marchant sur les têtes de Sarrasins, et mettant en fuite les estafiers. Ce fut en vain que j'employai la bride et les éperons pour le forcer à l'obéissance, il continua à être rétif; et finit par plier sur ses hanches, me mettant dans la position la plus ridicule, tandis que les éclats de rire du duc de Bouillon et de plusieurs autres m'annonçaient que ma mésaventure n'était pas la moindre partie du divertissement de la matinée.

Jene me possédais plus de colère, et enfonçant mes éperons dans les flancs de mon cheval, jusqu'à en faire sortir le sang, je le forçai à se relever, et je tournai autour de l'enceinte jusqu'à l'endroit où était le duc de Bouillon, saisi

d'une fureur qui eut heureusement le temps de se calmer un peu avant que j'y arrivasse. Je passai donc devant lui en me contentant de lui lancer un regard dans lequel il dut lire tout ce qui se passait dans mon cœur. Il y répondit par un coup d'œil froid, et se tourna vers Bardouville avec un sourire ironique, qui me mit presque hors de moi-même.

— Votre Altesse voit, dis-je au comte de Soissons en arrivant auprès de lui, le malheureux résultat des efforts que j'ai faits pour l'amuser. Peut-être daignerez-vous à présent me dispenser de m'exposer davantage à la risée de M. de Bouillon et de ses amis?

— Fi, mon cher de l'Orme; vous êtes en colère! répondit le comte avec un ton de bonne humeur que je méritais à peine. Je ne vous dispenserai certainement pas de continuer les courses. Vous avez manœuvré votre cheval aussi bien qu'il était possible, et aucun de ces rieurs n'aurait pu en faire autant; mais il n'est pas habitué à ce genre d'exercice, et dès l'instant qu'il est parti, j'ai prévu ce qui vous arriverait. J'ai envoyé chercher dans mes écuries un cheval qui a la bouche comme du velours, qui obéit à la moindre pression du genou, et qui est parfaitement dressé. Montez-le, de l'Orme, et faites honte à ces rieurs

en leur prouvant que vous connaissez mieux qu'eux le manège et l'équitation.

On amena en ce moment le beau coursier que le comte avait envoyé chercher, je descendis de cheval, en remis la bride à Achille, et appuyant légèrement la main sur l'épaule de celui du prince, je sautai sur la selle, sans mettre le pied sur l'étrier. Les courses recommencèrent. Le comte enleva encore la bague; les ducs de Bouillon et de La Valette ne firent que la toucher; et MM. Varicarville et Bardouville l'emportèrent.

Comme on peut le supposer, j'avais suivi des yeux avec la plus grande attention tous les mouvemens des cinq cavaliers. Habitué dès mon enfance à tous les excercices du corps, celui-ci ne me parut pas bien difficile, et me trouvant monté sur un cheval qui semblait connaître par instinct tous les désirs de son cavalier, et qui était parfaitement disposé à lui obéir, j'avais pour moi tous les avantages. Le noble animal fit sa demi-volte avec autant de grâce que de précision, et couchant ma lance, comme je l'avais vu faire par le duc de Soissons, je partis au grand galop.

Les sentimens d'une multitude, bien différens de ceux des individus, ne sont pas mêlés et confondus ensemble. Chacun d'eux se montre distinct et séparé, règne un moment, et fait en-

suite place à un autre. Les spectateurs, qui avaient ri à mes dépens comme le duc de Bouillon en me voyant échouer dans ma première tentation, n'en furent pas moins prêts à partager mon triomphe après la seconde, et ils m'accueillirent avec de grandes acclamations, quand, mettant tout à coup mon cheval au pas, je fis le tour de l'enceinte, portant la bague sur la pointe de ma lance.

Le comte de Soissons me jeta un coup d'œil qui exprimait autant de plaisir que s'il eût été personnellement intéressé à mon succès ; mais le duc de Bouillon me regarda avec un air d'indifférence, en continuant à s'entretenir tout haut avec Bardouville. Les courses continuèrent ; et, lorsqu'elles furent finies, j'avais gagné plus de points qu'aucun des autres jouteurs, à l'exception du comte de Soissons.

Les têtes en carton furent alors mises en place, et le comte de Soissons, qui voyait que le succès était devenu pour moi une affaire d'importance, et qui entraît généreusement dans tous mes sentimens, me fit signe d'approcher de lui, et me dit à voix basse de bien remarquer les manœuvres de ceux qui me précéderaient, me recommandant surtout de veiller à ce que mon chapeau ne tombât point et à ce que mon pied ne quittât pas l'étrier ; attendu que, quoique ce

ne fût qu'une forme d'étiquette, l'une ou l'autre de ces circonstances faisait perdre la course. Je remerciai son altesse de ses avis; et tandis qu'il commençait sa course, j'enfonçai mon chapeau sur ma tête et je m'affermis sur mes étriers.

Une tête de Sarrasin avait été placée sur une barre de fer de huit pieds de hauteur, à environ cent vingt pas du bout de l'enceinte et ajustée sur un pivot, et, à un poteau tout auprès, était attaché un petit bouclier sur lequel était peinte une tête de Méduse. Le comte courut au grand galop contre le Sarrasin, et le frappa de sa lance; mais, ne l'ayant pas touchée exactement au point central, la tête ne fit que tourner sur son pivot. Le comte ne s'arrêta point, fit ensuite une demi-volte, prit un pistolet d'arçon, courut vers le bouclier, fit feu et perça au front la tête de Méduse. Il continua sa course, revint vers le bouclier, et tira son second coup avec le même succès. Il fit alors une volte complète, pendant laquelle il remit ses pistolets à leur place, et tira son épée. Galoppant ensuite vers une tête de Maure placée sur une monticule de terre à l'extrémité de l'enceinte, il lui porta un coup de pointe en tierce, la perça au front, et, relevant sa main en quarte, il enleva la tête sur la pointe de son épée, et retourna à sa place.

L'écuyer, qui m'avait amené le cheval du

prince , avait eu soin de placer des pistolets dans les arçons ; et comme j'étais parfaitement habitué aux armes principalement employées pour ce second exercice , j'avais peu d'inquiétude sur le résultat. Ceux qui me précédèrent eurent des succès variés ; mais Bardouville , quoique ayant l'esprit le plus lourd , était certainement le plus adroit dans tous les exercices du corps , et il réussit en tout point. Je suivis son exemple , j'enlevai la tête du Sarrasin sur la pointe de ma lance , perçai de deux balles la tête de Méduse et rapportai celle du Maure au bout de mon épée.

Que je le dusse au hasard ou non , ce succès changea la face des affaires , car le duc de Bouillon sembla me regarder alors d'un œil tout différent. Tandis que nous sortions de l'enceinte , il était en conversation animée avec le prince , et les yeux du duc , se dirigeant vers moi de temps en temps , je ne pus douter que je ne fusse le sujet de leur entretien.

XXXIX.

EN arrivant au château , les deux princes se séparèrent , et M. le comte se retira dans ses appartemens , où je le suivis accompagné des principaux officiers de sa maison. Comme il entra dans son salon , il me fit signe de le suivre ; et tandis qu'un valet lui ôtait ses bottes , il me félicita du succès que je venais d'obtenir. — Et ne soyez pas fâché , de l'Orme , ajouta-t-il , d'avoir commencé par goûter l'amertume d'un revers ; le triomphe n'en paraît ensuite que plus doux.

— Certainement , monseigneur , répondis-je ; je voudrais n'avoir pas essuyé ce revers , mais je ne le regarde pas comme un bien grand malheur.

— Et cependant, reprit-il en souriant, vous aviez l'air de le regarder comme tel. Dans notre jeunesse, mon cher de l'Orme, nous sommes tous portés à croire qu'il n'y a pas une goutte d'amertume dans la coupe de la vie; mais nous ne tardons pas à découvrir notre erreur. Il en est de la vie comme de toute autre chose, les points brillans sont parsemés sur une surface sombre et obscure. Ceux qui pêchent des perles sont obligés de plonger jusque dans le fond de la mer, et, sur dix huîtres qu'ils en rapportent, à peine s'en trouve-t-il une qui les dédommage de ce travail pénible. Mais si nous trouvions les perles suspendues comme les raisins, et les diamans attachés aux racines des rosiers, nous cesserions d'y attacher le même prix. C'est ainsi que le tissu de la vie est formé de peines et de plaisirs, et la main qui l'a voulu ainsi est celle d'une sagesse suprême.

Le comte, étant alors débarrassé de ses bottes, renvoya son laquais. — A présent que nous sommes seuls, continua-t-il, je mettrai fin à mon homélie, car j'ai à vous parler d'autre chose. Vous m'avez dit ce matin, en me parlant de de Retz, que vous vous chargeriez volontiers d'une mission semblable à celle dont il s'acquitte si bien. Êtes-vous toujours dans les mêmes intentions? Remarquez bien, ajouta-t-il sans me donner

le temps de répondre, que je ne vous regarde pas comme engagé par ce que vous m'avez dit ce matin. Les hommes d'un caractère vif et ardent comme le vôtre, se laissent souvent entraîner par le feu de la conversation; ils promettent, et se sentent disposés pour le moment à entreprendre bien des choses, dont, après de plus mûres réflexions, ils seraient fort fâchés d'être chargés. Leurs sensations sont comme les vagues de la mer; elles se poussent l'une l'autre jusqu'à ce que celle qui est en avant renverse tous les obstacles qui se présentent. Mais la réflexion arrive enfin comme le reflux de la marée, et leur désir serait de se retrouver au point d'où ils sont partis. Si cette résolution s'est opérée dans votre esprit, dites-le moi franchement, car je vous avertis d'avance que la mission que j'ai dessein de vous confier n'est pas sans difficultés, et qu'elle entraîne même des dangers personnels.

Je répondis au comte en l'assurant que ce que je lui avais dit dans ma première conversation ne contenait rien que je voulusse n'avoir pas dit; que l'offre que je lui avais faite de mes services m'avait été inspirée par un attachement personnel bien sincère, et que cet attachement, bien loin de diminuer, n'avait fait que s'accroître par tout ce qui s'était passé ce matin. J'ajoutai que les

dangers et les difficultés n'étaient pas une objection, quand, en s'y exposant, on pouvait prouver sa sincérité, et que par conséquent il n'avait qu'à m'apprendre ce qu'il désirait de moi, et que je m'en acquitterais aussi bien que j'en étais capable.

— Soit, répondit le comte, et je ne doute ni de votre discrétion ni du succès que vous obtiendrez. Avant votre arrivée, j'avais chargé M. de Retz de tout ce qu'un homme de sa robe peut faire pour moi dans la capitale; mais il y reste encore beaucoup à faire. Il a entrepris de me gagner une certaine classe de la société; mais il faut que vous sachiez qu'il existe dans la capitale une classe d'hommes entièrement distincte et séparée des autres et qu'il m'est important d'attacher à ma cause pour m'assurer de la métropole. — Vous êtes curieux de savoir quelle est la classe dont je vous parle; c'est celle des spadassins, des ferrailleurs, des chevaliers d'industrie, des escrocs, de tous ceux en un mot qui, n'ayant rien à eux, vivent aux dépens des autres. Je suis informé de bonne part qu'ils forment un grand corps, et qu'ils ont certains moyens de correspondance et de communication dans tout le royaume. Leur nombre à Paris s'élève, dit-on, à vingt mille hommes. Vous avez l'air étonné; et vous avez raison de l'être, mais c'est un fait incontestable; et c'est pour gagner ces respecta-

bles alliés que j'ai dessein de vous renvoyer dans la capitale. Cette mission n'est certainement pas d'un genre bien relevé; mais quand je daigne traiter avec un pareil corps, vous ne devez pas dédaigner de me servir d'ambassadeur. En conduisant cette besogne, il faut que vous soyez en correspondance constante avec l'abbé de Retz; car, quoique, comme membre du clergé, il ne puisse prendre une part active dans la négociation dont il s'agit, la connaissance parfaite qu'il a de Paris et de tout ce qui s'y trouve, peut vous être de la plus grande utilité pour faciliter vos communications avec ces braves gens, qui, en général, ne se soucient guère de confier leurs secrets à des étrangers.

Le prince entra alors de nouveau dans le détail des motifs qui le portaient à ne regarder comme au-dessous de lui aucun des moyens qui pouvaient assurer la fin la plus prompte d'une entreprise dont dépendait le destin de la France, raisonnant avec toute l'éloquence d'un homme qui, n'étant pas très-sûr d'avoir raison, espère s'en convaincre en en persuadant un autre. Je l'assurai que j'étais convaincu qu'il ne pouvait rien faire qui ne fût convenable, et que je n'avais besoin que de bien connaître la nature de ma mission, — ce que je devais demander, — ce que je pouvais promettre.

— Beaucoup doit être laissé à votre discrétion, répondit le comte. Mon but est de m'assurer que ces hommes s'insurgeront en ma faveur à un signal donné. Mais il ne faut pas me compromettre avec eux au point que je ne puisse faire un pas en arrière si quelque changement de circonstances me déterminait à renoncer à cette entreprise.

Ces mots rappelèrent sur-le-champ à mon esprit l'esquisse que m'avait tracée le marquis de Saint-Brie du caractère du comte, et je vis qu'il m'avait parlé avec vérité en me disant que le manque de résolution était son plus grand défaut. Je fus frappé des dangers que pouvait avoir cette irrésolution dans la conduite d'une grande entreprise, et je frémis presque en songeant aux suites qui pouvaient en résulter pour tous ceux qui y prendraient part, si la lutte qui semblait devoir avoir lieu ne se terminait pas par un seul coup. Cette réflexion, plus que toute autre, me détermina à mettre en œuvre toute l'énergie de mon esprit pour réussir dans la mission qui m'était confiée et pour tout préparer à agir sur le même point au même instant, afin de produire un effet subit et irrésistible. Je promis donc à son altesse de faire de mon mieux pour me conformer à ses vues, ajoutant que je ne doutais pas que je ne réussisse auprès des per-

sonnages respectables dont il était question, pourvu que je fusse muni des moyens nécessaires pour toucher leurs cœurs, qui n'étaient vulnérables que sur un seul point.

— Vous en serez muni, de l'Orme, me dit le comte, quoique l'argent soit une des choses dont nous avons le plus grand besoin. Mais vous ne partirez que demain matin, et, d'ici là, je tâcherai de vous fournir quelques milliers de couronnes que je sais vous être indispensables, d'autant plus que j'espère qu'avant votre retour vous pourrez m'envoyer une ou deux centaines de recrues; car si vous trouvez quelques spadassins qui aient quelques grains d'honnêteté plus que les autres, vous aurez soin de les enrôler pour ma bonne cause, et vous me les enverrez l'un après l'autre par Mouzon. — Maintenant allez vous reposer jusqu'au dîner, et acceptez comme un premier gage de mon amitié le bon cheval sur lequel vous étiez monté tout à l'heure. — Point de remerciemens, mon cher de l'Orme; recevez-le tout simplement comme je vous le donne. Peut-être vous rappellera-t-il le souvenir de Louis de Bourbon quand je n'existerai plus.

Il prononça ces mots avec un accent de mélancolie qui allait jusqu'au cœur et qui lui aurait assuré mon affection s'il ne l'avait déjà eue toute entière. Il semblait vouloir m'initier dans ses

sentimens les plus intimes, et la moindre froideur dans sa cause m'aurait paru une violation de sa confiance. Un prince s'attache son inférieur en partageant avec lui ses plaisirs et ses folies; mais il se l'attache bien plus encore en lui ouvrant le secret de son cœur.

En sortant des appartemens du prince, je ne sentis aucune envie de me joindre à aucun des groupes de ses amis qu'une gâité irréfléchie conduisait au mail, au jeu de paume et partout où ils pouvaient faire passer le plus rapidement possible ce moment précieux dont l'homme est prodigue dans sa jeunesse et dont il regrette l'emploi à un âge plus mûr. En montant l'escalier qui conduisait à mon appartement, je rencontrai M. de Varicarville. Il me souhaita le bonjour, et s'arrêta pour me parler.

— Je ne sais trop, monsieur de l'Orme, me dit-il, si je ne vais pas prendre trop de liberté avec vous; mais j'ai vu à l'instant conduire votre domestique dans le cabinet secret du duc de Bouillon. J'ai cru voir ce matin que vous n'étiez pas porté à vous attacher au parti du duc, et que, n'importe quelle en soit la cause, il n'était pas d'abord très-disposé à vous voir de bon œil. Je crois donc devoir vous prévenir que votre domestique est en ce moment avec lui, afin que, si vous ne l'y avez pas envoyé vous-même, vous

puissiez le questionner à ce sujet si vous le jugez à propos. Vous êtes encore tout jeune dans les intrigues de cette place, sans quoi je ne me serais pas permis de vous donner cet avis.

Nous n'étions qu'à dix marches de ma chambre, et après l'avoir remercié de m'avoir informé d'un fait qui me semblait assez étrange, je le priai d'y entrer et d'y attendre avec moi le retour d'Achille, que nous interrogerions alors sur la cause de son absence. Cette marque de confiance de ma part me valut la sienne, et, après avoir causé quelques instans avec circonspection, chacun de nous n'avançant que pas à pas, de crainte de trahir la confiance de monsieur le comte, ou de paraître vouloir sonder les opinions privées de l'autre, nous reconnûmes enfin que nous n'avions rien à nous cacher, et que nos opinions tendaient directement vers le même but.

Ce point établi, il en résulta beaucoup plus d'aisance dans notre entretien. Le marquis de Varicarville me fit connaître franchement ce qu'il pensait de la situation et du caractère du prince ; ainsi que des désirs et des vues du duc de Bouillon, dont les efforts pour entraîner le comte de Soissons dans une guerre civile devenaient de jour en jour plus actifs, et obtenaient plus de succès.

— Malgré les avantages qu'il peut en retirer, dit Varicarville, et il peut certainement en retirer plusieurs, je crois que le duc de Bouillon a principalement en vue le bien et l'honneur de monsieur le comte, et si j'étais sûr qu'une seule bataille, ou même une seule campagne, pût nous conduire au but que nous désirons, je ne m'opposerais point à ses vues : car, aussi bon soldat qu'habile général, le comte serait presque certain d'écraser les seules forces disponibles que le cardinal eût à mettre en campagne contre lui. Mais ce ne serait pas les seules armes que ce ministre astucieux emploierait. Il aurait recours aux négociations, aux traités et aux intrigues, et il vaincrait ainsi, il intimiderait même un homme qui a réellement dix fois plus de courage personnel qu'aucun de ceux qui le poussent le plus à la guerre. D'après ce que vous m'avez dit, je vois aisément que vous avez déjà découvert le défaut du prince, — l'irrésolution. Il a le courage d'un lion, mais il n'a pas de résolution. La première de ces deux qualités, pour me servir des propres termes de l'abbé de Retz, est ordinaire, et même vulgaire ; mais la seconde est rare, même parmi les grands hommes. Cependant elle est éminemment nécessaire au ministre d'un grand pays, et au chef d'une conspiration. Richelieu la possède au plus haut degré ; et celui

qui veut s'opposer à lui avec succès ne doit pas en être dépourvu.

Comme il prononçait ces derniers mots, la porte de ma chambre s'ouvrit, Achille entra, et il accourait à moi, quand, apercevant M. de Varicarville, il s'arrêta tout à coup.

— Qu'alliez-vous dire, Achille? lui demandai-je, vous pouvez parler librement; Monsieur est un ami.

— Mais ce que j'ai à vous dire est un secret d'état que je ne puis communiquer qu'à vous seul, monsieur le comte, répondit le petit acteur avec un air de grande importance, et je le garderai bien enfermé dans le plus profond cachot de mon cœur, jusqu'à ce que l'occasion vienne en ouvrir la porte.

Varicarville parut surpris de ce style; mais comme j'y étais habitué, je me contentai de lui dire: — Vous ferez mieux d'ouvrir vous-même la porte du cachot, Achille, de peur que je ne la brise, et votre crâne en même temps.

— Si vous insistez, monsieur le comte, reprit le petit acteur, qui peut-être ne demandait pas mieux que de se délivrer sur-le-champ du fardeau d'un secret, il ne me reste plus qu'à obéir. Sachez donc, rejeton illustre d'une noble maison, que comme je revenais de cette fameuse enceinte où la victoire vous a couronné ce matin,

un des serviteurs de haut et puissant prince, Frédéric-Maurice, duc de Bouillon et souverain de Sedan, me tira par le pan de mon habit, et me dit à voix basse, d'un ton solennel, que son maître désirait me parler. A quoi je répondis que le devoir était le premier appel auquel une âme généreuse dût répondre, et par conséquent, je devais, avant de le suivre, aller voir si vous n'aviez pas besoin de mes services. Ayant appris que vous étiez enfermé avec monsieur le comte, je me rendis dans le cabinet du susdit haut et puissant prince, qui me demanda d'abord si j'avais votre confiance pleine et entière, et je l'assurai que vous n'avez pas une seule pensée que vous cherchiez à me cacher.

— Il faut que vous soyez un grand sot ou un grand drôle pour avoir osé parler ainsi, m'écriai-je, et je ne sais trop lequel des deux.

— Un drôle, monsieur le comte, un drôle, s'il vous plaît, répondit Achille en me saluant profondément. — Il y a quelque chose de si dégradant dans le terme de sot. — Mais écoutez ! il me demanda ensuite si j'avais été long-temps à votre service ; à quoi je répondis que j'y avais été toute ma vie ; que je ne vous avais pas quitté depuis le berceau, que ma mère avait été votre nourrice, et que par conséquent nous étions frères de lait.

— Charmante histoire apocryphe ! m'écriai-je : n'importe ! continuez !

— Son altesse me demanda alors , dit Achille, si votre opinion était pour la paix ou pour la guerre ; à quoi je répondis que je croyais que vous étiez encore indécis à cet égard , quoique vos dispositions naturelles vous portassent à la guerre , pour laquelle vous aviez un goût si prononcé , que vous aviez voulu porter les armes et vous battre en Catalogne , pour des affaires qui ne vous concernaient en rien. Il parut satisfait de ce que je lui disais , mais je ne voulus pas aller plus loin , de peur de compromettre votre excellence. Après cela sa majesté me dit que je devais tâcher de vous déterminer à la guerre , et que vous deviez tâcher d'y déterminer monsieur le comte , me donnant au moins cent bonnes raisons , que j'ai oubliées , pour que les hommes se coupent la gorge les uns aux autres. Le duc me donna alors une bourse assez bien remplie , non pour me corrompre , comme il me le dit , mais pour me dédommager de la peine que j'avais prise ; et il me recommanda de ne rien dire à qui que ce soit de ce qui s'était passé entre nous , ce que je lui promis sur mon honneur et ma réputation ; et je suis accouru bien vite pour tout raconter à votre éminence.

— Et votre honneur , et votre réputation , mon

drôle, dit Varicarville, qu'en faites-vous à présent ?

—Quant à cela, monseigneur, répondit Achille, c'était un vêtement tellement usé, qu'au lieu de le rapiécer, comme font tant d'autres, ce qui n'est ni très-facile, ni très-sûr, j'ai cru qu'il valait mieux le jeter au rebut, et tâcher de m'en passer.

Après avoir renvoyé Achille, je consultai Varicarville sur ce que je devais faire dans cette circonstance.

— Tout ce que vous pouvez faire, me dit-il, c'est de paraître tout ignorer, et de rester ferme dans votre détermination ; si je ne me trompe pas en supposant qu'elle soit de vous unir à ceux qui cherchent à détourner le comte d'une entreprise si dangereuse qu'une guerre civile.

—Ma détermination, répondis-je, est de continuer à dissuader le comte d'un tel projet, jusqu'à ce que je le voie absolument résolu à l'exécuter. Mais après cela, bien loin de chercher à ébranler sa résolution, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour l'y maintenir et pour assurer le succès de l'entreprise : car je suis convaincu, après tout, que l'hésitation, et les opinions contradictoires dans le parti du prince, ne peuvent qu'amener sa ruine.

— Vous pouvez avoir raison, dit Varicarville,

et le plan de conduite que vous vous tracez est tout ce que je pouvais espérer et désirer. Quand je vous verrai seul avec le comte, je serai désormais plus tranquille, convaincu que, tant qu'il restera dans l'indécision, vous continuerez à vous opposer à tout acte d'hostilité contre le gouvernement; et quand il sera une fois décidé, et que le dé sera jeté, nous devons tous deux faire les plus grands efforts pour que le résultat lui soit favorable.

Ainsi se termina ma conférence avec Varicarville, et pendant le reste de la journée, il ne se passa rien qui me concernât personnellement. J'entendis parler de l'arrivée de nouvelles recrues tant de l'intérieur de la France, que des pays étrangers voisins, qui étaient presque peuplés d'exilés français. Achille m'apprit aussi que le baron de Beauveau était revenu des Pays-Bas, accompagné d'un seigneur espagnol ayant le titre de plénipotentiaire de l'archiduc Léopold, et du cardinal infant d'Espagne; mais jusqu'au soir, il n'arriva rien à quoi je fusse obligé de prendre part.

Je passai donc le temps à me promener dans la ville de Sedan, et d'après les travaux qu'on faisait avec activité sur différens points des fortifications, je fus porté à croire que le duc de Bouillon ne s'attendait qu'à un court in-

tervalle de paix. Enfin, comme j'approchais d'un ouvrage à cornes auquel on travaillait sur les bords de la Meuse, une sentinelle étendit sa pertuisane en travers devant moi, et me dit que je ne pouvais passer. Ma promenade étant interrompue de ce côté, je rentrai dans la citadelle, et je regagnai ma chambre.

XL.

J'ÉTAIS à la fenêtre de ma chambre à coucher, dans un de ces accès de réflexions presque mélancoliques qui s'emparent de notre esprit quand il n'est pas occupé de pensées qui appellent toute son énergie, après le tumulte et l'agitation de grandes entreprises, et quand la voix silencieuse de notre conscience nous reproche le néant des projets des hommes, et la futilité des plus grandes luttes qui ont lieu sur la terre.

Rien ne pouvait être plus agréable que la scène qui s'offrait à mes yeux de ma croisée. Le

soleil allait se coucher derrière la forêt des Ardennes, qui, bornant la vue du côté du nord, formait à la belle principauté de Sedan une ceinture d'un pourpre foncé. Le soleil n'avait encore baissé qu'autant qu'il le fallait pour donner une splendeur dorée à l'atmosphère, et ses rayons brillaient encore sur tous les points du paysage, où l'œil croyait voir étinceler de toutes parts des diamans. Les hauteurs d'Amblemont, s'étendant du sud-ouest au nord, étaient couvertes de légers nuages, qui se chargeaient d'un pourpre plus vif à mesure que le soleil descendait. Cent villages et hameaux, avec leurs petits clochers, et les tourelles des châteaux, épars dans la vallée, se montraient au dessus de chaque bouquet d'arbres. Les troupeaux retournant dans les étables et les bergeries, donnaient des idées de paix et d'abondance; et la Meuse, faisant mille détours dans de riches prairies, et réfléchissant par intervalles les derniers rayons du soleil, imprimaient à toute cette scène un caractère de majesté solennelle. Je suivais des yeux la marche d'une barque glissant silencieusement sur la surface de ce fleuve, sur les eaux calmes duquel elle traçait à peine un sillon, et tandis que les passions, l'ambition, l'orgueil, la vanité, mille autres sentimens irritables qui avaient

lutté dans mon sein pendant
à l'influence de la scène douce
j'avais sous les yeux, je son
serait heureux de pouvoir tra
paisiblement que cette petite
sur la Meuse, quand mes rêves
pus par quelqu'un qui frap

Quoique je ne fusse pas très
interruption, j'ouvris la por
Bouillon lui-même se présent

— Monsieur de l'Orme, dit
j'espère que je n'interromps pa
Je le saluai et le priai de s'a
charmé de vous trouver seul
quoiqu'on soit obligé de faire
entier, s'il le faut, ce qu'on rega
cependant quand on a à se re
ble d'un tort, il est plus agréa
particulier, et surtout pour un
dans son propre château. —
injuste et peu civil envers vo
l'Orme, et je viens franchem
mander pardon. Me l'accordez

Quoique je crusse qu'il entr
autant de politique que de f

servé quelque souvenir pénible, monseigneur, de ce qui s'est passé ce matin, la condescendance et la franchise de pareilles excuses l'effaceraient nécessairement sur-le-champ.

Je vis une légère rougeur paraître sur les joues du duc au mot excuses; car les hommes font mille choses qu'ils n'aiment point à entendre désigner par le nom véritable qu'elles doivent porter; et je conçus facilement, quoique le fier souverain de Sedan, pour parvenir à son but secret, m'eût donné lieu d'employer le terme dont je m'étais servi, cependant ses oreilles étaient blessées d'entendre dire qu'il eût fait des excuses à quelqu'un.

— Dans le fait, continua-t-il, j'étais ce matin dans une humeur un peu irritable, et j'avais conçu de vous trop à la hâte une opinion qu'un entretien que j'ai eu ensuite avec monsieur le comte, m'a démontré être mal fondée. Je m'étais persuadé que vous faisiez tous vos efforts pour le détourner de la seule démarche qui puisse prévenir la ruine de sa patrie et la sienne. Nos levées d'hommes étaient presque finies; notre envoyé sur le point de revenir des Pays-Bas; tous nos plans concertés, et le

que je sois convaincu maintenant que j'étais dans l'erreur, vous conviendrez qu'il était naturel que j'attribuasse ce changement à vos conseils.

Je ne pus m'empêcher de sourire en songeant à l'importance qu'un homme méfiant donne souvent à une circonstance ou à une personne qui n'en a réellement aucune. — Votre Altesse m'attribue beaucoup plus d'influence sur monsieur le comte, que je n'en possède, répondis-je. Mais si vous désirez savoir quelle est l'opinion d'un simple gentilhomme de sa maison, et d'après quels principes il a résolu de régler sa conduite, je suis prêt à vous faire lire dans mon cœur aussi clairement que vous m'avez permis de lire dans le vôtre.

Le duc sentit peut-être qu'il n'agissait pas avec beaucoup de franchise, et ce ne fut qu'en hésitant un peu, qu'il me dit qu'une telle marque de confiance lui ferait plaisir.

— Je vous dirai donc, monseigneur, continuai-je, que je pense que la démarche que vous croyez nécessaire à la sûreté de monsieur le comte, c'est-à-dire une guerre civile, est la plus dangereuse qu'il puisse faire, si ce n'est d'hésiter encore quand il aura pris sa détermination.

— Mais pourquoi la trouvez-vous si dange-

reuse? me demanda le duc. Bien certainement les conjonctures ne sauraient être plus propices. Nous avons des troupes, des fonds, des alliés tant dans l'intérieur qu'au dehors, nous ne pouvons donc douter du succès. D'ailleurs le comte est adoré du peuple et de l'armée! et il se trouvera à peine dix hommes en France qui veuillent tirer l'épée contre lui. Il est la bravoure même; — politique habile; — excellent général; — homme plein de résolution.

Le duc parlait d'un ton si sérieux, qu'il était difficile de supposer qu'il ne pensât pas ce qu'il disait; mais il était impossible de croire qu'un homme doué de tant de sagacité fût aveugle sur le principal défaut du prince. Si c'était une ruse pour tirer de moi l'opinion que je m'étais formée du prince, elle ne réussit pas; car, je lui soupçonnai ce dessein. Je lui répondis donc: — C'est la vérité. Monsieur le comte est tout ce que vous dites; et cependant, monseigneur quoique mon opinion doive être de bien peu de poids dans la balance, je suis très-déterminé à m'opposer, autant que je le pourrai, à toute mesure tendante à la guerre, si jamais son altesse me fait l'honneur de me demander mon avis à ce sujet; — du moins tant que je verrai qu'il n'a pas pris une détermination fixe. Mais du moment que je l'entendrai dire qu'il a pris sa réso-

lution, personne ne sera plus empressé que moi à tâcher de l'y maintenir; et je me regarderai comme obligé de chercher à le convaincre qu'un pas en arrière entraînerait sa ruine; j'emploierai alors toutes mes facultés physiques et intellectuelles, pour coopérer à la réussite de l'entreprise, autant que j'en serai capable.

— En ce cas, dit le duc, je suis sûr que je serai en état de prouver, ce soir même, que la guerre est maintenant inévitable, et que je déciderai le comte à le prononcer lui-même. Un conseil doit se tenir à dix heures pour diverses affaires importantes. Je ne doute pas que son altesse ne vous y appelle, et ne vous demande votre opinion; et je compte sur votre parole de faire tout ce qui sera en votre pouvoir pour empêcher tout pas rétrograde, quand le comte aura une fois fait connaître sa résolution.

Le duc parlait alors d'un ton qui prouvait qu'il exprimait ses véritables sentimens. Pour lui rendre justice, je dois dire qu'il avait montré la plus grande amitié au prince à qui il avait donné l'hospitalité; et il était assez naturel qu'il cherchât, par tous les moyens possibles, à amener à son opinion ceux qui entouraient monsieur le comte. Quand donc il eut renoncé à tout artifice, autant qu'il lui était possible de le faire, — car il était trop habitué à la politique

pour y renoncer entièrement, — il m'inspira beaucoup plus de respect; et lorsqu'il s'avança franchement, en me sollicitant de me joindre à son parti, et en cherchant à m'entraîner pas à pas par ses argumens, j'éprouvai beaucoup plus de difficulté à lui résister, que je n'en avais trouvé à découvrir ses artifices et à m'en garantir.

C'est dans les temps de factions et d'intrigues, lorsque chaque voix est essentielle pour un parti ou pour un autre, que les hommes les plus insignifians deviennent importans, et s'imaginent devoir à leur mérite la cour qu'on leur fait afin de pouvoir compter une unité de plus; et ils vendent alors à la flatterie et aux attentions l'appui que nul autre genre de corruption n'aurait pu obtenir d'eux. Quoique je pusse m'exagérer mon importance, d'après les efforts que le duc faisait pour me gagner, — et je ne nie pas qu'ils ne produisissent cet effet, — je restai ferme; et, se contentant enfin de ce que je lui avais d'abord promis, il fit tomber la conversation sur moi-même, et je vis qu'il avait tiré du comte de Soissons la partie de mon histoire qui avait rapport à l'insurrection de la Catalogne, et à mon entrevue avec Richelieu.

Tout en causant ainsi, je sentais que mon caractère et mon esprit subissaient un examen

strict et détaillé, et que chaque mot que je laissais échapper était pesé avec la plus scrupuleuse attention; et je crois que, d'une part, la vanité de me montrer sous le jour le plus avantageux, de l'autre, les efforts que je faisais pour que le duc ne s'aperçût pas que je pénétrais ses intentions durent me faire déployer plus d'affectation que de talent. La conviction que tel était le cas dans lequel je me trouvais vint augmenter encore mon embarras. Enfin, sentant que je ne rendais pas justice à mes moyens intellectuels, je coupai court tout d'un coup à une question du duc, qui annonçait trop évidemment ses vues. — Monseigneur, lui dis-je, le caractère des hommes se juge par leurs actions, quand ils sont libres d'agir; et par leurs paroles, quand ils croient que ces paroles ne sont pas l'objet d'un examen sérieux; mais soyez certain qu'on ne peut se faire une idée exacte de l'esprit d'un autre en l'assiégeant en forme. Quand nous voyons une armée entourer la citadelle du cœur, nous nous mettons sur-le-champ sur la défensive; et, quels que soient les talens de notre adversaire, il lui est très-difficile de la prendre d'assaut, ou de la réduire à capituler.

— Vous vous méprenez, me dit le duc. Je n'avais pas l'intention que vous semblez m'attribuer. Mon seul désir était de passer agréable-

ment une heure en votre compagnie, avant d'aller joindre son altesse pour nous rendre ensemble au conseil; mais je crois qu'il est temps que j'y songe.

Le duc me quitta, et me laissa assez peu satisfait de ma conduite pendant l'entrevue qui venait d'avoir lieu. Retournant à mon poste, près de la croisée, je vis disparaître les derniers rayons du soleil, et briller les étoiles l'une après l'autre. Je me sentais l'esprit rempli de mille pensées bizarres auxquelles l'aspect solennel de la nuit donnait une teinte calme, mais mélancolique, et qui devenait même plus sombre, quand je songeais combien peu mes actions étaient soumises au gouvernement de ma raison, et combien il m'arrivait souvent, même dans la conversation la plus simple, d'agir et de parler d'une manière diamétralement opposée à ce que la réflexion m'aurait conseillé.

Fatiguée du présent, mon imagination se reporta sur le passé, et bien des souvenirs, bien des regrets agitèrent mon esprit, et évoquèrent des espérances, des désirs, des songes passés depuis bien long-temps, — brillantes chimères qui nous abandonnent en même temps que la jeunesse, et qui ne se réalisent jamais, si ce n'est dans un monde qui est au delà du tombeau. Les sons variés d'une ville avaient fait place au si-

lence, et je pouvais entendre le doux murmure des eaux de la Meuse, et les soupirs de la brise d'été entrant par les embrasures de la citadelle. Les soins, les soucis, les travaux, tous les embarras trop réels de la vie semblaient disparus avec le jour qui les avait nourris, tandis que l'esprit, l'imagination, la mémoire, qui vivent de ce qui n'a pas d'existence, paraissaient réclamer leurs droits, et prendre possession de la nuit. Que de fois, dans mon beau pays, j'avais admiré sans déchirement de cœur, sans pousser un soupir, la splendeur d'un beau ciel parsemé d'étoiles ! combien de fois, à ce spectacle, j'avais senti mon âme s'élever vers l'être puissant des mains duquel il était sorti ! Mais en ce moment, mes yeux se fixaient sur les ténèbres qui couvraient la terre, et le souvenir mêlait de l'amertume à cette douce contemplation. Je pensai à ma chère Hélène, et je me rappelai combien d'obstacles nous séparaient. — Je pensai à mon père, qui avait surveillé ma jeunesse comme une fleur qui s'entr'ouvre ; qui avait cherché à placer dans mon cœur le germe de toutes les qualités les meilleures et les plus nobles, et qui devait être plongé dans l'affliction par suite de mon absence, dont la cause ne lui était pas expliquée. — Je pensai à ma mère, qui avait pris soin de mon enfance, qui avait fondé sur moi tout l'es-

poir de son bonheur, qui, pendant ma maladie, après mon premier retour d'Espagne, m'avait veillé, avait pleuré sur moi, avait souffert plus que moi. — Je me rappelai chaque ton de sa voix, chaque regard de ses yeux, chaque sourire de ses lèvres. Mon cœur se serra, et il fallut quelques larmes pour le soulager. — Tout à coup, au milieu des ténèbres, il me sembla que quelque chose de blanc glissait devant moi, et je crus y trouver l'air, la forme, l'aspect de ma mère. Mes yeux s'y fixèrent, comme s'ils eussent voulu sortir de leurs orbites. Je la voyais aussi clairement, aussi distinctement que si je l'eusse vue en plein jour. Mon cœur battit vivement, un tourbillon d'idées m'agita le cerveau; je m'efforçai de parler, mais la parole mourut sur mes lèvres, et quand je recouvrai le pouvoir de m'exprimer, la vision avait disparu, et je me retrouvai entre les ténèbres qui couvraient la face de la terre, et les astres qui brillaient dans l'espace.

Je sais, — je suis sûr maintenant que je puis raisonner avec calme sur cette sorte de vision, — que ce n'était qu'une illusion de mon imagination, à laquelle avaient également contribué le soir, les ténèbres, et les idées qui m'avaient occupé; et cependant il faut que l'imagination soit douée d'une bien grande force pour contraindre

ainsi les organes de la vue à appuyer les illusions qu'elle produit. Dans le moment, je ne doutais pas plus que je n'eusse vu l'esprit de ma mère que je ne doutais de ma propre existence. La mémoire de toute cette scène est encore aussi fortement que jamais empreinte dans mon esprit; et chaque circonstance, d'après les impressions de mes sens, m'en semblait alors aussi positivement vraie, que tout ce que nous voyons dans le cours ordinaire des événements. Cependant la mémoire permet à l'esprit de raisonner avec calme, et je répète donc que je crois fermement que cette vision avait été produite par mon imagination fortement exaltée; car je suis convaincu que le Tout-Puissant, qui a dicté des lois à la nature, et qui a voulu qu'elle fût admirablement régulière, même dans ses irrégularités, ne permet pas que les lois qu'il a faites soient changées ou interrompues, sans des vues profondes et extraordinaires dont lui seul peut juger.

Je ne prétends pas nier que les lois de la nature n'aient pu quelquefois être interrompues, ni qu'elles ne puissent l'être encore; mais, malgré le témoignage apparent de mes sens, je ne pourrai jamais croire qu'une semblable infraction au cours ordinaire des choses ait eu lieu dans le cas dont il s'agit.

LXI.

COMME je l'ai déjà dit, l'espèce de vision, rapportée dans le chapitre précédent, m'avait paru, dans le moment, une réalité; et, après être resté quelques instans plongé dans un chaos d'idées confuses, je commençai à recueillir mes pensées, et à les adapter aux circonstances où je me trouvais. L'esprit de ma mère m'était apparu, pensai-je, et c'était probablement pour m'avertir que ma propre mort était prochaine. Mais je craignais peu la mort en elle-même, et tout ce que je désirais, c'était de trouver quelque occasion de me distinguer avant qu'elle terminât ma car-

rière. Toutes les bagatelles que nous avons le temps de rendre importantes, quand l'existence se prolonge en longue perspective devant nous, perdirent leur prix à mes yeux, quand je m'imaginai, ou plutôt quand je sentis, comme nous devrions toujours le sentir, que chaque heure de notre vie est comptée. On joue avec hardiesse quand on n'a rien à perdre, et avec insouciance quand on n'a rien à gagner ; et ainsi la supposition que la vie était sur le point de m'abandonner m'armait d'une sorte de confiance et de fermeté d'âme, qu'on n'acquiert en général que par une longue expérience de ses forces, comparées à celles des autres.

Tandis que j'étais encore occupé à songer à ce que j'avais vu ou cru voir, on vint m'avertir que le prince désirait que je me rendisse dans la grande salle du château le plus promptement possible. Sans me donner le temps de changer de costume, je descendis sur-le-champ. En traversant la petite cour, je rencontrai Achille, il avait été se promener dans la ville de Sedan, et les portes de la citadelle étant fermées quand il y était revenu, il avait été obligé d'attendre quelques heures avant de pouvoir y rentrer. Je n'eus pas le temps de lui faire une longue réprimande, et, lui ayant ordonné d'aller m'attendre dans ma chambre, j'entrai dans la salle du conseil.

C'était une grande chambre voûtée, au centre de la citadelle. Une table en occupait le milieu, et les lumières qui y étaient placées, quoique suffisantes pour éclairer le centre de l'appartement, en laissaient le reste dans une demi-obscurité. Je ne pus donc voir en entrant qu'un groupe de figures indistinctes, parmi lesquelles je ne reconnus d'abord personne. La plupart étaient assis sans ordre autour de la table; quelques uns causaient ensemble en se promenant, et il semblait qu'on attendît quelqu'un pour entrer en délibération.

Lorsque j'arrivai, les mots : — Le voici ! le voici ! prononcés en même temps par plusieurs voix, me firent presque croire que c'était moi que le conseil attendait. Mais la vanité qui me suggérait une telle idée reçut bientôt sa récompense ; car le comte de Soissons, qui était assis au haut bout de la table, s'écria : — Non ! non ! Ce n'est que le comte de l'Orme. M. de Guise n'aime pas à se presser, n'importe qui l'attende. M'avançant alors vers la table, j'y vis M. le comte, Bardouville, Varicarville, Saint-Ibai, et plusieurs autres que je ne connaissais pas encore, tandis que le duc de Bouillon s'entretenait à quelques pas avec des étrangers. Mais ma plus grande surprise fut de trouver près du comte de Soissons M. de Retz, que j'avais laissé à Paris, il

n'y avait que peu de jours. Il semblait enfoncé dans de profondes réflexions ; mais je crois que ses idées n'étaient pas aussi abstraites qu'elles le paraissaient. Lorsque je m'approchai de lui, il se leva pour m'embrasser, comme si nous nous fussions connus depuis un siècle, et me dit à l'oreille en même temps : — J'ai appris que vous avez embrassé la vraie foi ; soyez-en martyr ce soir, s'il est nécessaire.

Je m'assis près du marquis de Varicarville, qui me dit tout bas : — Nous avons ici un ambassadeur d'Espagne, et vous verrez avec quelle bonté d'âme nous nous laissons cajoler nous autres Français. Ce marquis de Villa-Franca nous promettra de l'argent, des hommes, tout ce que nous voudrons, et ne tiendra aucune de ses promesses quand le moment de les exécuter sera arrivé.

— Peut-être pourrai-je l'obliger à en tenir au moins une partie, répondis-je, pensant aux diamans que j'avais entre les mains, et qu'Achille avait pris pendant le pillage de Barcelone. Varicarville parut surpris ; mais en ce moment le duc de Bouillon se retourna en s'écriant qu'il était inconcevable que M. de Guise se permît de faire attendre ainsi une telle assemblée.

— A vos places, Messieurs, dit sur-le-champ le comte de Soissons ; nous avons attendu trop

long-temps le noble prince de Lorraine. A vos places, s'il vous plait!

Chacun s'assit alors autour de la table, et le baron de Beauvau se levant, informa le comte qu'il s'était fidèlement acquitté de sa mission près de l'archiduc Léopold et du cardinal infant d'Espagne, qui avaient promis l'un et l'autre de fournir à son altesse un contingent de sept mille hommes, et deux cent mille couronnes en argent, s'il se déterminait à la guerre juste et nécessaire à laquelle il était appelé par la voix, non-seulement de la France, mais de toute l'Europe; guerre qui, d'un seul coup, délivrerait son pays natal de l'oppression sous laquelle il gémissait, et qui accorderait le bienfait de la paix au monde souffrant et déchiré. Il entra alors dans divers détails que j'oublie; mais il était aisé de voir qu'au total, M. de Beauvau était un des plus violens partisans de la guerre. Il finit par dire que le marquis de Villa-Franca, alors présent, avait été envoyé par le cardinal infant pour apprendre la détermination définitive du prince.

Mes yeux suivirent la direction des siens pendant qu'il parlait ainsi, et ils s'arrêtèrent sur un grand homme à teint brun, qui était assis à côté du duc de Bouillon, et qui écoutait tout ce qui se passait, avec un air de plus d'intérêt que la

noblesse espagnole en général ne jugeait à propos d'en montrer. Il était vêtu très-simplement en habit noir, mais on voyait briller sur lui une quantité de riches bijoux, qui prouvaient que le pillage de sa maison à Barcelonne ne l'avait pas guéri de sa passion pour les pierres précieuses.

Lorsque le baron de Beauvau eut rendu compte de sa mission, le duc de Bouillon se leva, et dit qu'à présent que les nobles princes de la maison d'Autriche leur avaient fait des offres si généreuses et si amicales, et avaient envoyé un seigneur d'un si haut rang pour entendre leur détermination, tout ce qui leur restait à faire, était de voir s'ils voulaient se soumettre à un ministre oppresseur, courber leurs têtes sous la hache, et ajouter les noms les plus illustres de la France à la longue liste des meurtres de Richelieu; ou, par un grand et noble effort, briser les chaînes imposées par un usurpateur, et rendre la liberté à leur roi, à leur patrie et à eux-mêmes.

Le duc parla long-temps et avec éloquence. Il insista sur la nécessité de la guerre d'après tous les motifs qu'on pouvait alléguer. Il s'adressa d'abord aux plus nobles qualités de ses auditeurs, à leur courage, à leur patriotisme, à leur honneur. Il eut recours ensuite à des auxiliaires encore plus puissans, et chercha à mettre en jeu leur vanité, leur ambition, leur orgueil,

leur cupidité; mais, en appelant ces défauts à son secours, il eut soin de les couvrir d'un vernis brillant, de peur que, se montrant à nu, leur difformité ne devînt plus nuisible qu'utile à ses projets; il parla comme s'il se fût adressé en général à toute l'assemblée, et comme s'il eût cherché à gagner chacun de ses auditeurs séparément. Mais la force de ses argumens s'adressa surtout au comte de Soissons, dont la détermination devait décider la question.

Varicarville ne laissa point passer le discours du duc sans jeter son opinion en contrepoids dans la balance, qui maintenait encore son équilibre dans l'esprit du prince. Il fit valoir en style simple, mais énergique, tous les motifs qui devaient porter le comte à s'abstenir d'une démarche qu'il pourrait ensuite regretter d'avoir faite.

C'est une faiblesse ordinaire aux gens irrésolus d'attacher toujours plus d'importance à une nouvelle opinion qu'à celles qu'ils ont déjà entendues, et M. le comte, se tournant vers de Retz, l'invita à dire ce qu'il pensait du sujet de la délibération. L'abbé s'en défendit, et protesta de son inexpérience et de son incapacité, assez long-temps pour faire parade de modestie, et donner plus de valeur à son opinion. Mais enfin, quand il se trouva pressé, il se leva, et parla à peu près comme il suit :

« Je me vois ici entouré des meilleurs et des plus chers amis de monsieur le comte, et cependant j'ose dire qu'il ne s'y trouve pas un seul gentilhomme qui ait plus d'amour que moi pour sa personne, et qui prenne plus d'intérêt à son honneur. Si je voyais qu'en restant dans l'inaction, il mît cet honneur en danger, ma voix serait la première pour la guerre; mais quand son honneur est en sûreté, rien ne peut me décider à lui conseiller une mesure qui peut le lui faire hasarder. Je ne parle que de monsieur le comte, car ce sont ses intérêts que nous devons prendre en considération en ce moment; c'est lui qui doit décider de nos actions, et c'est son honneur c'est sa réputation, qui doivent courir des risques par suite de cette détermination. Il me paraît évident qu'en restant en paix, son honneur est à l'abri de toute atteinte. Sa retraite à Sédan le garantit de l'acte de bassesse auquel le cardinal voulait le forcer. La haine générale qu'on porte au ministre fait tourner vers le comte exilé tout le flux de la popularité, et il est l'objet de l'amour et de l'admiration publiques. Mais on est toujours plus sûr de la faveur du peuple en restant dans l'inaction, parce que la gloire qui résulte des actions dépend entièrement du succès, qui est toujours incertain. La popularité dont jouit monsieur le comte dans son inaction

actuelle est inébranlable, parce qu'elle est fondée sur la haine publique contre le ministre, et cette haine est une de ces choses sur la durée desquelles on peut toujours compter. Le public a toujours haï et haïra toujours quiconque est ministre, quels que soient ses talens, quelles que soient ses vertus. Un ministre peut jouir d'abord d'une popularité momentanée, il peut en obtenir quelques retours passagers; mais l'envie, la haine, le mécontentement vivront toujours au fond du cœur du peuple contre le ministre, qu'il ne cessera jamais d'accuser de tous ses maux, de toutes ses infortunes, de tous ses griefs. Animé donc ainsi d'une haine inextinguible contre le cardinal, le peuple aimera toujours monsieur le comte, comme étant son ennemi, à moins que son altesse ne risque sa propre gloire en entraînant la nation dans une guerre intestine. Mon opinion bien sincère est donc que, tant que le ministre ne rendra pas la guerre inévitable, l'intérêt, l'honneur, le soin de la dignité du prince, tout exige la paix. Les forces de corps de Richelieu décroissent tous les jours, tandis que la haine du peuple contre lui augmente à chaque instant, et que son amour pour monsieur le comte s'accroît dans la même proportion. Cependant, les yeux de toute l'Europe voient avec admiration un prince du

sang royal de France se condamner à un exil volontaire, plutôt que de sacrifier ce qu'il doit à sa dignité; et, quoique ayant assez de pouvoir et d'influence pour se soutenir contre les artifices et les menaces d'un ministre usurpateur, s'abstenir, par patriotisme, de commencer une guerre qui, pour compensation de calamités certaines, n'offre qu'un événement éloigné et incertain. La paix, donc! Ayons la paix; du moins jusqu'à ce que la guerre devienne inévitable. »

Pendant que de Retz parlait ainsi, le duc de Bouillon le regardait avec une sorte de ricane-ment ironique, mais calme, qui me porta à croire qu'il comptait encore pouvoir décider le prince à la guerre; et du moment que l'abbé eut fini son discours, il lui dit: — Monsieur le damoiseau, souverain de Commerci, — c'était un des titrés de M. de Retz, — il me semble que, pour un homme si jeune, vous êtes merveilleusement pacifique.

— Duc de Bouillon! s'écria de Retz, fixant sur lui ses yeux noirs pleins de feu, sans la reconnaissance que vous doivent tous les amis du prince pour l'accueil qu'il a reçu de vous, je serais tenté de vous rappeler qu'il peut arriver que vous ne soyez pas toujours sous l'abri de vos bastions.

— Silence, mes amis, silence ! dit le comte de Soissons ; n'ayons pas de querelles dans notre conseil. — Bouillon, mon noble cousin, vous avez tort. De Retz a autant de droit que qui que ce soit d'exprimer son opinion quand je la lui demande. — Voyons, comte de l'Orme, donnez-nous aussi votre avis.

Je répondis sans hésiter que ma voix était pour la paix, tant qu'on pourrait la maintenir avec honneur ; mais que si la guerre devenait inévitable, je pensais que plus on mettrait de hardiesse à l'entreprendre et de résolution à la soutenir, plus on aurait de probabilité d'obtenir du succès et de gagner de l'honneur.

— C'est aussi mon opinion, dit le prince ; restons donc en paix tant que nous ne serons pas forcés à la guerre, et si nos ennemis la rendent inévitable, agissons alors de manière à les en faire repentir.

— Si elle l'est ou non en ce moment, c'est ce dont Votre Altesse jugera, après avoir jeté les yeux sur ceci, dit le duc de Bouillon en plaçant un papier devant le comte de Soissons.

Le comte le prit, et tous les yeux se fixèrent sur lui pendant qu'il en faisait la lecture. Ses sourcils se froncèrent, son visage s'anima ; il se mordit les lèvres, et passant le papier au marquis de Varicarville, il lui dit de le lire

tout haut. — Il est nécessaire, dit-il, que chacun sache et puisse rendre témoignage que c'est par nécessité, et non de mon plein gré, que je plonge mon pays dans tous les maux d'une guerre civile. — Lisez, Varicarville, lisez!

Varicarville parcourut d'abord le papier des yeux, et lut ensuite, d'une voix assez mal assurée, la proclamation suivante :

« De par le Roi. A nos féaux et bien-amés, etc. La crainte que nous avons que les bruits récemment répandus de factions et de conspirations par lesquelles divers de nos sujets rebelles s'efforcent de troubler le repos de notre royaume, ne vous inspirent de vaines appréhensions, faute par vous d'en connaître les détails, nous avons résolu de rendre ces détails publics, afin que vous puissiez rendre grâces à Dieu, qui nous a permis de découvrir les complots de nos ennemis, assez à temps pour empêcher leur malveillance de causer la ruine de l'état.

» Nous n'aurions jamais cru, après l'indulgence et la bonté que nous avons eues en toute occasion pour notre cousin le comte de Soissons, et surtout en lui pardonnant la part qu'il avait prise à l'horrible conspiration de 1636, qu'il se serait embarqué dans de semblables projets, si l'arrestation de divers émissaires sé-

ditieux , envoyés dans nos provinces pour exciter la rébellion , lever des troupes contre nous , débaucher nos soldats , et ébranler la fidélité de nos sujets , et les aveux des susdits émissaires , n'eussent complètement prouvé et établi les desseins criminels de notredit cousin.

» Les levées qui se font publiquement par ordre de notredit cousin ; les hostilités commises contre nos fidèles soldats , chargés de garder les frontières de la Champagne ; l'aveu du courrier nommé Vausselle , que la providence a fait tomber entre nos mains , portant qu'il avait été envoyé de la part dudit comte de Soissons et des ducs de Guise et de Bouillon , à notre cher et bien-aimé frère , Gaston , duc d'Orléans , dans le dessein de séduire notre dit frère , et de le déterminer à entrer dans les plans de trahison desdits conspirateurs et de leur prêter son aide ; un autre aveu dudit Vausselle portant que le comte de Soissons , ainsi que les ducs de Guise et de Bouillon , tant conjointement que séparément , avaient traité et conspiré avec le cardinal infant d'Espagne , de qui ils avaient reçu et devaient recevoir des sommes d'argent considérables , et de qui ils attendaient l'aide et le secours de munitions de guerre et de divers corps de troupes , destinés à agir contre la France , leur pays natal , et contre nous , leur seigneur et souve-

rain; — ces circonstances et nous ayant donné pleine et entière satisfaction de ce dont nous aurions voulu nous nous trouvons maintenant en possession de la justice pour nous et pour nos sujets de prononcer ledit comte de Guise, ducs de Guise et de Bouillon, leurs auteurs, complices et auteurs du royaume de France et rebelles au roi légitime, à moins que, dans le mois, à compter de la date des présentes, se présentent en notre cour, et qu'elle soit alors, et, reconnaissent leur faute, n'aient recours à n

Rien n'aurait pu être mieux pour rétablir l'union dans le conseil de Soissons. La guerre était alors terminée après une conversation décousue et multieueuse, dans laquelle le duc de Guise le seul qui montrât quelque persévérance je fus le premier dont le comte de Guise demanda l'opinion, comme étant la plus sage de toute l'assemblée. Je n'avais pas parlé depuis la lecture de la proclama-

d'expérience et de talens, et jouissant d'une grande réputation, conduisissent une si grande entreprise avec la confusion et le désordre d'une troupe d'écoliers complottant pour jouer un tour à leur maître. Je me levai pourtant avec d'autant plus de hardiesse que j'avais entendu Varicarville se dire à lui-même à demi-voix : — L'Espagnol l'emportera ! Pronostic dont j'avais résolu d'empêcher au moins l'accomplissement total, si la chose était possible. M'adressant au comte de Soissons, je lui dis : — Votre altesse me fait l'honneur de me demander mon opinion : je crois qu'il ne peut y en avoir qu'une à présent. La guerre me paraît être devenue nécessaire, non-seulement à votre dignité, mais même à votre sûreté. Tout à l'heure je me permettais de vous recommander l'inaction, maintenant je crois que l'activité seule peut nous procurer le succès. Quant à moi, je suis prêt à me placer au poste qu'il plaira à Votre Altesse de m'assigner. Il me semble pourtant que le point le plus important est de vous assurer de la capitale, et de faire des levées de manière à mettre vos régimens au complet. Rien de tout cela ne peut se faire sans argent ; et comme l'Espagne vous a promis une somme considérable.

que le marquis de Villa-Franca arrive ici préparé à remplir, du moins en partie, les promesses du cardinal infant.

— Fort malheureusement, répondit le marquis en très-bon français, au moment de mon départ, on ne se faisait pas une idée que le gouvernement français précipitât ainsi ses mesures, sans quoi son altesse le cardinal infant aurait envoyé à temps le subside qu'il a promis, et je sais que personne ne regrettera plus que lui ce délai inévitable.

Varicarville me regarda avec un sourire expressif; et, dans le fait, il était assez évident que l'Espagne voulait, comme sa conduite le prouva ensuite, nous précipiter dans une guerre, sans nous aider le moins du monde à la conduire à une fin heureuse. Je répondis donc sans hésiter, comptant que ma jeunesse serait l'excuse de quelque légèreté, sans laquelle je ne pouvais réussir dans mon projet.

— En ce cas, il me paraît fort probable que l'Espagne, notre généreuse alliée, pourra conserver son argent et ses troupes; car avant l'arrivée de ses secours tardifs, le coup sera frappé, et nous aurons remporté la victoire.

— Mais que peut-elle faire, monsieur? s'écria Villa-Franca à la hâte; l'Espagne tiendra sa parole à la lettre. Sur mon honneur, sur ma con-

science, si j'avais le moyen de lever une partie de la somme assez à temps pour qu'elle pût être utile, je l'avancerais moi-même, malgré les pertes énormes que les rebelles catalans m'ont fait éprouver.

L'honneur et la conscience de bien des gens se trouveraient fort mal à l'aise si on leur fournissait tout à coup les moyens de tenir leurs engagements; mais cette considération ne me porta pas à épargner le marquis de Villa-Franca, que je regardais, d'après tout ce que j'en avais entendu dire, comme un des diplomates les plus rusés que la duplicité de la maison d'Autriche eût jamais employés. Je lui répondis donc sur-le-champ : — Si cela est, — et qui peut douter du noble marquis? — je crois pouvoir lui fournir les moyens d'accomplir son dessein généreux, et le mettre en état de lever une grande partie de la somme promise.

Chacun me regarda avec surprise, et personne n'en montra plus que le marquis. Je me levai, et disant tout bas à Varicarville d'entretenir la discussion sur le même sujet jusqu'à mon retour, je traversai les cours en courant et montai dans mon appartement. — Achille, m'écriai-je en entrant, le marquis de Villa-Franca est ici. Etes-vous toujours disposé à lui rendre ses diamans?

— Je suis disposé à ne jamais les toucher du bout du doigt, me répondit-il. Depuis mon

aventure à Lyon, j'ai pris en aversion l'or et les diamans, et l'argent me suffira pour tout le reste de la vie; car je ne me soucie pas d'être de nouveau exposé à des tentations qui pourraient me faire fustiger dans les rues d'une ville. Mais quant à les rendre, c'est votre affaire, et je crois que votre grandeur fera une insigne folie, si vous ne les gardez pas pour vous-même.

— J'aime beaucoup mieux les rendre que les garder, répondis-je; mais je ne veux pas le faire sans votre consentement. Et les ayant tirés de ma valise pendant que je parlais ainsi, je les fis briller devant ses yeux.

— Rendez-les, rendez-les, au nom du ciel! s'écria-t-il en fermant les yeux; mais ne me les faites pas voir, car leur éclat ébranle ma résolution. Songez que je ne me pique pas d'avoir une vertu plus robuste que celle de Danaé.

J'emportai les diamans, et je retournai dans la salle du conseil. Tous les yeux se tournèrent vers moi lorsque j'y entrai, et j'appris qu'on avait passé tout le temps de mon absence à faire des conjectures sur ce que j'avais dit et sur ce que je voulais faire.

— Monsieur le marquis, dis-je aussitôt que j'eus repris ma place, vous avez dit, je crois, que si vous aviez le moyen de lever une partie de la somme promise assez à temps pour qu'elle pût

être utile, sur votre honneur et sur votre conscience, vous l'avanceriez vous-même. Or, le hasard veut qu'un homme de ma connaissance se trouvait à Barcelone quand votre maison fut pillée, et il a acheté d'un des pillards, qui n'en connaissait pas la valeur, ce collier, qu'on dit vous avoir appartenu. Je l'approchai d'une lumière pour qu'il pût le voir, et ses yeux devinrent aussi brillans que les diamans eux-mêmes. — Il me l'a donné, continuai-je, et je ne l'ai accepté que dans l'intention de vous le restituer, ce que je suis prêt à faire, à condition que vous l'engagerez aux joailliers de cette ville pour les trois quarts de sa valeur; que l'argent qui en proviendra sera versé dans le trésor de M. le comte, et que vous donnerez cent pistoles à celui qui l'a sauvé du pillage à Barcelone; car c'est un homme pauvre et qui est dans le besoin.

Cette proposition fut accueillie par de bruyans applaudissemens; mais le marquis n'y joignit pas les siens: Au contraire, sa figure se rembrunissait à chaque mot que je prononçais. — Cela est fort dur! dit-il enfin, avec le dessein très-évident de rétracter son offre. Ce collier de diamans est un joyau de famille, qui est pour moi d'une valeur inappréciable.

C'est pourtant un joyau que vous ne reverrez jamais, si ce n'est aux conditions que je viens de

vous expliquer, répliquai-je; et je ne vois pas qu'elles aient rien de dur. M. le comte vous donnera un reçu de la somme que ces diamans produiront, à valoir sur le subside promis par l'Espagne, et comme avancée par vous. Sur le vu de cette quittance, votre prince vous remboursera, et il déduira cette somme sur ce qu'il doit envoyer à M. le comte.

— L'observation de M. le comte de l'Orme est juste, dit le duc de Bouillon. Vous avez exprimé, monsieur le marquis, la plus entière conviction que son Altesse Royale nous enverra sur-le-champ le subside convenu; en ce cas le reçu du comte de Soissons vaut une lettre de change sur votre prince.

— Mais le proverbe dit, répliqua le marquis, ne mettez-pas votre confiance dans les princes!

— Il aurait dû dire: ne mettez-pas votre confiance dans les marquis! m'écriai-je, indigné de le voir chercher à éluder sa promesse. Quoi qu'il en soit, monsieur le marquis, voici l'état de la question. Si vous consentez à ce que je propose, nous enverrons chercher les joailliers, la somme qu'ils consentiront à avancer sur ce collier, sera versée dans le trésor du prince, et M. le comte vous en donnera son reçu. Si votre prince vous rembourse, vous aurez le moyen de racheter les diamans, et vous n'aurez perdu que cent

pistoles. Si au contraire votre prince n'a pas dessein de payer le subside, et que vous ne soyez pas complètement convaincu qu'il le paiera, vous n'auriez pas dû en faire ici la promesse en son nom, et l'appuyer par les promesses les plus solennelles de votre conviction à cet égard. Dans tous les cas, et qu'il vous rembourse ou non, vous ne vous trouverez pas dans une situation plus fâcheuse que lorsque vous regardiez ces diamans comme irrévocablement perdus. Au contraire, vous aurez eu l'occasion de prouver que vous avez fait *volontairement* ce que vous avez déclaré, sur votre honneur et votre conscience, que vous feriez si vous en aviez le moyen.

A peine un seul membre du conseil put-il retenir un sourire pendant que je prononçais ces derniers mots; et ce fut, je crois, ce qui décida le marquis de Villa-Franca à céder sans plus de résistance, voyant d'ailleurs que la seule chance qu'il eût de recouvrer ses diamans, était d'accepter ma proposition.

Je suis sûr qu'il était convaincu que le cardinal infant n'avait pas la moindre intention de payer la somme promise; mais pourtant il avait plus de chance que personne d'obtenir le remboursement de ce qu'il aurait avancé malgré lui. Et, comme il n'avait pas d'autre moyen pour

s'assurer que ses chers diamans ne seraient pas dispersés avant six semaines dans toutes les parties du monde habitable, il consentit qu'ils fussent déposés en gage entre les mains des joailliers de la ville de Sedan, avec un ton de résignation digne d'un martyr.

Le conseil envoya chercher sur-le-champ le syndic des joailliers et les principaux membres de ce corps; et, en attendant leur arrivée, on discuta divers plans pour commencer la guerre avec vigueur, et la conduire avec succès. Entre autres choses, le prince annonça son intention de me confier ainsi qu'à de Retz le soin de préparer l'esprit du peuple dans la capitale à une insurrection générale. Deux ou trois membres du conseil eurent l'air peu satisfaits de cette détermination; mais personne ne jugea à propos d'y faire d'objections. Probablement, mettant en balance le risque et l'honneur d'une telle mission, ils étaient aussi charmés de ne pas en être chargés, que mécontents de ne pas avoir obtenu la préférence.

Enfin les joailliers arrivèrent; et à leur air lugubre, il était évident que ces dignes citoyens de Sedan craignaient que leur noble prince ne voulût leur arracher un subside considérable. Mais leurs figures s'épanouirent quand on leur présenta le collier, et qu'on leur demanda leur

opinion sur sa valeur. Après l'avoir bien examiné, et s'être consultés entre eux, il dirent qu'il valait, à juste prix, cent cinquante mille couronnes.

Les autres arrangemens furent bientôt faits, les joailliers ayant consenti à avancer cent mille couronnes sur ce gage le lendemain matin. Dès que cette affaire fut conclue, le marquis de Villa-Franca tira sa bourse, et, comptant cent pistoles, il les poussa vers moi à travers la table, en me disant avec un sourire ironique : — Quoique votre modestie, monsieur, vous ait porté à attribuer cette bonne action à un autre, c'est sans doute à vous que je dois des remerciemens pour avoir si généreusement dérobé mes diamans à la rapacité des bandits de Barcelone.

Le sang me monta un instant au visage ; mais je n'eus pas besoin de longues réflexions pour me convaincre que la colère serait une folie en pareille occasion, et je lui répondis avec un sourire semblable au sien : — Je vous demande pardon, monsieur le marquis. L'homme dont le bras a conquis ce trophée est un personnage beaucoup plus redoutable, à qui sa taille et sa valeur ont fait donner le nom d'Achille. Je vais le faire venir, et vous lui remettrez vous-même la récompense que vous lui avez promise. Vous verrez alors que, s'il eût voulu garder vos dia-

mans, il aurait fallu un vigoureux champion pour les lui arracher de force.

Au bout d'une minute ou deux, Achille arriva. Quand je présentai au marquis un petit homme grêle, tremblant de tous ses membres en se voyant conduit au conseil sans savoir pourquoi, comme le formidable Achille qui, par la valeur de son bras, avait ravi leur proie aux pillards, des éclats de rire retentirent dans toute la salle, et Villa-Franca lui-même ne put s'empêcher de partager cet accès de gaiété.

Achille reçut ses cent pistoles avec beaucoup de satisfaction; et je crois qu'il pensa que cette somme avait plus de valeur pour lui que les diamans eux-mêmes.

Comme il était tard, le conseil se sépara; et le prince se retira dans son appartement en m'ordonnant de l'y suivre avec de Retz, attendu qu'il désirait nous faire partir tous deux pour Paris le lendemain matin.

Lorsque nous y fûmes arrivés, le comte me remit un mandat de dix mille couronnes sur son trésorier, me disant d'en employer moitié pour son service parmi les personnages respectables pour lesquels j'allais avoir une mission, et de regarder le surplus comme étant six mois payés d'avance de mes émolumens comme premier gentilhomme de sa chambre. Je me trou-

vai heureux de pouvoir toucher le montant de ce mandat sur les fonds qui étaient déjà en caisse ; car j'aurais eu quelque scrupule à accepter la portion qui m'était destinée, si elle eut dû être prise sur la somme que j'avais extorquée du marquis de Villa-Franca. Mais la nécessité du cas l'exigeait, et je n'avais pu hésiter.

M. le comte avait encore mille instructions à me donner, mille précautions à me recommander, ainsi qu'à l'abbé de Retz. La seule chose dont il soit nécessaire que je parle ici, fut le désir qu'il me témoigna que, pendant mon séjour à Paris, j'habitasse l'hôtel de Soissons. Ce fut de Retz qui lui en suggéra l'idée ; car une de ses maximes était que le meilleur moyen de cacher ses actions, était d'agir comme personne ne l'aurait fait. Pour m'assurer un bon accueil, et toute la confiance de sa mère, le comte lui écrivit un billet conçu en termes qui lui feraient comprendre ce qu'il voulait dire, sans que personne y pût rien entendre, s'il tombait en d'autres mains. Enfin nous le quittâmes pour le laisser prendre du repos, et nous allâmes faire nos préparatifs pour notre départ.

XLII.

LE jour paraissait à peine, quand M. de Retz et moi nous montâmes à cheval dans la cour de la citadelle pour retourner à Paris. Nous n'étions accompagnés que chacun d'un domestique; car le parti décidé que le ministre venait de prendre ne laissait aucun doute que toutes les routes conduisant à Sedan, ne fussent surveillées avec le plus grand soin.

Après une courte discussion, nous résolûmes de ne pas prendre la route directe de la capitale; et par conséquent, au lieu de passer par le pont de Sedan, nous côtoyâmes quelque temps la

Meuse. Cependant, dans un village à environ deux milles de cette ville, nous apprîmes que tous les passages de ce fleuve étaient gardés, et de Retz me proposa de retourner à Sedan, et de traverser le pont. Mon avis fut différent. Dans l'endroit où nous étions, la Meuse était étroite et peu rapide; nos chevaux étaient frais et vigoureux; il me parut donc plus prudent de la passer que de risquer d'attirer l'attention sur nous en retournant sur nos pas. La seule objection à ce plan fut faite par mon petit Achille, qui mourait de peur d'être noyé, et qui assurait qu'il ne pourrait jamais se tenir sur un cheval à la nage. Je décidai promptement l'affaire; car, à l'instant où il s'approchait du bord pour contempler de plus près l'exploit effrayant qui lui était proposé, je saisis son cheval par la bride, et, faisant sentir l'éperon au mien, j'entrai dans le fleuve, l'entraînant après moi. Je ne saurais exprimer quelles furent sa détresse et sa terreur quand il commença à sentir que son cheval nageait; mais, comme il n'y avait pas de ressource, il agit plus sagement que ne le font en général ceux qui sont effrayés; il resta parfaitement tranquille, et s'abandonna à son destin.

Nous voyageâmes quelque temps, tantôt à travers champs, tantôt en suivant des chemins détournés; et, enfin, nous entrâmes sur la

grande route dans un endroit où, quand même nous aurions éveillé les soupçons, on aurait pu supposer que nous venions de cent autres places tout aussi bien que de Sedan; car la route, un peu plus haut, était traversée par cinq autres, dont chacune prenait une direction différente.

Notre voyage se fit sans accident; et, dans la soirée du troisième jour, nous arrivâmes à Paris. Il était trop tard pour me présenter à la comtesse de Soissons, et M. de Retz m'offrit un appartement chez lui. Je l'acceptai, n'étant pas fâché de voir de près le plus long-temps possible l'homme extraordinaire dans la société duquel le hasard m'avait jeté, et d'étudier son caractère comme il cherchait vraisemblablement à pénétrer le mien.

Pendant notre voyage, nous avons ri des circonstances de notre première entrevue; mais je remarquai qu'il lui restait encore de grands doutes de ma discrétion, car il me recommanda plusieurs fois de ne communiquer à la comtesse de Soissons rien de ce que j'avais vu à Sedan.

— C'est une excellente règle générale, me dit-il, que de ne jamais dire la vérité à une femme dans quelque cas que ce soit. Louez ses défauts, dites pis que pendre de ses ennemis; flattez ses faibles, satisfaites sa vanité; mais, ja-

mais, jamais ne lui dites la vérité. On doit se conduire avec une femme comme un lac profond, qui réfléchit tout, mais qui ne laisse jamais apercevoir son fond.

Les principes politiques de M. de Retz n'étaient pas toujours de mon goût; mais, comme le comte de Soissons ne m'avait pas chargé de parler de ses affaires à sa mère, je résolus de lui en faire un secret aussi bien qu'à tout autre.

Lelendemain matin, d'aussi bon heure que je crus que la bienséance permettait une telle visite, je me rendis à cheval à l'hôtel de Soissons. J'avais mis pour la première fois mon bel habit espagnol de soie blanche, de Retz m'ayant averti que la comtesse de Soissons n'avait aucune indulgence pour quiconque manquait au moindre point de cérémonial. Pour qu'un tel costume fût en harmonie avec une course à cheval, je fus obligé d'y ajouter une paire de bottines de cuir blanc; mais comme c'était la grande mode du jour, M. de Retz m'assura que la comtesse ne s'en formaliserait pas, et que j'étais vêtu à ravir. Etant lui-même un petit maître, malgré sa philosophie et sa profession, il regarda en soupirant la soutane noire qu'il avait reprise depuis notre arrivée à Paris, et me déclara qu'il avait grande envie de la jeter aux orties, et de ceindre l'épée.

En souriant des inconséquences humaines,

je le quittai, et montai à cheval. Je passai devant mon ancienne auberge de la rue des Prouvaires, et j'arrivai bientôt à l'hôtel de Soissons. Je remis à un domestique la lettre dont le comte de Soissons m'avait chargé pour sa mère, en le priant de la présenter à la comtesse et de dire que le comte Louis de l'Orme désirait avoir l'honneur de la voir.

Je n'eus pas à attendre long-temps. Le domestique revint sur-le-champ, et, me priant de le suivre, me conduisit à l'appartement de la comtesse. Nous montâmes le grand escalier, et nous traversâmes une longue suite de salles splendides dont presque toutes les fenêtres étaient en verre coloré, portant les chiffres C S et C N entrelacés, pour désigner Charles de Soissons, et Catherine de Navarre. Enfin nous arrivâmes dans la chambre où la comtesse était assise avec ses femmes.

Elle s'occupait à broder au métier, et une jolie fille d'environ seize ans, debout derrière elle, tenait les différentes soies dont elle se servait. Lorsque le domestique m'annonça, elle leva la tête, et me montra un visage où l'on pouvait encore découvrir les traces d'une beauté éclipsée. Elle fixa sur moi un œil sévère, et examina mes traits et toute ma personne d'un air grave et mécontent.

— Vous arrivez ici, jeune homme, me dit-elle enfin, paré comme pour une noce, et vous en sortirez pour vous mettre en grand deuil. Votre mère est morte.

Dieu du ciel ! jusqu'à ce moment, j'e n'avais pas cru qu'il pût exister sur la terre un être assez insensible pour apprendre de cette manière à un fils que la main de la mort avait brisé le lien qui l'attachait à celle qui lui avait donné le jour.

Ce n'était pourtant point par insensibilité que la comtesse de Soissons avait agi ainsi. Elle me croyait coupable de folies, qui étaient des crimes à ses yeux, et elle pensait que le coup terrible et imprévu qu'elle me portait me ferait assez d'impression pour que je m'en repentisse et que je m'en corrigesse.

D'abord, je la compris à peine. Je ne pouvais ni ne voulais croire qu'elle m'eût dit la vérité. Voyant mes doutes dans l'expression de ma physionomie, elle répéta, du ton le plus calme, les mêmes mots dont elle s'était déjà servie.

Je ne sais quel changement se fit alors dans mes traits, mais il fut suffisant pour l'alarmer sur les suites de ce qu'elle avait dit. Elle se leva à la hâte, et ordonna à ses femmes d'aller chercher de l'eau, du vin, tout ce qu'elles jugeraient propre à me soulager. Personne ne pourra s'imaginer tout ce que je souffrais alors, même

en se rappelant combien j'aimais la mère que j'avais perdue, — comment je l'avais quittée, — comme elle m'avait aimé, — et combien le coup qui me perçait le cœur était soudain et inattendu. Mon agitation fut telle qu'oubliant totalement que j'étais en présence de la comtesse, je me laissai tomber sur une chaise, et, m'appuyant la tête sur les mains, je restai près d'un quart d'heure muet et immobile.

Pendant ce temps, la comtesse de Soissons, passant d'un extrême à l'autre, faisait tout au monde pour me calmer et me consoler, et quand j'aurais été son propre fils, elle n'aurait pu alors me témoigner plus de bonté. Je crois qu'elle était effrayée de l'état dans lequel elle m'avait fait tomber, et elle s'efforçait encore de me faire parler, quand un vieillard vénérable et de grande taille, entra dans l'appartement. Il s'arrêta, je crois, à la porte, en voyant la scène de confusion qui y régnait; car elle lui cria d'avancer, et lui contant brièvement ce qu'elle avait fait, elle me montra à lui pour lui en faire voir les suites. Il s'approcha de moi, me tâta le pouls, et, demandant un bassin, il prit une lancette et me saigna.

— Vous avez fait une imprudence, ma fille, lui dit-il avec un air d'autorité, qu'elle souffrit avec plus de patience qu'on n'aurait pu le croire.

— La douceur gagne les cœurs, la dureté ne peut que les briser. Laissez-moi avec ce jeune homme; je ne doute pas qu'avant peu je ne le rappelle à lui-même.

La comtesse se retira sans répliquer, en ordonnant à ses femmes d'emporter son métier à broder. La saignée m'avait soulagé sur-le-champ. Chaque goutte de sang qui coulait semblait diminuer le poids et l'oppression qui accablait mon cœur; et quand le vieillard, s'étant assis près de moi, me demanda si j'éprouvais quelque soulagement, je fus en état de lui répondre que je me trouvais mieux, et de le remercier de ses soins.

— Je n'essaierai pas de vous consoler, mon fils, continua-t-il; car la perte que vous avez faite est immense et irréparable. D'après tout ce que j'ai appris, votre mère était une des femmes les plus aimables et les plus vertueuses du monde; et dans tout le cours d'une longue vie, nous trouvons si peu de personnes auxquelles notre cœur puisse s'attacher, que, chaque fois que la mort nous en ravit une, cette perte nous fait une blessure profonde, que le temps seul peut adoucir, et qu'il ne doit même jamais entièrement guérir. Je sais aussi que le moment où le destin a élevé une barrière insurmontable entre nous et ceux que nous aimons;

— où la mort a fermé la porte de communication entre nous et eux,—est celui où nous nous rappelons avec un double regret tous les chagrins que nous leur avons causés, et où des remords amers et superflus nous tourmentent le cœur et l'abreuvent d'angoisses.

Je fondis en larmes, car il avait touché une corde dont les vibrations se faisaient sentir au fond de mon cœur. — Au milieu des plaisirs de la vie, continua-t-il, des agrémens de la société, des passions, des intérêts et des désirs de l'existence humaine et de notre nature, nous oublions souvent ces sentimens nobles, brillans et délicats, qui appartiennent à l'âme seule. Ce n'est que lorsque le mot *irréparable* a été imprimé sur nos actions, que nous sentons en quoi nous avons manqué d'affection et de reconnaissance; mais quand nous le sentons, nous devons prendre garde que nos regrets ne se montrent qu'en vaines larmes et en chagrin inutile, au lieu de profiter du remède le plus précieux que le ciel ait préparé pour les maladies de l'âme. Au contraire, ces regrets du passé doivent influencer sur notre conduite future, et nous trouvons ainsi un bienfait dans le châtement qu'il a plu au ciel de nous infliger.

Revenu du premier choc que m'avait fait éprouver la nouvelle cruelle que je venais d'ap-

prendre, j'eus le temps de considérer plus particulièrement celui qui me parlait ainsi. Comme je l'ai déjà dit, c'était un vieillard, et à la blancheur de sa barbe et de ses cheveux, je lui aurais supposé plus de soixante-dix ans. Mais sa taille droite, ses dents blanches, et son œil plein de feu lui ôtaient quelque chose de cet âge. Son costume, quoique consistant en une longue robe noire, n'avait certainement rien d'ecclésiastique, et d'après l'adresse avec laquelle il m'avait saigné, je fus disposé à croire que sa profession était de prendre soin des corps plutôt que des âmes.

En réponse de son homélie, qui, malgré la douceur du ton qu'il avait pris, semblait m'accuser de fautes plus graves que celles que j'avais à me reprocher, je ne pus que lui répondre qu'il était à peine possible à un être aussi faible que l'homme, de vivre dans des relations habituelles avec un autre, comme un fils avec une mère, sans être coupable de quelques fautes à son égard; mais que même en ce moment, où la mémoire et l'affection se réunissaient pour exagérer à mes yeux tous les torts que je pouvais avoir eus, je ne pouvais me rappeler aucune circonstance où je lui eusse causé du chagrin volontairement.

Une explication s'ensuivit, et j'appris que ma mère, presque à l'instant de mourir, avait écrit

à la comtesse de Soissons pour l'informer de ma disparition subite du château de l'Orme, ce qu'elle attribuait à mon amour pour la fille d'un roturier des environs, qui avait aussi quitté la province presque au même instant. Elle ne donnait ni le nom ni la description de cette personne; mais elle pria la comtesse de Soissons de me faire chercher dans Paris, et de tâcher de rompre la liaison dégradante que le sang de Bigorre, disait-elle, aurait dû m'empêcher de former.

— C'est dans de telles circonstances, continue ce vieillard, que la princesse vous a appris si brusquement ce matin la nouvelle de la mort de votre mère, espérant que les remords que vous éprouverez, vous détermineraient à rompre sur-le-champ une liaison si fatale.

— Que la comtesse de Soissons m'ait mal jugé, répondis-je, je n'en suis pas surpris, puisque elle ne me connaît pas; mais que ma mère ait supposé qu'une passion, digne ou indigne de moi, ait pu me porter à lui causer, ainsi qu'à mon père, le chagrin qu'a dû leur faire une absence dont il m'a été impossible de leur expliquer le motif, c'est ce qui m'étonne et m'afflige. Quand la mort aurait dû être la suite de mon séjour prolongé au château de l'Orme, j'ai commis un acte de faiblesse en le quittant si précipitamment, et je ne l'aurais pas fait si

j'eusse eu l'esprit assez calme pour réfléchir. Voulez-vous avoir la bonté, monsieur, d'informer la comtesse de Soissons que les soupçons de ma mère n'avaient aucun fondement, et que je n'ai quitté le château de l'Orme ni avec personne, ni pour rejoindre personne, ce qui est prouvé par le fait qu'elle me voit en ce moment attaché à son fils comme premier gentilhomme de sa chambre. La cause qui m'a déterminé à fuir, c'est que j'avais tué par accident un de mes semblables, et que je n'avais aucun moyen de prouver que c'était par accident.

— C'est une fatale méprise, dit le vieillard, car cette idée a sans aucun doute blessé au cœur votre malheureuse mère. — Mais je vois que je vous cause de la peine, et ce n'est pas mon intention. On ne doit pas vous rendre responsable d'une méprise; je vais parler à la comtesse comme vous le désirez, et je vous rapporterai quelques lignes que vous a écrites votre mère. Mais vous devrez vous rappeler qu'elle les a écrites tandis qu'elle se trompait sur les causes de votre absence.

A ces mots, il me quitta, et, revenant au bout de quelques minutes, il m'apporta la lettre dont il avait parlé. La comtesse, me dit-il, est profondément affligée de la fatale méprise qui a eu lieu, et elle regrette surtout d'avoir aggravé la

douleur dont la mort de votre mère doit vous pénétrer, en vous l'annonçant si brusquement. — Voici la lettre dont je vous ai parlé, mais vous ferez mieux de la lire quand vous serez seul. Si vous voulez me suivre, je vais vous conduire dans un appartement que la comtesse vous prie de regarder comme le vôtre, tant que vous resterez à l'hôtel de Soissons.

Je le suivis en silence, et il me conduisit dans un appartement magnifiquement meublé, où il me laissa. J'eus alors tout le temps de me livrer aux regrets que m'inspirait la perte irréparable que j'avais faite. Je fus quelque temps sans ouvrir la lettre de ma mère, et je laissai errer mes pensées dans le champ du passé, me rappelant, avec une exactitude désespérante, toutes les brillantes facultés de l'esprit, toutes les aimables qualités du cœur, de celle qui était maintenant descendue dans la tombe. Son amour pour moi, s'éleva comme un jugement contre moi et je sentis que je n'avais jamais su combien je l'aimais, jusqu'à l'instant où la mort avait rendu cet amour inutile. La mémoire, si réservée, si silencieuse, dans le tulmute des passions, et dans la poursuite du plaisir, éleva alors la voix, et prit un soin pénible pour me faire souvenir de tout ce que j'avais perdu. Mille traits de bonté, d'indulgence, de générosité, de tendresse mater-

nelle. -- Chaque mot qu'elle avait prononcé, chaque regard qu'elle m'avait adressé, pendant de longues années d'une affection non interrompue, passèrent en revue devant moi, et cette vision était sombre et lugubre, quand je songais que l'avenir ne pouvait plus m'offrir rien de semblable. Rien ne pouvait être plus pénible que de telles réflexions, et, le cœur déchiré, j'ouvris enfin la lettre. Les lignes qu'elles contenaient étaient tracées d'une main tremblante, l'écriture en était irrégulière, et l'on voyait qu'au moment où elle les avait écrites, la vie était aux prises avec la mort. La marque d'une larme, tombée sur le mot adieu ! frappa d'abord mes yeux, et m'en fit verser un torrent. Enfin je lus ce qui suit :

« Nous ne nous reverrons plus, mon fils. Ma vie, en ce qu'elle appartient à la terre, va se terminer, et je n'ai plus à songer en ce monde qu'à votre bonheur et à celui de votre père. Je vous écris, Louis, non pour vous faire des reproches, mais pour vous conjurer de ne pas déshonorer une longue suite d'ancêtres illustres par un mariage qui, soyez-en bien sûr, serait aussi malheureux que dégradant. C'est mon dernier désir, mon dernier ordre, ma dernière prière. Obéissez-y, si vous voulez mériter la bénédiction que

je vous envoie. Adieu, mon fils, adieu ! vous pourrez trouver des êtres qui vous aimeront, mais l'amour d'une mère est au-dessus de tout autre. Adieu encore une fois ! c'est peut-être une faiblesse, et cependant je ne puis m'empêcher de penser que, même quand cette main ne sera plus que poussière, mon esprit pourra savoir si mon fils vient verser une larme consolatrice sur la pierre qui couvrira les restes de sa mère. »

Chaque mot de cette lettre pénétra jusqu'au fond de mon cœur. Me rappelant ce que j'avais vu dans la soirée qui avait précédé mon départ de Sedan, je ne pus m'empêcher de m'imaginer que l'esprit de ma mère m'était apparu pour donner plus de force à ses dernières injonctions. Cédant même à l'idée superstitieuse qu'en ce moment même elle pouvait avoir les yeux fixés sur moi, je fis avec ferveur le vœu de lui obéir en tout à la lettre, et je me promis, dès que l'entreprise à laquelle l'honneur m'attachait, serait terminée, d'aller payer sur son tombeau le tribut à sa mémoire qu'elle avait désiré elle-même. Me jetant alors sur une chaise, j'appuyai ma tête sur mes mains, et me livrai sans réserve aux plus pénibles réflexions.

Je passai deux jours entiers sans sortir de l'appartement qui m'avait été donné, et pendant

ce temps, les domestiques de la comtesse de Soissons eurent pour moi toutes les attentions possibles. Le vieillard dont j'ai déjà parlé vint me voir plusieurs fois, et jamais il ne me quittait sans m'avoir inspiré une meilleure opinion par la manière douce et judicieuse dont il cherchait à me consoler, sans blâmer mon chagrin, sans s'efforcer de l'arrêter brusquement. Il ne me dit pourtant jamais rien qui pût me faire conjecturer en quelle qualité il demeurerait à l'hôtel de Soissons, quoiqu'il fût évident, d'après l'influence qu'il avait sur la comtesse, qu'il n'y jouissait pas de peu d'autorité. Il m'apprit pourtant que mon père avait écrit quelques lignes à la comtesse, pour lui faire part de la mort de ma mère, mais qu'il n'y avait joint aucune lettre pour moi. D'après ses habitudes et son caractère, je pouvais juger qu'il n'avait pas voulu entreprendre une tâche qui lui paraissait trop pénible; cependant je ne pus m'empêcher de croire que le mécontentement était en partie cause de son silence.

Dans la soirée du second jour, je reçus la visite de l'abbé de Retz, qui, malgré le coup dont j'avais été frappé, employa tous les argumens possibles pour me déterminer à déployer de l'activité. Dans le fait, je sentis que mes chagrins privés ne devaient pas me faire négliger

les intérêts du prince. Je lui promis donc de m'en occuper dès le lendemain. Nous causâmes quelque temps des affaires du comte de Soissons; après quoi je lui parlai du vieillard que j'avais vu plusieurs fois, et je lui demandai s'il le connaissait.

— Très-légèrement, me répondit-il. C'est un italien, nommé Vanoni, homme ayant de grands talens, et des connaissances profondes; mais son nom n'est pas en très-bonne odeur parmi la portion la plus rigide de notre clergé, parce qu'on dit qu'il s'occupe un peu trop de ces sciences qu'on croit ne pouvoir étudier sans sacrilège. On sait qu'il est excellent astronome, et certaines gens prétendent qu'il est aussi astrologue. Je crois pourtant qu'il a trop de connaissances réelles et solides, pour faire beaucoup de cas de celles qui ne sont probablement qu'imaginaires. N'avez-vous pas remarqué qu'il se trouve beaucoup plus d'esprits vulgaires dans les hautes classes, qu'on ne voit d'âmes élevées dans les castes inférieures? Eh bien! la portion vulgaire de notre noblesse, appelle le signor Vanoni le nécromancien de la comtesse de Soissons; quoique je croie que le plus haut degré auquel il puisse prétendre dans les sciences occultes, est celui d'astrologue, encore tient-il ce dernier talent si soigneusement caché, que la

meilleure preuve qu'on puisse en alléguer ne va pas au-delà du soupçon.

Lorsque de Retz m'eut quitté, ayant résolu de ne pas perdre plus de temps, chaque instant étant précieux dans les entreprises semblables à celle du comte de Soissons, je chargeai Achille de chercher l'archer qui l'avait si bien aidé à recouvrer ma bague, et de me l'amener le lendemain matin de bonne heure.

Le petit acteur exécuta mes ordres, et le jour suivant, tandis que j'étais à déjeuner dans mon appartement, il me présenta un homme de grande taille dont l'air solennel aurait pu le faire passer pour un sot, si une étincelle qui brillait de temps en temps dans le coin de son œil, n'eût semblé dire que son extérieur lourd et épais n'était qu'un masque destiné à cacher une intelligence intérieure vive et active. Je fis cette observation, en lui parlant de choses indifférentes jusqu'à ce que je trouvasse l'occasion de renvoyer deux laquais de la comtesse, qui avaient ordre de me servir pendant mes repas, et je m'aperçus qu'il me serait difficile de cacher mes propres desseins à un pareil homme, si je voulais tirer de lui les informations dont j'aurais besoin.

— Je résolus pourtant de l'essayer, et quand les domestiques furent partis, je fis tomber la

conversation sur le sujet de ma bague : je lui dis que je croyais réellement qu'il n'avait pas été suffisamment récompensé des peines qu'il avait prises en cette occasion, et je le priai d'accepter une pièce d'or.

Il me regarda avec un air d'étonnement stupide qui couvrait complètement ses pensées; je devinai pourtant qu'il ne prenait pas le change, et qu'il n'attribuait nullement à l'affaire de la bague ce nouveau présent. Il prit pourtant le parti le plus sûr, c'est-à-dire, il la mit sur-le-champ dans sa poche, et me salua en me disant : — Monsieur est bien bon.

— Je suppose, lui dis-je alors, que le fait étrange qu'une foule de spadassins, de bretteurs, d'escrocs, et autres mauvais sujets, échappent continuellement aux poursuites de dame justice, quoiqu'elle ait à son service des hommes aussi habiles que vous, doit s'attribuer à votre humanité plutôt qu'à l'ignorance où vous êtes de leurs secrets.

Ces mots étaient moitié une question, moitié une supposition; mais il était évident qu'ils devaient conduire à quelque autre chose. Un éclair d'intelligence brilla dans le coin de l'œil de l'archer, et je m'imaginai que j'allais obtenir quelques observations sur la respectable confrérie dont il était question; mais il jeta un re-

gard sur Achille, et, reprenant son air de stupidité, il répéta : — Monsieur est bien bon.

— Allez chez M. de Retz, Achille, dis-je, et dites-lui que j'irai le voir dans une heure, si cela lui convient. Achille partit; et, étalant sur la table quelques pièces d'or, je m'adressai de nouveau à l'archer. — On m'a assuré qu'il existe dans cette capitale un nombre considérable de ces dignes personnages.

— Vaste, répondit-il.

— Et où demeurent-ils principalement? demandai-je.

— Partout, répondit l'archer en me regardant en face; principalement depuis la Place-Royale jusqu'au fond du faubourg Saint-Antoine. Mais il serait dangereux pour un homme comme il faut de se hasarder parmi eux.

Je vis qu'il commençait à devenir communicatif, et je lui poussai une pièce d'or à travers la table pour le confirmer dans ses bonnes dispositions. L'or disparut, et l'archer ajouta : — Non, je ne conseillerais pas à un homme comme vous de se risquer parmi eux; mais si vous voulez me dire de quelle espèce de gens vous avez besoin, je pourrai sans doute vous les trouver, et je sais garder un secret.

— Je ne vous ai pas dit précisément que j'aie besoin d'aucun d'eux, lui dis-je; cependant si

vous me faisiez connaître les noms de deux ou trois de vos plus renommées naissances, je verrais si j'en puis

L'archer garda le silence un moment, et regarda les yeux avec un air de réflexions pensive et sérieux. Tout à coup, il me dit : — Je ne sais pas pour quel service vous en avez besoin ; mais ce serait plus facile, dans le nombre, de trouver ceux qui y sont propres.

— Service général, mon cher monsieur le général. — Obéir à tous mes ordres, — protéger ma vie, — frotter mes ennemis, — servir mes amis, — et ne jamais souffrir de conséquences.

— J'entends, j'entends. — Il y a le-Mestre et François-le-Nain ; qu'ils vous conviennent. Ils ne sont pas près qu'à détrousser un passant, et à tuer une vieille femme.

— Non, ce n'est pas tout-à-fait ça ; il faudrait ; du moins si nous pouvions en trouver d'autres.

— Oh ! il n'en manque pas. — Il y a l'Agneau et Martin Chauline. C'étaient deux jeunes gens aussi intelligents que jamais vu sur la place de Grève.

sont entrés au service du marquis de Saint-Brie, et un tel service perd un homme pour toute sa vie.

— Je le crois comme vous. Mais passons à d'autres. N'en voilà encore que quatre.

— Ne craignez rien, ma liste est longue. — S'il vous faut un homme cauteleux, rusé, adroit, actif, un vrai jésuite, en un mot; j'ai votre affaire, — Ignace Doublet. Je crois qu'il vous conviendrait sous tous les rapports. M. Desnoyers, un de nos ministres, l'emploie quelquefois. Il serait en état de tromper le diable.

— Mais comme je n'ai pas la prétention d'être, à beaucoup près, aussi malin que sa majesté infernale, votre jésuite pourrait bien me tromper aussi.

— Très-possible. — Mais un instant! je crois que j'ai trouvé votre fait. Il vous en faut deux, m'avez-vous dit. Eh bien! il y a Combalet de Carignan, un de nos plus braves spadassins, et Jacques-le-Moqueur, ainsi nommé, parce qu'il rit de tout. Ils étaient l'un et l'autre au service secret de son éminence le cardinal; mais ayant fait un jour une affaire pour leur propre compte, cela lui revint aux oreilles, et il jura qu'il les

eux. A présent ils sont revenus à Paris, où ils vivent de leur savoir-faire.

— Et dites-moi, je vous prie, qu'est-ce que ce lit rond, qui a donné tant de célérité aux mouvemens de ces deux braves gens?

— C'est une certaine roue qui est dans une chambre de la Bastille, et sur laquelle on étend un homme jusqu'à ce que tous ses os soient disloqués. — Mais, comme je vous le disais, ces deux hommes sont précisément ce qu'il vous faut; — adroits, rusés, entreprenans, n'ayant peur de rien, et ils ont en outre une sorte d'honneur qui les fait respecter de tout ce corps nombreux. Je crois qu'ils vous conviendront. Qu'en pensez-vous, monsieur?

— Je le crois aussi, mais il faut d'abord que je les voie.

— Rien n'est plus facile; je vous les amènerai ici à telle heure qu'il vous plaira.

— Non, pas ici, répondis-je, je ne veux pas prendre de telles libertés avec l'hôtel de Soissons. Mais j'ai un appartement dans la rue des Prêtres-Saint-Paul, la cinquième porte à gauche à partir du coin, presque en face la boutique d'un épicier; vous me les y amènerez ce soir à la nuit tombante. En attendant, recevez ceci d'avance pour vos peines.

A ces mots, je poussai vers lui deux autres

pièces d'or, et lui ayant fait répéter l'adresse que je venais de lui donner, pour être sûr qu'il ne se tromperait pas, je lui dis qu'il pouvait se retirer, et je sortis moi-même quelque temps après pour me rendre chez M. de Retz.

XLIII.

— Vous arrivez fort à propos , s'écria de Retz en me voyant entrer ; on ne saurait plus à propos. Je vais justement partir pour une expédition dans laquelle votre assistance pourra m'être très-utile. Voulez-vous m'accompagner ?

— Partout où vous voudrez , répondis-je ; mais il faut que je sois de retour avant la brune.

— Long-temps avant , reprit de Retz. Je vais vous conduire à la Bastille. — Vous avez l'air surpris ; je vais m'expliquer. Vous savez qu'il n'est pas impossible que nous nous emparions

de la Bastille pour monsieur le comte, dans le cas où il remporterait dans la première bataille un avantage assez décidé pour donner lieu d'espérer un succès complet. Vous aimez la franchise, continua-t-il, interrompant tout à coup le fil de son discours, et je m'aperçois que vous commencez déjà à être surpris que moi, qui n'ai pas montré jusqu'ici beaucoup de confiance en votre discrétion, je vous initie en ce moment dans les secrets les plus importants de notre conspiration; mais je vous dirai franchement pourquoi j'agis ainsi. — D'abord, c'est parce que j'ai besoin de quelqu'un pour m'aider, et que je juge plus dangereux d'instruire un tiers d'une partie d'un secret, que de le confier tout entier à un seul; — ensuite, c'est parce que je commence à avoir meilleure opinion de votre discrétion. C'est un si mauvais plan de se laisser maîtriser par ses premières impressions, que je me fais un point de changer l'opinion que j'ai conçue d'un homme, toutes les fois que j'en trouve l'occasion.

Il était toujours très-difficile de savoir si la franchise de l'abbé de Retz était véritable, ou si elle était affectée. Dans l'un ou l'autre cas, elle avait toujours un but politique, et j'avais déjà trouvé que la plus sûre manière d'agir avec lui était d'accorder à tout ce qu'il disait cette sorte

de croyance négative, qui laisse à l'esprit la faculté de faire ensuite son choix, suivant que les circonstances confirment ou ébranlent cette croyance. Dans le cas présent, je me contentai de lui dire que j'étais charmé qu'il eût changé d'opinion à mon égard, et il continua son discours.

— La Bastille, dit-il, sert à M. de Richelieu de plus d'une façon; mais sa plus grande utilité, c'est qu'il y dispose de ses ennemis d'une manière ou d'une autre: ceux qu'il hait ou qu'il craint, y trouvent un tombeau ou une prison, suivant le degré des sentimens charitables qu'il a pour eux. Il y a pourtant certaines personnes qu'il hait trop pour les laisser dans la société; mais qu'il ne craint pas assez pour les condamner à la mort ou au cachot. Ces individus sont enfermés dans une prison ou une autre du royaume. Ils sont d'abord traités avec sévérité, mais avec le temps cette sévérité se relâche un peu, et ils jouissent enfin d'autant de liberté qu'ils en auraient dans leur propre maison, en en supposant la porte fermée.

Or il y a maintenant à la Bastille quatre hommes qui sont dans ce cas. Ils y ont déjà passé plusieurs années, et à peine sont-ils plus surveillés que le gouverneur lui-même. Ce sont, le duc de Vitry, le comte de Cramail, le maréchal

de Bassompierre et le marquis du Fargis. Je les connais tous les quatre, et le marquis du Fargis étant mon oncle, je joue une partie sûre. La discipline intérieure de cette prison d'Etat est plus relâchée que jamais sous le gouverneur actuel, M. du Tremblai, et sa politesse envers ses prisonniers est telle, que chacun de ceux que je viens de vous nommer peut inviter chaque jour un ami à dîner, ce qui est pour eux la plus grande consolation possible dans leur emprisonnement. J'ai donc souvent été admis dans cette prison; il y a environ dix jours, en dînant avec mon oncle, j'ai trouvé l'occasion de donner à entendre à M. de Cramail, qui est celui des quatre qui a le plus d'intelligence, quels étaient les projets de monsieur le comte, et je lui ai proposé un plan pour nous rendre maîtres de la Bastille. Il m'a promis une réponse aujourd'hui, jour où j'étais invité à dîner par le maréchal de Bassompierre. La seule difficulté est de pouvoir avoir un entretien secret avec M. de Cramail. Vous avez sans doute éprouvé vous même quelquefois combien il est difficile de dire à quelqu'un quelques mots en particulier, même dans un salon; vous pouvez donc juger si cela est plus facile dans une prison d'Etat. Il faut donc que vous prêtiez votre aide, et que vous occupiez le vieux du Tremblai de quelque conversation, tandis que je profiterai

de mon mieux des momens favorables que vous me procurerez.

Je m'aperçus fort bien alors que de Retz avait été en quelque sorte forcé de s'adresser à moi en cette occasion, puisque nul autre que moi à Paris n'était complètement instruit des projets du comte de Soissons. Je lui promis de l'aider autant que je le pourrais; mais je sus ce que je devais penser de sa sincérité.

Il était près d'une heure quand cette explication fut terminée; et, ne voulant pas être assez incivil pour faire attendre des prisonniers, dont le principal amusement devait être le moment de leur repas, nous partîmes sur-le-champ à pied, désirant donner le moins d'éclat possible à nos visites de la Bastille.

Il y existait alors une sorte de gouvernement mixte; car il s'y trouvait une garnison comme dans une forteresse, et un assortiment complet de geôliers et de porte-clefs comme dans une prison. La porte nous fut donc ouverte par un portier qui n'avait rien de militaire; mais en entrant dans la cour, nous trouvâmes une sentinelle armée de pied en cap, et nous en rencontrâmes d'autres de dix en dix pas. Cependant, ayant, comme les anciens chevaliers des romans, surmonté tous les périls et tous les obstacles, nous

fûmes admis dans le *penetralia* de la place, et conduits en présence du gouverneur.

M. du Tremblai, qui mourut six mois après, avait trop de bonté d'âme pour sa place. Il nous reçut aussi cordialement que si nous eussions été ses propres amis, et les prisonniers que nous venions voir semblaient faire partie de sa famille.

Je fus alors présenté aux amis de M. de Retz. Ils étaient tous quatre déjà avancés en âge, et, pour dire la vérité, leur extérieur n'avait rien de bien remarquable. M. de Vitry, célèbre dans l'histoire pour avoir tué le maréchal d'Ancre sur les marches mêmes du Louvre, par ordre de Louis XIII était le seul dont la physionomie annonçât quelque vigueur. Mais ce n'était pas à lui que l'abbé de Retz avait affaire dans sa présente négociation, c'était à M. de Cramail, et j'avoué que ses traits ne m'inspirèrent pas une opinion très-favorable de son intelligence.

Nous nous mîmes à table, et le gouverneur, me voyant en grand deuil, et me trouvant la figure aussi sombre que l'habit, mit heureusement tant de zèle à me prodiguer des consolations, que, même pendant le dîner, M. de Cramail trouva l'occasion de dire quelques mots en secret à l'abbé de Retz, tandis que M. du Tremblai cherchait à chasser de mon cœur le démon

du chagrin, en mettant sur mon assiette tantôt des pieds de cochon à la Sainte-Menehould, tantôt un morceau d'alose à l'oseille.

Pendant le dîner, de Retz eut grand soin de vanter mon habileté à tous les jeux de cartes; Dieu sait pourtant s'il en savait rien. Mais supposant qu'il avait eu ses raisons pour parler ainsi, quand le gouverneur, en quittant la table, me proposa une partie d'hombre, j'acceptai sans hésiter. M. de Bassompierre fit le troisième; et dès que nous fûmes assis, l'abbé sortit pour aller se promener sur la terrasse avec M. de Cramail. De Vitry et du Fargis restèrent à nous regarder jouer.

Croyant engager le gouverneur à jouer plus long-temps, je le laissai gagner quelques couronnes dans l'espoir de l'amorcer, quoiqu'il jouât horriblement mal. Mais je fus pris dans mes propres filets. Si j'avais mieux jugé de la nature humaine, j'aurais au contraire cherché à le faire perdre, car en ce cas, il aurait probablement continué à jouer pour regagner son argent. Quoi qu'il en soit, il ne tarda pas à se lever, et il me proposa d'aller rejoindre nos amis sur la terrasse.

Je n'avais aucun moyen ni pour le retenir; ni pour refuser cette proposition; il fallut donc marcher avec lui vers l'endroit où de Retz et de

Cramail jouissaient d'un tête-à-tête non interrompu. Lorsque nous arrivâmes, je vis que le dernier tenait en main un papier pour le remettre à de Retz; mais du moment qu'il nous aperçut, il s'arrêta et le cacha. Il pouvait être important que ce papier fût remis à de Retz; mais comment détourner les yeux du gouverneur, c'était là l'embarras. Je fis l'éloge de la vue dont on jouissait, dans l'espoir que la surprise lui ferait tourner la tête, car on ne voyait que les cheminées du faubourg Saint-Antoine; mais il me répondit seulement: — Oui, oui, fort belle, et continua à avancer.

Je vis qu'il fallait hasarder un coup hardi. J'insinuai adroitement le bout de mon épée entre les jambes du gouverneur, ce qui me fut d'autant plus facile, qu'étant âgé et chargé d'embonpoint, il marchait les jambes écartées. Je lâchai en même temps la boucle de mon ceinturon, l'épée tomba, fit tomber le gouverneur, et je me laissai tomber sur lui. Pendant ce temps, le papier fut donné, reçu et caché; après quoi j'aidai le gouverneur à se relever, lui demandai mille pardons de cet accident, secouai la poussière de son habit, et nous fûmes cinq minutes à nous saluer et à nous faire des complimens réciproques.

De Retz prit alors congé de ses amis et du gouverneur, et dès que nous fûmes dans la rue,

il prit le chemin de son hôtel pour y lire à loisir le papier qu'on venait de lui remettre, et je me dirigeai vers la rue des Prêtres-Saint-Paul, pour me préparer à y recevoir mon archer et mes deux recrues. En allant à la Bastille avec de Retz, je m'étais imaginé voir quelqu'un qui nous suivait; mais quand je l'eus quitté, en en sortant, je ne pus douter que le même individu ne suivît encore mes pas. Quel que pût être son but, il ne me convenait pas que qu'on épiât mes démarches. Je fis donc autant de ruses qu'un lièvre poursuivi par les chiens, je descendis la rue des Minimes, j'entrai dans la Place-Royale, et enfin, ne voyant plus celui qui m'avait suivi, je doublai le pas pour gagner mon logement. Ma bonne hôtesse fut surprise de me revoir, mais je trouvai mon appartement en bon ordre et prêt à me recevoir, et, ayant envoyé chercher quelques flacons de bon vin de Bourgogne, j'attendis l'arrivée des honnêtes gens qui devaient m'être amenés.

Je trouvai que la ponctualité était une de leurs qualités; car à peine la nuit était-elle arrivée, que je vis paraître l'archer, suivi de deux respectables personnages, qu'il me présenta l'un après l'autre, sous les noms de Combalet de Carignan et de Jacques-le-Moqueur. Le premier était un spadassin petit-maître; portant des

plumes et des rubans, de grande taille, ayant l'œil hardi et impudent, et taillé en Hercule. La figure du second ne m'était pas inconnue, et il ne me fallut pas un grand effort de mémoire pour retrouver en lui les traits d'un de ces prétendus sergens qui m'avaient rendu visite dans l'auberge de la rue des Prouvaires. C'était celui qui avait montré quelque apparence de valeur, et qui n'avait battu en retraite que le dernier.

Je lui dis sur-le-champ que je revoyais en lui une ancienne connaissance, et bien loin de le nier, il en convint sur-le-champ, et ajouta en riant qu'il espérait que la manière dont il s'était comporté en cette occasion, ne nuirait pas à sa réputation, et me prouverait qu'il était propre à entrer à mon service. — Très-certainement, lui répondis-je; et Combalet, voyant que son ami trouvait quelque avantage à être déjà de ma connaissance, commença aussi à prétendre qu'il m'avait vu dans la même circonstance. Mais Jacques-le-Moqueur l'interrompit sur-le-champ, en s'écriant : — Non, non ! vous n'étiez pas des nôtres; et vous ne connaissez pas plus la figure de Monsieur, que je connais celle du grand-prêtre des juifs.

— Sur ma foi ! dit Combalet, j'ai brisé tant de têtes depuis quelque temps, qu'il peut m'arriver de confondre les physionomies.

— Ah ! dit Jacques-le-Moqueur, si vous aviez été avec nous ce jour-là, la vôtre aurait couru de gros risques. En un tour de main, Monsieur a jeté par la fenêtre le capitaine Crack, et avant que j'eusse eu le temps de dégaîner, il m'aurait fait une boutonnière à la peau, si, voyant qu'il n'y avait rien à faire, je n'eusse prudemment enfilé l'escalier.

— Maintenant parlons d'affaires, leur dis-je, après les avoir invités à se rafraîchir, ce qu'ils firent libéralement à l'envi les uns des autres ; que me demandez-vous pour entrer fidèlement à mon service ?

— Cela dépend de deux choses, répondit Combalet de Carignan ; d'abord quelle sorte de service vous exigez de nous, et ensuite quels moyens vous avez de nous protéger en vous servant. S'il ne s'agit que de tapager, brailler, mentir, jurer, ferrailer, nous battre pour vous, et autres choses raisonnables de cette espèce, nous sommes prêts à l'entreprendre à un prix raisonnable ; mais je dois vous dire que le meurtre, l'assassinat et le vol sur les grands chemins, n'entrent pas dans le système de nos opérations. J'ai été employé au service de l'Etat, je suis de bonne famille, j'ai été bien élevé, et je mourrais de faim plutôt que de rien faire qui fût bas et déshonorant.

— Je ne vous demanderai rien de semblable, répondis-je; et le plus grand risque que vous ayez à courir, c'est quelque coup d'épée ou de sabre.

— Cela n'est rien, dit Jacques-le-Moqueur. Combalet ne craint ni les coups, ni même la corde; mais il ne voudrait pas avoir dans l'autre monde une place plus chaude que ses amis. Quant au service que vous nous demandez, je crois que vous jugerez que soixante couronnes par mois chacun, ne serait qu'un paiement raisonnable.

Je ne marchandai pas; et la convention fut rédigée par écrit dans les termes suivans :

« Nous, Combalet de Carignan et Jacques-le-Moqueur, nous déclarons par ces présentes entrer au service de M. le comte de l'Orme, promettant obéir fidèlement à tous ses ordres, pourvu qu'ils ne soient pas de nature à nous écarter de la route du ciel, et déclarant ses ennemis nos ennemis, et ses amis nos amis. Le tout à la charge, par ledit comte de l'Orme, de payer à chacun de nous une somme de soixante couronnes par mois, de nous aider et protéger dans tous les cas de dangers et de difficulté, de pourvoir à notre nourriture en bonne santé, et de nous procurer les secours convenables en

cas que nous devenions malades, ou que nous soyons blessés à son service. »

Je demandai en outre que mes deux recrues renonçassent à s'occuper d'aucune autre affaire que les miennes, ce qui fut accepté sans difficulté.

Mais quand j'ajoutai que, quoiqu'ils pussent mentir à tout autre aussi souvent que bon leur semblerait, que j'exigeais qu'ils me dissent toujours la vérité, Jacques-le-Moqueur partit d'un grand éclat de rire, et Combalet de Carignan hésita, balbutia, et me dit enfin d'un ton grave : — Il est bon que vous sachiez, monsieur le comte, que Jacques et moi nous nous sommes fait une haute réputation parmi nos amis par notre exactitude à exécuter toutes nos promesses. Ce que nous vous promettons, vous pouvez être bien sûr que nous le ferons, même à notre détriment. Mais quant à vous dire la vérité, c'est ce que je ne puis vous promettre. Je n'ai jamais dit la vérité de ma vie, si ce n'est quand il s'agit de promesses, et j'avoue que je ne saurais comment m'y prendre pour la dire. Mentir est mon infirmité, et je ne puis qu'y faire. Jacques peut vous dire la vérité. Oh ! je l'ai entendu dire la vérité bien des fois ; mais je le défie d'en dire autant de moi, et réellement, monsieur le comte, il faut que vous m'excusiez à cet égard.

— A la bonne heure, monsieur Combalet, répondis-je. J'y consens, pourvu que votre ami Jacques me dise toujours la vérité. Quand vous me ferez un mensonge, il m'en avertira, et je le mettrai sur le compte de votre infirmité.

— Bien volontiers, monsieur le comte, bien volontiers, reprit Combalet. Je veux bien que vous sachiez la vérité; car je ne mens pas pour tromper; c'est seulement l'effet d'une imagination féconde et poétique. — Mais permettez-moi de vous prier d'une chose, qui est de m'appeler de Carignan; je tiens un peu à ma famille, car il est à propos que vous sachiez que je descends de l'illustre maison de Carignan, et que...

— Son infirmité! son infirmité! s'écria Jacques-le-Moqueur. Sa mère était une fille de joie de la rue des Hurleurs, et son père... Dieu sait qui est son père!

Le spadassin se tourna vers son compagnon d'un air furieux; mais Jacques-le-Moqueur ne fit qu'en rire, et m'assura que ce qu'il m'avait dit était vrai.

Tous les préliminaires étant réglés, je donnai à l'archer une couple de pièces d'or, en lui disant qu'il pouvait me laisser avec les deux respectables personnages qu'il m'avait amenés. Dès qu'il fut parti, je passai à l'objet que j'avais plus immédiatement en vue. — Vous croyez

sans doute, messieurs, que vous allez être employés comme vous l'avez été jusqu'ici, à quelques uns de ces petits services qui exigent des hommes dépouillés de préjugés, et dont les principes de morale ne sont point un fardeau bien pesant. Vous vous trompez. Dans l'entreprise à laquelle je vous destine, vous vous trouverez côte à côte avec tout ce qu'il y a de plus distingué et de plus honorable dans le pays. Si nous échouons, nous succomberons tous ensemble ; si nous réussissons, votre récompense est sûre, et vous verrez s'ouvrir à vous une carrière plus noble que celle que vous avez suivie jusqu'à présent.

Mes deux recrues se regardèrent l'un l'autre avec un air de surprise. — Quelque entreprise de flibustiers, dit Combalet à son compagnon.

— Fi donc ! Non, non ! répondit Jacques après un moment de réflexion. Il veut dire une conspiration, puisqu'il dit que c'est une carrière plus noble. Les conspirateurs disent toujours que leurs projets sont nobles, quoique les hommes de loi leur donnent le nom de trahison. Quoi qu'il en soit, monsieur le comte, s'il s'agit de quelque chose contre notre ci-devant seigneur et maître, sa très-infernale éminence le cardinal de Richelieu, nous sommes vos hommes ; car nous avons une dette à lui payer, et nous nous

faisons toujours un point d'honneur de payer nos dettes. Mais pour qui devons-nous agir, et contre qui ?

— Un instant, mon ami, répondis-je, vous courez un peu trop vite. Songez que vous êtes à mon service; que vous avez promis de m'obéir, et que vous devez exécuter mes ordres sans me demander pourquoi je vous les donne.

— Sans doute, répondit Combalet; mais quand vous parlez de conspiration, il me semble que...

— Qui vous parle de conspiration ? m'écriai-je, voyant que mes chevaux semblaient vouloir être rétifs. Je n'en ai pas dit un seul mot; vous n'êtes ici que pour recevoir mes ordres, et quand je vous demanderai des choses qui puissent vous écarter de la route du ciel, comme vous l'avez dit, vous pourrez me faire part de vos scrupules. Mais venons au fait. On m'a dit, et dans le fait je le sais de bonne part, que tous les individus exerçant votre honorable profession, n'importe dans laquelle de ses branches, forment une sorte de société, qui est gouvernée, jusqu'à un certain point, par ses propres lois. Je suis informé en outre que vous avez un certain lieu de réunion, nommé Château-Escroc, où se rassemblent les principaux personnages de votre corps, réunion à laquelle préside un chef que

vous nommez roi des Huns. N'est-ce pas un fait ?

J'avais recueillis ces détails de différentes sources, et j'en avais notamment appris une bonne partie de mon petit Achille, qui avait un talent particulier pour découvrir les choses cachées. La connaissance que j'avais de leurs secrets produisit un grand effet sur mes deux honnêtes gens, qui, je crois, commencèrent à croire que, soit comme artiste, soit comme amateur, j'avais moi-même exercé leur honorable profession.

— Il n'y a pas moyen de le nier, Monsieur, dit enfin Jacques-le-Moqueur; nous formons une corporation régulière : je puis en convenir puisque vous le savez déjà; mais ne nous en demandez pas davantage, car nous sommes obligés par quelque chose de plus fort qu'un serment, à ne pas révéler les mystères de notre corps.

— Je n'ai dessein de vous faire aucune questions, répondis-je avec fermeté; j'ai seulement à vous ordonner de me conduire à une de vos réunions au Château-Escroc, et de me présenter à votre digne chef le roi des Huns.

Mes deux respectables satellites se regardèrent d'un air si surpris, que je vis que la demande que je leur avais faite, leur paraissait fort extraordinaire; mais j'étais résolu à l'emporter, et après avoir attendu une réponse

quelques instans , j'ajoutai : — Pourquoi ne me répondez-vous pas ? ne perdez pas le temps à vous regardé ainsi l'un l'autre ; car je suis déterminé à y aller , et rien ne pourra m'en empêcher.

— Samson était un homme fort , monsieur le comte , dit Jacques-le-Moqueur , et pourtant il n'aurait pas pu boire dans une cruche vide. Vous trouverez difficile d'accomplir votre projet sans aide ; et , quoique nous soyons disposés à vous servir de tout notre pouvoir , conformément à nos conventions , je ne crois pas que nous puissions faire ce que vous demandez.

— Faites-y bien attention , maître Jacques-le-Moqueur , repris-je ; ma détermination est bien prise. Je suis venu à Paris tout exprès pour traiter d'une affaire importante avec le roi des Huns , et je ne quitterai pas cette ville sans avoir rempli ma mission. Si donc , vous et votre ami , vous pouvez me conduire demain soir à votre Château-Escroc , chacun de vous aura dix pièces d'or pour récompense. Dans le cas contraire , je trouverai d'autres moyens pour exécuter mon projet ; mais ne vous avisez pas de me jouer quelque tour ; car , de par le ciel , si cela arrive , je vous briserai tous les os. — Vous savez si je suis homme à tenir ma parole.

— Je le sais ! je le sais ! s'écria Jacques-le-Moqueur. J'ai vu ce que vous êtes en état de faire, et je ne me soucierais nullement de me trouver aux prises avec vous. Tout ce que je puis dire, c'est que nous ferons tout ce que nous pourrons pour obtenir une ordonnance royale qui vous permette l'entrée du Château-Escroc. Mais si vous êtes réellement décidé à y aller, sachant bien ce que vous entreprenez, il faut que vous ayez le cœur diablement ferme, et c'est tout ce que j'ai à vous dire. J'ajouterai pourtant que mieux nous connaissons vos motifs pour cette visite, moins il nous sera difficile de réussir à ce que vous désirez.

— Vous pouvez dire à sa majesté le roi des Huns, répondis-je, que je me rends près de lui comme ambassadeur d'un prince pour traiter avec un prince, qu'il peut trouver son avantage à me voir, car je consens, lors de ma première visite, à verser dix pièces d'or dans son trésor royal, à titre d'arrhes de mes offrandes futures ; et qu'il ne doit pas avoir la moindre crainte, puisque je viendrai seul, et que je me soumettrai à toutes les précautions qu'il jugera nécessaires.

Après un instant de réflexion, mes deux affidés ne parurent pas croire que mon entreprise fût aussi impraticable qu'ils l'avaient jugée d'a-

bord. Ils discutèrent pourtant entre eux le pour et le contre, en un jargon qui m'était à peu près inintelligible, et enfin, m'assurant de nouveau qu'ils feraient tout ce qui leur serait possible, ils me quittèrent après avoir reçu chacun une pièce d'or pour animer leur bonne volonté. Avant de les laisser partir, j'eus soins de leur faire sentir la nécessité de se presser, et j'insistai pour avoir une réponse définitive le lendemain à la même heure. Dès que MM. Combalet de Carignan et Jacques-le-Moqueur furent sortis, je dirigeai mes pas vers l'hôtel de Soissons, repassant dans mon imagination les événemens de la journée; très-content de moi-même, et comme la plupart des jeunes diplomates, fort satisfait du premier pas que j'avais fait dans ma négociation avant d'avoir la moindre assurance que le succès en fût même probable.

XLIV.

A peine étais-je arrivé à l'hôtel de Soissons, et entré dans mon appartement, que je reçus une visite du signor Vanoni, qui m'informa que la comtesse était un peu offensée que je fusse sorti avant de lui avoir rendu ma première visite de cérémonie. — Cependant, ajouta le vieillard, elle vous invite à vous rendre ce soir à l'observatoire de Catherine de Médicis, que vous avez sans doute remarqué de votre fenêtre, pour être témoin des efforts que je ferai pour satisfaire le désir qu'elle a de connaître le destin futur de son fils, qu'elle s'imagine qu'on peut apprendre en consultant les astres.

— Ne partagez-vous donc pas la même opinion ? lui demandai-je, voyant qu'il hésitait à avouer sa propre croyance à l'astrologie. Je pense que ceux qui croient à la science des astrologues sont au moins en aussi grand nombre que ceux qui les révoquent en doute.

— Mon opinion personnelle est de peu d'importance, répondit le vieillard. Je dois certainement avoir cru qu'il y avait quelque vérité dans cette science, puisque j'en ai fait l'objet d'une étude profonde. Cependant, si vous voulez me faire l'honneur de me suivre, je vous montrerai l'intérieur de cette colonne magnifique que Catherine de Médicis a fait construire pour consulter ces astres qui, aujourd'hui, ajouta-t-il avec un sourire, commencent à passer de mode aussi bien que son vertugadin.

Je le suivis ; et, traversant le jardin, nous arrivâmes, au bout d'une des allées, à cette grande tour de pierre en forme de colonne, qu'on peut encore voir aujourd'hui derrière l'hôtel des Fermes. Il faisait nuit, mais la nuit était belle, et parée de tous ses bijoux. Levant les yeux, je pus voir le haut de cet immense pilier, s'élevant comme un géant au dessus de tous les bâtimens des environs, et je sentis qu'une grande partie de la croyance que les astrologues eux-mêmes accordaient à leurs rêves, pouvait s'attribuer à

l'influence des scènes majestueuses et solennelles où leurs études avaient lieu. Je compris parfaitement qu'un homme doué d'une imagination ardente, placé au haut d'une colonne semblable, ayant sous ses pieds un monde plongé dans les ténèbres, le silence autour de lui, et sur sa tête la voûte étoilée du ciel, pût faire de grands rêves, et s'imaginer que, dans le livre d'or ouvert devant ses yeux, il pouvait lire les secrets du destin, et en découvrir les décrets immuables. Je fis plus; — je sentis que, si j'y restais long-temps moi-même, je deviendrais aussi un rêveur, et que je lâcherais la bride à mon imagination, aussi follement que qui que ce fût.

Nous entrâmes dans la tour par une porte gardée par deux petits pages nègres, vêtus en costume oriental. Chacun d'eux portait une lampe d'argent dans laquelle brûlait une flamme qui donnait un reflet bleuâtre à tout ce que sa lumière éclairait. Malgré mon penchant à me livrer à la force de l'imagination, — peut-être pourrais-je dire à la superstition, — je ne pus m'empêcher de sourire en pensant aux peines que prennent ceux qui en reconnaissent l'empire, pour s'entourer de tous les accessoires qui peuvent aider à les tromper. Tout ce qui est étrange, inusité, mystérieux, est un auxiliaire

puissant pour l'imagination ; et la vue des deux petits nègres , avec leurs grands yeux noirs , leur costume singulier , et la lueur de leur lampe , était bien faite pour produire cette sorte de sensation vague et mal définie , qui prépare la voie à des idées et à des sentimens qui sont hors du domaine de la raison.

Vanoni me vit sourire ; et , tout en montant l'escalier , il me dit : — Cette folie ne doit pas m'être attribuée. La bonne comtesse est résolue à ne pas laisser son imagination s'arrêter en chemin faute d'aide. Mais ma croyance en l'astronomie est fondée sur un principe tout différent , — sur une certitude aussi bien démontrée qu'aucun fait historique , et beaucoup mieux que bien des choses auxquelles on accorde une foi implicite. En cherchant la vérité , nous devons avoir soin de secouer le pire des préjugés , parce que c'est celui qui tient le plus à la vanité , — le préjugé de ne croire que ce qui est à la portée de notre propre intelligence. Or , c'est un fait historique aussi sûr que celui que Jules César a existé à Rome , que , dans cette tour même , un astrologue a prédit à Catherine de Médicis le nombre exact d'années que régnerait chacun de ses enfans. Une des causes du peu de cas qu'on fait aujourd'hui de l'astrologie , ajouta-t-il , c'est que les professeurs de cette science ont

mêlé à leurs prédictions un certain degré de charlatanisme. Ils croyaient par là leur donner plus d'autorité, et ils ont fini par faire tomber leur science en discrédit. Ainsi l'astrologue dont je parle, peu content de prédire ce qu'il savait devoir arriver, a voulu montrer à la reine les images de ses fils dans ce qu'il prétendait être un miroir magique, jonglerie qui ne lui fait pas d'honneur. Le procès verbal de ce que vit Catherine, rédigé dans le temps même, est maintenant entre les mains de la comtesse de Soissons.

— Pourriez-vous m'en donner quelques détails, lui demandai-je, commençant à prendre quelque intérêt à ce sujet, et me dire si ce procès-verbal est vraiment authentique ?

— Sans le moindre doute, répondit le vieillard, me faisant entrer dans une salle ronde tout au haut de la tour. Ce procès-verbal est arrivé à la comtesse, passé directement de main en main ; il est donc impossible de douter de son authenticité. La reine était assise dans la chambre où nous sommes, en face d'un grand miroir. Après diverses cérémonies bizarres, indignes d'un véritable savant, l'astrologue somma l'esprit de François II de paraître, et de faire autant de fois le tour de la chambre que ce prince régnerait d'années. A l'instant Catherine vit paraître dans le miroir une figure parfaite-

ment semblable à son fils, qui fit un tour dans la chambre, d'un pas lent, en commença un second, et disparut après en avoir fait un peu plus de la moitié. Une autre figure le remplaça, et la reine reconnut son second fils, depuis Charles IX, qui fit quatorze fois le tour de la salle, d'un pas vif et irrégulier. Après lui vint Henri III, qui compléta près de quinze tours; mais tout à coup, une autre figure, supposée être celle du duc de Guise, parut devant lui, et tous deux disparurent ensemble. Personne ne se montra ensuite sur le miroir magique, ce qui semblait annoncer à la reine que sa postérité se terminerait en lui. Voilà ce miroir, ajouta-t-il avec un sourire; mais il a perdu sa vertu.

Je m'approchai du miroir qu'il me montrait, et qui était placé dans un cadre antique de bois d'ébène sculpté, et j'y jetai les yeux un moment. Mon esprit se reporta au temps de Catherine de Médicis, et de sa cour aussi gaie que corrompue. Tout à coup, et comme si l'ancien astrologue eût encore exercé son pouvoir magique sur cette glace, j'y vis paraître la forme majestueuse d'une dame en longue robe de velours noir; et avec un tressaillement qui prouvait combien mon imagination était déjà exaltée, je me retournai, et je vis là comtesse de Soissons.

Sans attendre la réprimande que je ne doutais

pas qu'elle ne me réservât, je lui demandai mille pardons d'avoir été assez peu civil pour faire ma première sortie avant d'avoir été lui présenter mes respects, alléguant pour excuse une affaire d'une nature importante.

— Et quelle grande affaire un homme aussi important que vous peut-il avoir dans notre pauvre capitale? me demanda-t-elle avec un air de hauteur dédaigneuse, qui épuisa presque toute ma provision de politesse.

— Je croyais, madame, répondis-je après un intervalle d'un instant, que M. le comte votre fils vous avait informée, dans la lettre que j'ai eu l'honneur de vous remettre, que je venais à Paris pour affaires dont il lui a plu de me charger.

— Et il a fait choix d'un joli personnage! dit la comtesse avec ironie. Mais je ne viens pas ici pour recevoir vos excuses, jeune homme. Le signor Vanoni vous a-t-il informé du motif important pour lequel je vous ai fait ordonner de venir me trouver ici?

Je répondis qu'il ne l'avait pas fait complètement; et elle m'informa qu'ayant remis au savant italien tous les détails relatifs à ma naissance, qu'elle avait reçus de ma mère, et à celle de son fils, le comte de Soissons, elle avait choisi cette soirée pour consulter les astres sur notre destin futur,

Il est inutile de rapporter ici toutes les opérations scientifiques de l'astrologue, sa prédiction étant la seule partie intéressante de la cérémonie. Il la prononça sans affectation, sans charlatanisme, comme étant le simple effet de ses calculs. Cet air de simplicité portait la conviction dans l'âme, mieux que n'aurait pu le faire un ton mystérieux et dogmatique; il me convainquit du moins qu'il croyait de bonne foi à la science qu'il professait. J'oublie les termes précis de sa prédiction à l'égard du comte de Soissons, je me souviens seulement qu'elle était conçue de telle manière qu'on pût l'interpréter ensuite comme ayant annoncé le destin véritable du prince. Quant à moi, il m'avertit que j'étais menacé de dangers et de difficultés plus à craindre que je n'en avais encore éprouvé; mais qu'avec du courage je pouvais les surmonter. Il ajouta que si je vivais dans un mois à compter de ce jour, l'avenir se montrait pour moi sans nuages; que ceux qui en voulaient à ma vie, périraient de ma main, ou échoueraient dans leurs tentatives, et que je trouverais, en me mariant, richesse, rang et beauté.

Je croyais, je savais que tout le système de l'astrologie n'était qu'une absurdité; et cependant je dois avouer, — car les faiblesses de l'homme forment la partie la plus instructive de

son histoire, et c'est pourquoi je fais cet aveu, — que je ne pus m'empêcher de réfléchir profondément sur cette dernière partie de la prédiction, et de chercher à la concilier avec les probabilités que m'offraient l'avenir. Mon Hélène avait de la beauté, je ne le savais que trop; — de la richesse, je l'avais entendu dire; — et quant au rang, le prince ne m'avait-il pas promis d'obtenir des lettres d'anoblissement pour son père? — O homme! tu es un être bien faible et bien étrange! ta raison si vantée n'est qu'une vanité de fausse gloire, qui ne te sert que bien peu tant que vivent tes passions, et qui, lorsqu'elles te quittent, te conduit au tombeau. — L'espérance, surnageant à peine dans mon cœur, s'attachait à une paille.

Je suivis d'un air pensif la comtesse de Soissons, lorsqu'elle descendit l'escalier, et je crois que Vanoni n'aperçut pas sans quelque plaisir l'impression que sa prédiction avait faite sur mon esprit. Il ne pouvait pourtant guère voir l'étrange combat que se livraient dans mon sein la raison d'une part et l'imagination exaltée de l'autre.

Au bas de l'escalier, nous trouvâmes les femmes de la comtesse qui l'attendaient. Elle souffrit que je la reconduisise jusqu'à la porte de la maison donnant sur le jardin, où elle me con-

gédia avec un air de hauteur insupportable. Comme mon appartement était dans une aile du bâtiment, j'eus à faire quelques pas dans le jardin pour le regagner, et je vis tout à coup passer à peu de distance de moi une forme dont la vue sembla un instant m'avoir fait prendre racine. Ce fut en vain que je m'accusai de superstition, de démence, de folie; je ne pus chasser de mon esprit la conviction que je venais de voir Jean-Baptiste Arnault, à qui j'avais involontairement donné la mort de ma propre main. Il faisait clair de lune; nul objet ne se trouvait entre lui et moi, je ne pouvais m'être mépris sur ses traits, ou je ne devais plus compter sur le témoignage de mes yeux.

Sans perdre de temps, je montai dans mon appartement, et je me jetai dans un fauteuil, pâle, rêveur et agité. Achille ouvrit de grands yeux, me regarda avec surprise, et me demanda vingt fois ce qu'il pouvait faire pour moi.

— C'était bien lui! murmurai-je en me parlant à moi-même, sans faire aucune attention au petit acteur. C'était certainement Jean-Baptiste Arnault, ou je ne l'ai jamais vu.

— Mon frère! s'écria Achille; je le croyais à Lourdes avec son respectable père, qui aurait dû être le mien, puisqu'il était le mari de ma mère. Je croyais certainement qu'il était à Lourdes.

— Il est dans le tombeau, et c'est ma main qui l'y a fait descendre, m'écriai-je douloureusement, sans avoir l'intention bien formée de faire un tel aveu. Et, réfléchissant sur ce qu'il venait de dire, et que je n'avais compris qu'à demi, je répétai : votre frère ! Jean-Baptiste Arnault, votre frère !

— Bien certainement, répondit-il ; mon frère utérin, tout au moins ; et, quand il était jeune, c'était un aussi brave garçon qu'il en ait jamais existé. Il s'ensuivit une explication ; et, en me rappelant l'histoire du petit acteur, je vis qu'il n'aurait pas fallu un grand fond de pénétration pour comprendre le nœud qui l'attachait à la famille Arnault. J'eus à mon tour un récit plus pénible à faire ; car Achille me pressa de lui expliquer les paroles qui m'étaient échappées. Je ne pouvais lui faire connaître toutes les circonstances de la mort de son frère, bien des raisons s'y opposaient ; je me bornai à lui dire que cette mort avait été accidentelle, et je lui peignis vivement le regret, le chagrin, l'horreur dont ce cruel événement m'avait pénétré.

— Pauvre Jean-Baptiste ! s'écria le petit acteur, avec plus de sensibilité que je ne lui en supposais ; c'était la meilleure créature qui ait jamais vécu ! A présent qu'il est mort, je me rappelle tous les momens heureux que nous

avons passés ensemble dans mon enfance, et je sens — ce que je n'ai jamais si bien senti jusqu'à ce moment, — combien il est triste d'être isolé, renié, oublié, seul au milieu du monde, sans avoir un seul lien qui vous attache à qui que ce soit ! Il essuya quelques larmes qui lui tombaient des yeux, et ajouta : — Que ce que je dis ne vous fasse pas de peine, monsieur le comte ; je suis bien sûr que vous n'avez pas pu avoir l'intention de le tuer ; et vous avez eu pour moi plus de bontés que n'en auraient pu avoir tous les parens du monde. Vous seul sur toute la terre — vous m'avez soutenu et protégé ; mais je ne puis m'empêcher de regretter ce pauvre Jean-Baptiste.

Cette conversation était trop pénible pour la prolonger ; mais elle avait éveillé dans mon esprit des idées qui défiaient le sommeil ; et, quoique je cherchasse à me persuader que la figure que j'avais vue n'était que l'effet d'une imagination exaltée par la scène qui venait de se passer dans l'observatoire, et par les pensées qui n'avaient cessé de m'occuper depuis la mort de Jean-Baptiste, cependant ma mémoire, lorsque je fus couché, me retraça toutes les circonstances de cet horrible événement, comme s'il fût arrivé à l'instant même, et il me fut impossible de le bannir de mon esprit, même pendant le som-

meil, qui ne me ferma les yeux qu'aux approches du jour.

Je me levai fort tard, et, tandis qu'Achille m'aidait à m'habiller, je vis qu'il désirait me dire quelque chose, mais qu'il hésitait. Enfin il se décida. — Monsieur le comte, me dit-il avec une délicatesse dont je l'aurais à peine cru capable, je regrette d'avoir à vous rappeler encore des souvenirs pénibles; mais il m'est arrivé ce matin quelque chose de si extraordinaire, que je crois devoir vous en faire part. Comme j'étais à la porte de l'hôtel, il n'y a pas une heure, devinez qui je vis passer dans la rue, — le vieux procureur Arnault. Il s'arrêta tout à coup, et me regarda. Je crus qu'il me reconnaissait, quoique je pense à présent que je me trompais; je lui parlai, et nous eûmes ensemble une longue conversation. Il parut s'inquiéter fort peu de mes affaires, mais il me fit une foule de questions sur les vôtres, et il me parut savoir tout ce que vous faites beaucoup mieux que je ne le sais moi-même. Je l'assurai pourtant que la mort du pauvre Jean-Baptiste avait été entièrement accidentelle, comme vous me l'avez dit; que vous y songiez toujours, et que vous n'en étiez pas plus consolé que si cet événement ne fût arrivé qu'hier. Je désirais savoir où il logeait, mais il paraît qu'il ne se souciait pas de le dire; car, dès

que je lui eus fait cette question, il s'en alla.

Je fus fâché d'apprendre qu'Achille eût si positivement appris au vieil Arnault que j'avais causé la mort de son fils. Hélène le saurait indubitablement, et elle ne pouvait plus être à moi. Je ne le sentis qu'avec trop d'amertume, et je vis s'évanouir les beaux songes qu'avait fait naître dans mon esprit la prédiction de l'astrologue. Cependant je ne pouvais supporter l'idée qu'elle sût que celui qu'elle avait aimé avait donné la mort à son frère. Je ne pouvais pourtant blâmer Achille de ce qu'il avait fait; il avait voulu me justifier du reproche d'un meurtre volontaire, et jamais je n'avais prononcé le nom d'Hélène devant lui. Mais quand je songeai qu'elle était sa sœur, — la sœur de mon domestique, — quoique cette circonstance ne changeât rien à mes sentimens pour elle, — quoiqu'elle n'en fût pas moins aimable, moins estimable, moins charmante à mes yeux, — c'était une nouvelle force donnée au vœu que j'avais fait d'obéir aux dernières injonctions de ma mère, puisque c'était une nouvelle objection ajoutée à toutes celles qu'elle aurait pu faire à cette alliance. La conviction que nous ne pouvions jamais être unis prit une ferme possession de mon esprit. Le destin semblait même vouloir m'épargner le chagrin de concevoir de vaines espérances en

entassant obstacle sur obstacle pour nous séparer. Mais je résolus que, si elle ne pouvait être à moi, du moins nulle autre ne remplirait jamais la place qu'elle avait occupée dans mon cœur. Je vivrais solitaire, sans contracter ces nœuds qu'elle seule aurait pu rendre si doux. Je passerais ma vie sans connaître ni l'amour conjugal, ni la tendresse paternelle, et je descendrais dans la tombe le dernier de ma race et de mon nom.

Telle fut ma résolution ; et quelque léger, quelque versatile, jusqu'à un certain point, que fût mon caractère, — quoique porté à me laisser entraîner par des passions ardentes, et malgré le sang enflammé de la jeunesse qui coulait dans mes veines, — je crois que je l'aurais exécutée, si des circonstances bien imprévues... Mais il ne faut pas anticiper sur les événemens.

XLV.

DANS le cours de cette matinée j'allai voir l'abbé de Retz ; et, conformément aux ordres de M. le comte, nous nous fîmes part réciproquement de tout ce que nous avions fait. Je crois pourtant que de Retz m'informa du succès qu'il avait obtenu dans sa négociation, plutôt pour me forcer à un retour de confiance que par aucun autre motif.

— D'après la lettre que M. de Cramail m'a glissée hier dans la main, me dit-il, et d'après tout ce qu'il m'a dit *vivá voce*, je puis maintenant assurer, sans crainte de me tromper, que

la Bastille est à nous. Sur ma foi, il est étonnant que quelques prisonniers disposent avec tant de facilité du lieu de leur emprisonnement. Mais de Cramail me dit dans cette lettre qu'il a gagné les officiers de la garnison, et que les officiers ont gagné les soldats : en un mot, tous les cœurs sont pour M. le comte, et il ne nous faut qu'un premier succès pour que toutes les mains se lèvent en sa faveur. Oh! mon cher de l'Orme! s'écria-t-il; quel charme merveilleux que ce mot succès! Attachez-le une fois au nom d'un homme, chacun se mettra à genoux pour le servir, et l'élèvera jusqu'au ciel. — Substituez-y le mot revers, et tous tomberont sur lui comme une troupe de loups affamés. Parlez-moi de l'homme qui est mon ami, tandis que le succès est encore douteux; qui juge de mes actions d'après leur mérite intrinsèque; qui ne met pas sa foi à la disposition de cet imposteur, le succès, dont les faveurs dépendent des circonstances, et non de nous-mêmes!

Dès que je vis la nuit approcher, je me rendis dans mon petit logement de la rue des Prêtres Saint-Paul, et, après avoir attendu environ une demi-heure, j'y reçus la visite de mes deux respectables satellites, Combalet et Jacques-le-Moqueur. Dès qu'ils entrèrent, je vis, à un certain sourire de satisfaction, qu'ils avaient réussi dans

leur négociation, et ils ne tardèrent pas à m'apprendre que cette conjecture était bien fondée.

— Le roi des Huns nous a permis, dit Jacques-le-Moqueur, de conduire monsieur le comte de l'Orme dans son fameux palais, pour y être naturalisé Hun, sous la condition très-raisonnable qu'il consentira à avoir les yeux bandés en traversant les divers défilés du pays des Huns.

— Je consens volontiers qu'on me bande les yeux, répondis-je; car il est naturel que vous preniez tous les moyens possibles pour empêcher le lieu de vos réunions d'être connu; mais, quant à ma naturalisation comme Hun, il faut que je sache ce que vous entendez par ces mots, avant que j'y consente.

— C'est une cérémonie auguste et solennelle, dit Combalet de Carignan d'un ton grave; et beaucoup de personnages distingués parmi notre première noblesse s'y sont soumis sans rougir.

— Encore son infirmité! s'écria Jacques-le-Moqueur. N'oubliez pas son infirmité, monsieur le comte. Il n'y a jamais eu un autre noble que vous qui ait songé à se faire naturaliser Hun, ce qui est une condition indispensable à votre admission dans leur château. Mais après tout, ce n'est qu'une cérémonie qui ne vous engage à rien.

— En ce cas, je vous accompagnerai, répondis-je; mais ayez la bonté de remarquer que je

n'ai sur ma personne que les devoirs que j'ai promises à votre digne monsieur. Je serai obligé d'en avertir la respectable assemblée parmi laquelle je vais me présenter, que le démon de la cupidité ne séduise pas de ceux qui en font partie à votre honneur et trahison.

— Quant à cela, dit Combale, je vous en donne de garantie. Je voudrais bien voir celui qui lèverait un doigt contre vos intérêts et vos sommes à vos côtés.

— Vous ne nous rendez pas compte de vos actions, ques-le-Moqueur avec moins de respect. Il y a de l'honneur parmi nous, dit-il, c'est un proverbe ; mais si vous avez quelque chose de nous, jusqu'à votre retour, nous sommes à l'hôtel de Soissons, où notre ami nous attend. Nous avons appris que vous logez véritablement à Paris.

— Je n'ai pas la moindre crainte de vous, mais, connaissant la faiblesse de votre caractère, je pensais que l'idée de vous venir voir entrerait dans le cœur de quelque-uns de nos compagnons un mauvais esprit qui ne serait pas facile d'en déloger. Quant à moi, je suis prêt.

chemin à faire, et, par conséquent, nous pouvions partir.

Nous partîmes. Je marchais le premier, suivi de mes deux estafiers, comme un homme allant faire une visite, accompagné de deux domestiques. N'étant qu'à un pas derrière moi, Combalet, ou son compagnon, me disait à voix basse à chaque coin de rue, par où je devais tourner. Nous marchâmes ainsi pendant près d'une demi-heure, et je me trouvai enfin dans un labyrinthe de petites rues qui m'étaient entièrement inconnues. Les maisons me semblaient plus élevées que partout ailleurs, parce que bien souvent j'aurais pu toucher les deux murailles, seulement en étendant mes bras, ce qui redoublait l'obscurité, au point que je voyais à peine à quelques pas devant moi, et que je n'aurais pas su quand une autre rue coupait celle où j'étais, si mes compagnons ne m'eussent dit : — Tou droit ! — A droite ! ou à gauche !

De temps en temps j'entendais sortir des maisons devant lesquelles je passais le son de voix humaines, tantôt parlant bas et avec précaution, tantôt se livrant à une gaieté bruyante, quelquefois même poussant des cris de rage ou

n'avait pas pour moi le prix qu'y attachent ceux qui sont dans le bonheur et la prospérité. Je l'aurais pourtant vendue cher, et j'y étais préparé, car j'étais armé d'une épée, d'un poignard et de deux pistolets. Pesant donc ce qu'on avait à gagner en m'assassinant, — ce qui ne pouvait être que mes vêtemens, — avec le danger de cet attentat, je jugeai moi-même que je ne courais pas grand risque, quoique je visse clairement qu'à chaque pas que je faisais, je m'enfonçais plus profondément dans ce cloaque de vices, d'iniquités et d'horreurs, dont quelque partie de toute grande ville est toujours souillée.

Tout à coup, tandis que j'avais dans une de ces rues étroites et obscures, une main s'appuya fortement, mais sans violence, sur ma poitrine, et une voix me demanda : — Où allez-vous ? Jacques-le-Moqueur s'avança, et dit un mot à l'oreille de celui qui m'interrogeait, et qui alors me laissa passer. Quelques instans après nous arrivâmes à un passage, et là mes deux conducteurs me déclarèrent qu'il était nécessaire que mes yeux fussent bandés. Je m'y soumis comme j'en étais convenu, et nous nous remîmes en marche. Au bout de quelques minutes, je m'aperçus que nous entrions dans une maison, dont la porte était fort étroite ; car Combalét, qui me donnait la main pour me conduire, fut obligé de

passer avant moi, deux personnes ne pouvant y passer de front. A mesure que nous avancions, j'avais soin de compter le nombre des pas, et de remarquer chaque fois que nous tournions, de sorte que je crois que j'aurais aisément trouvé le chemin pour sortir, si cela eût été nécessaire.

Après avoir tourné quatre fois, tantôt à gauche, tantôt à droite, je sentis de nouveau l'air frais de la nuit, comme si nous entrions dans quelque grande cour, et j'entendis un bourdonnement de voix humaines, qui semblait sortir de quelque croisée au dessus du rez-de-chaussée. Nous entrâmes de nouveau dans une maison, dont la porte fut fermée sur-le-champ, et j'entendis une vieille femme s'écrier d'une voix aigre et cassée : — Allons donc, chiens de traîneurs ; vous vous faites bien attendre ! — Ah ! quel est le nouveau diable que vous amenez ici ? — Un joli morceau de chair, j'en répons. Sur mon âme, il a la jambe et le bras comme l'homme de bronze.

Tandis qu'elle faisait ces observations sur ma personne, mes deux conducteurs détachaient le bandeau qui me couvrait les yeux, et dès que je pus faire usage de ma vue, je vis que j'étais dans un grand vestibule, au pied d'un escalier. Une lampe de fer était suspendue au plafond, et, à sa lueur, j'aperçus une vieille femme hideuse,

dans cet horrible état où l'imbécillité mentale semble marcher à la suite de tous les vices. Son long nez aquilin, ses grands yeux hébétés, annonçant moitié l'ivresse, moitié la démence, sa lèvre inférieure tombant sur son menton, et laissant voir des gencives sans dents, tout offrait en elle le tableau de la laideur la plus dégoûtante. Cependant elle continuait à me regarder de la tête aux pieds, répétant de temps en temps : — Joli morceau de chair! — Une bonne bouche pour Lucifer! — Ne me baiserez-vous pas, jeune Belzébuth? Et, jetant tout à coup ses mains autour de mon cou, elle glaça d'horreur tout mon sang en me serrant dans ses bras.

Je la repoussai avec dégoût et indignation, et l'ivresse l'ayant fait chanceler, elle tomba en poussant un grand cri. Un homme, qui était étendu par terre, et que je n'avais pas aperçu jusqu'alors, se leva sur-le-champ en s'écriant : — Morbleu! qui est l'insolent qui ose frapper la mère Marinette? Et, tirant son épée, il avança contre moi.

C'était un moment critique. Pour en imposer à des hommes violens et bravant toutes les lois, il faut leur montrer autant de violence et de détermination qu'ils en ont eux-mêmes. Mon épée fut donc hors du fourreau au même instant; et sachant qu'un courage audacieux pou-

vait seul faire naître un sentiment qui me fût favorable dans les cœurs endurcis et corrompus des misérables au milieu desquels je me trouvais, je criai à mes deux satellites qui cherchaient à le retenir : laissez-le faire ! laissez-le faire ! Nous sommes corps à corps ; je n'en demande pas davantage.

— Ne vous en mêlez pas ! cria Combalet à une demi-douzaine de spadassins, qui descendaient l'escalier en entendant ce bruit ; que personne ne s'en mêle !

— C'est une affaire d'honneur ! dit Jacques-le-Moqueur ; une querelle pour une belle dame. — Laissez-les faire !

Cependant mon adversaire m'attaqua avec fureur. Il savait manier l'épée, mais il ne connaissait rien des ressources de l'escrime, et je vis sur-le-champ que j'en aurais bon marché. Je cherchai d'abord à le désarmer ; mais il avait le poignet ferme, et je ne pus y réussir. Je vis alors qu'il fallait jouer un jeu plus sérieux, et m'étant tenu quelques instans sur la défensive, je fis une feinte, et je le renversai d'un coup d'épée qui lui perça l'épaule.

— Quartier pour Goguenard ! quartier pour Goguenard ! crièrent les respectables spectateurs de notre combat, dont quelques uns m'avaient rendu un service important en retenant la mère

Marinette, qui, furieuse d'avoir vu repousser ses avances, voulait exercer ses griffes sur mon visage. Mon épée rentra sur-le-champ dans le fourreau, et l'on releva mon antagoniste, qui, bien loin de montrer de l'animosité et de la rancune, me dit en faisant un sourire, ou plutôt une grimace, vous m'avez fait une fameuse entaille, mais vous êtes un brave, et je ne vous en veux point.

Le blessé fut emmené je ne sais où, pour boucher, comme on le dit, le trou que je lui avais fait à l'épaule, et l'on me fit monter au premier étage dans une grande salle dont le centre était occupé par une table, autour de laquelle se hâtèrent de se rasseoir les spadassins que le bruit des armes avait fait lever, comme un essaim de guêpes troublées dans leur guépier. Au lieu des plumes, des encriers, et du papier, qui couvrent la table du conseil des nations plus civilisées, on ne voyait sur celle des dignes Huns, que des épées, des pistolets, des poignards, des couteaux, des bouteilles et des verres, symboles expressifs de l'esprit qui régnait dans leurs lois, et de la manière dont ils les faisaient exécuter.

Lorsque nous entrâmes, je vis au haut bout de la table cinq ou six des membres les plus graves du conseil, qui n'avaient pas souffert

que le bruit des armes interrompît leurs importantes délibérations. A la place d'honneur, et sur un grand fauteuil, était un petit vieillard, ayant le nez pointu, de petits yeux gris pleins de vivacité, et l'air le plus futé que j'aie jamais vu sur une figure humaine. Son chapeau avait pour bouton une pierre qui semblait être un gros rubis, et il portait un habit complet de velours noir très-propre. D'après toutes ces circonstances, je fus convaincu que je voyais en lui le puissant monarque appelé roi des Huns,

Tandis que je m'avançais entre Combalet de Carignan et Jacques-le-Moqueur, pour être présenté à ce potentat avec tout le cérémonial d'usage, il se leva; et, passant la main sur sa courte barbe grise, il demanda avec un air de dignité, quel était le bruit qu'il venait d'entendre, et qui avait osé tirer l'épée dans son palais royal.

— S'il plaît à votre majesté, répondit Jacques-le-Moqueur, je vais lui exposer le cas. La vieille Marinette a voulu faire l'engageante à l'égard du comte que voici, qui en la repoussant, a renversé ses quilles; sur quoi Goguenard, à face de mouton, a fait voir le jour à son fer à pointe, et il lui aurait décousu le pourpoint, si le comte n'eût fait une entaille à son lard.

Cette explication, quoiqu'à peine intelligible

pour moi, parut satisfaisant au souverain qui l'écoutait. Il me fit un signe de tête gracieux, et répondit:—Le comte a très-justement puni un acte d'aggression contre la personne d'un ambassadeur. Que notre secrétaire fasse lecture du serment au comte; que notre échanson remplisse notre coupe d'apparat; et lorsqu'il aura prêté le serment, qu'il soit naturalisé Hun.

Un homme maigre, en habit de drap noir, s'approcha alors de moi avec un livre, et me demanda de prêter serment que je serais désormais un sujet fidèle et loyal du puissant monarque François de saint Maur, roi des Huns; que je me conduirais en toutes choses en véritable Hun; que je me soumettrais à toutes les lois et ordonnances portées par le roi en son conseil; et que je garderais un secret inviolable sur toutes les démarches et mesures des Huns; sur leurs lieux de rendez-vous, leurs signes de reconnaissance, leurs signaux, leurs desseins, leurs entreprises; et une foule d'autres détails conçus en style technique, auquel souvent je ne comprenais rien, et dont la lecture dura près d'un quart d'heure.

Je pris la liberté de faire des objections à la plus grande partie de ce serment; mais je jugeai à propos d'entrer dans l'esprit de cette farce solennelle, en expliquant mes motifs au monar-

que avec une affectation de respect qui parut ne lui déplaire nullement ; et , quoique deux ou trois drôles parussent mécontents qu'on me fit quelques concessions , le roi décida que la formule serait abrégée en ma faveur , et que je prêterais seulement le serment en ce qui concernait le secret à garder , ce que je fis sans difficulté.

On me présenta alors un immense gobelet d'argent richement ciselé ; et j'aurais cru que c'était un calice volé dans quelque église , si la ciselure n'eût représenté des satyres et des bacchantes. Je le levai vers mes lèvres , en portant la santé du roi des Huns , qui y répondit par une gracieuse inclination de tête ; mais je m'aperçus qu'il était rempli d'eau-de-vie , et je le remis à l'échanson , en le priant d'y substituer du vin , attendu que la liqueur qui s'y trouvait pourrait me mettre hors d'état de remplir l'importante mission dont j'étais chargé.

Des cris de dérision succédèrent à cette demande , et j'entendis une couple de respectables coupe-jarrets qui étaient de l'autre côté de la table , s'écrier : — Un verre d'eau pour cette poule mouillée ! — une tasse de lait coupé pour mademoiselle !

J'avais fait mes preuves de bravoure , et ne voyant aucun avantage à m'offenser des insultes de ces misérables , je n'y fis aucune attention.

Je pris le gobelet de vin qui me fut présenté, et je le vidai à la santé du roi des Huns, sans avoir l'air d'avoir entendu ces sarcasmes.

Il me restait à remplir la partie la plus délicate de ma mission, et c'était d'expliquer au chef de tous les escrocs, brigands et spadassins de Paris, les projets du comte de Soissons, sans mettre son nom et sa réputation au pouvoir de chaque bandit de la capitale; et, jetant les yeux autour de la chambre, qui était alors remplie de gens déguenillés et bien mis, portant tous les costumes imaginables, je trouvai, dans chacune de leurs physionomies sinistres, de nouvelles raisons pour me tenir sur la réserve autant que je le pourrais.

Dieu sait comment je m'en serais tiré; mais le roi des Huns lui-même m'évita tout embarras. Après avoir fixé un instant sur moi ses petits yeux gris, qui semblaient pénétrer jusqu'au fond du cœur, et y découvrir tout ce qui y était le mieux caché, il entama l'affaire lui-même, et rendit par là ma conduite ultérieure beaucoup plus facile.

— Comte de l'Orme, me dit-il à voix haute, tandis que tous les autres gardaient le silence, vous nous avez demandé une entrevue, et vous l'avez obtenue. Des politiques ordinaires emploieraient maintenant tout leur art pour cacher

ce qu'ils connaissent déjà de vos projets, et pour vous en faire dire peut-être plus que vous ne le voudriez; mais nous, avec cette franchise qui caractérise une nation puissante, nous sommes disposés à vous laisser voir que nous en savons déjà plus que vous ne vous l'imaginez. Vous nous avez fait dire que vous veniez comme ambassadeur d'un prince pour traiter avec un prince. Nous vous épargnerons la peine de le nommer. — C'est Louis de Bourbon, comte de Soissons.

Un murmure de surprise, causé par la pénétration du roi, se fit entendre dans l'assemblée. Quant à moi, je vis sur-le-champ comment il se faisait qu'il fût si bien informé. L'archer avait dit à mes satellites, que, quoique j'eusse un appartement dans la rue des Prêtres-Saint-Paul, je logeais à l'hôtel de Soissons. Ceux-ci en avaient informé leur chef, et, partant de cette donnée, il ne lui avait pas été très-difficile d'arriver à deviner quel était celui qui m'employait.

Je ne puis dire comment il avait obtenu le reste de ses informations; car il était évident qu'il en possédait davantage, mais il continua: — Son altesse le comte de Soissons, dit-il, est aussi universellement aimé, que le cardinal, son ennemi, est détesté, et il n'y a pas un seul homme parmi mes sujets, qui n'ait autant d'affection pour le premier que de haine contre le second.

Un brouhaha d'applaudissemens l'interrompit un instant, et quand le silence se fut rétabli, il ajouta : — Nous sommes informés que le comte se prépare à entrer en guerre ouverte avec le cardinal, et nous savons aussi que vous n'êtes pas le seul agent chargé de travailler secrètement pour lui dans cette ville. Nous ne sommes pas gens à nous tenir à l'écart, et à nous montrer indifférens pour son service; nous désirons seulement savoir avant tout ce qu'il attend de nous. Ce n'est pas que je veuille dire que nous n'ayons pas dessein d'avoir l'œil ouvert sur nos intérêts; mais monsieur le comte verra que nous ne sommes ni si durs, ni si difficiles à manier, que nos ennemis voudraient le faire croire.

En répondant à ce discours, j'allai directement au but, voyant que toutes les finesses diplomatiques ne pouvaient être d'aucune utilité. Je dis donc au roi des Huns qu'il envisageait l'affaire sous son véritable point de vue, et que M. le comte étant poussé à l'extrémité par le cardinal, il était naturel qu'il prît tous les moyens possibles pour fortifier son parti. En de telles circonstances, ajoutai-je, il ne pouvait négliger un corps aussi nombreux et aussi respectable que celui des Huns. Il m'avait donc chargé de les inviter, en cas d'une insurrection dans la ville de Paris en sa faveur, à soutenir ses amis de leur

aide et de leur influence. Si, avec la permission et la sanction de Sa Majesté, quelques uns de ses sujets voulaient porter les armes pour servir le comte de Soissons sous mon commandement, ils auraient devant eux la perspective de grands avantages; mais il était indispensable que ce fût des hommes ayant déjà quelque connaissance de la discipline militaire et du maniement des armes, attendu que le moment était trop pressant pour enrôler des recrues qu'il faudrait instruire.

— Et nous ne manquons point parmi nos sujets de gens tels qu'il vous en faut, répondit le roi des Huns. Nous sommes, comme je n'ai pas besoin de vous en informer, une nation essentiellement militaire; et, pour notre propre honneur, les troupes que nous lèverons pour notre cher cousin, M. le comte, seront de la première qualité.

Des conversations séparées eurent lieu alors dans toute l'assemblée, chacun voulant donner à ses voisins son opinion sur ce qui venait de se passer. Comme elles se tenaient à demi-voix, tout ce que j'en pus entendre fut que les esprits étaient unanimement bien disposés en faveur du comte, ce dont il était facile de juger par les jurmens et les imprécations qui partaient de toutes parts contre le cardinal.

Cela me fournit l'occasion de m'entretenir en particulier avec le roi, et il ne me fallut pas longtemps pour régler avec lui tous les préliminaires. Je lui remis les dix louis que j'avais promis de verser dans sa caisse royale, et je lui en promis cinquante autres s'il se montrait actif et utile dans l'insurrection de la capitale. De son côté, il s'obligea à choisir et à envoyer sur les frontières, à un lieu indiqué, tous les hommes propres au service de la cavalerie sur qui il pouvait compter, pour se placer sous mes ordres, et m'obéir pendant un mois, ce dont il prêteraient serment. Je ne pus promettre qu'une paie de vingt couronnes par homme pour le premier mois; mais cette somme parut suffisante au roi des Huns, qui pensa sans doute que le pillage qu'ils pouvaient espérer, n'importe à quel parti restât la victoire, aurait plus d'attraits aux yeux de ses gens que la paie qui leur était offerte. J'indiquai pour leur rendez-vous le petit village de Marigny, situé au delà de Mouzon, précisément sur la frontière, et il fut convenu que le roi me ferait passer de temps en temps un état des hommes qui seraient partis; m'obligeant, lors de mon arrivée à Marigny, à payer à chacun d'eux leur mois de paie d'avance, dès qu'il aurait prêté le serment convenu. Sa majesté hunoise me dit qu'elle croyait pouvoir m'envoyer

ainsi environ trois cents hommes, et je pensai assez naturellement que ce ne serait pas une petite besogne que d'avoir à commander des gens qui depuis long-temps ne reconnaissaient d'autres lois que leur propre volonté.

Je savais aussi qu'il ne fallait qu'une bagatelle comme celle d'avoir refusé de boire le verre d'eau-de-vie qu'on m'avait présenté, pour nuire considérablement à mon autorité future sur les hommes qui devaient être placés sous mes ordres. En me levant pour partir, je jetai donc un coup d'œil vers l'autre extrémité de la table, et dis à haute voix : — J'ai entendu quelqu'un, il y a une heure, m'appeler poule mouillée et demoiselle. S'il veut me suivre dans le vestibule, je lui donnerai la preuve la plus convaincante que je n'ai ni le cœur d'une poule, ni la main d'une fille.

Un drôle qui avait l'air et la tournure d'un boucher se leva sur-le-champ ; mais des cris s'élevèrent de toutes parts : — Non ! non ! le comte a fait ses preuves ! — Songez à Gogue-nard ! c'est un de nos plus braves. Croyez-vous le valoir ?

— Et s'il fallait une autre preuve de la bravoure du noble comte, dit Combalet, je vous dirai que je l'ai vu faire tête lui seul à cinq hommes, dont j'étais un, moi qui vous parle ; et il n'y a

pas ici une mâchoire qui ne convienne que je suis un morceau dur à digérer.

— Et par extraordinaire, dit Jacques-le-Moqueur, Combalet vient de vous dire la vérité. Seulement il faut mettre mon nom en place du sien. Le comte a jeté par la croisée le capitaine Crack, comme si c'eût été une botte de paille.

L'affaire étant arrangée, je vidai une seconde fois le grand gobelet à la santé de Sa Majesté et à la prospérité des Huns, addition qui fut accueillie par de grandes acclamations. Je quittai alors le Château-Escroc, accompagné des deux acolytes qui m'y avaient conduit.

J'ai seulement à ajouter que, d'après le serment que j'avais fait de garder le secret, je n'aurais pas même parlé de cette entrevue dans ces Mémoires, si le respectable corps avec lequel j'avais passé cette soirée eût encore existé. Mais il fut découvert quelques années après, et chassé de tous ses repaires. La nation des Huns existe et existera sans doute toujours à Paris; mais elle est, comme les juifs, un peuple errant et dispersé, sans chef, sans point de ralliement, et dont chaque individu n'a à compter que sur les ressources de son propre génie.

LXVI.

PENDANT les dix jours suivans, je reçus avis chaque matin que quelque nouveau détachement était parti pour Marigny, et chaque dépêche du roi des Huns me donnait l'assurance la plus positive de sa coopération en faveur du prince, dès que le signal de l'insurrection serait donné dans la capitale.

De Retz fut enchanté du succès que j'avais obtenu, et ce fut presque par un sarcasme contre notre entreprise, qu'il en exprima sa joie, en me disant qu'à présent que nous avons pour nous les pauvres, les prisonniers et les coupe-

jarrets, nous ne pouvions manquer de réussir à Paris.

— Tout en cherchant à gagner de nouveaux partisans à M. le comte, me dit-il un jour, j'ai rencontré un homme qui est pour moi une énigme inexplicable. Il est certainement dans la pauvreté, même dans un dénûment absolu, comme me l'avait assuré celui qui l'avait découvert, et pourtant il refuse tous secours pécuniaires, quoique je les lui aie offerts avec toute la délicatesse possible; et il m'a parlé avec tant de hauteur, que je n'ai pu prendre sur moi de sonder ses dispositions à entrer dans notre entreprise. Comme vous allez jouer un rôle plus actif que moi dans cette affaire, mon cher comte, vous ne pourriez trouver un homme qui vous paraisse devoir vous être plus utile que celui dont je vous parle. C'est un véritable Hercule, et si son œil n'est pas trompeur, il a pu, comme Alcide, tuer des lions et étrangler des serpens. Vous ne pourriez mieux faire que d'aller le voir à votre tour. Vous lui diriez que vous êtes mon ami, et que nous désirons tous deux lui rendre service, s'il veut nous en indiquer les moyens.

J'étais très-disposé à suivre l'avis de M. de Retz; car précisément en ce moment, j'étais occupé à chercher à m'assurer les services d'un

certain nombre de personnes dont l'honnêteté pût, jusqu'à un certain point, servir de contre-poids aux qualités opposés de la troupe d'élite qui m'attendait à Marigny. Ayant pris l'adresse de cet individu, je me rendis sur-le-champ dans une des plus petites rues de la Cité, je montai à un quatrième étage, et je frappai à la porte qui m'avait été indiquée. — Entrez ! répondit quelqu'un, d'une voix creuse. J'entrai dans un appartement presque sans meubles, et je tressaillis en voyant une taille droite et colossale, qui me rappela en un instant une foule d'anciens souvenirs. C'était Garcias ; — Garcias que j'avais laissé à Barcelone, porté sur les flots de la faveur populaire, et que je retrouvais à Paris dans le sein d'une pauvreté évidente.

Il se leva en tressaillant, me saisit la main, et s'écria : — Monsieur de l'Orme ; Dieu du ciel ! je ne suis donc pas encore tout-à-fait abandonné.

Le récit qu'il me fit n'avait rien de bien extraordinaire. Il était tombé comme il s'était élevé. La noblesse de Catalogne, voyant que les insurgés se soutenaient et recevaient des secours de la France, s'était déclarée pour le parti populaire, avait pris peu à peu possession de toute l'autorité, et pour mieux se l'assurer, avait cherché à perdre tous ceux qui en avaient joui avant elle. Garcias était celui qu'elle voyait de plus

mauvais œil , parce que c'était celui qui avait été le plus puissant tant que les classes inférieures avaient eu la prépondérance. On ne manque jamais de motifs d'accusation dans les révolutions , même contre ceux dont la conduite y prête le moins , et Garcias fut obligé de s'enfuir pour ne pas être victime de ceux dont il avait défendu la liberté. L'Espagne lui était fermée , la France seule lui offrait un refuge , et il était venu jusqu'à Paris , portant dans son sein un ver rongeur , — un cœur fier luttant contre la pauvreté.

— Mais votre femme , Garcias , lui demandai-je , après avoir entendu son histoire , votre femme ! qu'est-elle devenue ?

— Qu'est devenue , me répondit-il , la belle fleur que vous avez cueillie un matin , et que vous avez portée à votre boutonnière le reste de la journée ? En la regardant le soir , vous l'avez trouvée flétrie , fanée , décolorée , et tout en regrettant sa perte , vous l'avez rendue à la terre qui l'avait produite. — Ma femme est un ange dans le ciel. Mais n'en parlons plus ! c'est un sujet qui me prive de toutes mes forces. N'en parlons plus.

Depuis mon départ d'Espagne , les infortunes avaient abattu la force d'âme de l'ancien contrebandier , tandis que la mienne avait acquis plus

d'énergie. Ce fut donc moi alors qui exerçai sur lui l'influence qu'il avait eue autrefois sur moi. Il consentit à recevoir de moi les secours qu'il avait refusé d'accepter de M. de Retz. Je lui expliquai les circonstances dans lesquelles je me trouvais, et il ne me fut pas difficile de le déterminer à s'attacher à moi, et à m'aider à discipliner le corps étrange que j'allais avoir à commander.

Sous prétexte de désirer qu'il fût plus voisin de moi, je ne le quittai qu'après l'avoir installé dans mon logement de la rue des Prêtres, et j'eus soin qu'il ne lui manquât rien de ce qui était nécessaire aux besoins du corps, et que son esprit fût tenu dans une occupation continue, pour le distraire de ses chagrins.

J'avais ajouté à ma suite six hommes sur lesquels je pouvais compter; je les avais montés, armés et équipés; et mes affaires à Paris étant à peu près terminées, je me préparais à retourner à Sedan sans perdre de temps, quand un matin on laissa à mon petit logement de la rue des Prêtres, un billet signé *Richelieu*, me requérant de me rendre au Palais Cardinal, le lendemain à quatre heures du soir.

Je fis partir sur-le-champ mes six hommes pour Meaux, gardant avec moi Combalet de Carignan, Jacques-le-Moqueur, Garcias et Achille,

dans l'intention de faire mes adieux à Paris le lendemain matin, et de mettre le plus grand nombre possible de lieues entre son éminence et moi, avant l'heure qu'il avait désignée. Il avait été un temps où j'aurais attendu le moment de ce rendez-vous, le cœur palpitant d'espérance, et maintenant je me préparais à l'éviter avec plus de précipitation que de dignité. *Le tempora mutantur, nos et mutamur* n'explique que bien imparfaitement toutes les merveilles que le court espace d'un mois peut opérer.

Des circonstances fort inattendues dérangèrent pourtant mes plans.

De retour dans mon appartement, je venais de m'asseoir pour écrire quelques mots au roi des Huns, quand j'entendis frapper doucement à ma porte. On l'ouvrit avant que j'eusse eu le temps de répondre, et je vis entrer la jeune et jolie fille que j'avais vue, le jour de mon arrivée à l'hôtel, debout derrière la comtesse, tenant les soies dont elle se servait pour broder. Elle s'avança, me remit une lettre, et elle se retirait sans me parler, quand je l'arrêtai.

— Est-ce de la comtesse ? lui demandai-je.

— Non, monsieur, répondit-elle ; mais, je vous en prie, ne lui dites pas que c'est moi qui vous l'ai remise. Et à ces mots, elle sortit de la chambre plus vite qu'elle n'y était entrée.

J'ouvris la lettre sur-le-champ, voyant qu'il semblait y voir quelque chose de mystérieux dans cette affaire; et je ne saurais peindre le tumulte des sentimens qui vinrent m'assaillir en lisant ce qui suit :

« Monsieur le comte,

» Je viens d'apprendre à l'instant de mon père, que, par de bien étranges circonstances, vous ne savez pas que la blessure que j'ai reçue n'a pas été mortelle, et que vous êtes encore livré au regret de m'avoir ôté la vie, comme vous le supposiez, quoique nous sachions parfaitement vous et moi, que je n'ai été blessé que par suite d'un accident involontaire de votre part, et tandis que vous ne cherchiez qu'à vous défendre. — J'ai été égaré, monsieur le comte, par ceux qui avaient le droit de me donner des ordres, mais je n'y obéirai plus; non, pas même à ceux de mon père; je ne ferai plus ce qui est contre ma conscience, et c'est pour cela que je vous écris en ce moment pour vous informer que je suis encore en vie. J'étais si convaincu que la blessure que j'avais reçue était un châtiement du ciel infligé pour me punir de la conduite que je tenais alors, que lorsque je recouvrai mes sens, après avoir été transporté au château, je dis qu'un accident avait fait partir mon fusil, et

j'y attribuai ma blessure. Tout ce que je puis ajouter, c'est que je vous ai toujours aimé, et que je vous aurais servi de tout mon cœur, si d'autres personnes n'avaient fait fermenter dans ma tête des passions et des désirs qui n'auraient jamais dû y entrer. Mes yeux se sont enfin ouverts, et pour vous en donner une preuve, je vous avertis que si vous voulez vous trouver ce soir à huit heures, quand la nuit commencera à tomber, et suffisamment accompagné, au premier carrefour sur la route de Vincennes, vous aurez l'occasion de sauver d'une situation pénible et fâcheuse celle que vous aimez le plus dans ce monde. Ne craignez pourtant pour elle aucun accident sérieux, quand même vous arriveriez trop tard. Comptez pour cela sûr.

» JEAN-BAPTISTE ARNAULT. »

« *P. S.* La voiture dans laquelle on doit m'emmener est peinte en rouge, et a une botte noire sur chaque portière. »

Je me levai, comme l'aurait fait Ixion détaché de sa roue. Mon cœur était déchargé d'un poids inexprimable. Mon sang circulait avec cette vivacité qu'il n'a que dans la jeunesse, et il était purgé du noir poison qui s'y était si long-temps mêlé. Ce ne fut qu'alors que je compris combien était pesant le fardeau qui m'avait si long-temps

accablé, même quand j'avais l'esprit occupé d'autres choses. Il m'avait en quelque sorte donné une vieillesse prématurée, et m'avait rendu insouciant, téméraire, désespéré; mais alors j'avais recouvré la jeunesse et la fraîcheur de mon esprit, l'espérance avait rallumé son flambeau, et marchait devant moi pour m'éclairer sur la route de l'avenir.

Dans le premier trouble de mes idées, on sent que je ne fis attention qu'à la partie de cette lettre qui avait rapport à Hélène. Mais, en y réfléchissant ensuite, je vis avec grande peine combien ma disparition subite avait dû paraître étrange à ma famille, puisque Jean-Baptiste avait caché que c'était moi qui l'avais blessé. Mais je pensai que sans doute il l'avait dit à son père; que celui-ci avait retiré sur-le-champ Hélène du château, et que ma mère avait été ainsi portée à attribuer à la même cause son départ et mon absence.

Plusieurs passages de la lettre de Jean-Baptiste me surprirent et m'embarrassèrent beaucoup, mais je ne cherchai pas long-temps à me les expliquer; je concentrai toutes mes pensées sur le danger qui menaçait ma chère Hélène, comme je venais d'en être informé. Je ne pouvais deviner précisément quelle en était la nature; mais je ne perdis pas mon temps à former des conjec-

tures inutiles. Je me rendis sur-le-champ à mon logement de la rue des Prêtres-Saint-Paul, où j'avais établi Garcias, et, envoyant Achille chercher Combalet et son compagnon, je me préparai à partir pour le lieu qui m'avait été indiqué. Le soir approchait, quoique j'eusse pu différer mon départ d'une bonne heure, et arriver encore avant le moment désigné; mais mon impatience ne put souffrir aucun délai, et dès que j'eus réuni mon petit cortège, nous partîmes au grand galop. Il était à peine sept heures et demie quand nous arrivâmes au premier carrefour sur la route de Vincennes.

La nuit n'était pas encore tout-à-fait tombée, et l'on voyait encore un assez grand nombre de passans sortant de la ville ou y rentrant, de sorte qu'un homme en grand deuil à cheval, arrêté sur la route, et accompagné de quatre cavaliers dont l'extérieur était assez remarquable, formait un spectacle qui ne pouvait manquer de donner lieu à quelques observations. Peu à peu le nombre des passans diminua, et la nuit devint assez obscure pour nous dérober à la vue, à moins qu'on ne cherchât à nous voir. Pendant ce temps, mon imagination active faisait toutes les conjectures qu'un esprit impatient peut suggérer, tantôt craignant de m'être trompé d'endroit, tantôt supposant qu'on m'avait abusé

à plaisir, tantôt me persuadant que la voiture qui contenait Hélène, avait pris une autre route.

Enfin le bruit des roues d'une voiture se fit entendre, et nous nous retirâmes sur le bord de la route pour ne pas être vus. Deux cavaliers marchaient à environ vingt pas en avant. L'un d'eux mit pied à terre en arrivant au carrefour, donna son cheval à garder à son compagnon, fit arrêter la voiture, en ouvrit la portière, et y entra. Je ne pouvais voir sa figure; mais c'était un homme de très-petite taille, encore moins grand qu'Achille, au point que ce ne fut pas sans difficulté qu'il put appuyer le pied sur le marche-pied de la voiture. Dès qu'il y fut entré, j'entendis Hélène s'écrier: — J'ai été trompée! je n'irai pas plus loin. Laissez-moi descendre, ou j'appellerai du secours.

Elle ne fut pourtant pas obligée d'en appeler. Le secours était plus près qu'elle ne se l'imaginait. — Tenez les chevaux, Combalet! m'écriai-je; et, m'élançant vers la voiture, j'en ouvris la portière en criant: C'est moi, Hélène! c'est Louis. — Qui a osé vous tromper?

Elle se jeta sur-le-champ entre mes bras, tandis que l'homme qui venait d'entrer dans la voiture, en sortait par l'autre portière. J'entendis en ce moment un cliquetis d'armes; car les cavaliers qui marchaient en avant de la voiture, et

ceux qui la suivaient firent une résistance momentanée; mais ils ne tardèrent pas à prendre la fuite, et nous restâmes maîtres du champ de bataille sans effusion de sang.

Je ne savais pas plus que l'enfant à naître, des mains de qui j'avais délivré Hélène; mais elle restait appuyée sur mon bras avec cette confiance qui rend si forte la faiblesse d'une femme, et elle me répéta mille remerciemens d'un ton et dans des termes qui me prouvèrent que son cœur était encore à moi.

— Dites-moi, cher Louis, me dit-elle enfin, dites-moi par quel heureux hasard vous vous êtes trouvé ici pour me délivrer.

— Ce n'est point par hasard, répondis-je; j'y suis venu tout exprès d'après une lettre que j'ai reçue de Jean-Baptiste.— Mais expliquez-moi vous-même tout ceci, chère Hélène; car je suis dans les ténèbres. Je ne sais ni de qui je vous ai délivrée, ni de quel danger vous étiez menacée.

Hélène, un peu troublée par la confusion du moment, et dans la supposition que j'étais instruit de mille circonstances dont je n'avais pas la moindre idée, entra alors dans des détails dont la plus grande partie était pour moi complètement inintelligible. Je compris pourtant qu'elle attendait à l'hôtel de Châtillon le retour de son père, qui était allé à Péronne; qu'elle avait reçu

une lettre signée du nom de son père, et lui mandant qu'à une certaine heure, une voiture bien escortée viendrait la prendre pour la conduire près de lui; que la signature était si bien imitée, qu'elle y avait été trompée ainsi que la comtesse de Châtillon. Elle entra dans d'autres détails, qui mettaient mon intelligence en défaut, quand une troupe de cavaliers, arrivant au grand galop, interrompit son récit.

— Les voici ! les voici ! s'écria l'un d'eux en voyant la voiture qui avait amené Hélène et qui était restée au milieu de la route. Je reconnais la voiture; attaquons ces scélérats !

— Un instant ! m'écriai-je en tirant mon épée, et en me plaçant en avant d'Hélène, tandis que mes compagnons se préparaient à me seconder. Quelques mots avant d'en venir aux coups, s'il vous plaît. Qui êtes-vous ? Que demandez-vous ?

— Morbleu, point d'explication ! s'écria le jeune homme qui venait de parler, en me portant un coup d'épée. Je le parai; mais, comme j'allais le lui rendre avec usure, un autre cavalier, plus grave et moins impétueux, poussa son cheval entre nous en s'écriant: — Arrêtez, Charles, arrêtez ! Je vous l'ordonne. — Vous demandez qui nous sommes, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers moi; mon nom est le maréchal de Châtillon. Maintenant je vous prierai de m'apprendre le vôtre, et de me dire comment vous

avez osé enlever de chez moi, sous de faux prétextes, une jeune personne confiée à mes soins par son père?

— Je me nomme Louis comte de l'Orme, monsieur, répondez-moi ; et, bien loin d'avoir enlevé de chez vous cette jeune personne, je viens de la délivrer des mains de ses véritables ravisseurs. Vous l'auriez appris plus tôt, si ce jeune homme impétueux eût voulu m'écouter, au lieu de s'imaginer qu'il pourrait m'intimider.

— Vous avez raison, monsieur, dit le maréchal, il est un peu trop impétueux, et je vous demande pardon de sa méprise. Les choses étant ainsi, il ne me reste qu'à vous remercier du secours que vous avez donné à mademoiselle, et à vous prier de remettre sa personne entre mes mains ; moi seul ayant en ce moment le droit de lui servir de protecteur.

— Il faut d'abord, répliquai-je, qu'il me soit prouvé que vous êtes réellement le maréchal de Châtillon, et que mademoiselle me déclare qu'elle vous accompagne volontairement. — Il y a eu cette nuit, à ce qu'il paraît, bien des méprises, je ne la quitterai pas sans être certain qu'elle est en sûreté.

— Oui, oui, Louis, dit Hélène — avec un soupir, je crois, — c'est M. de Châtillon, et il faut que je le suive, après vous avoir encore mille fois remercié.

— En ce cas, monsieur le maréchal, repris-je, je remets entre vos mains une fonction à laquelle je n'aurais pas aisément renoncé sans cela. Mais étant un des plus anciens amis de mademoiselle, je dois réclamer la permission de lui rendre une visite demain matin, pour apprendre d'elle des détails qu'elle n'a pu me donner aujourd'hui.

— Je ne puis faire d'objection à cette demande, répondit le maréchal en mettant pied à terre, bien entendu que la comtesse de Châtillon sera présente à cette visite. — La voiture dans laquelle ces drôles vous avaient enmenée de chez moi, ma belle Hélène, ajouta-t-il en lui prenant la main avec une franchise cordiale, servira à vous y conduire, et je serai votre compagnon de voyage.

Hélène me fit alors ses adieux avec un air de tendresse qui ne parut pas plaire infiniment au jeune homme qui m'avait attaqué si brusquement; car il donna un coup d'éperon à son cheval, et partit en avant. Le maréchal aida Hélène à monter en voiture; et, se tournant vers moi, il me dit à voix basse: — Si vous persistez dans votre projet de visite, monsieur le comte, il faudra que vous le fassiez de bonne heure, car cette jeune personne est sur le point de partir pour un long voyage, par ordre de son père. Mais, si vous voulez suivre mon avis, au lieu de songer à rendre une visite, vous tournerez le dos à

Paris le plus promptement possible, car il ne faut pas vous imaginer que vos voyages à Sedan, et vos démarches dans la capitale, aient eu lieu assez secrètement pour ne pas éveiller le soupçon.

Il se tut comme pour attendre une réponse, ou pour voir l'effet que produirait sur moi ce qu'il venait de me dire. J'avoue que je me trouvai un instant étourdi, comme si j'eusse reçu un grand coup sur la tête; mais j'eus assez de présence d'esprit pour répondre: — Mes démarches dans la capitale, monsieur, ont toujours eu lieu à découvert, et elles n'auraient pas dû m'exposer à des soupçons, si la conduite de qui que ce soit pouvait en être exempte. Je n'ai cherché à cacher ni mon voyage à Sedan, ni mon retour à Paris; et, par conséquent, je suppose que je n'ai rien à craindre à ce sujet.

— Je vous ai donné un avis d'ami, monsieur, reprit le maréchal; car j'aimerais mieux vous rencontrer en face dans quelques jours sur le champ de bataille, que d'apprendre que vous avez été jeté dans les cachots de la Bastille, ou exécuté sur la place de Grève. — Adieu, monsieur de l'Orme, profitez de mon avis; il n'est pas à négliger. A ces mots, il monta en voiture, et un de ses gens, qui avait mis pied à terre, lui ouvrit la portière, la ferma, et monta sur le siège du cocher, qui avait pris la fuite avec tous ceux qui avaient accompagné la voiture. Il la

fit tourner du côté de Paris, et partit, suivi de l'escorte du comte de Châtillon.

Cependant l'avis que j'avais reçu du maréchal m'occupait sérieusement; et, quoique résolu à courir tous les risques possibles plutôt que de quitter Paris sans avoir obtenu d'Hélène une explication complète qui pût bannir mille doutes qui me tourmentaient, je fis partir cette nuit même Garcias et Jacques-le-Moqueur pour Meaux, et je remis au premier des lettres de change pour acquitter le montant de la paie promise à la troupe qui m'attendait à Marigny, avec un ordre pour qu'on lui obéît comme à moi-même pendant mon absence. Je lui ordonnai aussi, si je venais à être arrêté, de conduire cette troupe à Sédan, et de la commander sous le bon plaisir du comte de Soissons. J'emmenai Combalèt et Achille avec moi à l'hôtel de Soissons, mais je ne les y gardai que le temps nécessaire pour emballer mes papiers et mes effets; après quoi, en confiant le soin à Achille, je leur ordonnai d'aller m'attendre avec leurs chevaux et le mien à Bondy, en leur disant que si je n'y arrivais pas avant la nuit suivante, ils devraient en conclure que j'avais été arrêté, et aller rejoindre Garcias à Meaux.

Toutes ses précautions prises, je me couchai, et je m'endormis.

XLVII.

Il faisait à peine jour le lendemain matin quand je m'éveillai en entendant quelqu'un entrer dans ma chambre. J'ouvris les yeux ; et, à ma grande surprise, j'aperçus une femme.

La réserve et la hauteur que la comtesse avait jugé à propos de me témoigner depuis mon arrivée dans son hôtel, avait réduit mes relations avec elle à quelques visites de cérémonie. Il me semblait donc fort étrange ou qu'elle vînt me visiter elle-même, ou qu'elle m'envoyât un message par une de ses femmes à pareille heure. Je reconnus pourtant sur-le-champ, en la personne

qui s'avança rapidement vers moi, sans savoir si j'étais éveillé, la jeune fille qui m'avait remis la veille le billet de Jean-Baptiste Arnault.

— Monsieur le comte! monsieur de l'Orme! s'écria-t-elle d'une voix basse mais empressée, levez-vous, pour l'amour du ciel, levez-vous bien vite! il y a à la porte des exempts chargés de vous conduire à la Bastille. Je vais faire le tour et vous ouvrir cette porte. Dépêchez-vous, et vous pouvez encore leur échapper. Mon frère et Jean-Baptiste les retiendront le plus long-temps possible.

La porte qu'elle me montrait communiquait à une autre partie de la maison, et avait été fermée en dehors depuis que j'occupais cet appartement. Elle partit sur-le-champ pour aller l'ouvrir, et j'entendis qu'en sortant elle fermait avec soin les portes des trois chambres qui précédaient celle où je couchais, de sorte que je me trouvai enfermé de tous côtés. Je fis ma toilette à la hâte; je l'avais à peine finie, quand elle arriva par l'autre porte; et j'entendis en même temps qu'on travaillait déjà à forcer celle de mon antichambre. J'avais encore en outre trois bonnes serrures entre moi et ceux qui me cherchaient; mais je ne m'en hâtai pas moins de suivre ma jolie conductrice, qui me fit traverser différentes chambres dont elle fermait également les

portes après nous. Après avoir passé par plusieurs corridors, nous entrâmes dans le jardin. Elle me fit passer derrière une haie épaisse d'ifs, qui en masquait le mur, et elle me conduisit directement vers la tour de Catherine de Médicis.

— On ne manquera certainement pas de faire une perquisition dans cette tour, lui dis-je, dès que je vis où elle me conduisait. Ce sera peut-être le premier endroit qu'on songera à visiter, quand on aura vu que j'ai quitté mon gîte.

— Vous n'en connaissez pas tous les secrets ! s'écria-t-elle. Ouvrant la porte de la tour, elle m'y fit entrer, et, m'ayant suivi, elle en ferma la porte en dedans. Nous montâmes l'escalier en spirale sans nous arrêter, et nous arrivâmes sur la plate-forme qui en faisait le haut, et qui était pavée en grandes dalles de pierre. Elle m'en montra une qui était en face de l'entrée de l'escalier, et me dit : — Vous êtes fort et adroit, monsieur le comte, tâchez de soulever cette dalle.

La pierre n'offrait aucune prise, mais insinuant mon poignard dans l'interstice qui la séparait d'une autre pierre, je la soulevai sans difficulté, et je vis qu'une fois levée, elle se soutenait d'elle-même à l'aide d'un ressort. A ma grande surprise, je vis qu'elle couvrait un second escalier, placé dans l'intérieur du premier, et qui allait également du bas en haut de la

tour. Elle me dit de descendre, me suivit, et touchant ensuite le ressort, la pierre retomba doucement et sans bruit. Toutes ces circonstances me rappelèrent ma fuite avec le malheureux vice-roi de Catalogne; et le fatal événement qui en avait été la suite se retraçant vivement à mon esprit, je descendis avec une double rapidité.

— Nous sommes en sûreté à présent, me dit ma conductrice, avec une naïveté que bien des gens auraient pris pour de la coquetterie; avec votre permission, nous marcherons un peu moins vite, car je puis à peine respirer.

— Puisque nous sommes en sûreté, lui répondis-je en ralentissant le pas, mais sans m'arrêter, et en ôtant de mon doigt une bague que j'avais achetée quelques jours auparavant, et à laquelle j'avais donné une autre destination, — j'ai le temps de vous remercier de l'activité que vous avez mise à me sauver, et de vous prier d'accepter cette bague en souvenir de moi.

— Je ne l'accepterai pas pour moi, monsieur le comte, répondit-elle, mais avec votre permission, je la donnerai à Jean-Baptiste, qui a beaucoup d'affection et de respect pour vous. C'est lui qui m'a informée du péril que vous couriez, parce qu'il savait que je connais tous les passages secrets de l'hôtel beaucoup mieux que mon frère.

— Et je suppose, ma belle protectrice, lui dis-

je, que je dois regarder Jean-Baptiste comme votre amant ?

— Il est ami de mon frère , qui est page de la comtesse, répondit-elle ; et elle ajouta un moment après : — Et peut-être m'aime-t-il aussi, je ne vois pas pourquoi je le nierais. Il a couché ici la nuit dernière dans la chambre de mon frère, pour éviter d'avoir à prendre part à certaines choses qui lui déplaisaient ; et comme cette chambre est au dessus de la grande porte , ils ont été les premiers à voir les exempts qui y frappaient, et à apprendre le motif qui les amenait de si grand matin.

— Quand vous reverrez Jean-Baptiste, lui dis-je, assurez-le que son affection n'est pas payée d'ingratitude, et recommandez-lui de dire à sa sœur qu'il fallait l'événement qui m'arrive pour m'empêcher de tenir la promesse que je lui avait faite, d'aller la voir ce matin.

— Sa sœur ! s'écria-t-elle ; je n'avais jamais entendu dire qu'il eût une sœur. — Mais écoutez ! on est entré dans la tour.

J'entendis effectivement le bruit de pas de gens qui montaient l'escalier, dont celui que nous descendions formait en quelque sorte le noyau, et il était curieux de me trouver à deux pieds de ceux qui me cherchaient, sans qu'ils pussent me découvrir.

— Marchons plus vite, me dit ma conductrice,

ne vous trouvant pas dans la tour, il est possible qu'on fasse garder les rues voisines, et il vous serait plus difficile de vous échapper.

Nous arrivions alors au bas de l'escalier, et le peu de jours que nous avions eu par quelques fentes ménagées avec art dans la maçonnerie, disparut tout-à-fait. Mais l'obscurité n'effraya pas ma conductrice, elle ne songea pas un instant qu'elle se trouvait dans d'épaisses ténèbres, seule avec un jeune homme; toutes ses pensées n'étaient occupées qu'à me sauver. Connaissant parfaitement le chemin, elle me prit par le bras, me fit traverser un assez long passage, ouvrit une porte, et me fit entrer dans une petite chambre dans laquelle une vieille femme était couchée. S'éveillant en sursaut, la bonne dame demanda qui était là.

— C'est moi, ma tante, c'est moi, répondit la jeune fille. Où est le manteau de mon oncle? Oh! le voici! couvrez-vous-en, monsieur le comte, et prenez ce vieux chapeau, personne ne vous reconnaîtra. — Je vous expliquerai tout cela, ma tante, répondit-elle aux mille questions dont la vieille femme l'accablait, quand monsieur le comte sera en sûreté dans la rue.

— Quoi! s'écria la vieille femme en se frottant les yeux, me prenant pour le comte de Soissons; c'est monsieur le comte! Dieu me bénisse! je

croyais que monseigneur était en sûreté à Sedan.

Ma belle conductrice m'ayant fait signe de la suivre, je laissai la bonne dame revenir à son aise de sa surprise, et, plaçant sur une table une couple de pièces d'or pour indemnité du chapeau et du manteau que j'emportais, j'enfonçai l'un sur mes sourcils, et m'enveloppai tout le corps de l'autre. Nous entrâmes alors dans une autre chambre où se trouvait un vieillard qui me regarda avec surprise, mais qui ne fit aucune question, quoiqu'il dût reconnaître son chapeau et son manteau.

La jeune fille me fit un signe des yeux en me montrant une porte; je compris que c'était pour m'indiquer que je devais sortir par cette voie. Je lui fis donc mes adieux et mes remerciemens également par un geste, et ouvrant la porte, je me trouvai, à ma grande surprise, dans la rue du Four.

J'avais gardé mon chapeau sous le manteau qui ne me couvrait qu'en partie, car il m'était si court, qu'il laissait voir le bout de mon épée et mes bottes. Ces deux articles de toilette étaient mal d'accord avec un vieux manteau gris; mais comme il était encore de très-bonne heure, et qu'on ne voyait presque personne dans les rues, j'espérai que mon costume n'exciterait pas beaucoup d'attention quand j'aurais une fois quitté le voisinage immédiat de l'hôtel de Soissons. Je

me hâtai donc de remonter la rue du Four ; passant ensuite devant la nouvelle église Saint-Eustache, je gagnai la rue Montmartre, et, traversant le boulevard, je fus bientôt dans la campagne. M'arrêtant alors sous un vieil orme, arbre emblématique de ma famille, je me débarrassai du manteau et du chapeau qui avaient servi à me déguiser, ne jugeant pas probable qu'on fût déjà à ma poursuite, et, continuant à marcher avec rapidité, j'arrivai à Bondy en peu d'heures. J'y trouvai Achille se promenant tranquillement devant la porte de l'auberge, tandis que Combalet s'amusait à mentir avec l'hôte et les domestiques.

Ni l'un ni l'autre ne m'attendait pas de si bonne heure, cependant ils exécutèrent promptement l'ordre que je leur donnai de monter sur-le-champ à cheval. Avant midi j'étais arrivé à Meaux, où je donnai une heure de repos aux chevaux, et, y ayant trouvé Garcias, et le reste de mon escorte, je partis pour Mouzon.

On se trouvait alors si souvent dans la nécessité d'emprunter le nom d'un autre, que lorsque je m'annonçai à mes gens comme devant être pour eux pendant la route le jeune baron de Châtillon, neveu du maréchal de ce nom, ils n'en parurent nullement étonnés, et ils s'habituaient aisément à me nommer ainsi.

Marchant à quelques pas en avant avec Gar-

cias , je lui expliquai chemin faisant tout ce qui m'était arrivé depuis qu'il m'avait quitté. Je ne lui avais pas encore dit que Jean-Baptiste Arnault n'était pas mort, et cette nouvelle lui causa autant de surprise que j'en avais éprouvé moi-même.

— J'aurais juré, me dit-il, que le corps que je voyais étendu à vos pieds, ne retrouverait jamais ni pensée, ni respiration, ni mouvement. Cela est fort extraordinaire! et maintenant que j'y pense, monsieur de l'Orme, je crains de vous avoir fait tort, sans le vouloir, dans l'opinion du chevalier de Monténéro. Vous souvenez-vous du jour où nous le sauvâmes de la fureur de Gil Moreno? Comme je le pressai de monter à cheval, en lui disant que sa vie dépendait de la promptitude de son départ, il s'écria : — Je la donnerai de bon cœur cette vie, pour être assuré si Louis de l'Orme l'a tué ou non ; — faisant sans doute allusion à la conversation que vous veniez d'avoir avec lui. Je croyais, comme vous, que Jean-Baptiste était mort, et je m'écriai : — Tué! oui certainement il l'a tué, et il a bien fait.

— Juste ciel, Garcias! m'écriai-je, il parlait d'un autre événement;—du meurtre d'un moine de Sarragosse, à la mort duquel je n'ai pas eu plus de part que vous.

Le dépit évident que j'éprouvais, ne pouvait que mortifier Garcias; et quand il m'eût dit que

le chevalier en entendant ces mots, avait précipitamment monté à cheval, et était parti en silence, je cessai de parler d'un sujet auquel je ne pouvais songer avec sang-froid, et je fis tomber l'entretien sur les événemens politiques qui se préparaient.

Nous continuâmes notre voyage le plus rapidement possible; et dans tous les endroits où nous nous arrêtâmes, je trouvai que mon nom de guerre me servait admirablement. J'y appris que des troupes marchaient de toutes parts vers les frontières, évidemment pour menacer Sedan; on me communiqua leur nombre, leur force, leur ligne de marche, et je fus redevable de tout ces détails au nom de Châtillon, que j'avais pris; le maréchal ayant été nommé commandant en chef de l'armée du roi, ou plutôt du ministre; car Louis XIII attendait tranquillement à Péronne, le résultat de la contestation sans avoir l'air de prendre au cardinal le même intérêt qu'il avait montré jusqu'alors en toute occasion.

Nous voyageâmes sans danger et sans interruption, jusqu'au moment où nous arrivâmes à quelques lieues des bords de la Meuse. Là, la proximité d'une armée ennemie rendait nos mouvemens plus difficiles, et nous obligeait à la circonspection. De temps en temps nous rencontrions des traîneurs qui rejoignaient le

camp ; je parlai à plusieurs quelques instans , et , voyant que nous n'excitions aucun soupçon , et que la discipline était un peu relâchée , je m'avantai plus hardiment vers la Meuse , et je me présentai pour passer le pont de bois au-dessus de Mouzon , après m'être assuré qu'il était mal gardé. J'avais prévenu toute ma suite , que , si l'on faisait la moindre opposition à notre passage , il fallait nous l'ouvrir les armes à la main. La sentinelle qui gardait le pont me demanda mon passe-port ; je lui dis que j'allais le lui montrer , et , tirant mon épée , je lui ordonnai de nous livrer passage.

Le soldat fit son devoir , en me tirant un coup de fusil qui fut sur le point de mettre fin à mon expédition , car la balle perça mon chapeau. Mais mettant nos chevaux au galop , nous renversâmes une demi-douzaine de ses compagnons qui arrivaient à son aide , nous traversâmes le pont l'épée à la main , et continuant à galopper , nous eûmes bientôt gagné le bois qui est de l'autre coté de la Meuse.

Après cette rencontre , nous nous dirigeâmes vers Marigny , par les chemins les moins fréquentés , et quand nous fûmes à une demi-lieue de ce village , j'y envoyai en avant Jacques-le-Moqueur et Achille , pour s'assurer de ce qu'étaient devenus mes recrues ; car je commençais

à voir que j'avais fixé leur rendez-vous un peu trop près de la position de l'ennemi.

Ils revinrent au bout d'une heure, ramenant un soldat sans casque, qui avait mis une casaque de paysan par-dessus son accoutrement militaire, et qui était certainement plus qu'à moitié ivre.

— Il est heureux pour cet aimable jeune homme, dit Achille, qui, comme on a pu le remarquer, aimait assez à faire parade de ses connaissances classiques, que nous ne soyons pas chez les Epizéphyriens, car il aurait été certainement pendu pour avoir bu plus de vin que les médecins ne le permettent. Nous avons pourtant réussi à tirer de lui, monsieur le comte, que ses compagnons, se jugeant un peu trop voisins de l'ennemi, se sont retirés dans la partie la plus rapprochée de la forêt des Ardennes, près du village de Saule, où ils célèbrent à présent leurs élaphobolia, ou fêtes de venaison, en laissant cet adorateur de Bacchus pour nous montrer le chemin.

Quoique nos chevaux fussent fatigués, nous ne pûmes leur accorder de repos que lorsqu'ils eurent fait les six lieues qui nous séparaient encore de Saule, et après avoir marché un peu au hasard, nous trouvâmes ce petit village, qui est placé dans les bras gigantesques des Ardennes.

De fâcheux pressentimens s'emparèrent de

moi; car je commençais à craindre que mes respectables recrues n'eussent satisfait aux dépens des paysans leur ancien penchant pour le pillage; et l'état dans lequel se trouvait celui d'entre eux qu'ils avaient laissé pour nous avertir de leur changement de position, ne parlait pas en faveur de leur discipline. Je ne leur rendais pourtant pas justice; j'appris qu'ils n'avaient molesté en rien les habitans du pays, qui, se souvenant encore des ravages des compagnies franches de Mansfeldt, les regardaient comme des soldats paisibles et irréprochables. Ils s'étaient bornés à faire la guerre aux daims et aux cerfs de la forêt, pour se procurer des vivres, et avaient même ajouté plus d'un beau sanglier à leurs provisions.

Lorsque j'arrivai, ils étaient campés sur une grande pièce de terrain inculte entre le village et la forêt. On avait abattu sur la lisière un grand nombre de vieux chênes l'année précédente; leurs racines avaient produit un taillis vigoureux, au milieu duquel les soldats, séparés en différens groupes, étaient assis autour des feux qu'ils avaient allumés pour faire griller ou rôtir des morceaux de venaison pour leur souper. Le bruit des pieds de nos chevaux interrompit leurs occupations, et quelques uns d'entre eux, qui m'avaient déjà vu, m'ayant reconnu, la

nouvelle de mon arrivée se répandit sur-le-champ parmi eux, et ils accueillirent leur commandant par de grandes acclamations.

Ils étaient tous, comme je le vis bientôt, d'anciens soldats, et, sachant par expérience combien la discipline était nécessaire, ils s'étaient occupés pendant mon absence à se nommer des sous-officiers, et ils avaient cherché à reprendre leurs habitudes militaires. Le système qu'ils avaient suivi n'était peut-être pas tout-à-fait celui que j'aurais adopté d'après les connaissances théoriques que j'avais puisées dans les livres; mais comme je vis qu'il me serait infiniment plus facile de me conformer à leurs plans que de les forcer à se plier aux miens, et qu'il en résulterait moins de méprises et de malentendu, je laissai les choses dans l'état où je les avais trouvées. Le lendemain, je passai ma troupe en revue, je la fis manœuvrer, et j'envoyai Achille à Sedan avec mes lettres de change, afin qu'il me rapportât de l'argent pour la paie de mes soldats. Je lui remis aussi une lettre pour informer le comte de Soissons du succès que j'avais obtenu.

J'étais certain que les nouvelles que j'annonçais au comte ne lui feraient pas peu de plaisir, ayant non-seulement réussi dans la mission spéciale dont il m'avait chargé, mais lui ramenant

en outre un renfort d'environ trois cents hommes, ayant déjà servi, bien montés et bien armés, et que leur dernière profession ne rendait que plus propres aux stratagèmes de la guerre.

Achille revint dans la soirée, m'apportant l'argent dont j'avais besoin, avec une lettre du comte, et m'amenant en outre douze vétérans que le prince avait jugés pouvoir m'être utiles pour discipliner ma petite armée. Sa lettre était aussi flatteuse que la plume d'un homme en ait jamais tracée; et l'argent que j'employai sur-le-champ à payer la solde promise à mes soldats, ne servit pas peu à consolider mon autorité sur eux : car dans la matinée quelques uns avaient déjà murmuré de ce que je leur faisais répéter plusieurs fois des évolutions qu'ils avaient bien exécutées. Mon esprit me suggérait différentes excuses pour cette conduite; mais je crois réellement que j'étais en ce moment comme un enfant qui a un nouveau jouet.

Le jour suivant, d'après les ordres de monsieur le comte, je repassai la Meuse sur un pont de bateaux que le duc de Bouillon avait fait construire tout récemment, et je conduisis ma troupe dans un petit hameau derrière le village de Torcy. Je l'y laissai sous le commandement de Garcias, que je nommai mon adjudant, et

me faisant suivre par Achille, je pris le chemin de Sedan, pour voir le prince, et recevoir ses ordres ultérieurs.

J'arrivai à Sedan vers cinq heures du soir. Toute la ville était dans le tumulte et la confusion des préparatifs militaires. On n'entendait partout que le son des trompettes et le cliquetis des armes. Pour un habit bourgeois, on rencontrait dans les rues vingt hommes portant le casque et la cuirasse. Jamais Sedan n'avait eu si complètement l'air d'une ville de guerre. J'avais à ma suite, indépendamment d'Achille, Combale, Jacques-le-Moqueur, et les six hommes qui étaient partis avec moi de Paris, et avant de quitter cette ville, j'avais eu soin qu'ils fussent tous bien armés et bien équipés. Mon cortège excita donc quelque attention pendant que je traversais les rues, et parmi un groupe de gentilshommes, qui tournèrent la tête pour le regarder, je reconnus à ma grande surprise, le marquis de Saint-Brie. On peut aisément supposer que sa vue ne me fit pas grand plaisir, et je continuai à avancer sans avoir l'air de l'avoir vu. J'espérais qu'il ne me reconnaîtrait pas; car quelques mois avaient opéré un grand changement dans ma physionomie. J'avais laissé croître mes moustaches, qui étaient longues et noires, ma barbe commençait à avoir une taille

respectable, elle était taillée en pointe suivant la mode du jour, et mes voyages m'avaient basané le teint au point de lui donner presque la couleur du bronze.

Mais il n'était pas homme à oublier aisément. Le changement survenu dans mes traits l'embarrassa un instant; mais, après m'avoir bien examiné, il ne conserva aucun doute, et donnant un coup d'éperon à son cheval, il s'avança vers moi avec l'air souriant d'un homme enchanté de retrouver un ancien ami.

— Mon cher comte Louis! s'écria-t-il, je suis ravi de vous voir. C'est un de ces plaisirs imprévus que cette coquette incorrigible, la Fortune, nous réserve quelquefois, pour nous faire supporter plus patiemment ses caprices moins agréables.

Mon premier mouvement me portait à lui répondre en tirant l'épée; mais la réflexion me retint, en me faisant sentir que tout acte de violence pouvait en ce moment être préjudiciable aux intérêts du prince. Un instant de réflexion me détermina même d'agir envers lui d'une manière tout-à-fait contraire à ce que je m'étais d'abord proposé. Etouffant donc, autant que je le pouvais, mes sentimens à l'égard du marquis, je lui répondis que la rencontre était sans doute inattendue, mais que puisque je le trouvais à Sé-

dan, je devais supposer que je voyais en lui un partisan de monsieur le comte.

— Très-certainement, répondit-il, je suis l'humble ami de son altesse, et entièrement dévoué à ses intérêts, quoique je n'aie pas encore l'honneur de le connaître personnellement, étant principalement connu du noble duc de Bouillon.

Quoi qu'il en soit, je suis ici pour combattre côte à côte avec vous, mon cher comte, comme je vous l'avais proposé autrefois; et nous verrons lequel de nous deux réussira le premier à se faire couper la gorge pour le service du prince.

— Ce ne sera certainement pas moi, répondis-je gravement, car n'importe quand la bataille aura lieu, et quel poste m'y sera assigné, je suis parfaitement certain de ne pas y perdre la vie.

— En vérité! s'écria-t'il, et comment cela? Avez-vous un talisman sous votre cuirasse? Avez-vous été trempé dans l'eau du Styx?

— Ni l'un ni l'autre, dis-je; mais tel est mon destin. Mon horoscope a été tirée, et l'on m'a prédit que quiconque attaquerait ma vie, perdrait la sienne; l'événement a déjà prouvé la vérité de cette prédiction. Deux personnes ont voulu attenter à mes jours, et toutes deux ont péri. Nous verrons qui sera le troisième.

En parlant ainsi, je ne voulais que toucher une corde dont je savais que les vibrations de-

vaient se faire sentir au cœur du marquis ; mais je ne m'attendais pas à la pâleur excessive qui lui couvrit le visage. Était-ce la crainte que je n'eusse découvert qu'il était l'auteur de la tentative d'assassinat qui avait eu lieu contre moi à quelques milles du château de l'Orme ? Était-ce superstition ? lui, esprit-fort , et sceptique , tant par le mauvais usage qu'il faisait de sa raison , que par le penchant qu'ont pour le matérialisme tous ceux qui sont livrés aux plaisirs des sens , était-il possible qu'il fût superstitieux ?

Oui, il l'était, et j'en fus convaincu par la foule de questions qu'il me fit, tant sur la prédiction dont je venais de lui parler, que sur l'individu qui avait calculé mon thème de nativité, me citant en même temps les noms de tous les astrologues connus en Europe, depuis Nostradamus jusqu'à Vanoni. Cependant, au bout de quelques instans ; il parut songer qu'il se trahissait lui-même, et il s'écria avec un rire forcé : — Rêves, mon cher comte, rêves absurdes ! Comment les astres pourraient-ils exercer quelque influence sur la terre ? j'aimerais mille fois mieux imiter les anciens Toscans, et tirer mes augures des éclairs, qui du moins s'approchent davantage de notre habitation terrestre.

— Je sais que vous êtes un sceptique en pareille matière, lui dis-je, et je continuai mon

chemin, laissant au marquis la liberté de réfléchir à loisir sur la prédiction, et me réservant de lui demander compte de sa conduite à mon égard quand le moment me paraîtrait convenable. J'envisageais alors son caractère sous un nouveau jour, et je pouvais à peine me persuader qu'il crût réellement à des chimères que ma raison, quoique souvent subjuguée par mon imagination, repoussait à l'instant, dès qu'elle était abandonnée à elle-même. Mais, depuis ce temps, j'ai eu occasion de me convaincre que ceux qui rejettent les vérités de la religion n'en sont que plus portés à s'abandonner aux rêves de la superstition.

Je fus admis sur-le-champ dans la citadelle, et comme je mettais pied à terre dans la cour, je rencontrai Varicarville. — Soyez le bien-venu, monsieur de l'Orme, me dit-il; nous avons besoin maintenant de tous nos amis pour faire réussir notre entreprise; et monsieur le comte m'a dit que non-seulement vous nous apportiez de bonnes nouvelles de Paris; mais que vous nous ameniez même un renfort. Vous venez de Torcy? quelles nouvelles? Avez-vous vu l'ennemi? Quand croyez vous que nous ferons l'épreuve de nos forces?

— Je viens moi-même chercher des nouvelles, répondis-je, je n'ai vu d'autres ennemis

qu'une demi-douzaine de soldats que nous avons chassés du Pont-de-Mouzon. Quand croit-on que nous aurons une bataille ?

— Après-demain au plus tard, répondit Vari-carville, si Lamboy arrive à temps avec ses Allemands. Mais allez trouver le prince, de l'Orme, il vous attend avec impatience. Vous le rencontrerez dans son salon ; il espère que vous lui apporterez quelques nouvelles de Torcy.

Je me rendis dans l'appartement du comte, et, ne trouvant personne pour m'annoncer, j'entrai dans le salon, où j'entendais chanter. Le comte de Soissons était assis dans un grand fauteuil, la tête penchée, et appuyée sur une main qui lui couvrait les yeux. Il ne s'aperçut pas que je venais d'entrer, et Vanbrok, son joueur de luth flamand, continua la chanson qu'il chantait :

La paix, l'amour et le repos,
Voilà les seuls biens de la vie.
La gloire n'est qu'une folie
Qu'on paie au prix de longs travaux :
Au lieu d'une vaine couronne,
Que disputeraient vingt rivaux,
Fortune, que ta main me donne
La paix, l'amour et le repos.

La paix, l'amour et le repos
Devraient seuls régner sur la terre.

Combien les armes et la guerre
Ont coûté de pleurs et de maux !
L'ambition veut des victimes ,
Et se repaît de leurs sanglots.
Ah ! cherchons loin de tous ses crimes
La paix , l'amour et le repos.

Pendant tout ce temps , le prince continuait à avoir une main sur ses yeux , et je voyais quelques larmes couler lentement sur ses joues ; en ce moment il releva la tête , et dit : — Assez , Vanbrok , assez ! Ah ! vous voilà , comte de l'Orme ! Je n'aurais pas voulu que vous me visiez ainsi ; mais je me suis toujours laissé vaincre par la musique plus aisément que par l'épée. Maintenant parlons d'affaires. Laissez - nous , Vanbrok !

Le musicien se retira , et le prince surmontant sur-le-champ l'attendrissement momentané causé par la musique , me fit entrer dans les plus grands détails sur ma négociation à Paris. Il exprima une satisfaction complète de tout ce que j'avais fait , et me montra la confiance que ma conduite lui avait inspirée , en m'apprenant tout ce qui s'était passé à Sedan pendant mon absence , et en me faisant part de tous ses plans pour l'avenir , en tant qu'ils étaient formés.

— Demain soir , me dit-il , ou après-demain matin au plus tard , Lamboy doit nous joindre

avec cinq mille vétérans allemands. Dès qu'il approchera des bords de la Meuse, je la passerai pour faire ma jonction avec lui, et nous attaquerons de concert le maréchal de Châtillon, qui est depuis quelques jours à Rémilly.

— Je crois que votre altesse est mal informée à cet égard, lui dis-je, car il n'y a que cinq jours que j'ai vu le maréchal à Paris, et je lui fis part des circonstances qui me rendaient certain de ce fait.

— Il n'en est pas moins vrai qu'il était hier soir à Rémilly, reprit le comte; un de nos éclaireurs l'a vu passer la Meuse, et aller lui-même en reconnaissance sur la route par où Lamboy doit arriver. Sa personne est bien connue, et je ne puis avoir aucun doute à ce sujet. Quoi qu'il en soit, nous offrirons la bataille à l'ennemi, après-demain. Lamboy commande l'infanterie, Bouillon la cavalerie, et moi la réserve. Pourquoi avez-vous l'air si grave en apprenant que Bouillon commande la cavalerie?

— Je vous le dirai franchement, monseigneur, répondis-je, monsieur de Bouillon ne m'a jamais montré de grands égards; et j'ai rencontré ce matin un homme dont j'ai déjà fait connaître à votre altesse la conduite envers moi, le marquis de Saint-Brie. Le comte tressaillit de surprise. Il se vante d'être ami du duc de

Bouillon, et vous pouvez vous figurer quelle sorte d'harmonie il doit régner entre lui et moi. Le petit corps que j'ai levé est entièrement composé de cavalerie, et il ne me sera pas très-agréable d'avoir à combattre, peut-être à côté d'un homme qui a déjà deux fois attenté à ma vie. Ainsi, qu'il en soit....

— Un instant, de l'Orme, dit le comte; il n'est nullement vraisemblable que ce que vous prévoyez puisse arriver. Nous avons, Bouillon et moi, destiné votre troupe à une manœuvre que nous sommes sûrs que vous exécuterez parfaitement, et dont il est possible que dépende le succès de la bataille. Si nous pouvons gagner la position que nous désirons, la cavalerie, sous les ordres de Bouillon, restera dans le chemin creux jusqu'à ce que l'infanterie ennemie ne soit plus en rangs si serrés. Dès que Bouillon en sera assuré par un signal qui sera donné sur la montagne qui est en arrière, et où vous avez pu remarquer un ancien pilier, — signal qui sera, souvenez-vous-en bien, un drapeau rouge qui y sera arobré, — il avancera pour charger l'ennemi. Mais un mouvement de coopération peut être nécessaire pour seconder ses efforts, et par conséquent nous avons résolu de poster un corps de cavalerie derrière un petit bois sur la gauche de notre position. Vous devez l'avoir

vu, mais je vous ferai remettre un plan du pays semblable à celui que vous voyez sur cette table. — Voilà le grand bois de Marfée. — Voici le petit bois sur la gauche, qui y est joint par ce taillis, et j'aurai soin d'y placer un corps de mousquetaires pour vous soutenir. — Là est la hauteur sur laquelle nous prendrons position, si nous avons le temps de l'atteindre. — Ici le chemin creux où sera la cavalerie de Bouillon. Votre corps devra se tenir précisément derrière le petit bois, d'où vous aurez en vue le pilier. Dès que vous y verrez arborer le drapeau rouge, partez comme l'éclair, et chargez la droite de l'ennemi. Vous aurez devant vous une pente douce, et c'est dans le fait la seule partie du terrain qui convienne à la cavalerie. Votre position en cet endroit nous assurera deux grands avantages, d'abord celui de seconder Bouillon; et ensuite, dans le cas où l'ennemi tenterait de tourner notre flanc gauche, celui de faire retomber sur lui cette manœuvre. C'est pour cette raison que je vous ai fait donner ordre d'avancer avec votre troupe jusqu'au hameau voisin de Torcy; parce que de là il vous sera facile, le matin de la bataille, de prendre la position que je viens de vous indiquer. — Me comprenez-vous bien?

— Parfaitement, répondis-je; et nul arran-

gement n'aurait pu m'être plus agréable. Ce n'est pas que rien au monde eût pu me déterminer à m'occuper d'une querelle privée, au détriment du service de votre altesse. J'ai déjà rencontré le marquis de Saint-Brie, et j'ai gardé le silence sur ses tentatives contre ma vie.

— Vous avez bien fait, de l'Orme, dit le comte en fronçant les sourcils avec un air de sévérité que je ne lui avais jamais vu. Mais s'il a l'insolence de se présenter devant moi, je dois agir tout différemment envers lui. Indépendamment de ses attentats contre votre vie, on sait qu'il a assassiné le comte de Bagnols, et il est fortement soupçonné d'avoir empoisonné le pauvre Valençais. Le soin de mon honneur et de ma dignité ne me permet pas d'avoir des relations avec un tel homme, quel que soit son rang, quelle que puisse être son influence. Si je puis rencontrer Bouillon, nous prendrons des arrangemens qui m'éviteront le désagrément d'avoir à faire un affront public à cet homme odieux. — Venez avec moi, nous verrons si nous pouvons le trouver.

A ces mots, il prit son chapeau qui était sur la table, et passa dans l'antichambre. Plusieurs personnes de sa suite, qui s'y trouvaient, le suivirent avec moi dans la cour, et de là dans la grande place devant le château.

C'était une de ces belles soirées de juillet qui semblent inspirer le goût d'une promenade à l'ombre, pour respirer le souffle embaumé de l'air d'été, en se livrant à quelque conversation agréable. Le hasard voulut que la première personne que nous rencontrâmes ainsi occupée, fut le marquis de Saint-Brie lui-même. Il n'était plus à cheval; et, entouré d'un groupe composé des personnages les plus distingués qui se trouvaient à Sedan, il s'entretenait avec eux en déployant cette grâce et cette aisance que personne ne savait mieux prendre. J'aurais pu dire, à la physionomie de ceux qui l'écoutaient, et au sourire qu'on voyait sur toutes les lèvres, quel était le ton de la conversation; je la devinais, il me semblait même que j'entendais tout, — le sarcasme piquant — la plaisanterie fine — l'anecdote plaisante — la vive repartie — la remarque ingénieuse — la tournure spirituelle — les termes choisis, — en un mot tout ce qui rendait la compagnie de cet infâme scélérat si attrayante et si dangereuse.

Le prince, qui le connaissait de vue, se détournait pour aller de l'autre côté de la place, où le duc de Bouillon faisait l'inspection d'un corps d'infanterie. Mais un de ceux qui causaient avec le marquis s'avança vers nous avec lui, et s'adressant au comte, lui demanda la permission

de lui présenter et de lui faire connaître le marquis de Saint-Brie.

— Monsieur, répondit le prince, en relevant la tête, comme pour faire voir publiquement qu'il ne voulait pas saluer la personne qui lui était présentée, je connais parfaitement le marquis de Saint-Brie, et je ne cherche pas à le connaître davantage. A ces mots, il tourna le dos au marquis, et s'approcha du duc de Bouillon, à qui il dit en peu de mots ce qu'il pensait de M. de Saint-Brie, en ayant soin de ne pas mêler mon nom dans cette affaire.

— Peu de gens peuvent l'estimer moins que moi, réponcit le duc de Bouillon; mais c'est un homme très-riche et ayant beaucoup d'influence. Quoiqu'il ne soit arrivé ici qu'avec quelques domestiques — ce qui, je l'avoue, me paraît un peu singulier, — cependant il me promet sous trois jours un renfort de cinq cents hommes, qui peut nous être très-utile pour profiter de la victoire que nous remporterons après-demain. Il faut réellement que votre altesse me permette de chercher à effacer l'impression qu'a dû lui faire la manière dont vous l'avez traité, car nous avons intérêt à le conserver dans notre parti.

Le comte ne voulait pas entendre parler d'une semblable mesure; mais M. de Bouillon insista,

et, après avoir résisté quelque temps, le prince se rendit. — A la bonne heure, dit-il, dites-lui ce qu'il vous plaira; mais qu'il ne se présente pas devant moi, car il me serait impossible de l'accueillir avec civilité.

— J'aurai soin de le tenir écarté de votre personne, répondit le duc; la seule difficulté sera de le déterminer à rester ici.

Nous rentrâmes alors dans la citadelle, et le reste de la soirée se passa dans des préparatifs militaires. Le prince et le duc de Bouillon m'expliquèrent encore la nature du service dont je devais être chargé, et le dernier, probablement pour m'animer à de plus grands efforts, donna des éloges sans bornes à tout ce que j'avais déjà fait, et montra la plus grande confiance dans la manière dont j'exécuterais ma diversion, pour coopérer avec lui au succès de la bataille.

Regardant ma troupe comme parfaitement en sûreté sous les ordres de Garcias, je restai cette nuit à Sedan, et après avoir quitté le prince, j'employai le reste du temps à me procurer l'armure défensive dont j'avais besoin, et dont je n'avais pu me pourvoir à Paris. Ce ne fut pas sans difficulté que j'y réussis, car le grand nombre de militaires qui se trouvaient à Sedan, faisait que les boutiques d'armuriers étaient presque vides.

Je parvins pourtant à me procurer un casque, une excellente cuirasse, et des gantelets. Reentrant ensuite dans mon appartement, j'écrivis une lettre à mon père, pour lui être remise si je perdais la vie dans la bataille, et je donnai à cet égard toutes les instructions nécessaires à mon petit Achille, que j'avais dessein de laisser à Sedan. Cette besogne terminée, je me mis à ma fenêtre, regardant quelques nuages qui passaient rapidement sur le disque de la lune, et songeant à l'effet étrange que mon imagination exaltée avait produit sur mon esprit en ce même lieu quelque temps auparavant, et à la circonstance singulière que la mort de ma mère m'avait été annoncée peu de jours après, coïncidence fort extraordinaire.

En ce moment j'entendis ouvrir une fenêtre au-dessous de la mienne. Deux personnes s'y entretenaient, mais je ne pus entendre leur conversation, car on battait alors la retraite dans la cour. Mais, quand le son du tambour eut cessé, je reconnus la voix du marquis de Saint-Brie, qui disait à quelqu'un : — Je vous dis que je l'ai vu moi-même dans l'autre armée avec le marquis de Sourdis. Si ce n'était pas lui, c'était son esprit. il était plus pâle, plus maigre, plus basané, plus vieux, mais j'ai reconnu tous ses traits. — Cependant ce ne pouvait être lui.

— Non certainement, répondit une autre voix; je l'ai vu aussi bien mort que le bœuf abattu par le boucher; et, pour n'en conserver aucun doute, je lui ai fait encore une entaille à la tête avant de le jeter à l'eau.

— Une autre fois, cependant, je ne me fierai qu'à ma propre main, reprit le marquis; ce n'est pas que je doute...

Je me rappelai en ce moment que je jouais le rôle d'écouteur aux portes, et j'en fus honteux, quoique les circonstances pussent me justifier. Je fermai donc ma croisée, et je me mis au lit, après avoir recommandé à Achille de bien fermer la porte de l'antichambre avant de se coucher.

LXVIII.

LE lendemain, de très-bonne heure, j'entendis un feu de mousqueterie du côté de Torcy. Je montai à la hâte à cheval, et je m'y rendis au grand galop. Cependant le feu avait cessé avant que j'y arrivasse, et je trouvai ma troupe sous les armes, couvrant le hameau dans lequel je l'avais laissée, quoique le village, qui n'en était guères qu'à deux cents pas, fût entre les mains des ennemis. Un régiment d'infanterie, que le duc de Bouillon avait envoyé à Torcy pour protéger son pont de bateaux, avait été attaqué par l'avant-garde de l'ennemi et forcé de se replier sur le hameau; mais Garcias, à la tête de ma

troupe , avait fait une charge et avait repoussé l'ennemi en lui causant quelques pertes, et l'avait forcé à quitter le village qu'il avait pris.

Comme on peut se l'imaginer, je ne me trouvais pas de ne pas m'être trouvé à cette affaire. Je me rendis donc le lendemain matin à ma troupe toute ma satisfaction pour sa bonne conduite, et j'ajoutai que le succès de la prise du village sur le compte de Soissons comptait pour moi. Je louai la bravoure des soldats que je lui avais confiés, et qu'il avait résolu de les charger de toutes les importantes manœuvres de la bataille, qui fut bientôt livrée. Mes louanges leur firent grand plaisir, et furent d'être, d'autant plus que leur valeur ne leur avait occasionné aucune perte, et qu'ils n'avaient eu que quelques blessés. Des officiers de distinction m'accompagnèrent tandis que je me retirais leurs rangs avec Garcias, et ils se retirèrent quand l'officier commandant la cavalerie d'infanterie vint remercier celui qui avait fait la diversion que ma troupe avait faite, et qui avait dirigé la retraite de la sienne.

Voyant que l'ennemi ne faisait aucune disposition pour avancer plus loin, ce qui m'aurait placé sous les canons de

tit Achille ma lettre pour mon père ; et , lui faisant mes adieux avec des sentimens qui n'existent pas souvent entre un maître et son domestique , je partis pour aller rejoindre ma troupe.

J'allai pourtant auparavant, suivant les ordres du comte , reconnaître la position que je devais occuper le lendemain , et je passai près du pylône d'où le signal devait être donné. C'est le reste d'un arc de triomphe élevé par les Romains, probablement pour consacrer le souvenir de quelque victoire remportée par ces barbares étouffés sur des ennemis encore plus barbares , les Gaulois. En regardant ce fragment d'un édifice construit dans le vain espoir d'immortaliser un exploit oublié depuis bien des siècles, je ne pus m'empêcher de réfléchir à la condition mortelle et périssable de l'homme et de tous ses ouvrages et je me rappelai ce que le père François d'Alpurga m'avait dit du néant de la gloire lorsque je me rendais avec lui en Espagne.

Vers six heures du soir , une forte pluie commença à tomber , ce qui n'empêcha pas que je ne reçusse plusieurs messages du comte de Soissons ; l'un m'ordonnant de me maintenir à tout risque dans le camp , et l'autre m'annonçant que

donnant ordre de quitter le lendemain avant le jour , et dans le plus grand silence possible , le hameau où j'étais campé , et d'aller prendre la position qui m'avait été assignée. Cette dernière circonstance me détermina à ordonner à ma troupe de prendre du repos sur-le-champ , et je me jetai moi-même sur quelques bottes de paille sans quitter mes armes , à l'exception de mon casque. Pendant une demi-heure , je ne fis que songer aux événemens qui devaient se passer le lendemain ; mais je sentis que je ferais mieux d'écarter toutes ces pensées et d'invoquer le sommeil , ce que je fis avec succès. Cependant la crainte de ne pas m'éveiller assez tôt ne me permit pas de dormir bien longtemps. Je me levai , et je sortis de la chaumière où j'avais couché pour tâcher de savoir par l'apparence du temps quelle heure il pouvait être.

Tout était plongé dans les ténèbres et le silence , quoique j'entendisse de temps en temps le hennissement des chevaux de l'ennemi , et que je visse la longue ligne de feux à demi éteints par la pluie , marquant l'endroit où Lamboy était campé sur la hauteur en face.

Bientôt après les horloges de Sedan sonnèrent minuit , et je résolus de laisser encore une heure de repos à mes soldats afin qu'ils fussent plus frais pour l'action.

Je passai cette heure dans des réflexions graves et profondes. Pendant les instans qui précèdent un combat où l'on doit risquer sa vie, chacun doit éprouver des sensations qui lui sont inconnues en tout autre temps ; — un désir inquiet de savoir quel sera l'événement du combat ; — le doute, la crainte du résultat qu'il aura ; — des pensées de la terre et de tout ce qu'on y chérit, — tout ce qu'il y a de mystérieux et d'inconnu dans tout ce qui doit suivre la séparation de l'âme et du corps ; — les calculs de l'éternité, — se présentent rapidement à l'esprit, et il faut avoir un cœur plus que ferme pour se livrer à toutes ces réflexions sans frémir. Elles me causaient des sensations plus vives et plus poignantes qu'à personne, parce qu'il s'agissait de tout pour moi dans cette bataille. Si elle était gagnée, le comte de Soissons serait maître des conseils de la France ; — le seul obstacle qui restât entre Hélène et moi pourrait aisément se lever ; — le rang, le pouvoir, la richesse, l'affection étaient entre mes mains. Jamais je ne sentis si bien que cette nuit ce que c'est que l'amour. Mais, si nous étions vaincus, à quoi me servirait la vie ? Patrie, fortune, amour, espoir, je perdais tout, et je résolus de ne pas survivre à une défaite.

Il me sembla qu'il ne s'était passé qu'une mi-

nute depuis minuit quand j'entendis sonner une heure, tant j'avais été occupé des idées qui se succédaient dans mon esprit. Mais l'activité devenait alors mon devoir; et, éveillant Garcias, nous prîmes toutes les mesures nécessaires pour pouvoir partir en silence.

On n'aurait pu trouver dans tout l'univers personne qui fût plus propre à exécuter un mouvement exigeant du secret que mes trois cents hommes. Ils se munirent de fourrage et de vivres pour toute la journée, montèrent à cheval, et partirent sans même éveiller le régiment d'infanterie qui était campé à côté d'eux. La seule personne, je crois, dont nous troublâmes le sommeil, fut une sentinelle avancée de ce régiment, qui, sans que Mercure s'en fût mêlé, avait suivi l'exemple d'Argus en s'endormant à son poste. S'éveillant en sursaut, son premier mouvement fut de faire feu, et il tira sur moi presque à bout portant. Heureusement l'amorce était tombée ou avait pris de l'humidité pendant qu'il dormait, et le coup ne partit point.

Je ne me rappelle pas d'avoir jamais eu un chemin plus désagréable que celui de Torcy aux hauteurs de Marfée. Il avait plu à verse; tout le terrain était traversé par des ravins et souvent coupé par des taillis; et il faisait si glissant, que le pied manquait souvent à nos chevaux. Nous sur-

montâmes pourtant toutes ces difficultés, et ce fut une consolation de savoir que les ennemis avaient à vaincre les mêmes obstacles avant le combat, s'ils osaient nous attaquer.

Le jour commençait à poindre quand nous arrivâmes à la position qui nous avait été assignée, et la pluie ne diminuait pas. Mais le petit bois derrière lequel nous étions postés étant presque entièrement composé de vieux bouleaux, nous procura un meilleur abri que nous ne pouvions l'espérer.

En arrivant, je vis que le comte avait déjà, comme il me l'avait dit, détaché un corps de mousquetaires pour prendre possession du bois taillis qui nous séparait de sa position. Il nous avait aussi envoyé des chariots de vivres et de munitions, et y avait joint une lettre pour moi contenant quelques ordres ultérieurs, et mettant à ma disposition le détachement de mousquetaires.

Comme nous étions tous des troupes de nouvelle levée, l'ancienneté de service ne pouvait donner lieu à aucune jalousie, et je trouvai l'officier d'infanterie très-disposé à agir de concert avec moi, d'autant plus que la première proposition que je lui fis tendait à la sûreté de son corps. Il me parut que le taillis où il était placé avait beaucoup plus d'importance qu'on n'y en avait

attaché; car, dans le cas où l'ennemi s'en serait emparé, ce qu'il aurait pu faire aisément en avançant par un chemin creux sur notre gauche, le flanc des forces du prince aurait été complètement découvert.

Pour rendre cette position aussi susceptible de défense qu'il était possible, je proposai à cet officier d'employer le temps qui nous restait à élever en avant un parapet en terre et en branches. Tous nos hommes se mirent à l'ouvrage avec ardeur, et, avant sept heures du matin, nous étions couverts par une ligne qui nous mettait comparativement en sûreté.

Vers huit heures, la pluie cessa, et elle ne tomba plus que par intervalles pendant le reste de la journée. Jusqu'alors elle avait été si forte, qu'elle permettait à peine de distinguer le cours de la Meuse et même la ville de Sedan; mais, en ce moment, un rideau sembla se lever devant nous, et je pus voir les troupes de Lamboy s'avancer vers le pont de bateaux et le passer en aussi bon ordre que si elles se fussent rendues à une revue.

Peu de temps après, le pont de Sedan fut occupé, et les pennons, les étendarts, les panaches, les armes, et tout l'appareil de la guerre, annoncèrent que les princes étaient en marche pour opérer leur jonction avec l'armée impériale. Mes

yeux se tournèrent avec quelque inquiétude vers Torcy; mais tout était tranquille dans le camp des ennemis, et je vis les deux armées alliées se rapprocher et se réunir sans qu'on cherchât à s'y opposer, sans même qu'on parût y faire attention.

Tantôt suivant les ravins, tantôt montant les hauteurs, l'armée des princes commença alors à marcher vers la position que j'occupais; et il était près de neuf heures quand un coup de canon annonça que le maréchal de Châtillon était enfin informé de leurs mouvemens.

Il n'y avait plus de temps à perdre. J'ordonnai à mes cavaliers de prendre de la nourriture et d'en donner à leurs chevaux, et j'attendis avec impatience l'arrivée de l'armée. Toutes les sombres pensées qui avaient pu m'occuper s'évanouirent alors comme les vapeurs devant le soleil. La vue des armées en marche, — le souvenir de tout ce qu'il s'agissait de gagner en cette journée, — l'amour inconsidéré de la gloire commun à tous les jeunes gens, — mon activité naturelle, tout m'excitait et me stimulait; et je trouvais bien lente la marche des troupes qui, s'avancant sur un terrain humide et glissant, s'approchaient de la position qu'elles devaient occuper.

Lorsque l'armée arriva plus près, je la perdis de vue quelque temps dans le chemin creux;

mais bientôt je vis l'avant-garde monter sur les hauteurs, et y prendre position, sa gauche appuyée sur le bois taillis. Les régimens se suivaient en ligne non interrompue, et ils défilèrent l'un après l'autre pour aller prendre la place qui leur avait été assignée; mais, au bout de quelques minutes, ils disparurent tour à tour à mes yeux derrière le bois de Marfée.

Cependant le son des trompettes, les ordres donnés à haute voix aux officiers et le bruit des roues des chariots de munitions, tout m'assurait que l'armée n'était pas loin. Quelques minutes après, un écuyer du prince arriva pour vérifier si j'étais à mon poste, et pour me dire qu'il n'avait été fait aucun changement aux dispositions venues. Je lui montrai le parapet que nous avions construit, et, très-peu de temps après, il revint par ordre exprès du prince pour me remercier d'avoir pris cette précaution et m'en témoigner sa satisfaction.

Tandis que nous parlions encore, l'ennemi commença à se montrer sur la hauteur opposée; et, un moment après, une décharge d'artillerie sous cette hauteur m'avertit que la bataille était commencée sur notre droite, où l'infanterie de Lamboy était encore en marche dans le chemin creux. Le bruit inattendu du canon, et beaucoup plus près de moi que je ne l'aurais cru, me fit tres-

saillir, j'en conviens ; mais, sautant tout à coup sur mon cheval de peur qu'on n'attribuât à la crainte ce qui n'était véritablement que l'effet de la surprise, je courus seul jusqu'à un endroit d'où je pouvois voir entre les arbres ce qui se passait.

La fumée du canon nuisait beaucoup à la vue, mais je pus voir un corps de piquiers ennemis attaquer avec impétuosité l'infanterie allemande, qui fut repoussée à près de quatre cents pas, mais qui recula en bon ordre, à chaque pas qu'elle faisait en arrière ; je me désespérais de ne pas être là pour la conduire à la charge, et je pensai ensuite que, s'il pouvait m'être permis de charger le flanc de ces piquiers, je les enverrais tous au diable.

En ce moment mes yeux tombèrent sur un groupe d'officiers, rassemblés sur une petite hauteur. Je reconnus parmi eux le comte de Soissons, à la cuirasse d'acier qu'il portait, et que j'avais vue dans ses appartemens. Près de lui était un vieillard en uniforme allemand, que je supposai être Lamboy. Le comte lui montrait avec son bâton de commandement l'infanterie de son aile gauche qui continuait à reculer, et le vieil officier semblait regarder ce mouvement avec beaucoup de flegme. Un moment après, un écuyer du comte se détacha de ce groupe,

et une compagnie de mousquetaires tombant sur le flanc des piquiers, les repoussa à leur tour, tandis que les Allemands marchant de nouveau en avant, allèrent prendre la position qui leur avait été destinée.

La fumée de la mousqueterie opposant une nouvelle barrière à ma vue, je me retournai, et je m'aperçus que je m'étais insensiblement avancé si loin, que je ne pouvais plus voir le pilier sur lequel le drapeau servant de signal devait être arboré. Je rejoignis ma troupe au grand galop, et je vis avec beaucoup de satisfaction que le signal que j'attendais à chaque instant n'avait pas encore été donné. Tout était calme et tranquille de ce côté, ce qui formait un contraste frappant avec la lutte mortelle que je venais de voir.

— Nous n'attendrons plus long-temps, Garcias, lui dis-je en arrivant près de lui; tout est-il prêt?

D'après sa réponse affirmative, je passai entre les lignes de mes cavaliers. Je leur dis que notre infanterie avait déjà repoussé l'ennemi, et que nous pouvions nous attendre à être bientôt appelés à prendre notre part du combat; je cherchai à exciter leur ardeur par tous les moyens possibles, et je les conjurai surtout de ne pas souffrir que l'amour du pillage les dis-

persât de côté et d'autre avant que la victoire fût complète.

Ils me firent tous les promesses les plus solennelles de ne manquer pour rien au monde aux règles de la discipline, promesses auxquelles je n'accordai qu'une foi très-chancelante, car je croyais aussi probable qu'on verrait un tigre s'abstenir de déchirer sa proie, que de pareils hommes résister un instant à la soif du pillage. Mais je savais qu'une charge vigoureuse et bien soutenue était principalement ce qu'on attendait d'eux, et d'après leur ton, leur air et leur bonne tenue, je ne doutais pas qu'ils ne fissent à cet égard tout ce que je pouvais désirer.

Pendant ce temps, le tumulte augmentait. Nous entendions de temps en temps le bruit sourd et mesuré d'une charge de cavalerie, mêlé de décharges continuelles d'artillerie et de mousqueterie, tandis que la fumée, poussée par le vent au-dessus du bois, arrivait jusqu'à nous, et me faisait craindre qu'elle ne me cachât la vue du pilier sur lequel devait être placé le signal.

Je croyais à chaque instant que ce signal allait paraître, et nuls termes ne sauraient exprimer l'impatience que j'éprouvais en voyant, de minute en minute, mon attente trompée. Il me semblait que le feu se ralentissait, et j'aurais été désespéré que la bataille eût été gagnée ou per-

due sans que j'y eusse pris aucune part. Ne pouvant supporter plus long-temps mon incertitude, je courus à environ cinquante pas, au coin du bois. L'air était rempli de tourbillons de fumée blanchâtre, mais je vis que l'armée ennemie était alors rangée sur la même plaine que la nôtre, et que la bataille était loin d'être terminée, quoique l'ennemi n'attaquât que faiblement, et que ses forces fussent rompues et en désordre. Des pelotons de cavaliers, séparés de leurs régimens couraient en confusion dans la plaine; des groupes de piétons portaient des officiers blessés à l'arrière-garde; des aides-de-camp couraient de tous côtés pour porter des ordres, et les officiers, parcourant les rangs, faisaient les plus grands efforts pour ranimer l'ardeur épuisée de leurs soldats. Je regardais toute cette scène du même œil que j'avais vu souvent dans mon enfance les habitans d'une fourmilière que j'avais troublée, courir çà et là avec empressement et confusion, sans pouvoir deviner leurs opérations, ni comprendre la cause de leurs mouvemens.

Je vis colonne sur colonne avancer contre nos bataillons; mais chacune d'elles, après une première décharge de mousqueterie, retournait sur ses pas, comme une balle rebondissant contre un mur. A six cents pas de moi était un corps

nombreux de cavalerie, et les officiers semblaient encourager leurs soldats à exécuter une charge.

En ce moment, je tournai la tête, et je vis qu'on arborait le drapeau rouge au haut du pilier. Je courus me mettre à la tête de ma troupe, et je la fis marcher à l'instant même.

L'impatience de mes soldats avait été presque égale à la mienne, et lorsque le champ de bataille se découvrait à leurs yeux, leur offrit un spectacle si propre à animer d'anciens militaires, ils poussèrent simultanément un grand cri, auquel semblèrent répondre les trompettes de la cavalerie du duc de Bouillon, qui parut en ce moment sur la hauteur. Un instant suffit pour mettre ma troupe en ordre, et allongeant le bras pour montrer l'ennemi, tandis que le cœur me battait, presque au point de m'empêcher de respirer, je m'écriai : En avant, charge ! Nous partîmes avec la rapidité de l'éclair, passant sur les corps de morts et de mourans. L'espace semblait disparaître sous les pieds de nos chevaux, car nous ne fûmes qu'un instant à franchir l'intervalle qui nous séparait de l'ennemi. A mesure que nous approchions, nous pouvions distinguer séparément chacun de nos adversaires. Nous traversâmes la plaine comme un nuage poussé par un vent impétueux, et

tombant sur le flanc des ennemis, comme une avalanche sur une forêt de pins, nous les enfonçâmes, et nous les forçâmes à reculer devant nous. Chargée en même temps de front par le duc de Bouillon, et surprise par notre attaque inattendue, la cavalerie ennemie fut repoussée sur l'infanterie, dont les rangs étaient déjà rompus, et elle acheva d'y répandre le désordre. L'infanterie jeta bas les armes et prit la fuite; la plupart des cavaliers en firent autant, et quoique quelques uns combattissent encore, c'était avec le courage du désespoir, car, cette double charge avait mis en déroute irréparable l'armée de Châtillon.

Un officier en armure complète semblait me chercher pour me combattre. Je ne voulus pas le désappointer, et je lui épargnai la moitié du chemin. Ayant paré un coup de sabre qu'il me portait, je le lui rendis avec usure, et la force du coup fit tomber son casque : je reconnus sur-le-champ les traits du jeune homme impétueux, qui m'avait attaqué, et qui était avec monsieur de Châtillon lorsque j'avais délivré Hélène des mains de ses ravisseurs.

— Acceptez-vous quartier? lui demandai-je.

— Jamais! répondit-il, en levant le sabre pour me porter un autre coup. Mais en ce moment, Combalet de Carignan, qui était derrière

moi, lui tira un coup de pistolet, et la balle lui traversa la tête. Son sabre lui tomba des mains, et son cheval n'étant plus retenu, l'emporta dans la plaine au grand galop. Il disparut à mes yeux en moins d'une minute; mais à l'instant où je cessai de le voir, il était encore en selle, quoiqu'il dût certainement être mort.

Tout cela s'était passé avec la rapidité de l'éclair, cependant ma troupe était déjà bien en avant de moi, et malgré les efforts de Garcias pour l'empêcher de se débander, chacun courait de son côté à la poursuite des fuyards, et ne songeait plus qu'au pillage. Je cherchai à la rejoindre pour unir mes efforts à ceux du brave Garcias; mais lorsque j'arrivai près d'une vingtaine d'hommes qui lui obéissaient encore, un peloton d'infanterie ennemie, qui gardait quelques chariots de bagage, nous salua d'une dernière volée, avant de prendre la fuite; et, à mon grand regret, je vis Garcias tomber de cheval.

Je mis pied à terre, je levai sa tête sur mon genou, et je vis qu'une balle avait percé sa cuirasse et lui était entrée dans la poitrine.

— Jésus Maria! s'écria-t-il, entr'ouvrant des yeux déjà presque éteints.

— Je crains que vous ne soyez sérieusement blessé, Garcias, lui dis-je, plus affligé de sa situation que je ne saurais le dire.

— Je me meurs, señor, dit-il en espagnol, d'une voix faible. Je vous remercie de vos soins, mais ils sont inutiles; je me meurs.— Oh! señor!
— François Derville! Vous en souvenez-vous?
— Je me repens de l'avoir tué! — Il me semble que je le vois en ce moment. — *Sancta Maria, ora pro...*

La mort interrompit sa prière.

J'ordonnai à deux hommes de porter son corps à l'arrière-garde, et je galoppai en avant, suivi seulement d'une dizaine de cavaliers, pour voir si je pourrais réussir à rallier ma troupe.

Pendant ce temps, tout était en confusion sur le champ de bataille, on n'y voyait que des tas de morts et de mourans; des pelotons de cavalerie, courant çà et là, et taillant en pièces ou faisant prisonniers le peu d'ennemis qui y restaient encore, des chevaux galoppans sans cavaliers; des canons et des chariots renversés; de longues files de prisonniers; et des groupes de pillards, occupés à fouiller et à dépouiller les morts. On voyait à droite une partie du village de Chaumont, livrée aux flammes; et sur la gauche on distinguait un régiment ennemi qui battait en retraite, mais en bon ordre et sans avoir rompu ses rangs. Tous les vingt à trente pas, l'arrière-garde faisait volte-face, et par un feu de mousqueterie bien nourri et bien

soutenu , tenait en respect un corps nombreux de notre cavalerie, qui le poursuivait. J'avais alors rassemblé une vingtaine de mes hommes, et je courus de ce côté à toute bride. J'arrivai à l'instant où l'arrière-garde de l'ennemi venait de tirer une volée, et je vis plus d'une selle de notre cavalerie rester vide. Mais ce qui attira le plus mon attention, ce fut de reconnaître dans l'officier qui commandait ce régiment, le chevalier de Monténéro.

Comme je le considérais, pour m'assurer que mes yeux ne me trompaient pas, le duc de Bouillon s'avança vers moi, et me demanda d'un ton qui ne me plut nullement, ce que j'avais fait de mes soldats. — Ce que vous avez fait de la plupart des vôtres, monseigneur, lui répondis-je. Les uns sont morts, les autres poursuivent les fuyards, et il en est quelques uns qui ne songent qu'au pillage.

— En ce cas, répliqua-t-il d'un ton sec, ce que vous avez de mieux à faire est d'aller les rejoindre. Monsieur de l'Orme ne peut m'être d'aucune utilité avec une demi-douzaine d'hommes.

— Vous parlez durement, monsieur le duc, m'écriai-je; et il me semble que le jour d'une victoire comme celle-ci, vous pourriez prendre un autre ton à l'égard d'un homme qui a partagé les dangers du combat, soit qu'il partage

ou non les avantages du succès. La visière du casque du duc était levée, et je vis le sang lui monter au visage; mais je n'attendis pas sa réponse, et mettant mon cheval au galop, je m'éloignai de lui.

Le peu de cavaliers qui m'avaient suivi, voyant que je quittais le seul endroit où l'on se battît encore, en conclurent que je n'avais plus besoin de leurs services, et au lieu de m'accompagner, ils se dispersèrent pour faire le métier qui leur plaisait plus que tout autre, c'est-à-dire pour piller. Sans m'inquiéter beaucoup de la manière dont ils emploieraient leur temps, en ce moment, je me dirigeai vers l'endroit où j'avais vu le comte de Soissons, peu de temps auparavant, et je l'aperçus bientôt posté sur une hauteur, et semblant considérer le champ de bataille dont il restait maître. Quelques uns de ses officiers, à trente pas derrière lui, paraissaient converser avec chaleur, probablement sur les événemens qui venaient de se passer.

On entendait encore de temps en temps dans le lointain les cris des combattans, et quelques décharges d'armes à feu; mais auprès du tumulte qui avait régné pendant le combat, ce bruit semblait un silence complet. J'étais à environ quatre cents pas du prince; l'espace qui me séparait de lui n'offrait aucun obstacle;

mais la montée était rapide et mon cheval fatigué.

Heureux si j'eusse pu arriver plus vite à son côté ! comme je commençais à gravir la hauteur, un cavalier la traversa à angle droit avec moi, s'arrêta un instant devant le comte, tira un coup de pistolet, s'éloigna au grand galop, et je vis le prince tomber de cheval.

Le bruit attira l'attention des officiers qui étaient à quelques pas en arrière. Lorsque j'arrivai, ils étaient rassemblés autour du comte, lui déliaient son casque, mais tous leurs soins étaient inutiles; il n'existait déjà plus. La balle lui était entrée dans la tête un peu au-dessus du sourcil droit, et devait lui avoir donné la mort à l'instant même. Son front et ses sourcils étaient brûlés et noircis par le feu et la poudre, ce qui prouvait que le coup avait été tiré presque à bout portant.

Ainsi mourut Louis, comte de Soissons au moment du triomphe et de la victoire; d'un triomphe qui fut changé en deuil, et d'une victoire que sa mort rendit inutile. ¹

¹ Ces détails sont le compte le plus clair et le plus raisonnable qui ait jamais été rendu de la mort de cet aimable prince, le comte de Soissons. Le maréchal de Châtillon, dans sa relation de la bataille de Marfée, dit que le comte fut tué par un des hommes d'armes de la reine, et le maréchal de Faber con-

firme la même supposition. Mais le témoignage de ceux qui suivaient le comte prouve qu'elle n'est nullement fondée, puisqu'ils déclarèrent unanimement que la bataille était gagnée avant la mort du prince. M. Jay, dans son histoire de l'administration du cardinal de Richelieu, tend à croire que le comte se tua lui-même par accident, et M. Peyran, dans son histoire de la principauté de Sedan, énonce l'idée fort étrange que le prince choisit l'instant même de la victoire pour commettre un suicide. D'autres ont attribué sa mort à un assassin soudoyé par Richelieu; et les mémoires qu'on lit en ce moment, laissent même dans le doute si le marquis de Saint-Brie commit ce meurtre pour se venger de l'affront qu'il avait reçu ou pour servir la haine de Richelieu.

Note de l'éditeur anglais.

XLIX.

— AH! monsieur de l'Orme, s'écria de Riquemont, premier écuyer du prince, lorsque j'arrivai; quelle catastrophe terrible! monsieur le comte vient de se tuer par accident! Deux fois ce matin, je l'ai vu lever la visière de son casque avec le bout de son pistolet, et je lui avais prédit ce qui en arriverait.

— Non, de Riquemont, non! répondis-je; le comte a été assassiné. Regardez ses pistolets, je suis sûr que vous les trouverez chargés. Comme je montais cette hauteur, j'ai vu un cavalier passer devant lui, s'arrêter, tirer un coup

de pistolet, et le comte est tombé au même instant.

— Bien certainement, reprit de Riquemont, j'ai aussi vu passer un cavalier, immédiatement après avoir entendu le coup de feu. Il portait une plume verte à son chapeau, et montait un excellent cheval barbe, marqué de blanc sur l'épaule gauche.

— En ce cas je le connais! m'écriai-je, je le connais, et je vengerai le prince, ou je périrai. A ces mots, je partis en suivant la direction que le cavalier avait prise, sans regarder si quelqu'un me suivait et sans m'en inquiéter.

Certain que l'assassin avait dû entrer dans le chemin creux, je fus convaincu que, si je courais assez vite, je ne pouvais manquer de l'apercevoir, soit qu'il continuât à y marcher, soit qu'il voulût gravir la montagne. J'étais monté sur l'excellent cheval que le malheureux prince m'avait donné, et quoiqu'il parût fatigué quelques instans auparavant, il semblait alors avoir recouvré toutes ses forces, et il courait avec la rapidité du vent, comme s'il eût senti qu'il portait le vengeur de son ancien maître. J'arrivai à temps; car j'entrais à peine dans le chemin creux, que je vis un chapeau surmonté d'une plume verte disparaître derrière la montagne sur la droite. Je le poursuivis sans perdre un instant,

et je revis bientôt le même cavalier dans le ravin qui était en dessous, à environ trois cents pas de moi, et galopant comme s'il eût su que la vengeance du ciel et des hommes le poursuivait.

Ce ravin conduisait à une route que je connaissais, de Retz et moi l'ayant prise à notre retour de Sedan à Paris. C'était la plus mauvaise que pût choisir un fuyard, car elle allait en ligne droite dans toute sa longueur, et une fois que nous nous y trouvâmes l'un et l'autre, ce fut un assaut de vitesse entre son cheval et le mien. Ils étaient à cet égard aussi égaux qu'il était possible, et pendant une course de plus de quatre milles, je ne gagnai pas cent pas sur celui que je poursuivais.

Enfin il arriva à l'endroit où cette route est traversée par la rivière de Bar, qui est fort large, mais si peu profonde qu'un cheval y a à peine de l'eau au-dessus du jarret. On la passait alors sur un pont de bois vieux et pourri, et il préféra la traverser à gué. Le pied de son cheval glissa au milieu de la rivière, et il tomba sur ses genoux. Un coup d'éperon, un mouvement de bride, le firent se relever, mais l'animal s'était blessé, et avant qu'il eût fait cinquante pas sur l'autre rive, j'avais la main sur sa bride.

— Défendez-vous, scélérat ! défendez-vous, meurtrier ! m'écriai-je ; et préparez-vous à ré-

gler le long compte que nous avons ensemble. Ce jour, ce moment même est celui de votre mort ou de la mienne.

— Sur ma foi, monsieur de l'Orme, répondit le marquis de Saint-Brie, car c'était à lui que je parlais ainsi, vous me tenez un langage fort étrange ! Mais lâchez ma bride, car mes gens sont à deux pas, et si je les appelle, vous vous repentirez de votre conduite. Avez-vous perdu l'esprit ?

J'étais bien sûr que ses gens n'étaient pas à sa portée, mais tandis qu'il parlait ainsi je vis sa main droite se glisser vers les arçons de sa selle ; et un instant plus tard j'aurais éprouvé le même sort que le comte de Soissons. Mais avant qu'il eût eu le temps de prendre son pistolet, je lui donnai un coup si violent de ma main armée d'un gantelet, que je le fis tomber de cheval. Je sautai à bas du mien, et il se releva au même instant, en portant la main sur son épée.

— Tirez-la, misérable ! m'écriai-je, c'est tout ce que je demande. Tirez-la !

— Sans contredit, répliqua-t-il avec un sourire ricaneur, qu'il ne put réprimer même quand tous ses traits exprimaient la fureur ; sans contredit, quand vous avez un casque et une cuirasse, et que je n'ai aucune armure défensive.

— Cette différence disparaîtra bientôt, lui

dis-je, et jetant mon casque par terre, je me débarrassai de ma cuirasse, ayant soin de surveiller tous ses mouvemens, et de me placer entre lui et son cheval, de crainte qu'il ne m'attaquât à l'improviste, ou qu'il ne saisît ses pistolets. Mais il paraît que d'autres pensées l'occupaient, car il me dit avant que je fusse préparé au combat : — Vous m'avez dit vous-même que quiconque attaquera votre vie, doit périr de votre main ; par conséquent les armes ne peuvent être égales avec vous.

— Fou ! m'écriai-je, vous, meurtrier, vous, incrédule, êtes-vous superstitieux ? défendez-vous sur-le-champ, car je ne voudrais pas vous tuer comme un chien. Songez au noble prince que vous venez d'assassiner. Songez au malheureux Bagnols, de l'innocence duquel j'ai sur moi les preuves, ainsi que celles de votre trahison.

— Ah ! s'écria-t-il en tirant tout à coup son épée ; vous en savez trop, et il faut qu'un de nous reste ici.

Il n'attendit pas que je l'attaquasse, et il me porta sur-le-champ un coup que je parai. Le combat fut long et opiniâtre. Il maniait parfaitement l'épée, et il avait l'avantage des armes, ayant une longue rapière de Tolède ; tandis que je n'avais qu'un sabre de cavalerie, terminé en pointe à la vérité ; mais pesant et massif. D'une

autre part, j'étais échauffé, en sorte que tous les motifs qui peuvent agir sur de l'homme. Il avait attenté à ma vie, venait d'assassiner un prince que j'estimais, il m'avait privé de tout ce que pouvait me procurer la victoire. Ces circonstances, en me transportant, lui donnaient sur moi un autre avantage. Ce ne fut qu'après avoir reçu une blessure que je sentis que le sang-froid et la réflexion m'étaient indispensables.

L'éclat de ses yeux, où brillaient une mortelle, m'annonçait quand il me regardait comme certain de me voir le sang couler sur la manche de ma peau de buffle que je portais sur moi. Un sourire de triomphe qui par son air même prouva que sa foi en la précognition commençait à s'affaiblir.

Une blessure légère que je reçus à ce moment, changea ce sourire en une expression de rage, et faisant une double erreur, croyait le succès indubitable, et me jeta la botte droit au cœur; j'étais sûr de parer le coup, je lui en portai un

la mort, mais dévoré d'une soif implacable vengeance, il recueillit ses forces défaillant m'entoura le corps d'un de ses bras, et prit son poignard de l'autre main pour me l'enfoncer dans le cœur. Il ne réussit pourtant qu'à me blesser légèrement au bras; je le repoussai avec force, il tomba, se roula un instant sur le terrain dans les convulsions du désespoir et de la agonie, et mordant la terre avec rage, il expira en faisant un dernier effort pour se relever.

Le combat avait été si vif, si acharné, si dangereux, que, quoique je me fusse aperçu que des spectateurs étaient survenus, je n'avais pas osé perdre de vue un seul instant les mouvements de mon adversaire, pour voir qui étaient ces nouveaux venus. Quand il fut terminé, un d'eux s'écria : Bien et noblement combattu ! par dieu ! on ne voit pas tous les jours de pareils champions. Je me retournai, et je vis un vieil officier, à la suite duquel étaient une vingtaine de soldats et un petit homme à cheval.

— Et maintenant, monsieur, me dit l'officier, dites-moi, s'il vous plaît, à qui j'ai l'honneur de parler, et si vous êtes pour le roi ou pour

était derrière lui, et en qui je reconnus sur-le-champ les bottes en entonnoir, le pourpoint brun, les yeux perçans, et tous les traits de mon ancien persécuteur, Jean-le-Hableur. C'est monsieur le comte de l'Orme, ami de son altesse le comte de Soissons, et l'un des principaux chefs de l'armée des rebelles; et permettez-moi de vous conseiller de lui faire mettre sur-le-champ les fers aux mains et aux pieds, car jamais main plus audacieuse et plus adroite n'a attaché un honnête homme à un arbre dans un bois.

— Je ne prendrai certainement pas de telles mesures à l'égard d'un jeune homme qui paraît si brave, répondit le vieil officier; et il ajouta en se tournant vers moi: — Quoi qu'il en soit, monsieur, mon devoir est de vous faire prisonnier, à moins que vous ne puissiez prouver que ce vieillard a fait un mensonge.

— Il vous a dit la vérité, répondis-je; faites de moi ce qu'il vous plaira, je me soucie fort peu de ce qui pourra en résulter.

— D'après ce ton de découragement, monsieur, reprit l'officier, je dois conclure que votre parti a perdu la bataille, et que Châtillon est victorieux.

— Tout au contraire, répliquai-je; jamais général n'a subi une défaite plus signalée que celle que le maréchal de Châtillon a éprouvée

aujourd'hui ; son artillerie , ses bagages , sa caisse militaire , tout est au pouvoir du duc de Bouillon , et il n'a pas maintenant sur le champ de bataille un seul homme qui ne soit mort , blessé ou prisonnier.

— Dieu du ciel ! s'écria le vieil officier , évidemment consterné de cette nouvelle. Monsieur , vous êtes trop brave pour vouloir me tromper , — Sur mon honneur , je vous dis la vérité ; répondez-moi ; et de plus , je vous avertis que , si vous ne faites une prompte retraite , vous ne tarderez pas à voir arriver la cavalerie des princes.

— Quoi qu'il en soit , reprit l'officier , nous vous emmènerons avec nous. — Que quelqu'un examine les blessures de monsieur , car je vois qu'il perd du sang.

On me prit mon sabre , on banda mes blessures aussi bien que les circonstances le permettaient , on me plaça sur un cheval , et nous marchâmes en nous éloignant de Sedan. Au bout d'un bon quart d'heure , nous rencontrâmes un régiment qui était en marche pour aller joindre l'armée du roi ; et dont le détachement qui m'avait arrêté , était l'avant-garde. Le vieil officier qui m'avait parlé , en était le commandant ; et se nommait le comte de Langeron. Ayant entendu le son du canon , et appris les bruits qui commençaient à se répandre parmi

les paysans, il avait pris lui-même le commandement de son avant-garde, afin d'obtenir des renseignemens plus certains, et il était arrivé près de nous quelques instans avant la fin de mon combat avec le marquis de Saint-Brie.

Le régiment se mit sur-le-champ en retraite sur le Chesne, et tant que j'y restai, je fus traité avec douceur et bonté par le comte de Langeron. Mais cela ne dura qu'un jour. Le maréchal de Châtillon y étant arrivé le lendemain pour y réunir les débris épars de son armée, m'envoya à Mézières sous une forte escorte, me faisant paraître, par cette précaution, un homme de beaucoup plus grande importance que je ne l'étais réellement, pensant probablement qu'un prisonnier auquel il donnerait un air important, ôterait quelque chose de l'humiliation de sa défaite. Peut-être étais-je injuste envers lui, mais j'avoue que je ne pus expliquer autrement l'ordre qu'il donna à un fort détachement de cavalerie de m'escorter de Réthel à Mézières.

Dans cette ville, on m'enferma au château dans une petite chambre, qui, quoique ce ne fût pas un cachot, n'était ni plus commode ni mieux meublée. J'y eus tout le loisir de réfléchir sur ma situation désespérée. La mort du comte de Soissons avait fait évanouir tous les songes de mon imagination, et tout ce que je

pouvais faire était de tourner les yeux sur le passé, et de songer froidement, avec désespoir, aux plaisirs qu'il m'avait offerts, comme on dit que l'âme des avarés erre quelquefois autour des trésors qu'ils ont amassés pendant leur vie, en regrettant en même temps de les avoir perdus, et de ne pas en avoir fait un meilleur usage.

Ainsi se passaient toutes les heures, chacune d'elles n'étant qu'une longue chaîne de minutes pénibles, sombres et désolantes. Mon geôlier était un vrai geôlier. Pendant plusieurs jours, il continua à m'apporter ma nourriture, sans jamais m'adresser une seule parole, et ses regards n'étaient rien moins que consolans. Enfin, dans la matinée du septième jour, il arriva, lui second, et ouvrit la bouche pour m'annoncer qu'il allait m'attacher aux pieds et aux mains des fers pesans qu'il apportait.

Je me recriai contre un traitement si dégradant, et je lui demandai pourquoi ce changement avait lieu.

— Parce que vous êtes condamné à mort, répondit-il; n'est-ce pas assez?

— Condamné à mort! m'écriai-je; quoi! sans avoir été mis en jugement! — C'est un mensonge! cela est impossible.

— Vous le croirez probablement quand on vous touchera la tête, répondit le geôlier; et

sans me donner aucune autre information, il m'abandonna à mes pensées.

Il était vrai que j'avais déjà renoncé à la vie, et que je m'étais imaginé que je n'y tenais plus, après la perte de toutes les espérances qui me la rendaient chère : je trouvai pourtant alors que l'amour de l'existence n'était pas encore tout-à-fait éteint dans mon cœur, et je ne pouvais songer sans frémir que le lien qui unissait mon âme à mon corps allait être rompu pour toujours. — Pour toujours ! ces mots seuls me faisaient tressaillir, et cette mort que je n'avais jamais redoutée, que mon esprit audacieux, entreprenant et inconsidéré m'avait fait braver si souvent, m'inspirait une étrange terreur quand je la voyais face à face, s'approchant de moi d'un pas inévitable.

Tandis que je pensais à la mort et que je me livrais aux idées sombres et lugubres qu'elle inspire, le son joyeux des fanfares d'un grand nombre de trompettes y opposa un contraste pénible. Ce son s'approcha, il s'y mêlait des cris, des acclamations et des applaudissemens, et je ne pus douter que quelques régimens de cavalerie n'entrassent dans la grande cour du château, car j'entendais le bruit des pieds des chevaux, le cliquetis des armes, et la voix des officiers qui donnaient des ordres. Ce bruit

continua pendant plusieurs heures, et quoique j'eusse donné tout au monde pour être tranquille, je ne pus jouir d'aucun calme.

Vers quatre heures après midi, tandis que les rayons du soleil d'été, pénétrant à travers les croisées de ma chambre, défendues par de grosses barres de fer, me rappelaient combien la nature est belle pour l'homme libre, mon geôlier entra et me dit de le suivre. Je me levai; on me plaça entre deux soldats, et après avoir traversé plusieurs corridors, nous entrâmes dans une antichambre où l'on me fit asseoir sur un banc, et où l'on amena peu après deux autres personnes également chargées de fers.

Nous y restâmes quelque temps, des sentinelles gardant la porte, et le geôlier se promenant devant nous, sans adresser un mot ou un regard à personne. Enfin j'entendis parler dans une chambre voisine, les voix s'approchèrent de la porte qui communiquait à l'antichambre, et quand elle s'entr'ouvrit, je reconnus distinctement celle du marquis de Monténéro.

— Votre éminence, disait-il, m'a déjà promis tout ce que je pouvais désirer, mon rétablissement dans ma fortune et dans mon rang en France. Ce que je pourrais demander, ce que vous pourriez raisonnablement m'accorder de plus, dépend malheureusement du recouvre-

ment de certaines pièces que j'ai lieu de croire irrévocablement perdues. Il ne me reste plus qu'à vous remercier de la patience avec laquelle vous avez bien voulu m'écouter, et de la justice que vous m'avez rendue.

Le chevalier, en parlant ainsi, était près de la porte, et il était évident que Richelieu lui-même lui avait fait l'honneur de le reconduire jusques là.

— Monsieur le comte de Bagnols, répondit le ministre, appelant ainsi, à mon extrême surprise, celui que j'avais toujours nommé le chevalier de Monténéro, ce que j'ai fait n'est rien auprès de ce que vous avez droit d'attendre. Votre conduite méritoire dans cette courte campagne prouve trop bien votre attachement au roi et à l'état pour que je vous refuse rien de ce qu'il est en mon pouvoir de vous accorder. Si la correspondance et le certificat de mariage dont vous m'avez parlé peuvent se retrouver, tout ce que vous désirez deviendra facile. En attendant, la reconnaissance du roi ne se bornera pas à ce qu'il a déjà fait. Nous savons que c'est à vos soins et à vos efforts qu'est due la sûreté d'une grande partie de l'armée; et nous chercherons quelques moyens de vous en récompenser de la manière la plus satisfaisante pour vous. Vous ne quitterez pas Mézières d'ici à quelques jours, et avant ce temps vous recevrez de mes nouvelles.

Le chevalier, ou pour mieux dire le comte de Bagnols, sortit alors du cabinet, et traversa l'antichambre sans jeter un coup-d'œil sur les infortunés assis sur un banc le long de la muraille. Mon cœur se gonflait, mais je gardai le silence, et un moment après je fus appelé moi-même en présence du cardinal.

Il s'asseyait lorsque j'entrai; et lorsqu'il jeta un coup-d'œil sur moi, comme son aspect me sembla différent de ce que je l'avais vu lors de ma première entrevue! Ses sourcils froncés avec un air de réflexion, son œil perçant et sévère, ses lèvres serrées, la flamme que lançaient ses regards, malgré la froideur glaciale de tout ses traits, tout semblait dire: — Je suis de feu dans ma haine, et de marbre dans mes résolutions, — tout annonçait l'esprit inflexible qui l'animait. Quand je pensais au genre de conversation que j'avais eu avec lui, et que je comparais son front ouvert, son aspect tranquille, son air calme, aux traits de fer que j'avais alors sous les yeux, je pouvais à peine croire que ma première entrevue n'eût pas été un rêve.

— Eh bien, comte de l'Orme, me dit-il d'une voix creuse et austère, vous avez fait votre choix. Vous avez abandonné le chemin honorable qui vous était ouvert; vous vous êtes volontairement

attaché à des traîtres, et vous voyez aujourd'hui quel en est le résultat.

J'étais résigné à la mort, et je lui répondis d'un ton calme : — Je suis sûr que votre éminence a trop de générosité pour vouloir triompher d'un ennemi abattu.

— Vous avez raison, répondit Richelieu; et c'est pourquoi je vous ai fait venir, afin de vous dire que, quoique la sentence de votre mort soit prononcée; et que nul pouvoir sur la terre ne puisse changer votre destin, je suis disposé à vous accorder tout ce que vous pouvez avoir à désirer jusqu'au moment de l'exécution du jugement.

— Je croyais, répliquai-je, que personne en France ne pouvait être condamné sans avoir été entendu dans sa défense. C'est une loi, non-seulement de ce pays, mais de tout l'univers; une loi portée par la raison, par la justice et par l'humanité, et j'ose espérer qu'on ne l'enfreindra pas en me condamnant sans m'avoir entendu.

— Vous ne vous trompez pas, monsieur, répondit le cardinal, personne ne peut être condamné sans être entendu, à moins qu'il ne soit prouvé qu'il ne s'est sciemment et volontairement soustrait aux poursuites de la justice, auquel cas il est jugé par contumace. Il n'a été nullement difficile de prouver votre fuite de Paris, et vous avez été condamné par le tribunal chargé d'ins-

truire cette affaire, ainsi que le duc de Guise et le baron de Bec. Vous êtes le seul qui ayez été arrêté jusqu'ici, et vous êtes peut-être le moins coupable des trois, mais il est malheureusement indispensable de leur prouver par l'exécution de votre sentence, qu'ils n'ont pas de grâce à espérer. — Avez-vous quelque chose à me demander ?

— Je voudrais seulement, répondis-je, avoir le temps et les moyens d'écrire quelques lettres de grande importance à ma famille et à d'autres.

— Quel délai désirez-vous ? me demanda Richelieu. Le jour de votre exécution dépend de moi. Fixez-le vous-même ; mais songez que, si vous me demandez plus de temps qu'il ne vous en faut pour faire ce que vous désirez, vous ne ferez que prolonger les heures d'une misérable attente, sans aucun espoir de la vie.

— J'avais alors à nommer moi-même le jour de ma mort. C'était un calcul cruel, mais en envisageant le court avenir qui me restait, je cherchai à me dépouiller de tout reste d'amour pour la vie, et à compter froidement le nombre d'heures qui pouvaient m'être nécessaires pour écrire mes lettres et ne rien oublier de ce que je voulais dire.

— Trois jours me suffiront, dis-je enfin.

— Je vous les accorde, dit le ministre. Il prit dans son portefeuille un papier déjà couvert

d'écriture, et se mit à remplir quelques blancs qu'on y avait laissés. Je devinai aisément que c'était l'ordre de mon exécution, et l'on peut se figurer mieux que je ne saurais le peindre quelles furent mes sensations quand je vis ses doigts pâles et maigres se mouvoir rapidement sur le papier. Enfin, d'une main ferme et déterminée, qui me semblait tracer ce mot — irrévocable, — il apposa sa signature à cette pièce, et la remit ensuite au geôlier, qui était à côté de moi, et qui s'avança pour la recevoir.

— Otez les fers du prisonnier, lui dit le ministre en même temps, d'une voix sévère; vous avez outrepassé votre devoir en les lui mettant. Fournissez-lui tout ce qu'il lui faut pour écrire, et permettez à ses amis de le voir, un seul à la fois. Ayez pour lui tous les égards qui sont compatibles avec la nécessité de bien le garder. — Enmenez-le !

Son ton, son air, ne me permettaient aucune réponse; il détourna la tête en finissant de parler, et sortant de son cabinet, je fus reconduit en prison.

Tandis que le geôlier, après m'avoir délivré de mes fers, allait me chercher du papier, des plumes et de l'encre, mes pensées, au lieu de s'attacher à ma propre situation, s'occupèrent du nom que le cardinal avait donné au chevalier de Monténéro.

— Le comte de Bagnols ! était-il possible qu'il fût réellement le comte de Bagnols, qu'on m'avait dit avoir été assassiné par ordre du marquis de Saint-Brie ? D'abord je pouvais à peine le croire, mais à mesure que j'y réfléchissais, j'en étais plus fortement convaincu.

Chaque circonstance que je me rappelais, me le démontrait plus clairement.

D'abord, il m'avait raconté lui-même l'histoire de sa mort supposée, et avec des détails tellement circonstanciés, qu'un témoin oculaire pouvait seul les donner. S'il avait vécu tant d'années sous un nom emprunté, c'était probablement parce qu'il n'avait pas les pièces nécessaires pour prouver la fausseté de l'accusation que le marquis avait portée contre lui ; et je venais d'entendre le cardinal y faire allusion. J'avais appris d'Achille que le comte de Bagnols avait fait passer sa fortune en Espagne ; et le vice-roi de Catalogne m'avait dit que le chevalier de Monténéro n'était pas Espagnol. Enfin j'avais entendu, quelques jours auparavant, le marquis de Saint-Brie déclarer qu'il avait vu dans l'armée du roi, quelqu'un qu'il croyait mort depuis bien long-temps, et de la mort supposée duquel il était évident qu'il avait été complice. Cela ne pouvait s'appliquer à personne aussi bien qu'au comte de Bagnols.

Il était donc incontestable que le chevalier de Monténéro, l'homme peut-être que j'estimais le plus sur la terre, et dont j'avais perdu la bonne opinion par une suite de malentendus inexplicables, était ce comte de Bagnols, dont mille incidens étranges m'avaient appris l'histoire, fragment par fragment; dont le destin avait toujours été pour moi un sujet d'intérêt presque pénible, et pour la famille duquel je conservais des pièces importantes que le hasard avait fait tomber entre mes mains, et que je pouvais alors lui transmettre à lui-même. J'avais donc en même temps les moyens de me justifier à ses yeux des soupçons qu'il avait conçus, et de le mettre en état de prouver sa propre innocence aux yeux du monde. Il était vrai que je ne serais pas témoin du bonheur que je savais que je lui procurerais; que sa bonne ou mauvaise opinion ne pouvait plus me servir sur la terre; mais je trouvais une consolation en pensant que ma mémoire serait pure et sans tache à ses yeux, et que le service que j'allais lui rendre ferait renaître dans son cœur son affection pour moi, et lui inspirerait des regrets de ma perte.

Certainement le désir qu'on se souvienne de nous avec affection peut à peine s'appeler une faiblesse. L'espoir de l'immortalité sur la terre, que conçoivent le guerrier et le poëte, est

peut-être la plus audacieuse, et pourtant la plus vaine des vanités humaines : mais il y a quelque chose de plus doux et de plus saint dans le rêve qu'on fait qu'on vivra dans l'affection de ceux qu'on a connus. C'est là prolonger l'attachement au delà du tombeau ; et cette idée tire peut-être ses charmes du sentiment inné dans le cœur de l'homme , que les amis , en se séparant sur la terre , ne se quittent pas pour toujours.

Dès que le geôlier m'eut apporté ce qui m'était nécessaire, j'écrivis à mon père pour lui faire mes adieux , lui apprendre la fatale erreur qui m'avait porté à le quitter si brusquement, et j'y ajoutai quelques lignes pour lui faire part de ma vive et constante affection pour Hélène Arnault. Je fis alors pour le comte de Bagnols. une relation de ma malheureuse aventure à Saragosse. Je l'informai de la promesse que j'avais faite de ne la divulguer à aucun Espagnol, et je lui démontrai que, tant que j'avais cru qu'il en était un, ma bouche avait nécessairement dû être fermée. Je lui fis part de ma rencontre avec Jean-Baptiste, ce qui me conduisit à lui expliquer la méprise que Garcias avait commise. Je lui fis part aussi, le plus laconiquement possible, de tout ce qui m'était arrivé depuis la dernière fois que je l'avais vu, jusqu'au moment où je lui écrivais, et je lui annonçai qu'il n'avait plus rien à craindre

de la scélératesse du marquis de Saint-Brie. Je lui appris de quelle manière les pièces qui lui étaient d'une si grande importance, étaient tombées entre mes mains, et je lui dis que je les avais toujours portées sur moi depuis ce temps, et qu'il les trouverait jointes à ma lettre. Enfin je le priai, si je lui avais rendu par là quelque service, — si j'avais jamais occupé une place dans son affection, — si l'explication que je venais de lui donner m'avait rendu son estime, — d'aller voir mon père, de lui porter mes derniers adieux, de le conjurer de ma part de regarder toujours Hélène comme sa fille, de se souvenir combien je l'avais aimée, et de l'aimer comme elle m'avait aimé. Finissant par lui souhaiter pendant tout le reste de sa vie, le bonheur qui avait été refusé à sa jeunesse; je lui fis mes adieux pour toujours.

Ces deux lettres m'occupèrent toute la nuit et une grande partie de la matinée suivante. Cependant mon paquet était prêt quand le geôlier m'apporta mon dîner. Je lui fis voir quelques louis, — les derniers qui me restassent, — et je les lui promis, s'il voulait le porter au comte de Bagnols, qui devait être encore à Mézières, et m'en apporter un reçu.

Il revint au bout d'une heure, et me remit un papier qui ne contenait que ces mots :

« J'ai reçu un paquet du comte de l'Orme.

» BAGNOLS. »

J'y reconnus l'écriture de celui que j'avais si long-temps appelé le chevalier de Monténéro; je remis au geôlier la récompense que je lui avais promise, et il se retira.

L.

PEU de temps après que le geôlier eut quitté ma chambre, un prêtre y entra pour m'apporter les consolations de la religion. Ses argumens et ses raisonnemens n'étaient guères, je crois, que des lieux communs, traités sans beaucoup d'éloquence et de talent; mais j'étais alors disposé à écouter quiconque voudrait détourner mes pensées du monde que j'allais quitter, pour les fixer sur celui dans lequel j'étais sur le point d'entrer. Ce n'est pas que j'eusse le moindre doute à ce sujet; mais, en appuyant sur l'idée d'une vie à venir, en lui donnant une existence

plus sensible et plus palpable — en prêtant à la conviction les couleurs plus brillantes de l'imagination, j'étais charmé d'oublier les regrets qui m'attachaient encore à mon existence présente. Après une longue conversation, il se retira en me promettant de revenir le lendemain.

Lorsqu'il fut parti, je reçus une autre visite, celle du sommeil, et je l'accueillis en ami. J'avais passé, comme je l'ai déjà dit, toute la nuit précédente à écrire, et l'irritation de mes deux blessures, qui n'avaient jamais été pansées depuis mon arrivée à Mézières, avait épuisé mes forces. L'approche du sommeil fut donc un bonheur inattendu, et sans autre cérémonie que d'appuyer ma tête sur la table, je m'endormis. La lutte entre la crainte et l'espérance était terminée; et comme deux ennemis acharnés qui, en combattant, se sont donnés réciproquement la mort, elles avaient laissé dans mon cœur un vide complet. Mon sommeil ne fut pas, comme celui d'un enfant, léger et rafraîchissant; il fut plutôt, comme celui de la mort, lourd et profond.

Je m'éveillai en sursaut en sentant quelqu'un me toucher le bras. Je me levai en tressaillant, et je me trouvai serré entre les bras du chevalier de Monténéro, — je dois dire à présent du comte de Bagnols.

— Que ne vous dois-je pas ! s'écria-t-il, mon ami, mon bienfaiteur, plus que mon fils ! Nulles expressions ne pourraient vous peindre la consolation, la joie, le ravissement que votre lettre m'a fait éprouver. Je ne parle pas seulement du paquet qui y était joint, quoiqu'il contînt des pièces que j'ai inutilement cherchées depuis tant d'années, et qui m'offraient le seul moyen de recouvrer mon rang et mon honneur, et de faire retomber sur la tête du scélérat qui m'a calomnié, l'accusation flétrissante dont il m'avait noirci. J'ai eu plus de plaisir, infiniment plus, en y trouvant la preuve que l'homme à qui j'avais donné mon estime et mon affection, et d'après les principes duquel j'appréciais la nature humaine, n'est pas ce qu'une funeste erreur m'avait porté à le supposer.

Le comte fut interrompu par le geôlier, qui était resté debout près de la porte, son immense trousseau de grosses clefs à la main. — Allons, allons, monsieur le comte, murmura-t-il du ton bourru qui lui était ordinaire, vous pouvez lui dire tout cela partout ailleurs ; puisque vous avez son pardon, et que vous m'avez remis l'ordre de le faire sortir de prison, ce que vous avez de mieux à faire est de l'emmener sur-le-champ, car je n'ai encore vu personne qui ait voulu rester ici un instant de plus qu'il n'y était forcé.

D'ailleurs, il faut que je mette de l'ordre dans cette chambre, car elle ne restera pas longtemps sans être habitée.

Mon oreille entendit ces paroles, mais mon esprit confondu, interdit, en comprit à peine le sens, et je regardais le comte comme pour lui en demander l'explication.

— C'est la vérité, Louis, dit le comte de Bagnols, votre grâce vous est accordée et vous n'êtes plus prisonnier. Ce n'est pourtant pas à moi seul que vous en êtes redevable; le duc de Bouillon a demandé votre élargissement et votre vie, comme une des conditions sans lesquelles il refusait de mettre bas les armes. Je me suis présenté devant le cardinal à l'instant même où il était sur le point de rayer cet article du traité. Deux prières réunies ont fait plus qu'une seule n'aurait pu faire. Il a cédé, et vous êtes libre; mais c'est à condition que vous retournerez sur-le-champ en Béarn, et que vous ne quitterez pas cette province d'ici à un an. La paix est conclue; demain le duc de Bouillon arrive ici, et dans la soirée je pars moi-même pour le Bigorre. Nous ferons ce voyage ensemble, et j'aurai le bonheur de vous remettre entre les bras de votre père.

— Bien volontiers, répondis-je; mais, avant de partir, il faut que je voie le maréchal de Châ-

tillon, et que j'aie des nouvelles d'Hélène Arnault. Lorsque je l'ai vue pour la dernière fois, c'était dans des circonstances qui exigent explication. Je sais que je ne puis la voir, car elle allait quitter Paris; mais il faut que je sache où elle est, et comment je puis avoir de ses nouvelles. Vous avez aimé, monsieur de Bagnols, et par conséquent vous pouvez apprécier mes sentimens.

— Je les apprécie parfaitement, répondit-il, mais votre projet de voir le maréchal ne peut s'exécuter, car il est en ce moment à près de cent lieues de Mézières. Mais laissez-moi le soin de cette affaire. J'ai à écrire au maréchal, je dois lui envoyer un messenger, et je vous garantis qu'à votre arrivée à Lourdes, vous aurez tous les renseignemens que vous désirez.

Cette promesse un peu vague ne me satisfaisait pas complètement; mais ne pouvant mieux faire, il fallut bien m'en contenter, quoiqu'il m'en coûtât d'avoir à attendre si long-temps avant de savoir ce qu'était devenue celle qui m'était toujours si chère.

J'ai promis de dire également le bien et le mal en écrivant mon histoire. Je dois donc avouer ici qu'un éclair de satisfaction brilla dans mon esprit, en songeant que le jeune homme que j'avais vu avec le maréchal de Châtillon, et que je n'hésitais pas à regarder comme un amant

d'Hélène, n'était plus en état d'être mon rival. C'était un sentiment inspiré par l'égoïsme, je le crains, et je m'en fis le reproche à l'instant même où je l'éprouvai. Je me dis que c'était un triomphe sans générosité; je cherchai à le bannir de mon cœur; mais telle est la faiblesse humaine, ou telle était la force de mon amour pour Hélène, qu'il me fut impossible de l'en déraciner entièrement.

En sortant de la prison, le comte de Bagnols me conduisit dans le logement qu'il avait pris. En y arrivant, un chirurgien pansa mes blessures; et, après une nuit de repos délicieux, de repos de cœur et d'esprit comme de corps, je me levai le lendemain entièrement remis de ma fatigue et de mon agitation, et disposé à envisager l'avenir qui m'était réservé sous des couleurs plus brillantes que je ne l'avais fait depuis long-temps, et surtout la nuit précédente. Hélène embellissait encore cet avenir. Il est vrai qu'à cet égard la réalité ne donnait aucune aide à l'espérance; car je me rappelais la promesse mentale que j'avais faite à ma mère, et je sentais que je ne pouvais, que je n'aurais osé la violer. C'était un contrat passé entre moi et le tombeau, et nul être vivant ne pouvait me dispenser de l'exécuter. Cependant j'espérais encore.

Avant de partir de Mézières, je priai le comte

de Bagnols d'envoyer un messenger à Sedan pour faire dire au petit Achille de venir me joindre au château de l'Orme. Comme il avait entre les mains plus de mille couronnes qui m'appartenaient, je ne doutai pas qu'il ne fit ce voyage aussi sûrement, quoique un peu moins vite, qu'aucun ancien magicien monté sur un hippogriffe ou porté sur un char de feu.

Mon ami avait eu soin de me faire préparer un cheval, aussi bien que tout ce dont je pouvais avoir besoin; mais dès que la nouvelle de ma grâce et de mon élargissement se fut répandue dans Mézières, M. de Langeron, qui m'avait fait prisonnier, et dont le régiment était encore dans cette ville, eut la générosité de me renvoyer, avant mon départ, le beau coursier que m'avait donné l'infortuné comte de Soissons. Je ne sais quel présent aurait pu avoir plus de prix à mes yeux, tant le souvenir de la manière dont il m'avait été donné par le prince ajoutait dans mon esprit à la valeur intrinsèque de ce noble animal.

Nous partîmes de Mézières vers deux heures, mais non pas, comme j'avais souvent voyagé avec le chevalier de Monténéro, seuls, sans ostentation, et sans être suivis d'une foule de serviteurs inutiles. Le rang qui lui avait été rendu avait ses inconvéniens comme tous les autres avantages si désirés sur la terre. Il le privait de la

liberté dont il jouissait dans une situation inférieure ; et ce fut avec une troupe nombreuse de domestiques et une escorte de vingt hommes bien armés que nous nous mîmes en route pour le Béarn.

A peine étions-nous à deux cents pas des portes de la ville, que nous rencontrâmes le duc de Bouillon et toute sa suite. Il arrivait, aux termes de l'amnistie, pour renouveler son serment de foi et hommage à la couronne de France. Il retint son cheval dès qu'il m'aperçut, et, s'approchant de moi, il me salua d'un air grave, mais poli.

— Monsieur de l'Orme, me dit-il, je suis charmé de vous voir en liberté, et de trouver cette occasion imprévue de vous remercier de votre coopération avec moi, et de vous assurer que je sais apprécier les services que vous avez rendus à la cause que nous avons embrassée tous deux, un peu mieux que la précipitation et l'impatience ne m'ont permis de le faire, la dernière fois que nous nous sommes vus.

— N'en parlez pas, monsieur le duc, répondis-je ; le souvenir du prince auquel nous étions sincèrement attachés l'un et l'autre aurait suffi pour bannir de mon cœur tout sentiment d'irritation quand même je n'aurais pas été informé du soin généreux que vous avez pris de pourvoir

à ma sûreté, ce dont je vous prie d'agréer mes remerciemens.

Après quelques instans de conversation, nous nous séparâmes, et je me remis en route avec le comte de Bagnols.

Pendant toute la première journée, le comte ne fit que me questionner sur tous les détails de mon histoire, dont je n'avais tracé que les principaux traits en lui écrivant, et j'en remplis tous les blancs avec la même franchise que je l'ai fait en rédigeant ces mémoires. Je ne lui cachai pas la moindre chose de mes sentimens, de mes pensées, de mes désirs ni de mes actions.

Il appuya particulièrement sur ma malheureuse aventure à Sarragosse. — J'ai eu tort, Louis, certainement très-grand tort, me dit-il, de vous souçonner d'un tel crime; je vous en dois une réparation, et je vous la donnerai, soyez-en bien sûr. Cependant si vous vous rappelez que je vous avais vu rentrer dans la maison où vous logiez, la nuit même pendant laquelle des témoins déclaraient que vous ne l'aviez pas quittée, vous conviendrez que mes soupçons n'étaient pas tout-à-fait sans motif. J'avais été occupé moi-même fort tard avec mon banquier à examiner d'anciens comptes des sommes que mon intendant Arnault avait fait passer à Sarragosse, et j'y avais remarqué tant de fraudes et de

friponneries, que je sortis dégoûté de la nature humaine. Je vous vis rentrer chez vous aussi clairement que je vous vois en ce moment; mais vous supposant occupé de quelques intrigues galantes dont je ne me souciais ni d'être instruit ni de vous parler, je passai mon chemin sans m'arrêter. Les circonstances qui suivirent changèrent la nature de mes soupçons; et voyant les hautes idées que j'avais conçues de vous, quoique vous ne fussiez pas sans défauts, tout à coup renversées, je vous parlai avec impatience et hauteur quand j'aurais dû employer un ton de douceur et de confiance. J'ajouterai encore que, depuis bien des années, Arnault cherchait à vous nuire dans mon esprit par des motifs que je comprends parfaitement à présent; et quoique j'aie découvert depuis ce temps que c'est un scélérat aussi audacieux qu'il en a jamais existé, et qu'il me fût déjà suspect à cette époque, cependant les soupçons vagues qu'il avait fait naître contre vous dans mon esprit s'y fixèrent plus aisément quand d'autres événemens parurent les confirmer. — Mais, ajouta-t-il en souriant, je suppose que je ne dois pas m'exprimer en termes trop forts sur le compte d'Arnault, où je verrai votre amour pour Hélène prendre les armes contre moi. Quoi qu'il en soit, la fortune qu'il a, — et, comme vous le dites, elle doit être considé-

rable, — a été, en très-grande partie, acquise à mes dépens.

Je gardai le silence; car tout ce qui rattachait Hélène à Arnault me brisait le cœur et renversait toutes mes espérances. Je crois que le comte de Bagnols s'en aperçut; et le lendemain il fit tomber la conversation sur la manière dont il avait échappé aux assassins soudoyés par le marquis de Saint-Brie.

—Même après un laps de plus de dix-huit ans, me dit-il, il y a des circonstances sur lesquelles j'ose à peine permettre à mes pensées de se reporter. Ne supposez pas que je veuille parler de mes chagrins et de mes griefs; le temps les a adoucis. Je parle des courts instans de bonheur dont j'ai joui, et auxquels je ne puis songer sans que toutes les plaies de mon cœur se rouvrent. Je me souviens de vous avoir dit, dans une autre occasion, que j'avais réussi à m'échapper de la prison où j'avais été enfermé d'après la dénonciation du plus grand scélérat, je crois, que la terre ait jamais produit. J'avais tout préparé pour fuir en Espagne avec ce que j'avais de plus cher au monde, — ma femme. Mais la nuit même où notre départ devait avoir lieu, quatre assassins, soudoyés par cet infâme Saint-Brie, m'attaquèrent à l'instant où j'entrais dans le parc. Résolu à vendre ma vie le plus cher possible, je

me défendis avec tout le courage du désespoir ; je blessai deux de mes meurtriers ; mais enfin je tombai, ayant reçu une blessure très-grave au côté, et tandis que j'étais à terre, un des assassins me donna sur la tête un coup qui me priva de connaissance.

Ils me portèrent alors vers une rivière qui n'était pas bien loin, et m'y jetèrent, me croyant bien mort. Mais la fraîcheur de l'eau me rendit l'usage de mes sens, et je faisais quelques faibles efforts pour nager, quand deux de mes gens, à qui j'avais donné ordre de m'attendre précisément près de cet endroit, arrivèrent et me tirèrent de l'eau.

Les meurtriers, qui croyaient avoir terminé leur besogne, s'enfuirent, dès qu'ils virent deux hommes s'approcher. Quoique je fusse si faible que je ne pouvais me soutenir, et que j'eusse le délire par suite des coups que j'avais reçus sur la tête, on me plaça sur une litière, — celle que j'avais destinée à ma femme, et l'on me transporta en Espagne, accompagné d'un ami qui avait favorisé mon évasion de prison, et qui aurait risqué sa vie, s'il fût resté en France.

La nouvelle de ma mort se répandit partout. Ceux de mes domaines que je n'avais pu vendre, furent séquestrés, et donnés au marquis de Saint-Brie. Je fus mis en jugement et

condamné par contumace, et, lorsque j'entrais en convalescence, j'appris que le dernier lien entre moi et la France était rompu, — ma femme était morte. Dans une ambassade à Madrid, qui s'était terminée par le mariage d'Anne d'Autriche avec notre roi actuel, j'avais été personnellement connu du roi Philippe; il me proposa d'entrer au service d'Espagne, et j'y consentis, à condition que je ne porterais jamais les armes contre mon pays natal. Avec une partie de l'argent que j'avais fait passer à Sarragosse, j'achetai le petit domaine de Monténéro, et j'en pris le nom, renonçant à celui sous lequel j'avais éprouvé tant d'infortunes. Bientôt je fus envoyé dans la Nouvelle-Espagne; j'y trouvai plusieurs occasions de me distinguer; j'obtins un grade élevé, et j'acquis, sans avarice et sans extorsions, une fortune considérable, je pourrais dire immense. Mais elle ne me procura pas le bonheur, et dans le fait elle m'était inutile. J'étais soldat et un peu philosophe, et je n'avais aucun des goûts qui rendent la richesse nécessaire. Je revins en Espagne, et j'éprouvai un désir violent de revoir mon pays natal. Quelques autres circonstances y demandaient aussi ma présence. L'espoir de pouvoir rétablir ma réputation et reprendre en France mon nom et mon rang ne m'avait jamais quitté; mais pour y réussir, il me fal-

lait avant tout les pièces que j'avais perdues. Je chargeai Arnault, à qui je payai encore un salaire annuel, de n'épargner ni recherches ni efforts pour les découvrir, lui offrant, s'il y parvenait, une récompense qui aurait pu tenter un prince. J'ai découvert depuis que personne ne savait aussi bien que lui où les trouver. Après votre rencontre avec le marquis de Saint-Brie, je rentrai en Espagne, de peur d'être découvert avant d'avoir obtenu les preuves de mon innocence. Mais Arnault non seulement les trouva, mais il me les envoya par votre digne ami, le père François d'Alurdi, qui, comme vous pouvez vous le rappeler, les perdit en route.

La manière dont ce paquet avait été perdu en cette occasion s'expliqua alors subitement à mon esprit. Je me souvins qu'après mon aventure avec deux escrocs à Luz, j'avais rencontré le prétendu capucin sur l'escalier de l'auberge en montant à ma chambre à coucher. Le père François n'avait pas fermé sa porte en se couchant; le paquet était enveloppé dans un mouchoir avec quelque argent, il était donc évident que ce digne personnage avait voulu s'indemniser par un vol d'avoir échoué dans son projet d'escroquerie. Entrant dans la chambre du père François pendant qu'il dormait, il avait fureté dans sa valise; ses doigts expérimentés avaient

senti l'argent à travers le mouchoir, et il l'avait emporté avec tout ce qu'il contenait, pour aller plus vite en besogne. Après avoir employé l'argent comme bon lui sembla, il est probable que, voyant que les pièces contenues dans le mouchoir pouvaient avoir quelque importance, il les avait gardées dans l'espoir que le hasard pourrait lui fournir l'occasion d'en tirer parti; et l'on doit se rappeler qu'on les trouva sur lui quand il fut tué en cherchant à m'assassiner.

Je fis part de cette supposition au comte de Bagnols, qui la trouva très-vraisemblable. Mais cette interruption parut avoir opéré sur lui le même effet que produisit Don Quichotte sur Sancho-Pança en l'interrompant tandis qu'il lui racontait son histoire. Le comte ne voulut pas en reprendre le fil, et il me dit en souriant qu'il avait réellement bien peu de chose à ajouter à ce qu'il m'avait déjà dit. Désirant toujours aussi ardemment de rétablir sa réputation, ayant dans l'armée des amis puissans, et le gouvernement français ayant grand besoin de troupes, il avait obtenu la permission de lever un régiment à ses frais sous son nom emprunté, et il l'avait commandé à la bataille de Marfée. J'étais déjà instruit de tout ce qui s'en était suivi.

Nous évitâmes de passer par Paris en nous

dirigeant vers le Béarn, et nous marchâmes à aussi grandes journées qu'il nous fut possible. Mais qui pourrait décrire le mélange d'émotions tumultueuses qui s'élevèrent dans mon sein, quand, du haut de la montagne qui est en arrière de Pau, je revis la grande chaîne des Pyrénées s'étendant le long de l'horizon, revêtues de ce vêtement magique de vapeurs lumineuses, qui les rend presque trop belles pour la terre? O mon pays! mon pays natal! pays auquel mon cœur est attaché par le souvenir des premières idées que reçoit l'enfance, pour laquelle toute nouvelle impression est une joie, et par celui des plus doux plaisirs de la jeunesse, quand tu cesseras de m'être cher, il faudra que la lampe de ma mémoire soit éteinte, et que tout le passé ne soit plus pour moi que ténèbres.

De Pau nous dépêchâmes un messenger à mon père pour lui apprendre notre arrivée, et le lendemain matin nous partîmes pour Lourdes. Je n'essaierai pas de décrire ce que j'éprouvai pendant cette partie de notre voyage. Tant de tristesse se mêlait à tant de joie, qu'il m'était impossible de démêler l'une de l'autre. Le comte et moi nous marchions en silence; et les premiers mots que je lui adressai, je crois, furent, en arrivant à Lourdes, pour le prier d'aller en avant, tandis que je me dirigeais vers la vieille

église de l'Assomption, où était le caveau sépulcral des comtes de Bigorre.

J'entrai dans l'église où je ne trouvai personne. Je passai dans la petite chapelle où je vis un monument nouvellement érigé, et où je lus quelques mots ciselés sur le marbre. C'était l'épithaphe de ma mère; et, me mettant à genoux, la tête appuyée sur mes mains, je versai un torrent de larmes. — J'y restai long-temps, plus long-temps que je n'en avais le projet; mais, en remplissant ce triste devoir, j'éprouvai une consolation qui me calma et me tranquillisa. En sortant de l'église je trouvai près de la porte un groupe de paysans admirant mon beau coursier, que je n'avais monté que le dernier jour de mon voyage, et que j'avais attaché à un cyprès. Ils me reconnuèrent tous; mais, devinant le motif qui m'avait amené en ce lieu, et le respectant, ils ne me parlèrent pas; et, ôtant leurs bonnets, ils me laissèrent partir en silence.

Encore livré à des idées mélancoliques, je fis à pas lents le reste de la route. Je savais que le comte de Bagnols devait déjà être arrivé; mais j'étais certain que mon père comprendrait la cause de mon délai, et qu'il saurait l'apprécier. Peu à peu le château de l'Orme et ses tours se montrèrent à mes yeux avec tous les objets qu'ils avaient été habitués à voir, et qu'ils n'avaient pas

oubliés. Je n'en avais été absent que quelques mois; mais, pendant ce court espace de temps, il m'était arrivé tant d'événemens, — tant de pensées différentes avaient roulé dans mon esprit, — tant de sensations avaient laissé leur impression sur mon cœur, — que j'étais presque étonné de tout retrouver dans le même état qu'à l'instant de mon départ; et, si je n'avais aperçu que des monceaux de ruines, je crois que je n'aurais guère été plus surpris; — tant d'années, oui, d'années, me semblaient s'être écoulées pendant mon absence!

Dans la cour, tous les anciens serviteurs de la famille se pressèrent autour de moi pour me témoigner leur joie de mon retour. L'un pleurait, l'autre riait, un troisième me baisait la main avec la vieille affection féodale.

— Au salon! au salon! monsieur le comte! s'écria le vieux La Houssaye, tandis que je m'arrachais à eux pour courir dans la maison.

Je montai rapidement l'escalier, j'ouvris la porte du salon, j'y entrai; mais qu'y vis-je? Il ne s'y trouvait qu'une seule personne, — une jeune dame en grand deuil, ayant la main appuyée, comme pour se soutenir, sur le bras d'un des fauteuils antiques qui en faisaient l'ameublement. — C'était Hélène! ma chère Hélène! En un instant elle fut dans mes bras, et je la serrai contre

mon cœur avec un transport de joie qui, pour le moment, chassa de mon âme toute autre pensée.

— O Louis ! cher Louis ! fut tout ce qu'elle put me dire ; et Dieu sait ce que je lui dis moi-même. — Mais où sont-ils ? m'écriai-je enfin ; ou est mon père ?

— Il vous attend dans la bibliothèque, répondit Hélène ; mais mon père a pensé qu'il valait mieux que notre première entrevue eût lieu sans témoins, et il m'a dit de rester ici. Maintenant allons le joindre.

— Votre père, Hélène ! répétai-je, un poids de glace semblant me tomber sur le cœur, ce dont j'eus pourtant soin qu'elle ne pût s'apercevoir. Votre père est-il ici ?

— Certainement, répondit-elle, il est dans la bibliothèque avec le vôtre. Mais venez, Louis, venez ! Et, marchant devant moi, elle courut d'un pas léger à la bibliothèque de mon père.

La porte en était ouverte ; et, embrassant tendrement le comte de Bagnols, elle s'écria : — Mon père, Louis ne savait pas que vous étiez arrivé.

— Ou du moins, Hélène, répondit le comte, il ne savait pas que vous êtes ma fille. — Pardonnez-moi, Louis, de ne pas vous l'avoir dit plus tôt. Ce n'est pas qu'il me restât ni doute ni soupçon ; mais, comme j'étais sûr que cette nou-

velle vous comblerait de joie, je voulais que vous l'apprissiez de la bouche de celle que je crois, que je sais que vous aimez le mieux sur la terre.

Mille circonstances qui, si j'avais eu le moindre doute, m'auraient prouvé depuis long-temps qu'Hélène ne pouvait être la fille du vieil Arnault, se représentèrent sur-le-champ à mon esprit. Mais, en ce moment, je me trouvai serré dans les bras de mon père; et le bonheur de cette réunion retarda quelques instans les explications dont j'avais encore besoin.

En comparant la date de la naissance d'Hélène avec celle du certificat de mariage que j'avais vu, il était évident que la comtesse devait être morte en lui donnant le jour. Son père ne m'en parla pourtant jamais: c'était probablement un sujet trop pénible pour qu'il voulût y arrêter ses pensées. Il me dit pourtant qu'il n'avait appris lui-même qu'il était père que lorsqu'il était dans la Nouvelle-Espagne, Arnault le lui ayant alors écrit, parce qu'il prévoyait que ce serait un moyen pour faire tomber entre ses mains de nouvelles sommes d'argent. Il eut soin qu'il ne pût exister dans l'esprit du comte aucun doute sur ce fait, en lui envoyant la preuve de la naissance d'Hélène, dans un certificat délivré par l'abbesse du couvent où la comtesse de Bagnols était morte.

Son espoir ne fut pas trompé. Le comte lui confia le soin de sa fille, et Arnault reçut tous les ans, pour l'entretien et l'éducation d'Hélène, une somme considérable dont il fit tel usage que bon lui sembla. Enfin le comte revint en Europe; et, pressé par l'amour paternel, il se hasarda à passer les frontières d'Espagne. Il trouva qu'il s'en fallait de beaucoup que ses intentions eussent été remplies. Il est vrai qu'Arnault avait retiré l'enfant du couvent où sa mère était morte, et l'abbesse y avait consenti d'autant plus aisément, que le vieux M. de la Vergne, conservant son courroux contre sa fille même après sa mort, et possédé du démon de l'avarice, refusait opiniâtrement de payer la moindre chose pour la pension de sa petite-fille. Le procureur l'avait élevée comme si elle eût été sa fille, c'est-à-dire qu'il ne lui avait donné aucune éducation.

On peut aisément s'imaginer que le comte ne fut pas peu mécontent de cette négligence; mais Arnault prétendit que la plupart des sommes qui lui avaient été envoyées ne lui étaient jamais parvenues. L'examen de ses comptes aurait probablement prouvé sa mauvaise foi, à moins que le rusé procureur, prévoyant qu'on les lui demanderait un jour, ne les eût arrangés en conséquence: mais ma mère arriva en ce moment avec moi, comme je l'ai détaillé dans le premier

volume de ces mémoires, et Arnault, pour détourner l'orage qu'il craignait, proposa à ma mère de prendre Hélène chez elle en place de Jean-Baptiste. Le comte, quoique charmé de ce nouvel arrangement, résolut de ne pas perdre de vue le trésor qu'il venait de recouvrer; et il chargea Arnault de lui acheter et de faire mettre en état d'être habitée la maison voisine du château dans laquelle il demeura ensuite.

Il est très-probable que, si le digne procureur eût cru trouver quelque profit à dénoncer le comte au gouvernement, il ne s'en serait fait aucun scrupule. Mais, comme M. de Bagnols, pour mieux s'assurer de la fidélité de son ci-devant intendant, continuait à lui payer le même salaire qu'autrefois, il devint de l'intérêt de celui-ci, non-seulement de ne rien faire qui pût mettre en danger la vie de son ancien maître, mais même de veiller à sa sûreté.

Cependant le comte, prévoyant la probabilité d'un attachement entre sa fille et moi, s'appliqua à étudier mon caractère, et à inculquer à mon esprit encore jeune, les grands et nobles principes qui animaient le sien. En quoi il réussit, en quoi il échoua, c'est au lecteur à en juger d'après les pages qui précèdent. Je ne sens que trop péniblement moi-même qu'il n'eut pas du succès en tout.

Arnault, dont l'esprit était toujours fécond en projets tendant à lui procurer des richesses, savait que le comte n'avait pas encore appris à Hélène qu'elle était sa fille, la trouvant encore trop jeune pour lui confier un tel secret. Il conçut donc le projet un peu hardi de marier son fils à mademoiselle de Bagnols, croyant sans doute que la connaissance qu'il avait du nom et de la situation du comte, le mettait entièrement en son pouvoir. Il avait pourtant de grands obstacles à surmonter, et les deux principaux étaient la probabilité que je gagnerais le cœur d'Hélène, et la timidité et le désintéressement de Jean-Baptiste, qui la croyait encore sa sœur, étant trop jeune quand elle était arrivée chez son père pour s'en rappeler l'instant.

En découvrant à son fils la naissance et la fortune future d'Hélène, Arnault le trouva sourd à la voix de l'intérêt, mais il réussit à enflammer son imagination en lui représentant comme de l'amour, l'affection qu'Hélène témoignait naturellement à celui qu'elle croyait son frère; et d'une autre part, il chercha, par tous les moyens possibles, à me nuire dans l'esprit du comte de Bagnols.

Lorsque Hélène fut entrée dans le printemps de l'âge de la femme, le comte, pour bien des raisons, jugea qu'il était temps de l'instruire de

sa naissance, mais divers incidens retardèrent le moment de cette confiance. Mon voyage à Sarragosse eût lieu peu de de temps après; et le comte, livré aux soupçons que lui avait inspirés ma fatale aventure en cette ville, au lieu de me charger, comme il en avait d'abord eu le dessein, d'apprendre à ma famille quel était son véritable nom, et à sa fille de qui elle avait reçu le jour, se contenta de donner à ce sujet un message verbal au père François d'Alurdi, qui périt sous la neige à l'instant où il allait me le confier. Un peu plus tard, le comte, ayant appris la mort du père François, écrivit directement à sa fille pour lui dire qui elle était; mais commençant à avoir plus que des doutes de la fidélité d'Arnault, il fit charger le contrebandier Garcias de remettre cette lettre à Hélène. En même temps, ayant été informé de la liaison qui s'était établie entre ma famille et le marquis de Saint-Brie, il enjoignit à sa fille de garder le plus profond secret sur sa naissance.

Jean-Baptiste s'était laissé persuader qu'Hélène l'aimait; il pénétra aisément le secret de mes sentimens nouveaux; il craignit cette rivalité, il nous épia, et sa jalousie amena la scène qui fut sur le point de lui coûter la vie.

Arnault résolut pourtant de ne pas renoncer à son projet, tant qu'il lui resterait une chance

de succès. Il voyait qu'il avait perdu la confiance du comte, et il savait que mille circonstances pouvaient dévoiler entièrement sa conduite et amener sa ruine. Il n'avait donc d'espoir que dans la réussite de son dessein. Lui et Jean-Baptiste connaissaient seuls la véritable cause de ma fuite, et il fit courir le bruit que j'avais enlevé la fille d'un bourgeois de Lourdes, qui, dans le fait, avait été séduite par le marquis de Saint-Brie. Le comte de Bagnols était alors de retour d'Espagne, et cette nouvelle accusation tombant sur moi à la suite des premières, il retira sa fille du château de l'Orme, craignant la chance d'une union avec moi autant qu'il l'avait envisagée avec plaisir autrefois. Ayant renoncé à l'espoir de pouvoir prouver son innocence et la légitimité de sa fille, il prit des mesures avec ses amis pour faire savoir au cardinal de Richelieu qu'il vivait encore, et il en reçut l'assurance qu'il pouvait rester en France sans rien craindre, et qu'il ne serait fait aucune poursuite contre lui, pourvu qu'il gardât son nom emprunté. Il désirait pourtant obtenir davantage, et étant parti pour Paris avec sa fille, il alla loger chez le maréchal de Châtillon, son cousin, et son ancien compagnon d'armes. Ce fut pendant ce temps, que, revenant un soir dans la voiture du maréchal, ses laquais me relevèrent

dans la rue, à l'instant où l'on venait de me faire sortir sans cérémonie par la fenêtre d'un tripot.

On me porta à l'hotel de Châtillon, et j'ai déjà rapporté tout ce qui s'y passa. On peut aisément comprendre quels furent les motifs qui portèrent le comte à ne pas me voir lui-même, à n'accorder aux instantes prières de sa fille qu'une entrevue de quelques minutes avec moi, et à me faire reporter pendant mon long sommeil, causé par un narcotique, dans mon logement de la rue des Prêtres, dont la bonne religieuse qui me servait de garde, avait trouvé l'adresse dans ma poche sur un mémoire du traître qui m'envoyait mes repas.

Voyant que toutes ses friponneries étaient découvertes, et craignant d'être obligé à une restitution, Arnault avait délivré Lourdes de sa présence quelques jours avant que le comte se rendît à Paris avec sa fille. Le vieux procureur y était déjà ; il parvint aisément à découvrir sa demeure dans cette ville, et dès qu'il apprit qu'il était allé rejoindre l'armée, il conçut le projet d'enlever Hélène. Ce plan fut déjoué, comme on l'a vu, par suite de l'avis que je reçus de Jean-Baptiste, qui était alors devenu véritablement épris de la jolie suivante de la comtesse de Soissons, et qui d'ailleurs se reprochait d'avoir eu la faiblesse de céder aux conseils de son père.

Quel but se proposait le vieil Arnault en enlevant Hélène à son père, c'est ce qu'on ne sut jamais positivement. Peut être espérait-il pouvoir la forcer à épouser son fils; mais en ce cas, il la connaissait mal. Cependant quand Jean-Baptiste, après avoir épousé sa jeune et jolie maîtresse, vint quelques mois après s'installer à Lourdes, comme intendant du comte de Bagnols, place qui lui fut donnée en récompense de son honnêteté, il ne put nous donner aucune information à ce sujet, son père ayant fait un mystère de ses desseins, même à son fils.

Jamais on n'entendit parler du vieil Arnault, et il paraît constant qu'il quitta le pays avec sa fortune mal acquise, de crainte des poursuites que le comte de Bagnols pouvait faire contre lui. Ce fut Hélène qui le vit la dernière. Lorsqu'elle partit pour Pau, elle l'avait vu sous le porche du couvent des Minimes, semblant épier ce qui se passait à l'hôtel de Châtillon, dans la même matinée où j'eus le bonheur de m'évader de l'hôtel de Soissons.

Le comte de Bagnols, prévoyant la possibilité que monsieur le comte marchât sur la capitale, avait prié le maréchal, qui se rendait à Paris pour les affaires de l'armée, de renvoyer sa fille dans le Béarn, sous telle escorte qu'il le jugerait à propos. La tentative qui venait d'être faite

pour enlever Hélène mit le maréchal sur ses gardes, et l'escorte qui conduisit Hélène à Pau, chez la vieille comtesse de Marignan, sa parente, était suffisante pour la mettre à l'abri de dangers de toute espèce.

Il me reste peu de chose à dire, car, à compter de cette époque, je fus heureux, et le bonheur est silencieux. Hélène, six mois après la mort de ma mère, fut jointe à moi par ces nœuds irrévocables qui, pour être indissolubles, n'en sont que plus chers à ceux qui aiment véritablement. J'ai trouvé dans cette union plus de charmes et de félicité que les rêves de mon imagination ne m'en avaient promis, et que l'espoir, ce flatteur constant, ne m'en avait fait envisager. Vingt ans se sont maintenant écoulés, et quoique le temps, lent destructeur des plaisirs de l'homme, comme de tous ses ouvrages, puisse et doive peu à peu me dérober quelques unes de mes jouissances, j'ai goûté, pendant cet intervalle, un bonheur presque sans mélange. Je puis dire que cette portion du passé m'appartient, et je suis glorieux de pouvoir défier le destin même de m'en priver.

Quoique l'avenir m'offre encore des trésors qui m'inspirent le plus vif intérêt, je l'envisage avec tranquillité, et l'espoir marche en avant. Grâcé au ciel, j'ai appris à savoir goûter ce con-

tentement qui est nécessaire à la jouissance, et compatible avec l'activité, et cet esprit d'aventure qui fût jadis mon tourment s'est enfin endormi, pour, je l'espère, ne se réveiller jamais.

C'est principalement pour vous, mon fils, que j'ai écrit ces mémoires; et comme je vois se manifester en vous, jusqu'à un certain point, le même esprit qui a causé tant de maux à votre père, je dois, avant de quitter la plume, vous indiquer la leçon morale que vous devez tirer de mon histoire. Si vous faites attention à l'enchaînement des événemens de ma jeunesse, vous verrez que si je n'avais pas souffert que l'amour des aventures m'entraînât jusque sur le bord de l'abîme du vice, dans mon aventure à Sarragosse, non seulement j'aurais évité tout ce qui en a été la suite immédiate, mais le comte de Bagnols m'aurait confié dès lors le secret de son nom et de la naissance d'Hélène. Nul motif de réserve n'aurait existé entre nous; mes parens auraient tout su et tout approuvé; je n'aurais jamais été obligé de fuir, comme un coupable, la maison paternelle.

Comprenez-moi pourtant bien: je ne blâme ni l'esprit d'entreprise, ni l'enthousiasme. C'est le ressort qui met en mouvement tout ce que le monde peut offrir de bon, de grand et d'admi-

nable: mais le secret du bonheur est de guider fermement l'enthousiasme sur le sentier de la vertu; le secret du succès, de le guider sur le chemin de la prudence.

FIN.





PS James, George Payne
2109 Rainsford
J45D414 De l'Orme
v.2

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 11 22 08 012 6